REVUE

DES

DEUX MONDES

LII° ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

—

1882

SOUVENIRS

D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

V[1].

LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE.

I.

La maison fondée par M. Olier, en 1645, n'était pas la grande construction quadrangulaire, à l'aspect de caserne, qui forme maintenant un côté de la place Saint-Sulpice. L'ancien séminaire du XVIIe et du XVIIIe siècle couvrait toute l'étendue de la place actuelle et masquait complètement la façade de Servandoni. L'emplacement du séminaire d'aujourd'hui était occupé autrefois par les jardins et par le collège de boursiers qu'on appelait les robertins. Le bâtiment primitif disparut à l'époque de la révolution. La chapelle, dont le plafond passait pour le chef-d'œuvre de Lebrun, a été détruite, et, de toute l'ancienne maison, il ne reste qu'un tableau de Lebrun représentant la Pentecôte d'une façon qui étonnerait l'auteur des *Actes des apôtres*. La Vierge y est au centre et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint-Esprit, qui, d'elle, se

(1) Voir la *Revue* du 15 mars et du 1er décembre 1876, du 1er novembre 1880 et du 15 décembre 1881.

répand sur les apôtres. Sauvé à la révolution, puis compris dans la galerie du cardinal Fesch, ce tableau a été racheté par la compagnie de Saint-Sulpice; il orne aujourd'hui la chapelle du séminaire.

A part les murs et les meubles, tout est ancien à Saint-Sulpice; on s'y croit complètement au XVIIe siècle. Le temps et les communes défaites ont effacé bien des différences. Saint-Sulpice cumule aujourd'hui les choses autrefois les plus dissemblables; si l'on veut voir ce qui, de nos jours, rappelle le mieux Port-Royal, l'ancienne Sorbonne et, en général, les institutions du vieux clergé de France, c'est là qu'il faut aller. Quand j'entrai au séminaire de Saint-Sulpice, en 1843, il y avait encore quelques directeurs qui avaient vu M. Émery; il n'y en avait, je crois, que deux qui eussent des souvenirs d'avant la révolution. M. Hugon avait servi d'acolyte au sacre de M. de Talleyrand à la chapelle d'Issy en 1788. Il paraît que, pendant la cérémonie, la tenue de l'abbé de Périgord fut des plus inconvenantes. M. Hugon racontait qu'il s'accusa, le samedi suivant, en confession « d'avoir formé des jugemens téméraires sur la piété d'un saint évêque. » Quant au supérieur-général, M. Garnier, il avait plus de quatre-vingts ans. C'était en tout un ecclésiastique de l'ancienne école. Il avait fait ses études aux robertins, puis à la Sorbonne. Il semblait en sortir, et, à l'entendre parler de « monsieur Bossuet, » de « monsieur Fénelon (1), » on se serait cru devant un disciple immédiat de ces grands hommes. Ces ecclésiastiques de l'ancien régime et ceux d'aujourd'hui n'avaient de commun que le nom et le costume. Comparé à la jeune école exaltée d'Issy (2), M. Garnier me faisait presque l'effet d'un laïque. Absence totale de démonstrations extérieures, piété sobre et toute raisonnable. Le soir, quelques-uns des jeunes allaient dans la chambre du vieux supérieur pour lui tenir compagnie pendant une heure. La conversation n'avait jamais de caractère mystique. M. Garnier racontait ses souvenirs, parlait de M. Emery, entrevoyait sa mort prochaine avec tristesse. Cela nous étonnait par le contraste avec les brûlantes ardeurs de M. Pinault, de M. Gottofrey. Tout dans ces vieux prêtres était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles,

(1) Qu'il me soit permis à ce sujet de faire une remarque. On s'est habitué de notre temps à mettre *monseigneur* devant un nom propre, à dire *monseigneur Dupanloup*, *monseigneur Affre*. C'est là une faute de français; le mot « monseigneur » ne doit s'employer qu'au vocatif ou devant un nom de dignité. En s'adressant à M. Dupanloup, à M. Affre, on devait leur dire *Monseigneur*. En parlant d'eux, on devait dire *monsieur Dupanloup, monsieur Affre, monsieur* ou *monseigneur l'archevêque de Paris, monsieur* ou *monseigneur l'évêque d'Orléans*.

(2) Voir la *Revue* du 15 décembre 1881.

défendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qui lui a été confié. Les questions supérieures leur échappaient. Le goût de l'ordre et le dévoûment au devoir étaient le principe de toute leur vie.

M. Garnier était un savant orientaliste, et l'homme le plus versé de France dans l'exégèse biblique telle qu'elle s'enseignait chez les catholiques il y a une centaine d'années. La modestie sulpicienne l'empêcha de rien publier. Le résultat de ses études fut un immense ouvrage manuscrit, représentant un cours complet d'Écriture sainte, selon les idées relativement modérées qui dominaient chez les catholiques et les protestans à la fin du XVIII[e] siècle. L'esprit en était fort analogue à celui de Rosenmüller, de Hug, de Jahn. Quand j'entrai à Saint-Sulpice, M. Garnier était trop vieux pour enseigner ; on nous lisait ses cahiers. L'érudition était énorme, la science des langues très solide. De temps en temps, certaines naïvetés faisaient sourire : par exemple, la façon dont l'excellent supérieur résolvait les difficultés qui s'attachent à l'aventure de Sara en Égypte. On sait que, vers la date où le pharaon conçut pour Sara cet amour qui mit Abraham dans de si grands embarras, Sara, d'après le texte, aurait été presque septuagénaire. Pour lever cette difficulté, M. Garnier faisait observer qu'après tout pareille chose s'était vue, et que « mademoiselle de Lenclos » inspira des passions, causa des duels à soixante-dix ans. M. Garnier ne s'était pas tenu au courant des derniers travaux de la nouvelle école allemande ; il resta toujours dans une quiétude parfaite sur les blessures que la critique du XIX[e] siècle avait faites au vieux système. Sa gloire est d'avoir formé en M. Le Hir un élève qui, héritier de son vaste savoir, y joignit la connaissance des travaux modernes et, avec une sincérité qu'expliquait sa foi profonde, ne dissimula rien de la largeur de la plaie.

Accablé par l'âge et absorbé par les soucis du généralat de la société, M. Garnier laissait au directeur, M. Carbon, tout le soin de la maison de Paris. M. Carbon était la bonté, la jovialité, la droiture même. Il n'était pas théologien ; ce n'était nullement un esprit supérieur ; on pouvait d'abord le trouver simple, presque commun ; puis on s'étonnait de découvrir, sous cette humble apparence, la chose du monde la moins commune, l'absolue cordialité, une maternelle condescendance, une charmante bonhomie. Je n'ai jamais vu une telle absence d'amour-propre. Il riait le premier de lui-même, de ses bévues à demi intentionnelles, des plaisantes situations où le mettait sa naïveté. Comme tous les directeurs, il faisait l'oraison à son tour. Il n'y pensait pas cinq minutes d'avance ; il s'embrouillait parfois dans son improvisation d'une manière si comique qu'on s'étouffait pour ne pas rire. Il s'en apercevait, et

trouvait cela tout naturel. C'était lui qui lisait, au cours d'écriture sainte, le manuscrit de M. Garnier. Il pataugeait exprès, pour nous égayer, dans les parties devenues surannées. Ce qu'il y avait de singulier, en effet, c'est qu'il n'était pas très mystique. « Quel, pensez-vous, peut être le mobile de vie de M. Carbon? » demandai-je un jour à un de mes condisciples. — « Le sentiment le plus abstrait du devoir, » me répondit-il. M. Carbon m'adopta tout d'abord; il reconnut que le fond de mon caractère est la gaîté et l'acceptation résignée du sort. « Je vois que nous ferons bon ménage ensemble, » me dit-il avec son excellent sourire. Effectivement M. Carbon est un des hommes que j'ai le plus aimés. Me voyant studieux, appliqué, consciencieux, il me dit au bout de très peu de temps : « Songez donc à notre société; là est votre place. » Il me traitait déjà presque en confrère. Sa confiance en moi était absolue.

Les autres directeurs, chargés de l'enseignement des diverses branches de la théologie, étaient sans exception de dignes continuateurs d'une respectable tradition. Sous le rapport de la doctrine, cependant, la brèche était faite. L'ultramontanisme et le goût de l'irrationnel s'introduisaient dans la citadelle de la théologie modérée. L'ancienne école savait délirer avec sobriété; elle portait dans l'absurde même les règles du bon sens. Elle n'admettait l'irrationnel, le miracle, que dans la mesure strictement exigée par l'Écriture et l'autorité de l'église. La nouvelle école s'y complaît et semble à plaisir rétrécir le champ de défense de l'apologétique. Il ne faut pas nier, d'un autre côté, que la nouvelle école ne soit à quelques égards plus ouverte, plus conséquente, et qu'elle ne tienne, surtout de son commerce avec l'Allemagne, des élémens de discussion qu'ignoraient absolument les vieux traités *de Locis theologicis*. Dans cette voie pleine d'imprévu et, si l'on veut, de périls, Saint-Sulpice n'a été représenté que par un seul homme; mais cet homme fut certainement le sujet le plus remarquable que le clergé français ait produit de nos jours; je veux parler de M. Le Hir. Je l'ai connu à fond, comme on le verra tout à l'heure. Pour comprendre ce qui va suivre, il faut être très versé dans les choses de l'esprit humain et en particulier dans les choses de foi.

M. Le Hir était un savant et un saint; il était éminemment l'un et l'autre. Cette cohabitation dans une même personne de deux entités qui ne vont guère ensemble se faisait chez lui sans collision trop sensible, car le saint l'emportait absolument et régnait en maître. Pas une des objections du rationalisme qui ne soit venue jusqu'à lui. Il n'y faisait aucune concession, car la vérité de l'orthodoxie ne fut jamais pour lui l'objet d'un doute. C'était là de sa part un acte de volonté triomphante plus qu'un résultat subi. Tout à fait étranger à la philosophie naturelle et à l'esprit scientifique,

dont la première condition est de n'avoir aucune foi préalable et de rejeter ce qui n'arrive pas, il resta dans cet équilibre où une conviction moins ardente eût trébuché. Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance intellectuelle. Sa balance était très juste; mais dans un des plateaux il y avait un poids infini, une foi inébranlable. Ce qu'on aurait pu mettre dans l'autre plateau eût paru léger; toutes les objections du monde ne l'eussent point fait vaciller.

La supériorité de M. Le Hir venait surtout de sa profonde connaissance de l'exégèse et de la théologie allemandes. Tout ce qu'il trouvait dans cette interprétation de compatible avec l'orthodoxie catholique, il se l'appropriait. En critique, les incompatibilités se produisaient à chaque pas. En grammaire, au contraire, l'accord était facile. Ici M. Le Hir n'avait pas de supérieur. Il possédait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald, et la discutait savamment sur plusieurs points. Il s'occupa des inscriptions phéniciennes et fit une supposition très ingénieuse, qui depuis a été confirmée. Sa théologie était presque tout entière empruntée à l'école catholique allemande, à la fois plus avancée et moins raisonnable que notre vieille scolastique française. M. Le Hir rappelle, à beaucoup d'égards, Dœllinger par son savoir et ses vues d'ensemble; mais sa docilité l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits. Il mourut prématurément en 1870, à la veille du concile, où il devait se rendre comme théologien. J'avais toujours eu l'intention de proposer à mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de le nommer membre libre de notre compagnie. Il eût rendu, je n'en doute pas, à la commission du *Corpus* des inscriptions sémitiques des services considérables.

A son immense savoir M. Le Hir joignait une manière d'écrire juste et ferme. Il aurait eu beaucoup d'esprit s'il se fût permis d'en avoir. Sa mysticité tendue rappelait celle de M. Gottofrey; mais il avait bien plus de rectitude de jugement. Sa mine était étrange. Il avait la taille d'un enfant et l'apparence la plus chétive, mais des yeux et un front indiquant la compréhension la plus vaste. Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal; il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude que rien ne pouvait la contre-balancer. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales, « qui vivent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine. « La science qu'il avait de l'erreur était toute spéculative; une cloison étanche empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire réservé de son cœur, où brûlait, à côté du pétrole, la petite lampe inextinguible d'une piété tendre

et absolument souveraine. Comme je n'avais pas en mon espritces sortes de cloisons étanches, le rapprochement d'élémens contraires, qui, chez M. Le Hir, produisait une profonde paix intérieure, aboutit chez moi à d'étranges explosions.

II.

En somme, malgré des lacunes, Saint-Sulpice, quand j'y passai il y a quarante ans, présentait un ensemble d'assez fortes études. Mon ardeur de savoir avait sa pâture. Deux mondes inconnus étaient devant moi, la théologie, l'exposé raisonné du dogme chrétien, et la Bible, censée le dépôt et la source de ce dogme. Je m'enfonçai dans le travail. Ma solitude était plus grande encore qu'à Issy. Je ne connaissais pas une âme dans Paris. Je fus deux ans sans suivre d'autre rue que la rue de Vaugirard, qui, une fois par semaine, nous menait à Issy. Je parlais extrêmement peu. Ces messieurs, pendant tout ce temps, furent pour moi d'une bonté extrême. Mon caractère doux et mes habitudes studieuses, mon silence, ma modestie leur plurent, et je crois que plusieurs d'entre eux firent tout bas la réflexion que me communiqua M. Carbon : « Voilà pour nous un futur bon confrère. »

J'avais, en effet, pour les sciences ecclésiastiques un goût particulier. Les textes se cantonnaient bien dans ma mémoire ; ma tête était à l'état d'un *Sic et Non* d'Abélard. Tout entière construction du XIIIe siècle, la théologie ressemble à une cathédrale gothique ; elle en a la grandeur, les vides immenses et le peu de solidité. Ni les pères de l'église, ni les écrivains chrétiens de la première moitié du moyen âge ne songèrent à dresser une exposition systématique des dogmes chrétiens dispensant de lire la Bible avec suite. La *Somme* de saint Thomas d'Aquin, résumé de la scolastique antérieure, est comme un immense casier, qui, si le catholicisme est éternel, servira à tous les siècles, les décisions des conciles et des papes à venir y ayant leur place en quelque sorte d'avance étiquetée. Il ne peut être question de progrès dans un tel ordre d'exposition. Au XVIe siècle, le concile de Trente tranche une foule de points qui étaient jusque-là controversables ; mais chacun de ces *anathèmes* avait déjà sa place marquée dans l'immense cadre de saint Thomas. Melchior Canus et Suarès refont la *Somme* sans y rien ajouter d'essentiel. Aux XVIIe et au XVIIIe siècle, la Sorbonne compose pour l'usage des écoles des traités commodes, qui ne sont le plus souvent que la *Somme* remaniée et amoindrie. Partout ce sont les mêmes textes découpés et séparés de ce qui les explique, les mêmes syllogismes triomphans, mais posant sur la

vide, les mêmes défauts de critique historique, provenant de la confusion des dates et des milieux.

La théologie se divise en dogmatique et en morale. La théologie dogmatique, outre les Prolégomènes comprenant les discussions relatives aux sources de l'autorité divine, se divise en quinze traités ayant pour objet tous les dogmes du christianisme. A la base est le traité *de la Vraie Religion*, où l'on essaie de démontrer le caractère surnaturel de la religion chrétienne, c'est-à-dire des Écritures révélées et de l'église. Puis tous les dogmes se prouvent par l'Écriture, par les conciles, par les pères, par les théologiens. Il ne faut pas nier qu'un rationalisme très avoué ne soit au fond de tout cela. Si la scolastique est fille de saint Thomas d'Aquin, elle est petite-fille d'Abélard. Dans un tel système, la raison est avant toute chose, la raison prouve la révélation, la divinité de l'écriture et l'autorité de l'église. Cela fait, la porte est ouverte à toutes les déductions. Le seul accès de colère que Saint-Sulpice ait éprouvé depuis qu'il n'y a plus de jansénisme fut contre M. de Lamennais, le jour où cet exalté vint dire qu'il faut débuter, non par la raison, mais par la foi. Et qui reste juge en dernier lieu des titres de la foi, si ce n'est la raison?

La théologie morale se compose d'une douzaine de traités, comprenant tout l'ensemble de la morale philosophique et du droit, complétés par la révélation et les décisions de l'église. Tout cela fait une sorte d'encyclopédie très fortement enchaînée. C'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons de fer; mais la base est d'une faiblesse extrême. Cette base, c'est le traité *de la Vraie Religion*, lequel est tout à fait ruineux. Car non-seulement on n'arrive pas à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée; mais on ne réussit pas à prouver que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un fait surnaturel, un miracle. L'inexorable phrase de M. Littré : « Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté, » cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé.

En admettant la thèse fondamentale du traité *de la Vraie Religion*, le champ de bataille est restreint; mais la bataille est loin d'être finie. La lutte est maintenant avec les protestans et les sectes dissidentes, qui, tout en admettant les textes révélés, refusent d'y voir les dogmes dont l'église catholique s'est chargée avec les siècles. Ici la controverse porte sur des milliers de points; son bilan

se chiffre en défaites sans nombre. L'église catholique s'oblige à soutenir que ses dogmes ont toujours existé tels qu'elle les enseigne, que Jésus a institué la confession, l'extrême-onction, le mariage, qu'il a enseigné ce qu'ont décidé plus tard les conciles de Nicée et de Trente. Rien de plus inadmissible. Le dogme chrétien s'est fait, comme toute chose, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime. La théologie, en prétendant le contraire, entasse contre elle des montagnes d'objections, s'oblige à rejeter toute critique. J'engage les personnes qui voudraient se rendre compte de ceci à lire dans une Théologie le traité des sacremens; elles y verront par quelles suppositions gratuites, dignes des apocryphes, de Marie d'Agreda, ou de Catherine Emmerich, on arrive à prouver que tous les sacremens ont été établis par Jésus-Christ à un moment de sa vie. Les discussions sur la matière et la forme des sacremens prêtent aux mêmes observations. L'obstination à trouver en toute chose la matière et la forme date de l'introduction de l'aristotélisme en théologie au XIII[e] siècle. Or on encourait les censures ecclésiastiques si l'on repoussait cette application rétrospective de la philosophie d'Aristote aux créations liturgiques de Jésus.

L'intuition du devenir dans l'histoire comme dans la nature était dès lors l'essence de ma philosophie. Mes doutes ne vinrent pas d'un raisonnement, ils vinrent de dix mille raisonnemens. L'orthodoxie a réponse à tout et n'avoue pas une bataille perdue. Certes, la critique elle-même veut que, dans certains cas, on admette une réponse subtile comme valable. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Une réponse subtile peut être vraie. Deux réponses subtiles peuvent même à la rigueur être vraies à la fois. Trois, c'est plus difficile. Quatre, c'est presque impossible. Mais que, pour défendre la même thèse, dix, cent, mille réponses subtiles doivent être admises comme vraies à la fois, c'est la preuve que la thèse n'est pas bonne. Le calcul des probabilités appliqué à toutes ces petites banqueroutes de détail est pour un esprit sans parti-pris d'un effet accablant. Or Descartes m'avait enseigné que la première condition pour trouver la vérité est de n'avoir aucun parti-pris.

III.

La lutte théologique prenait pour moi un caractère particulier de précision sur le terrain des textes censés révélés. L'enseignement catholique, se croyant sûr de lui-même, acceptait la bataille sur ce champ, comme sur les autres, avec une parfaite bonne foi. La langue hébraïque était ici l'instrument capital, puisque, des deux

Bibles chrétiennes, l'une est en hébreu et que, même pour le Nouveau-Testament, il n'y a pas de complète exégèse sans l'hébreu.

L'étude de l'hébreu n'était pas obligatoire au séminaire; elle était même suivie par un très petit nombre d'élèves. En 1843-1844, M. Garnier fit encore, dans sa chambre, le cours supérieur, celui où l'on expliquait les textes difficiles, à deux ou trois élèves. M. Le Hir, depuis quelques années, faisait le cours de grammaire. Je m'inscrivis tout d'abord. La philologie exacte de M. Le Hir m'enchanta. Il se montra pour moi plein d'attentions; il était Breton comme moi; nos caractères avaient beaucoup de ressemblance; au bout de quelques semaines, je fus son élève presque unique. Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. J'avais à ce moment une force d'assimilation extraordinaire. Je suçai tout ce que je lui entendais dire. Ses livres étaient à ma disposition, et il avait une bibliothèque très complète. Les jours de promenade à Issy, il m'amenait sur les hauteurs de la Solitude, et là il m'apprenait le syriaque. Nous expliquions ensemble le Nouveau-Testament syriaque de Gutbier. M. Le Hir fixa ma vie; j'étais philologue d'instinct. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis toujours resté médiocre arabisant.

Une circonstance due à la bonté de ces messieurs vint me confirmer dans ma vocation de philologue et, à l'insu de mes excellens maîtres, entre-bâiller pour moi une porte que je n'osais ouvrir moi-même. En 1844, M. Garnier, vaincu par la vieillesse, dut cesser de faire le cours supérieur d'hébreu. M. Le Hir fit ce cours et, sachant combien je m'étais bien assimilé sa doctrine, il voulut que je fusse chargé du cours de grammaire. Ce fut M. Carbon qui, avec sa bienveillance ordinaire, m'annonça en souriant cette bonne nouvelle, et m'apprit que la compagnie me donnait pour honoraires une somme de 300 francs. Cela me parut colossal; je dis à M. Carbon que je n'avais pas besoin d'une somme aussi énorme; je le remerciai. M. Carbon m'imposa d'accepter 150 francs pour acheter des livres.

Une bien autre faveur fut de me permettre d'aller suivre au Collège de France, deux fois par semaine, le cours de M. Étienne Quatremère. M. Quatremère préparait peu son cours; pour l'exégèse biblique, il était resté volontairement en dehors du mouvement scientifique. Il ressemblait bien plus à M. Garnier qu'à M. Le Hir. Janséniste à la façon de Silvestre de Sacy, il partageait le demi-rationalisme de Hug, de Jahn, — réduisant autant que possible la part du surnaturel, en particulier dans les cas de ce qu'il appelait « les

miracles d'une exécution difficile, » comme le miracle de Josué, — retenant cependant le principe, au moins pour les miracles du Nouveau-Testament. Cet éclectisme superficiel me satisfit peu. M. Le Hir était bien plus près du vrai en ne cherchant pas à atténuer la chose racontée, et en étudiant attentivement, à la façon d'Ewald, le récit lui-même. Comme grammairien comparatif, M. Quatremère était aussi très inférieur à M. Le Hir. Mais son érudition orientale était colossale ; le monde s'ouvrait pour moi ; je voyais que ce qui en apparence ne devait intéresser que les prêtres pouvait aussi intéresser les laïques. L'idée me vint dès lors plus d'une fois qu'un jour j'enseignerais à cette même table, dans cette petite salle des langues, où j'ai en effet réussi à m'asseoir, en y mettant une assez forte dose d'obstination.

Cette obligation de clarifier et de systématiser mes idées en vue de leçons faites à des condisciples du même âge que moi décida ma vocation. Mon cadre d'enseignement fut dès lors arrêté ; tout ce que j'ai fait depuis en philologie est sorti de cette modeste conférence que l'indulgence de mes maîtres m'avait confiée. La nécessité de pousser aussi loin que possible mes études d'exégèse et de philologie sémitique m'obligea d'apprendre l'allemand. Je n'avais à cet égard aucun élément ; à Saint-Nicolas, mon éducation avait été toute latine et française. Je ne m'en plains pas. L'homme ne doit savoir littérairement que deux langues, le latin et la sienne ; mais il doit comprendre toutes celles dont il a besoin pour ses affaires ou son instruction. Un bon condisciple alsacien, M. Kl.., dont je vois souvent le nom cité pour les services qu'il rend à ses compatriotes à Paris, voulut bien me faciliter les débuts. La littérature était pour moi chose si secondaire, au milieu de l'enquête ardente qui m'absorbait, que j'y fis d'abord peu d'attention. Je sentis cependant un génie nouveau, fort différent de celui de notre XVIIe siècle. Je l'admirai d'autant plus que je n'en voyais pas les limites. L'esprit particulier de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle et dans la première moitié de celui-ci, me frappa ; je crus entrer dans un temple. C'était bien là ce que je cherchais, la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique. Je regrettais par momens de n'être pas protestant, afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. Puis je reconnaissais qu'il n'y a que les catholiques qui soient conséquens. Une seule erreur prouve qu'une église n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé. En dehors de la rigoureuse orthodoxie je ne voyais que la libre pensée à la façon de l'école française du XVIIIe siècle. Mon initiation aux études allemandes me mettait ainsi dans la situation la plus fausse ; car, d'une part, elle me montrait l'impossibilité d'une exégèse sans concessions ; de l'autre, je voyais parfaitement que ces

messieurs de Saint-Sulpice avaient raison de ne pas faire de concessions, puisqu'un seul aveu d'erreur ruine l'édifice de la vérité absolue et la ravale au rang des autorités humaines, où chacun fait son choix, selon son goût personnel.

Dans un livre divin, en effet, tout est vrai, et deux contradictoires ne pouvant être vraies à la fois, il ne doit s'y trouver aucune contradiction. Or, l'étude attentive que je faisais de la Bible, en me révélant des trésors historiques et esthétiques, me prouvait aussi que ce livre n'était pas plus exempt qu'aucun autre livre antique de contradictions, d'inadvertances, d'erreurs. Il s'y trouve des fables, des légendes, des traces de composition tout humaine. Il n'est plus possible de soutenir que la seconde partie d'Isaïe soit d'Isaïe. Le livre de Daniel, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ. Le livre de Judith est une impossibilité historique. L'attribution du Pentateuque à Moïse est insoutenable, et nier que plusieurs parties de la Genèse aient le caractère mythique, c'est s'obliger à expliquer comme réels des récits tels que celui du paradis terrestre, de la pomme, de l'arche de Noé. Or on n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. Que devient ce miracle, si fort admiré de Bossuet : « Cyrus nommé deux cents ans avant sa naissance? » Que deviennent les soixante-dix semaines d'années, bases des calculs de l'*Histoire universelle*, si la partie d'Isaïe où Cyrus est nommé a été justement composée du temps de ce conquérant, et si pseudo-Daniel est contemporain d'Antiochus Épiphane?

L'orthodoxie oblige de croire que les livres bibliques sont l'ouvrage de ceux à qui les titres les attribuent. Les doctrines catholiques les plus mitigées sur l'inspiration ne permettent d'admettre dans le texte sacré aucune erreur caractérisée, aucune contradiction, même en des choses qui ne concernent ni la foi, ni les mœurs. Or mettons que, parmi les mille escarmouches que se livrent la critique et l'apologétique orthodoxe sur les détails du texte prétendu sacré, il y en ait quelques-unes où, par rencontre fortuite et contrairement aux apparences, l'apologétique ait raison : il est impossible qu'elle ait raison mille fois dans sa gageure, et il suffit qu'elle ait tort une seule fois pour que la thèse de l'inspiration soit mise à néant. Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel, devient impossible à maintenir en présence des idées arrêtées du bon sens moderne. Un livre inspiré est un miracle. Il devrait se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente. « Vous n'êtes pas si difficile, dira-t-on, pour Hérodote, pour les poèmes homériques. » Sans doute ; mais Hérodote, les poèmes homériques ne sont pas donnés pour des livres inspirés.

En fait de contradictions, par exemple, il n'y a pas d'esprit dégagé de préoccupations théologiques qui ne soit forcé de reconnaître des divergences inconciliables entre les synoptiques et le quatrième évangile, et entre les synoptiques comparés les uns avec les autres. Pour nous rationalistes, cela n'a pas grande conséquence; mais l'orthodoxe, obligé de prouver que son livre a toujours raison, se trouve engagé en des subtilités infinies. Silvestre de Sacy était surtout préoccupé des citations de l'Ancien-Testament qui sont faites dans le Nouveau. Il trouvait tant de difficultés à les justifier, lui si exact en fait de citations, qu'il avait fini par admettre en principe que les deux Testamens, chacun de leur côté, sont infaillibles, mais que le Nouveau n'est pas infaillible quand il cite l'Ancien. Il faut n'avoir pas la moindre habitude des choses religieuses pour s'étonner que des esprits singulièrement appliqués aient tenu en des positions aussi désespérées. Dans ces naufrages d'une foi dont on avait fait le centre de sa vie, on s'accroche aux moyens de sauvetage les plus invraisemblables plutôt que de laisser tout ce qu'on aime périr corps et biens.

Les gens du monde qui croient qu'on se décide dans le choix de ses opinions par des raisons de sympathie ou d'antipathie s'étonneront certainement du genre de raisonnemens qui m'écarta de la foi chrétienne, à laquelle j'avais tant de motifs de cœur et d'intérêt de rester attaché. Les personnes qui n'ont pas l'esprit scientifique ne comprennent guère qu'on laisse ses opinions se former hors de soi par une sorte de concrétion impersonnelle, dont on n'est en quelque sorte que le spectateur. En me laissant ainsi conduire par la force des choses, je croyais me conformer aux règles de la grande école du XVIIe siècle, surtout de Malebranche, dont le premier principe est que la raison doit être contemplée, et qu'on n'est pour rien dans sa procréation, si bien que le seul devoir de l'homme est de se mettre devant la vérité, dénué de toute personnalité, prêt à se laisser traîner où voudra la démonstration prépondérante. Loin de viser d'avance certains résultats, ces illustres penseurs voulaient que, dans la recherche de la vérité, on s'interdît d'avoir un désir, une tendance, un attachement personnel quelconque. Quel est le grand reproche que les prédicateurs du XVIIe siècle adressent aux libertins? C'est d'avoir embrassé ce qu'ils désiraient, c'est d'être arrivés aux opinions irréligieuses parce qu'ils avaient envie qu'elles fussent vraies.

Dans cette grande lutte engagée entre ma raison et mes croyances, j'évitai soigneusement de faire un seul raisonnement de philosophie abstraite. La méthode des sciences physiques et naturelles qui, à Issy, s'était imposée à mon esprit comme une loi absolue, aisait que je me défiais de tout système. Je ne m'arrêtai jamais à

une objection sur les dogmes de la trinité, de l'incarnation, envisagés en eux-mêmes. Ces dogmes, se passant dans l'éther métaphysique, ne choquaient en moi aucune opinion contraire. Rien de ce que pouvaient avoir de critiquable la politique et l'esprit de l'église soit dans le passé, soit dans le présent, ne me faisait la moindre impression. Si j'avais pu croire que la théologie et la Bible étaient la vérité, aucune des doctrines plus tard groupées dans le *Syllabus*, et qui dès lors étaient plus ou moins promulguées, ne m'eût causé la moindre émotion. Mes raisons furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, politique, moral. Ces ordres d'idées me paraissaient peu tangibles et pliables à tous sens. Mais la question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième évangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évidence si absolue que je jouerais là-dessus ma vie, et par conséquent mon salut éternel, sans hésiter un moment. Dans une telle question, il n'y a pas ces arrière-plans qui rendent si douteuses toutes les opinions morales et politiques. Je n'aime ni Philippe II ni Pie V ; mais, si je n'avais pas des raisons matérielles de ne pas croire au catholicisme, ce ne seraient pas les atrocités de Philippe II ni les bûchers de Pie V qui m'arrêteraient beaucoup.

De très bons esprits m'ont quelquefois fait entendre que je ne me serais pas détaché du catholicisme sans l'idée trop étroite que je m'en fis, ou, si l'on veut, que mes maîtres m'en donnèrent. Certaines personnes rendent un peu Saint-Sulpice responsable de mon incrédulité et lui reprochent, d'une part, de m'avoir inspiré pleine confiance dans une scolastique impliquant un rationalisme exagéré ; de l'autre, de m'avoir présenté comme nécessaire à admettre le *summum* de l'orthodoxie, si bien qu'en même temps ils grossissaient outre mesure le bol alimentaire et rétrécissaient singulièrement l'orifice de déglutition. Cela est tout à fait injuste. Dans leur manière de présenter le christianisme, ces messieurs de Saint-Sulpice, en ne dissimulant rien de la carte de ce qu'il faut croire, étaient tout simplement d'honnêtes gens. Ce ne sont pas eux qui ont ajouté la qualification *Est de fide* à la suite de tant de propositions insoutenables. Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison, et, à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas ce à quoi au fond ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent ; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela

quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'église repoussé, c'est la négation de l'église et de la révélation. Dans une église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement.

Il ne sert non plus de rien de dire que l'église fera peut-être un jour des concessions qui rendront inutiles des ruptures comme celle à laquelle je dus me résigner, et qu'alors on jugera que j'ai renoncé au royaume de Dieu pour des vétilles. Je sais bien la mesure des concessions que l'église peut faire et de celles qu'il ne faut pas lui demander. Jamais l'église catholique n'abandonnera rien de son système scolastique et orthodoxe; elle ne le peut pas; c'est comme si on demandait à M. le comte de Chambord de n'être pas légitimiste. Il y aura des scissions, je le crois plus que jamais; mais le vrai catholique dira inflexiblement: « S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout; car je crois à tout par principe d'infaillibilité, et le principe d'infaillibilité est aussi blessé par une petite concession que par dix mille grandes. » De la part de l'église catholique, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Macchabées serait avouer qu'elle s'est trompée; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose; elle n'est plus divinement inspirée.

Je ne regrette donc nullement d'être tombé, pour mon éducation religieuse, sur des maîtres sincères qui se seraient fait scrupule de me laisser aucune illusion sur ce que doit admettre un catholique. Le catholicisme que j'ai appris n'est pas ce fade compromis, bon pour des laïques, qui a produit de nos jours tant de malentendus. Mon catholicisme est celui de l'Écriture, des conciles et des théologiens. Ce catholicisme, je l'ai aimé, je le respecte encore; l'ayant trouvé inadmissible, je me suis séparé de lui. Voilà qui est loyal de part et d'autre. Ce qui n'est pas loyal, c'est de dissimuler le cahier des charges, c'est de se faire l'apologiste de ce qu'on ignore. Je ne me suis jamais prêté à ces mensonges. Je n'ai pas cru respectueux pour la foi de tricher avec elle. Ce n'est pas ma faute si mes maîtres m'avaient enseigné la logique, et, par leurs argumentations impitoyables, avaient fait de mon esprit un tranchant d'acier. J'ai pris au sérieux ce qu'on m'a appris, scolastique, règles du syllogisme, théologie, hébreu; j'ai été un bon élève; je ne saurais être damn pour cela.

IV.

Telles furent ces deux années de travail intérieur, que je ne peux comparer qu'à une violente encéphalite, durant laquelle toutes les autres fonctions de la vie furent suspendues en moi. Par une petite pédanterie d'hébraïsant, j'appelai cette crise de mon existence *Nephtali* (1), et je me redisais souvent le dicton hébraïque : « *Naphtoulé élohim niphtalti :* J'ai lutté des luttes de Dieu. » Mes sentimens intérieurs n'étaient pas changés ; mais, chaque jour, une maille du tissu de ma foi se rompait. L'immense travail auquel je me livrais m'empêchait de tirer les conséquences ; ma conférence d'hébreu m'absorbait ; j'étais comme un homme dont la respiration est suspendue. Mon directeur, à qui je communiquais mes troubles, me disait exactement comme M. Gosselin à Issy : « Tentations contre la foi ! N'y faites pas attention ; allez droit devant vous. » Il me fit lire un jour la lettre que saint François de Sales écrivait à Mme de Chantal : « Ces tentations ne sont que des afflictions comme les autres. Sachez que j'ai vu peu de personnes avoir été avancées sans cette épreuve ; il faut avoir patience. Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il clabaude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là ? »

La pratique des directeurs ecclésiastiques est, en effet, le plus souvent, de conseiller à celui qui avoue des doutes contre la foi de ne pas s'y arrêter. Loin de reculer les engagemens pour ce motif, ils les précipitent, pensant que ces troubles disparaissent quand il n'est plus temps d'y donner suite et que les soucis de la vie active du ministère chassent plus tard ces hésitations spéculatives. Ici, je dois le dire, je trouvai la sagesse de mes pieux directeurs un peu en défaut. Mon directeur de Paris, homme très éclairé cependant, voulait que je prisse résolûment le sous-diaconat, le premier des ordres sacrés constituant un lien irrévocable. Je refusai net. Quant aux premiers degrés de la cléricature, je lui avais obéi. C'est lui-même qui me fit remarquer que la formule exacte de l'engagement qu'ils impliquent est contenue dans les paroles du psaume qu'on prononce : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Eh bien ! la main sur la conscience, cet engagement-là, je n'y ai jamais manqué. Je n'ai jamais eu d'autre intérêt que celui de la vérité, et j'y ai fait des sacrifices. Une idée élevée m'a toujours soutenu dans la direction de ma vie, si bien même que l'héritage que Dieu devrait me rendre, d'après notre arrangement réciproque, ma foi ! je l'en tiens quitte. Mon lot

(1) *Lucta mea*, Genèse, xxx, 8.

a été bon, et je peux ajouter en continuant le psaume : *Portio cecidit mihi in præclaris; etenim hæreditas mea præclara est mihi.*

V.

J'arrivai ainsi aux vacances de 1845, que j'allai passer, comme les précédentes, en Bretagne. Là j'eus beaucoup plus de temps pour réfléchir. Les grains de sable de mes doutes s'agglomérèrent et devinrent un bloc. Mon directeur, qui, avec les meilleures intentions du monde, me conseillait mal, n'était plus auprès de moi. Je cessai de prendre part aux sacremens de l'église, tout en ayant le même goût que par le passé pour ses prières. Le christianisme m'apparaissait comme plus grand que jamais; mais je ne maintenais plus le surnaturel que par un effort d'habitude, par une sorte de fiction avec moi-même. L'œuvre de la logique était finie; l'œuvre de l'honnêteté commençait. Durant deux mois à peu près je fus protestant; je ne pouvais me résoudre à quitter tout à fait la grande tradition religieuse dont j'avais vécu jusque-là; je rêvais des réformes futures, où la philosophie du christianisme, dégagée de toute scorie superstitieuse et conservant néanmoins son efficacité morale (là était mon rêve), resterait la grande école de l'humanité et son guide vers l'avenir. Mes lectures allemandes m'entretenaient dans ces pensées. Herder était l'écrivain allemand que je connaissais le mieux. Ses vastes vues m'enchantaient, et je me disais avec un vif regret : « Ah! que ne puis-je comme un Herder penser tout cela et rester ministre, prédicateur chrétien! » Mais, avec la notion précise et à la fois respectueuse que j'avais du catholicisme, je n'arrivais point à concevoir une honnête attitude d'âme qui me permît de rester prêtre catholique en gardant les opinions que j'avais. J'étais chrétien comme l'est un professeur de théologie de Halle ou de Tubingue. Une voix secrète me disait : « Tu n'es plus catholique; ton habit est un mensonge; quitte-le. »

J'étais chrétien, cependant; car tous les papiers que j'ai de ce temps me donnent, très clairement exprimé, le sentiment que j'ai plus tard essayé de rendre dans la *Vie de Jésus*, je veux dire un goût vif pour l'idéal évangélique et pour le caractère du fondateur du christianisme. L'idée qu'en abandonnant l'église, je resterais fidèle à Jésus, s'empara vivement de moi, et, si j'avais été capable de croire aux apparitions, j'aurais certainement vu Jésus me disant : « Abandonne-moi pour être mon disciple. » Cette pensée me soutenait, m'enhardissait. Je peux dire que dès lors la *Vie de Jésus* était écrite dans mon esprit. La croyance à l'éminente personnalité de Jésus, qui est l'âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie. Jésus a bien réellement toujours été mon

maître. En suivant la vérité au prix de tous les sacrifices, j'étais convaincu de le suivre et d'obéir au premier de ses enseignemens.

J'étais maintenant si loin de mes vieux maîtres de Bretagne, par l'esprit, par les études, par la culture intellectuelle, que je ne pouvais presque plus causer avec eux. Un d'eux entrevit quelque chose : « Ah! j'ai toujours pensé, me dit-il, qu'on vous faisait faire de trop fortes études. » L'habitude que j'avais prise de réciter mes psaumes en hébreu, dans un petit livre écrit de ma main que je m'étais fait pour cela, et qui était comme mon bréviaire, les surprenait beaucoup. Ils étaient presque tentés de me demander si je voulais me faire juif. Ma mère devinait tout sans bien comprendre. Je continuais, comme dans mon enfance, à faire avec elle de longues promenades dans la campagne. Un jour, nous nous assîmes dans la vallée du Guindy, près de la chapelle des Cinq Plaies, à côté de la source. Pendant des heures, je lus à côté d'elle, sans lever les yeux. Le livre était bien inoffensif ; c'étaient les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald. Ce livre néanmoins lui déplut ; elle me l'arracha des mains ; elle sentait que, si ce n'était lui, c'étaient ses pareils qui étaient ses ennemis.

Le 6 septembre 1845 (1), j'écrivis à M. ***, mon directeur, la lettre suivante, dont je retrouve la copie dans mes papiers. Je la reproduis sans rien atténuer de ce qu'elle a de contradictoire et de légèrement fiévreux.

Monsieur,

Quelques voyages que j'ai dû faire au commencement de mes vacances m'ont empêché de correspondre avec vous aussitôt que je l'eusse désiré. C'était pourtant un besoin bien pressant pour moi que de m'ouvrir à vous sur des peines qui deviennent chaque jour de plus en plus vives, d'autant plus vives que je ne trouve ici personne à qui je puisse les confier. Ce qui devrait faire mon bonheur cause mon plus

(1) M. l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame-des-Champs, qui fut, avec M. Foulon, actuellement archevêque de Besançon, mon meilleur ami au séminaire, a communiqué au *Figaro* (3 avril 1879) et publié dans *le Correspondant* (10 mai et 10 juin 1882), divers extraits de lettres de moi écrites à la même date que celles que je donne ici. J'aimerais certes à relire toutes ces lettres, qui me rappelleraient bien des nuances d'un état d'âme disparu depuis trente-sept ans. Pour moi, M. Foulon et M. Cognat sont d'anciens amis, qui me sont restés très chers. Pour eux, j'espère que je suis cela aussi ; mais je dois être de plus un adversaire du dogme qu'ils professent, quoique, à vrai dire, dans l'état d'esprit où je suis, il n'y ait rien, ni personne dont je sois l'adversaire. Depuis nos anciennes relations, je n'ai revu M. Cognat qu'une seule fois : c'était aux funérailles de M. Littré. Nous portions la chappe tous les deux, lui comme curé, moi comme directeur de l'Académie ; nous ne pûmes causer.

vif chagrin. Un devoir impérieux m'oblige à concentrer mes pensées en moi-même, pour en épargner le contre-coup aux personnes qui m'entourent de leur affection, et qui d'ailleurs seraient bien incapables de comprendre mon trouble. Leurs soins et leurs caresses me désolent. Ah ! si elles savaient ce qui se passe au fond de mon cœur !

Depuis mon séjour en ce pays, j'ai acquis des données importantes pour la solution du grand problème qui me préoccupe. Plusieurs circonstances m'ont tout d'abord fait comprendre la grandeur du sacrifice que Dieu exigeait de moi, et dans quel abîme me précipitait le parti que me conseille ma conscience. Inutile de vous en présenter le pénible détail, puisqu'après tout de pareilles considérations ne doivent être d'aucun poids dans la délibération dont il s'agit. Renoncer à une voie qui m'a souri dès mon enfance, et qui me menait sûrement aux fins nobles et pures que je m'étais proposées, pour en embrasser une autre où je n'entrevois qu'incertitudes et rebuts; mépriser une opinion qui pour une bonne action ne me réserve que le blâme, eût été peu de chose, s'il ne m'eût fallu en même temps arracher la moitié de mon cœur, ou, pour mieux dire, en percer un autre auquel le mien s'était si fort attaché. L'amour filial avait grandi en moi de tant d'autres affections supprimées ! Eh bien ! c'est dans cette partie la plus intime de mon être que le devoir exige de moi les sacrifices les plus douloureux. Ma sortie du séminaire sera pour ma mère une énigme inexplicable; elle croira que c'est pour un caprice que je l'ai tuée.

En vérité, monsieur, quand j'envisage cet inextricable filet où Dieu m'a enlacé durant le sommeil de ma raison et de ma liberté, alors que je suivais docilement la ligne que lui-même traçait devant moi, de désolantes pensées s'élèvent dans mon âme. Dieu le sait, j'étais simple et pur; je ne me suis ingéré à rien faire de moi-même; le sentier qu'il ouvrait devant moi, je m'y précipitais avec franchise et abandon, et voilà que ce sentier m'a conduit à un abîme !.. Dieu m'a trahi ! monsieur. Je n'ai jamais douté qu'une providence sage et bonne ne gouvernât l'univers, ne me gouvernât moi-même pour me conduire à ma fin. Ce n'est pourtant pas sans efforts que j'ai pu appliquer un démenti aussi formel aux faits apparens. Je me dis souvent que le bon sens vulgaire est peu capable d'apprécier le gouvernement providentiel soit de l'humanité, soit de l'univers, soit de l'individu. La considération isolée des faits ne mènerait guère à l'optimisme. Il faut du courage pour faire à Dieu cette générosité, en dépit de l'expérience. J'espère n'hésiter jamais sur ce point, et, quels que soient les maux que la Providence me réserve encore, je croirai toujours qu'elle me mène à mon plus grand bien possible par le moindre mal possible.

D'après des nouvelles que je viens de recevoir d'Allemagne, la place

qui m'y était proposée est toujours à ma disposition (1); seulement je ne pourrai en prendre possession avant le printemps prochain. Tout cela me rend ce voyage bien problématique et me replonge dans de nouvelles incertitudes. On me propose toujours une année d'études libres dans Paris, durant laquelle je pourrais réfléchir sur l'avenir que je devrais embrasser, et aussi prendre mes grades universitaires. Je suis bien tenté, monsieur, de choisir ce dernier parti; car, bien que je sois décidé à descendre encore au séminaire, pour conférer avec vous et avec mes supérieurs; néanmoins, j'aurais beaucoup de répugnance à y faire un long séjour dans l'état d'âme où je me trouve. Je ne vois approcher qu'avec effroi l'époque où l'état intérieur le plus indéterminé devra se traduire par les démarches les plus décisives. Mon Dieu! qu'il est cruel d'être obligé de remonter ainsi le courant qu'on a longtemps suivi, et où l'on était si doucement porté! Encore si j'étais sûr de l'avenir, si j'étais sûr que je pourrai un jour faire à mes idées la place qu'elles réclament, et poursuivre à mon aise et sans préoccupations extérieures l'œuvre de mon perfectionnement intellectuel et moral! Mais quand je serais sûr de moi-même, serais-je sûr des circonstances, qui s'imposent à nous si fatalement? En vérité, j'en viens à regretter la misérable part de la liberté que Dieu nous a donnée; nous en avons assez pour lutter, pas assez pour dominer la destinée, tout juste ce qu'il faut pour souffrir.

Heureux les enfans qui ne font que dormir et rêver, et ne songent pas à s'engager dans cette lutte avec Dieu même! Je vois autour de moi des hommes purs et simples, auxquels le christianisme suffit pour être vertueux et heureux. Ah! que Dieu les préserve de jamais réveiller en eux une misérable faculté, cette critique fatale qui réclame si impérieusement satisfaction, et qui, après qu'elle est satisfaite, laisse dans l'âme si peu de douces jouissances! Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de la supprimer! Je ne reculerais pas devant l'amputation si elle était licite et possible. Le christianisme suffit à toutes mes facultés, excepté une seule, la plus exigeante de toutes, parce qu'elle est de droit juge de toutes les autres. Ne serait-ce pas une contradiction de commander la conviction à la faculté qui crée la conviction? Je sais bien que l'orthodoxe doit me dire que c'est par ma faute que je suis tombé en cet état. Je ne disputerai pas; nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Volontiers donc je dirai : C'est ma faute, pourvu que ceux qui m'aiment consentent à me plaindre et à me garder leur amitié.

Un résultat qui me semble maintenant acquis avec certitude, c'est que je ne reviendrai plus à l'orthodoxie, en continuant à suivre la

(1) Il s'agit ici d'une éducation privée dont il fut question pour moi durant quelque temps.

ligne que j'ai suivie, je veux dire l'examen rationnel et critique. Jusqu'ici, j'espérais qu'après avoir parcouru le cercle du doute, je reviendrais au point de départ; j'ai totalement perdu cette espérance; le retour au catholicisme ne me semble plus possible que par un recul, en rompant net la ligne où je me suis engagé, en stigmatisant ma raison, en la déclarant une fois pour toutes nulle et sans valeur, en la condamnant au silence respectueux. Chaque pas dans ma carrière critique m'éloigne de mon point de départ. Ai-je donc perdu toute espérance de revenir au catholicisme? Ah! cette pensée serait pour moi trop cruelle. Non, monsieur, je n'espère plus y revenir par le progrès rationnel; mais j'ai été souvent assez près de me révolter à tout jamais contre un guide dont parfois je me défie. Quel serait alors le mobile de ma vie? Je ne sais; mais l'activité trouve partout son aliment. Croyez bien qu'il faut que j'aie été rudement éprouvé, pour m'être arrêté un instant à une pensée qui me paraît plus affreuse que la mort. Et pourtant, si ma conscience me la présentait comme licite, je la saisirais avec empressement, ne fût-ce que par pudeur humaine.

Au moins ceux qui me connaissent avoueront, j'espère, que ce n'est pas l'intérêt qui m'a éloigné du christianisme. Tous mes intérêts les plus chers ne devaient-ils pas m'engager à le trouver vrai? Les considérations temporelles contre lesquelles j'ai à lutter eussent suffi pour en persuader bien d'autres; mon cœur a besoin du christianisme; l'évangile sera toujours ma morale; l'église a fait mon éducation; je l'aime. Ah! que ne puis-je continuer à me dire son fils? Je la quitte malgré moi; j'ai horreur de ces attaques déloyales où on la calomnie; j'avoue franchement que je n'ai rien de complet à mettre à la place de son enseignement; mais je ne puis me dissimuler les points vulnérables que j'ai cru y trouver et sur lesquels on ne peut transiger, vu qu'il s'agit d'une doctrine où tout se tient et dont on ne peut détacher aucune partie.

Je regrette quelquefois de n'être pas né dans un pays où les liens de l'orthodoxie fussent moins resserrés que dans les pays catholiques. Car, à tout prix, je veux être chrétien; mais je ne puis être orthodoxe. Quand je vois des penseurs aussi libres et aussi hardis que Herder, Kant, Fichte, se dire chrétiens, j'aurais envie de l'être comme eux. Mais le puis-je dans le catholicisme? C'est une barre de fer; on ne raisonne pas avec une barre de fer. Qui fondera parmi nous le christianisme rationnel et critique? Je vous avouerai que je crois avoir trouvé dans quelques écrivains allemands le vrai mode de christianisme qui nous convient. Puissé-je voir le jour où ce christianisme prendra une forme capable de satisfaire pleinement tous les besoins de notre temps! Puissé-je moi-même coopérer à cette grande œuvre! Ce qui me désole, c'est que peut-être il faudra un jour être prêtre pour cela, et je ne peux me faire prêtre sans une coupable hypocrisie.

Pardonnez-moi, monsieur, ces pensées qui doivent vous paraître coupables. Vous le savez, tout cela n'a pas en moi une consistance dogmatique, et, au milieu de tous ces troubles, je tiens encore à l'église, ma vieille mère. Je récite les psaumes avec cœur; je passerais, si je me laissais aller, des heures dans les églises; la piété douce, simple et pure me touche au fond du cœur; j'ai même de vifs retours de dévotion. Tout cela ne peut coexister sans contradiction avec mon état général. Mais j'ai pris là-dessus franchement mon parti; je me suis débarrassé du joug importun de la conséquence, au moins provisoirement. Dieu me condamnera-t-il pour avoir admis simultanément ce que réclament simultanément mes différentes facultés, quoique je ne puisse concilier leurs exigences contraires? N'y a-t-il pas des époques dans l'histoire de l'esprit humain où la contradiction est nécessaire? Du moment où l'examen s'applique aux vérités morales, il faut qu'on en doute, et pourtant, durant cette époque de transition, l'âme pure et noble doit encore être morale, grâce à une contradiction. C'est par un tour analogue que je parviens par momens à être à la fois catholique et rationaliste; mais prêtre, je ne puis l'être; on n'est pas prêtre par momens, on l'est toujours.

Les bornes d'une lettre m'obligent à terminer ici la longue confidence de mes luttes intérieures. Je bénis Dieu, qui me réservait de si pénibles épreuves, de m'avoir mis en rapports avec un esprit comme le vôtre, qui sait si bien les comprendre et à qui je peux les confier sans réserve.

M. *** fit à ma lettre une réponse pleine de cœur. Il n'y combattait plus que faiblement mon projet d'études libres. Ma sœur, dont la haute raison était depuis des années comme la colonne lumineuse qui marchait devant moi, m'encourageait, du fond de la Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens (1). Je pris ma résolution dans les derniers jours de septembre. Ce fut un acte de grande honnêteté; c'est maintenant ma joie et mon assurance d'y penser. Mais quel déchirement! De beaucoup, c'était ma mère qui me faisait le plus saigner le cœur. J'étais obligé de lui porter un coup de poignard, sans pouvoir lui donner la moindre explication. Quoique fort intelligente à sa manière, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce qu'on avait trouvé que les explications messianiques des Psaumes sont fausses, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les ortho-

(1) Ce que fut pour moi ma sœur à ce moment suprême de ma vie, je l'ai dit ailleurs, dans un opuscule que l'extrême discrétion de mon amie et son aversion pour le bruit du monde m'ont empêché de donner au public.

doxes. Certes, il m'en coûtait aussi beaucoup de contrister mes anciens maîtres de Bretagne, qui continuaient d'avoir pour moi une si vive affection. La question critique, telle qu'elle était posée pour moi, leur eût paru quelque chose d'inintelligible, tant leur foi était simple et absolue. Je partis donc pour Paris sans leur laisser entrevoir autre chose que des voyages à l'étranger et une interruption possible dans mes études ecclésiastiques.

Ces messieurs de Saint-Sulpice, habitués à une plus large vue des choses, ne furent pas trop surpris. M. Le Hir, qui avait une confiance absolue dans l'étude, et qui savait de plus le sérieux de mes mœurs, ne me détourna pas de donner quelques années aux recherches libres dans Paris, et me traça le plan des cours du Collége de France et de l'École des langues orientales que je devais suivre. M. Carbon fut peiné; il vit combien ma situation allait devenir difficile et me promit de chercher pour moi quelque position tranquille et honnête. Je trouvai chez M. Dupanloup (1) cette grande et chaleureuse entente des choses de l'âme qui faisait sa supériorité. Je fus avec lui d'une extrême franchise. Le côté scientifique lui échappa tout à fait; quand je lui parlai de critique allemande, il fut surpris. Les travaux de M. Le Hir lui étaient presque inconnus. L'Écriture, à ses yeux, n'était utile que pour fournir aux prédicateurs des passages éloquens; or l'hébreu ne sert de rien pour cela. Mais quel bon, grand et noble cœur! J'ai là sous mes yeux un petit billet de sa main : « Avez-vous besoin de quelque argent? ce serait tout simple dans votre situation. Ma pauvre bourse est à votre disposition. Je voudrais pouvoir vous offrir des biens plus précieux... Mon offre, toute simple, ne vous blessera pas, j'espère. » Je le remerciai, et n'eus à cela aucun mérite. Ma sœur Henriette m'avait donné 1,200 francs pour traverser ce moment difficile. Je les entamai à peine. Mais cette somme, en m'enlevant l'inquiétude immédiate pour le lendemain, fut la base de l'indépendance et de la dignité de toute ma vie.

Je descendis donc pour ne plus les remonter en soutane les marches du séminaire Saint-Sulpice, le 6 octobre 1845; je traversai la place au plus court et j'allai prendre une chambre à l'hôtel qui occupait alors l'angle nord-ouest de l'esplanade actuelle, laquelle n'était pas encore dégagée.

ERNEST RENAN.

(1) M. Dupanloup n'était plus, à cette époque, directeur du petit séminaire de Saint Nicolas-du-Chardonnet.

L'EXPOSITION DE MOSCOU

ET

L'ART RUSSE

Décidément, la vie est un voyage en terre de surprises. On lit dans des gazettes qui n'ont jamais menti que la Russie agonise en d'atroces convulsions; on y vient voir : on trouve une grande exposition nationale, une de ces consultations décisives où un pays s'interroge sur sa force, sur les pas qu'il a faits dans le rude chemin du travail. Sans doute, l'exposition de Moscou s'est ressentie des calamités publiques; elle était préparée pour le printemps de 1881; peu de temps avant le jour fixé pour l'ouverture, le malheureux souverain qui devait l'inaugurer tombait ensanglanté sur le canal Catherine; la Russie prenait le deuil, il fallait remettre. Cette année encore, les gens craintifs se demandaient s'il n'était pas plus sage d'abandonner une entreprise contrariée par tant d'angoisses; on a bravement passé outre, on a ouvert à petit bruit, à trop petit bruit. Notre siècle n'a ni le goût ni le loisir de chercher les violettes; quand on veut capter son attention, même pour le meilleur motif, il faut tout d'abord faire emplette d'une grosse caisse. Les Moscovites n'ont pas manié la réclame avec une vigueur assez américaine: aussi leur exposition n'est-elle pas précisément assiégée; à l'intérieur, elle se heurte à cette indifférence magnanime, à cette somnolence qui est le trait caractéristique de la masse du peuple; à l'étranger, la Russie n'est pas un but de voyage à la mode

pour les oisifs, et la plupart de nos négocians seraient fort surpris si on leur parlait d'aller chercher à Moscou des leçons et des modèles ; ils se contentent d'y envoyer des pacotilles, comme chez les rois nègres. Les compagnies de chemins de fer n'ont rien fait pour attirer le public et lui faciliter l'accès de l'exposition ; une soixantaine de voyageurs enterrés vivans par l'une d'elles, ce n'est vraiment pas suffisant pour activer la circulation.

La modestie n'était pas de mise ici : l'exposition de 1882 est un véritable triomphe pour la Russie industrielle ; elle fait toucher du doigt l'immense progrès réalisé depuis vingt ans dans toutes les branches du labeur humain. Nul de ceux qui l'auront visitée ne regrettera sa peine. L'économiste y trouve des sujets d'étude, le travailleur des points de comparaison ; l'artiste, le simple curieux, y sont amusés par de piquans contrastes. Dans nos villes d'Occident, une exposition ne modifie pas sensiblement la physionomie moderne de la cité ; ce n'est que le résumé de la vie quotidienne, avec ses travaux, ses besoins, son confort. A Moscou, entre la ville et le palais de l'Industrie, il y a un quart de lieue de distance et quatre siècles de temps. Le voyageur descend dans la ville chinoise (1), au pied du Kremlin ; le voilà aux confins de l'Asie et au cœur du moyen âge russe ; tout ce qui l'entoure l'arrache à notre civilisation et le transporte au siècle des Ivans : les milliers d'églises aux coupoles bizarres, les couvens reclus dans leurs remparts, les cloches qui bourdonnent leur prière perpétuelle. Sur la rue ouvrent à chaque pas des bazars, des parvis de cloîtres, des chapelles ardentes de cierges, peuplées de vierges vêtues de vermeil et d'émail. Dans ces bazars, de vieux marchands sont assis derrière leurs éventaires, comme les joailliers arméniens dans un *bézestein* de Turquie. Dans ces cloîtres, des moines errent silencieux entre les touffes de sorbier. Devant ces chapelles, le peuple se prosterne, brûle des cires et répond aux litanies. Voici la place Rouge, la Grève moscovite, où tout parle encore des forêts de gibets qui se sont succédé là, tout le long de la tragique histoire russe. Une procession y déroule ses bannières et s'engouffre dans le plus étrange monument qu'ait jamais rêvé un architecte ; c'est la monstrueuse cathédrale de Basile le Béat, avec ses neuf coupoles coloriées imitant des fruits mystiques, ananas, melons, artichauts, cauchemar d'un jardinier en délire. On passe, tête nue, sous la voûte que domine la Vierge miraculeuse, on pénètre dans le Kremlin ; chaque pierre y témoigne d'un autre âge ; on monte sur le beffroi d'Ivan le Terrible, et aussi

(1) L'usage a consacré ce contre sens des premiers voyageurs français, qui ont traduit à la légère l'appellation russe de *kitaï gorod ;* en réalité, elle signifie « la ville des fascines. »

loin que se porte le regard, il voit se confondre à l'horizon les dômes d'or, les toits verts et les jardins d'une cité d'Asie.

Maintenant, voulez-vous passer dans un autre hémisphère? Prenez un de ces *drochkis*, au profil de sauterelles, qui tremblent sur leurs grêles ressorts; mieux que le manteau magique des ballades, il vous portera en un quart d'heure dans le Nouveau-Monde. Vous franchissez l'enceinte de l'exposition; où est le recueillement de la vieille Moscou, attentive aux pieux appels de ses clochers? Ici domine la rude voix de ce siècle, la respiration haletante et le cri rauque de la chaudière à vapeur, le râle précipité des pistons, le sifflement des courroies de transmission, le battement des métiers. Partout l'esclave moderne étend ses longs bras d'acier et accomplit, impeccable, les plus formidables comme les plus délicates besognes. Mille machines vous livrent leurs secrets ingénieux; l'électricité multiplie ses miracles et meut un chemin de fer qui serpente autour des bâtimens. Près des instrumens du travail, une travée nous en montre les alimens, la houille, le fer, les échantillons du trésor russe, gardé dans les entrailles de l'Oural, les sables d'or, les métaux rares, les pierres précieuses. Puis, le long de ces vitrines, toutes les conquêtes des sciences nées d'hier, tous les produits d'une industrie raffinée, toutes les recherches du luxe et du bien-être. — Vraiment, entre le Kremlin et cette immense usine, le voyageur a le sentiment d'avoir franchi un fossé béant. Ah! ce fossé, ce lamentable et curieux fossé, quiconque étudie la vie russe le rencontre à chaque pas; c'est à la fois l'attrait et la fatigue de cette étude, que, pour tout expliquer, il faille passer et repasser sans trêve cet abîme entre les temps, voyager sans relâche entre le moyen âge et l'heure actuelle. Nul ne comprendra les contradictions, la difficulté de vivre, les peines russes, s'il ne les reporte à ce fossé, mal comblé par les siècles; il sépare la Russie d'en bas, attardée dans le passé, de la Russie d'en haut, avancée dans le présent, parfois même dans l'avenir. Regardez une lettre venue de ce pays : elle porte deux dates, pour satisfaire aux deux calendriers; en affirmant ainsi qu'il vit simultanément à deux époques, le Russe ne ment pas, il témoigne d'une nécessité qui régit toute son existence, et avec un écart de bien plus de douze jours.

Le lecteur craint peut-être que je ne le promène impitoyablement à travers les huit groupes de l'exposition, sans lui faire grâce d'un produit brut ou fabriqué. Je le prie de se rassurer. Je n'ai ni goût ni compétence pour apprécier la trame des tissés et des filés, la perfection des machines agricoles, la solidité des cuirs, la beauté des cassonades, des suifs et des huiles qui remplissent ces vastes halles. Mais avant d'aborder le sujet auquel je veux me restreindre, je dois indiquer une observation générale qui touche direc-

tement aux intérêts de la patrie : un gros souci qu'on traîne partout et qui passe toujours premier. Nous avons accepté bien des déchéances, avec une résignation peut-être trop philosophique, consolés par cette idée que nos talens et notre industrie nous garantissent la richesse et assurent notre royauté économique. Cette confiance peut éprouver des mécomptes. Voici un pays, la Russie, qui était jusqu'à ces dernières années notre tributaire exclusif pour une infinité d'articles commerciaux; le grand enseignement de l'exposition de Moscou, c'est que ce tributaire prend des allures terriblement émancipées. Arrêtons-nous un instant dans la section des étoffes : c'est de l'aveu de tous le plus éclatant succès de cette exposition; des juges compétens m'assurent que la Russie peut lutter ici avec la concurrence étrangère, aussi bien pour les articles de grand luxe que pour les articles à bas prix de consommation populaire. Ces brocarts d'or soutiennent la comparaison avec nos merveilles lyonnaises; ces cotonnades, ces indiennes, ces perses, d'un dessin charmant et d'un prix de revient très modique, n'ont plus rien à envier à Rouen ou à Mulhouse. Dans peu d'années, les fabriques moscovites seront en état d'approvisionner tout l'empire; déjà elles commencent à combattre avec succès l'exportation anglaise en Asie centrale, en Perse, dans les territoires naturellement dévolus à l'influence russe. Voulez-vous d'autres exemples? On me montre un simple paysan devant un grand étalage de porcelaines et de faïences; cet homme sensé s'est dit un jour que, puisque les Anglais et les Français gagnaient beaucoup d'argent en fournissant la Russie de théières, il ne tenait qu'à lui de faire de même et d'attirer dans sa poche les roubles de ses compatriotes; il a fondé une maison considérable, et aujourd'hui sa marque est préférée dans les provinces du Sud aux marques étrangères. Ailleurs, je rencontre des papiers peints de fort bon goût, je m'informe auprès des experts et je recueille ce chiffre : il y a trois ans, les papiers peints français figuraient au tableau des importations pour 3 millions de roubles; aujourd'hui ils sont descendus à 200,000. On pourrait citer vingt chiffres aussi instructifs. Je m'arrête, avec quelque étonnement, devant une vitrine de gantier : je ne soupçonnais pas l'existence de cette industrie en Russie. C'est un marchand de la ville de Jitomir qui l'a fondée; il me raconte ses procédés, ses espérances, et conclut, avec une superbe confiance : « Avant peu, nous écraserons Grenoble, monsieur! » C'est bientôt dit; Grenoble ne s'effraiera pas de si peu, et le bonhomme a l'enthousiasme des novateurs; mais il paraît intelligent, énergique, il veut être le Jouvin de Jitomir; pourquoi ne réussirait-il pas? — Ils s'avisent même de faire du vin; voilà une grande salle pleine de bouteilles des crus de Crimée, du Don et du Caucase. Ceci n'est pas mena-

çant. Il est un empire que nous garderons toujours, celui de l'éloquence. Longtemps encore, nos commis-voyageurs sauront persuader à ces gens-là que leurs vins sont exécrables et que le bon ton leur commande de boire les préparations chimiques vendues dans le dernier village russe sous le nom de Château-Laffitte. Pourtant, si un jour ils se mettaient en tête de boire leur vin, au lieu de payer au poids de l'or les décevantes étiquettes du nôtre?

Je ne veux pas multiplier les faits; je résume une impression générale. L'exposition démontre que depuis vingt ans, — depuis l'émancipation, — la Russie a fait des pas de géant dans le domaine industriel comme dans tous les autres. Il y a vingt ans, les classes populaires vivaient sans besoins, vêtues et nourries par les procédés primitifs du travail individuel et local; les classes aisées ne pouvaient vivre qu'en empruntant tout au dehors, depuis les rails et les locomotives de leurs chemins de fer jusqu'aux objets de toilette et d'ameublement les plus usuels. Aujourd'hui, les besoins sont décuplés, et la plupart d'entre eux trouvent à se satisfaire dans la production nationale. Des industries qui n'existaient pas sont nées, et bien qu'encore dans la période d'enfance, elles promettent un essor rapide; d'autres, qui sommeillaient et retardaient sur le progrès, se sont mises à niveau et ont pris une extension colossale. Grâce à des tarifs protecteurs qui sont presque des tarifs prohibitifs, avant un quart de siècle les manufactures russes seront maîtresses chez elles et pourront évincer la concurrence étrangère, en attendant qu'elles lui disputent l'Asie. Après l'Angleterre, personne ne souffrira plus que la France de la fermeture de ce grand marché. Et la Russie ne fait que suivre de loin l'exemple d'affranchissement donné par les autres nations du continent. Il y a là de quoi réfléchir. Les économistes répondront avec raison que les barrières du monde reculent à mesure que les vieux marchés se ferment et que la production européenne augmente; l'extrême Orient, l'Afrique, réservent à l'avenir des débouchés incalculables. Pour s'assurer ces débouchés, il faut l'esprit maritime, la grande politique coloniale, la présence active et l'autorité sur les mers lointaines, le pavillon qui se dresse haut et force les portes barbares... Ne continuons pas; à l'heure où j'écris, ces lignes sembleraient une triste ironie en un sujet qui ne comporte pas le sourire.

Une transition d'idées que chacun comprendra me suggère un dernier souvenir. Quand on a fait le tour des salles où s'entassent les produits de l'industrie et parcouru la galerie des machines, on arrive dans une travée placée en sentinelle à l'extrémité du palais; là, comme une bête fauve entourée de ses petits, un énorme canon de 100 tonnes, accroupi sur son affût, rassemble autour de lui des pièces de bronze et d'acier de tout calibre; leurs gueules rayées

bâillent sur la longue avenue où battent les métiers, commandent et gardent le travail. Après avoir rempli cette enceinte de créations utiles ou charmantes, la science et l'industrie ont rassemblé leurs derniers efforts pour perfectionner l'engin qui doit détruire ces créations en quelques instans. Il y a là un thème de philosophie facile sur la folie du génie humain, les visiteurs ne se font pas faute de le développer. M. Prudhomme a de la famille en Russie; j'ai entendu ses proches émettre dans la section d'artillerie des vues très sages, très justes et pas neuves. Il ne faut qu'une sagesse ordinaire pour relever les contradictions qui font de ce monde une machine d'apparence très baroque; on peut employer plus utilement ses méditations en creusant jusqu'aux lois immuables qui expliquent ces contradictions et gouvernent la vie. La première de ces lois, c'est la lutte pour l'existence, la nécessité de défendre ce qu'on a acquis; tant qu'on n'aura pas changé la nature humaine, l'opulence fera des jaloux, des convoiteux, et il faudra travailler comme les maçons de Samarie, la truelle dans une main, l'épée dans l'autre. Nul peuple ne pourra se vanter longtemps de sa richesse, de sa prééminence industrielle, s'il n'a dans ses usines une réserve d'acier pour les canons, et surtout dans son âme une réserve d'énergie pour le sacrifice. Les intérêts matériels, alors même qu'on ne veut plus connaître que ceux-là, exigent qu'on les défende et qu'au besoin on en risque une part pour sauver le tout. — Voilà du moins ce que les canons russes répondent aux philosophes qui s'irritent de les rencontrer dans l'exposition : je crois que les philosophes disent « dans les grandes assises de la paix. »

Nous savons maintenant que la Russie a quelques industries florissantes et que les autres sont en bon chemin; nous savions depuis longtemps qu'elle a de gros canons et des cœurs résolus pour les servir. Il lui reste à prouver ce qu'elle vaut dans les arts, ce superflu si nécessaire. Ce n'est pas assez pour un grand empire de trafiquer et de batailler; sa couronne est pâle et précaire si elle n'enchâsse pas ce diamant de l'art, dont la lumière passe les siècles et garde sûrement le souvenir des races mortes. Je ne sais si les Athéniens fabriquaient de bonnes étoffes, s'ils vendaient beaucoup d'olives noires et de leur détestable vin résiné; je ne suis pas sûr qu'ils aient repoussé autant de Perses et de Mèdes qu'ils veulent bien nous le conter; je sais qu'ils nous ont laissé le Parthénon, et que du haut de ce piédestal ils dominent tout l'ancien monde. Bien peu d'érudits pourraient dire si les gens de Florence furent plus souvent victorieux ou battus par ceux de Prato, de Sienne et de Pérouse, si la balance du commerce était en faveur de la république toscane, de Gênes ou de Pise : il suffit que Florence nous montre les Offices, la chapelle des Médicis et Or San Michele, nous saluons en elle l'insti-

tutrice du monde moderne. Les Russes ont de grands rêves d'avenir, ils se promettent toutes les gloires; avant d'acquiescer à leurs prétentions, renseignons-nous sur la valeur artistique de ce peuple. Est-il arrivé à la possession d'un art national? Est-il du moins acheminé vers ce but? C'est pour essayer de répondre à cette question que je suis venu à Moscou et que j'ai entrepris cette étude.

I.

L'étranger qui jugerait l'art russe uniquement d'après les œuvres rassemblées à l'exposition serait mal renseigné. Faute de place ou d'une bonne volonté suffisante chez les détenteurs de tableaux, l'amateur éclairé qui a organisé la section des beaux-arts n'a pu en faire la représentation exacte des forces de l'école. On y entrevoit à peine quelques-uns des peintres russes les plus intéressans, on y voit trop certains autres. Hâtons-nous d'avertir ce même étranger que, s'il croyait compléter ses informations au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, il ferait à la Russie une cruelle injure. Il y a bien, dans cette admirable collection, une salle précédée d'un cartouche où on lit cette annonce pompeuse : « École russe. » L'annonce est peu patriotique, car la plupart des voyageurs n'ont pas le loisir de s'enquérir ailleurs, et ils doivent emporter l'impression d'un néant absolu (1). C'est dans les collections particulières qu'il faut chercher les œuvres éparses des artistes; c'est aux expositions annuelles de l'Académie des beaux-arts et dans des expositions individuelles d'un usage très fréquent en Russie qu'on peut étudier le mouvement contemporain. Je ne me serais jamais enhardi à parler d'un sujet aussi neuf, si les circonstances ne m'avaient permis de profiter, durant plusieurs années, de toutes ces sources d'information. Enfin, à Moscou même, la riche galerie de M. Trétiakof, libéralement ouverte au public, forme le complément indispensable de l'exhibition officielle : là se trouvent réunis, avec les œuvres les plus marquantes de la jeune école, les quelques documens qui servent à reconstituer la courte histoire de l'art russe.

Comme bien des choses en Russie, la pratique des beaux-arts date d'hier. Durant tout le moyen âge, c'est-à-dire jusqu'à Pierre le Grand, il n'y avait de place pour la peinture que dans les églises; elle y était condamnée par les habitudes orientales à un canon hiératique, emprunté aux vieux maîtres de Byzance et de l'Athos. Il ne s'agis-

(1) Cette lacune tient à la constitution même du musée impérial, à l'esprit qui présida à sa formation, comme on le verra plus loin, elle n'est pas imputable à l'homme de goût et de savoir qui dirige actuellement l'Ermitage : je lui offre ici mes remercîmens pour une aide qui m'a été bien souvent précieuse dans mes recherches.

sait pas d'être inventif, mais d'être fidèle. Dans ces conditions, l'art gracieux et vivant de Pansélinos était promptement devenu une routine machinale. Les *images* et les peintures murales de l'époque des Ivans qui sont parvenues jusqu'à nous n'offrent qu'un intérêt archéologique, rarement un éclair d'individualité. — Il faut arriver aux successeurs de Pierre pour trouver les premiers essais d'art civil; la grande Catherine réunit les collections de l'Ermitage et fonda l'Académie des beaux-arts pour donner des peintres à son empire. Malheureusement, c'est là un ordre de fonctionnaires qu'on ne crée pas par ukase. Les conditions sociales secondaient mal le désir des souverains russes. L'art a beau être un personnage de qualité, il subit plus qu'il ne croit la loi commerciale de l'offre et de la demande; j'aurai occasion de citer à cet égard des exemples concluans. Or, jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait pas de demande pour la peinture nationale. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les goûts délicats et les besoins qu'ils font naître n'existaient qu'à la cour et dans une petite fraction de l'aristocratie; ces goûts ne croyaient pouvoir se satisfaire qu'à l'étranger; on sait quel était l'engoûment de la société russe pour tout ce qui venait d'Occident, langues, livres, vêtemens et mobiliers; se fût-il révélé un Titien à Moscou, on aurait cru déroger au bon ton en appendant ses toiles à côté de celles de Greuze, puis de Vernet et de Gudin. Découragées par ce dédain préconçu, les vocations artistiques étaient faussées par un enseignement énervant; victimes à leur tour de l'engoûment général, elles ne voyaient de salut que dans une imitation scrupuleuse des modèles étrangers. Alors se succédèrent ces générations d'académiciens, dont la descendance n'est pas éteinte au palais de Vassili-Ostrof, qui ont fait durant un siècle du *prix de Rome* avec conscience, labeur et médiocrité; il y eut là une effrayante consommation de tuniques rouges et de manteaux bleus, d'hommes nus sous des casques, de glaives carrés, de trépieds, de ruines doriques et de pâtres d'Albano. On leur avait montré David comme le grand prophète de l'art; ils imitaient David, qui imitait les Grecs et les Romains; il en résultait l'ombre d'une ombre. Ce sera un curieux problème pour les historiens slaves de l'avenir, ce long intermède de l'histoire nationale qui va de Pierre le Grand à la fin du règne d'Alexandre I[er]; tout le corps du grand empire plongé dans l'ombre, ignoré de tous et s'ignorant lui-même; la tête, la partie éclairée et vivante, réduite au rôle d'un miroir qui reflétait fidèlement des images étrangères, en politique, en littérature, en art. Ouvrez un recueil littéraire du temps de Catherine ou d'Alexandre; les vers y foisonnent, car la muse russe a toujours été très prolifique : ce sont des odes et des bouquets à Chloris pensés en français, du pseudo-Pompignan et du sous-Parny; n'était-il pas natu-

rel que l'ambition des peintres se bornât à faire du sous-Michallon?

Le premier essai de réaction nationale, qui suivit 1812 et prépara à la Russie une littérature indépendante, n'eut qu'une faible influence sur les traditions de l'académie. La brillante génération qui grandit sous Alexandre et donna ses fruits, malgré mille obstacles, au commencement du règne de Nicolas, comptait peu d'artistes. On remarque pourtant, çà et là, à cette époque, la trace d'un effort personnel. Il y a de bons portraits du temps auxquels resteront attachés les noms de Kiprenski et de Tropinine. Un peu plus tard, deux Petits-Russiens, Litovtchenko et Zarianko, apportent également dans le portrait l'esprit intelligent et libre qui caractérise leur race. Il y a du dernier, dans la galerie Trétiakof, une figure de femme au regard brillant, bien individuelle, bien vivante. Un homme mérite une place à part dans cette génération, c'est Ivanof, l'ouvrier obstiné et tourmenté, qui ne fit guère qu'un tableau, le fit toute sa vie et mourut sans l'achever. Pour son bonheur ou son malheur, Ivanof était l'ami intime de Gogol; le poète, imagination pleine de formes et de couleurs, rêva un jour un tableau merveilleux et entreprit de le faire peindre par son ami, nature timide, en défiance contre elle-même. Gogol souffla son feu au pauvre artiste, s'attacha à lui comme un génie taquin et ne cessa de le persécuter, toujours mécontent de l'œuvre qui ne rendait pas son rêve. Sous l'empire de cette possession, Ivanof travailla vingt ans; il alla à Rome, il multiplia des études de détail dont chacune représente le labeur d'un tableau définitif. De cette lutte acharnée contre une idée, il est sorti une composition puissante et défectueuse, l'*Apparition du Christ*. Aux bords du Jourdain, la foule des Juifs entoure Jean-Baptiste; tous les yeux se tournent vers le point de l'horizon que désignent le regard et le geste du Précurseur; là-bas, sur les collines, apparaît Jésus, un homme triste, qui vient vers les Juifs de très loin, rasant la terre d'un pas divin. On devine que cet inconnu marche vers les transfigurations du Thabor. L'ensemble du tableau laisse une impression saisissante; chaque tête de Juif est étudiée avec un soin, un acharnement de pinceau qui nous emportent bien loin des banalités académiques; mais la couleur est conventionnelle, désagréable; on ne saurait dire pourquoi l'enfant nu qui sort de l'eau est lilas. Le paysage est sans caractère, les personnages mal liés entre eux, et, malgré ces défauts, l'œuvre marque une volonté si intense que nul ne l'oubliera après l'avoir vue une fois. Il est curieux de suivre, à l'exposition et dans la galerie Trétiakof, les conceptions successives par lesquelles a passé ce tableau, les morceaux d'étude qui ont amené chaque tête à son expression définitive.

Ivanof fut une exception dans un temps qui ne les comportait

guère. Le règne de l'empereur Nicolas devait être pour l'art, comme pour bien des choses, un temps d'arrêt et de langueur sous des dehors d'éclat. La fée fantasque et libre qui préside à la naissance des artistes fut effrayée par cet uniforme sous lequel la Russie se raidit durant trente ans. La nature avait comblé Nicolas des qualités les plus désirables dans un souverain, l'élévation, la vigueur et la parfaite honnêteté de l'âme; mais elle avait fait d'un fer trop dur celui qui devait conduire tant de millions d'hommes, de petits organismes libres, divers et complexes; la passion de la ligne droite et de l'absolu hantait sa conscience rigide. Ayant à sa disposition des masses inertes et une table rase, ce prince rêva de construire une société ajustée dans toutes ses parties avec la perfection d'un meuble japonais, obéissant à la pression d'un bouton; puis d'immobiliser sa création, de fermer à tout jamais les casiers une fois étiquetés. Sans doute un de ces casiers était réservé aux beaux-arts; Nicolas voulait que cette parure ne manquât pas à sa grandeur. Le souverain qui s'était avisé un jour de changer le génie de Pouchkine et de vouer le poète à l'histoire, entendait que les peintres gardassent, dans le régiment qu'il commandait, la place, l'esprit et les tendances que sa volonté leur marquait. Ils devaient lui faire de la peinture noble et correcte, bien pensante, bonne à meubler les palais. Comme Louis XIV, son modèle, Nicolas voulut avoir son Lebrun et son Van der Meulen : il eut Brulof et Kotzebue. Le premier, qui ne manquait pas de talent, certains de ses portraits le prouvent, exécuta des machines glacées et solennelles dans le genre du *Dernier Jour de Pompéi*. Il y eut alors une conspiration tacite pour faire à Brulof une réputation bien disproportionnée à son œuvre; on peut lire dans divers manuels qu'il est le premier des peintres russes; la critique nationale commence à reviser ce jugement, qui ne sera jamais sanctionné par la critique étrangère. Kotzebue avait la partie des batailles : il orna les résidences impériales de larges toiles où étaient retracées les gloires militaires de la Russie; l'exactitude historique des uniformes est scrupuleuse, car le tsar n'entendait pas la plaisanterie en cette matière; à part cela, les victoires de Souvarof et de Koutousof pourraient aussi bien s'appeler Malplaquet, Fontenoy, Austerlitz; les habitués du musée de Versailles se figureront sans peine ces compositions, avec les alignemens de bataillons, les charges de cavalerie et les cadavres du premier plan qui servent à la confection de ces peintures officielles. Sagement dessinées et sobrement coloriées, elles ne manquent pas d'un certain air de grandeur, vues dans la perspective des salles d'un palais, parmi tous les accessoires de la majesté d'une cour; elles ne rentrent qu'indirectement dans le propos du critique désireux d'étudier les

qualités natives, les efforts et les tendances de l'art russe. Cet art souffrait d'ailleurs, jusque sous le règne de Nicolas, du mal ancien, l'indifférence, j'allais dire l'incrédulité du public éclairé; on lui rendait officiellement quelques respects, puisque l'empereur avait décrété qu'il existait en ouvrant une salle russe à l'Ermitage; mais les particuliers qui voulaient former un cabinet allaient acheter leurs toiles à l'étranger. Le jour où le souverain inaugura et meubla à son goût la salle russe de son musée, les amateurs durent s'y rendre, l'air attentif et en vice-uniforme; je gage bien qu'après ils en oublièrent le chemin et ne franchirent plus la zone lumineuse des Rembrandt, des Van Dyck, des Murillo.

Nous arrivons au dernier quart de siècle, à l'époque d'où l'avenir datera la naissance sinon d'une école russe, du moins des premières tentatives sincères pour la fonder. Les amis du passé m'accuseront peut-être d'avoir glissé bien légèrement sur toute une période où il se dépensa beaucoup de travail; ils diront avec raison que des centaines de portraits, pour ne parler que de ce genre, témoignent de traditions soutenues et parfois d'un mérite réel. Je n'en disconviens pas, et si je faisais ici de la critique d'art au point de vue purement technique, j'aurais bien des oublis à réparer; mais je crois répondre à une curiosité plus générale en cherchant en Russie des traits propres au génie russe. Je n'ai voulu établir qu'un point, sur lequel la controverse n'est guère possible; jusque vers le milieu de notre siècle, les œuvres enfantées à Pétersbourg ou à Moscou ont eu un caractère franchement exotique, elles révèlent une seule des qualités nationales, le talent de copie et d'assimilation, elles auraient pu sortir tout aussi bien des académies de Paris, de Rome ou de Vienne. — Cherchons-le donc, cet insaisissable génie russe : quelques considérations générales nous feront comprendre comment le moment est venu où il va se dégager. On sait que Nicolas mourut dans un accès de noir désenchantement; la machine savamment construite par lui et qu'il croyait infaillible se trouva impropre à servir au jour de l'épreuve; la foi de toute sa vie sombrait, il n'y survécut pas. Depuis quelques années déjà, un vent soufflait de partout qui battait en brèche la construction artificielle; dès que la main qui la soutenait fut refroidie, elle s'écroula en mille pièces. Ces rouages si exacts, qu'aucune vie propre n'animait, cessèrent de fonctionner et ne purent se rejoindre; un flot d'idées et d'intelligences nouvelles monta sur ces ruines; ce fut une débâcle large et rapide comme la débâcle des fleuves russes quand les grandes eaux captives crèvent leur prison de glace, noient les digues et couvrent les plaines. Bientôt, sur l'étroite scène où quelques acteurs répétaient discrètement leurs rôles classiques, un acte généreux et effrayant introduisait cinquante millions d'inconnus

qui allaient vivre et parler. Toutes les perspectives s'ouvraient; mais, entre l'état social de l'avenir qu'elles promettaient et celui du passé que chacun sentait condamné, malgré quelques vieux décors restés debout, il y avait un vide redoutable; c'était l'inquiétant passage des limbes entre deux vies, les trois journées mystérieuses de Lazare dans le caveau de Béthanie. Alors commença une période d'attente, d'efforts et de contradictions que je ne me permettrais pas d'appeler le chaos, si je ne lui avais entendu donner ce nom par tous les Russes qui l'ont bien comprise. Le génie national, très confus jusqu'à Pierre le Grand, systématiquement ignoré depuis ce souverain, se cherchait lui-même avec angoisse, se trahissait par de vagues indices, des traits épars, qui rendent bien difficile encore la tâche de celui qui voudrait le définir.

Ces réflexions pouvaient seules expliquer l'évolution des arts, comme celle de la littérature et de tout l'organisme social. Ainsi que tous leurs compatriotes, les artistes subirent l'impulsion nouvelle; tirés de l'ornière par ce grand courant et portés en pleine mer, ils se mirent, qu'ils me passent la comparaison, à nager comme de jeunes chats jetés à l'eau, furieusement, au hasard et sans direction. Des vocations décidées s'éveillèrent, on travailla en dehors de l'académie, le succès vint sourire à une carrière jusque-là si ingrate; la mode était aux choses russes, au « retour à la maison, » suivant une expression fameuse à Moscou. La société riche s'engoua de ses peintres, acheta leurs œuvres; des noms firent du bruit dans un public qui s'élargit chaque jour par l'ascension de nouvelles classes. A la faveur de cette action réciproque des artistes sur la société et de la société sur les artistes, une école nombreuse apparut. On devine que le caractère général de cette école fut le désarroi des idées, la recherche d'une forme, d'une voie nationale. Chacun partit en conquête, au gré de sa fantaisie : nous passerons tout à l'heure en revue les divers groupes, voyons maintenant quels sont les traits communs à ces fantaisies. D'abord, et comme on pouvait s'y attendre, la confiance, l'ambition, le robuste appétit de l'extrême jeunesse. C'est affaire aux vieilles races, blasées et refroidies, de priser très haut la discipline, le goût, c'est-à-dire l'art de choisir dans ce que la nature nous offre et de composer avec des élémens choisis. Ne demandez pas ce choix à cette jeunesse ivre de vie, qu'on vient de lâcher sur le spectacle merveilleux du monde après une longue contrainte dans les classes académiques. Elle ouvre les yeux tout grands, elle admire tout, et, dans le premier feu, elle veut tout reproduire; comment choisir d'ailleurs dans l'illimité, dans cette énorme Russie aux paysages sans bornes, aux foules sans fond? Le peintre plante son chevalet au hasard; il y place volontiers une toile de 2 mètres, et, quel que soit son genre,

paysage, marine, histoire, il découpe droit devant lui une vaste *tranche*, — ce mot familier fera comprendre mon idée aux artistes, — une tranche de forêt, de mer ou de foule, avec tous les arbres, toutes les vagues, tous les hommes, tout ce qui peut entrer dans le champ de la vision. De même, un roman russe a communément quatre volumes; il ne fait pas grâce d'un détail et promène le lecteur autour du monde moral tout entier. J'ai dit que le peintre préfère une large toile; il ne sait pas se restreindre; telle scène de genre qui se rassemble naturellement pour nous dans un cadre de quelques pouces apparaît à l'artiste russe avec les dimensions d'un tableau de maître-autel. Dans sa façon de calculer l'espace, il n'y a pas de commune mesure entre l'œil du Russe et le nôtre, pas plus qu'entre son immense territoire et nos petits pays. Une ville de quelques milliers d'âmes se répand sur une aire d'une lieue carrée; un particulier se bâtit une maison qui logerait chez nous un régiment; dans ses vastes salles, il accueille volontiers des cadres qui barreraient nos cabinets lilliputiens. Rien n'est plus insupportable au vrai Russe que notre vie resserrée, et les tableautins que réclament nos boudoirs seraient perdus dans sa demeure. L'artiste slave fait grand et il fait vite; autre instinct d'une race pressée de vivre, comme tous les jeunes. J'ai vu des peintres accomplir des tours de force de vélocité. Le ciel leur a dispensé une redoutable facilité; ils en usent et en abusent. Ne cherchez pas ici les frottis acharnés, les surcharges de la brosse, les détails laborieux; un pinceau agile a effleuré cette toile dont on voit le grain. Par tempérament, beaucoup d'artistes russes sont des *impressionnistes* inconsciens, satisfaits de fixer sommairement un relief, une vibration lumineuse. A ce jeu périlleux, ils sont souvent servis par une singulière justesse de coup d'œil : quand ils rencontrent la note vraie, ils la rendent avec un rare bonheur; quand ils la manquent, ils retombent au-dessous du médiocre. Par une anomalie bizarre, sous ce triste ciel qui, durant plusieurs mois de l'année, fait chômer l'artiste en lui refusant la lumière, il s'est formé une école de coloristes à outrance; ne leur demandez pas le dessin, qui exige des études et un labeur patient, toutes choses vers lesquelles le caractère national est peu porté; il est rare de rencontrer des peintres russes qui dessinent savamment; il l'est moins d'en rencontrer qui ne dessinent pas du tout.

Après les procédés techniques, cherchons l'inspiration morale qui prédomine. L'art a fidèlement reflété l'évolution si remarquable de la littérature. En moins de cinquante ans, une courbe rapide a mené celle-ci des élégances aristocratiques et de l'idéal romantique d'un Pouchkine ou d'un Lermontof, à l'analyse maladive, au réalisme âpre, grossier parfois et souvent très puissant, des productions contemporaines. De même, l'art nouveau a des partis-pris qui trahissent

le génie foncièrement démocratique de la race. L'esprit, la gaîté, les fines qualités qui ont fait la fortune du *genre* en France, sont à peu près inconnus ici. L'âme russe est épique et lyrique; aujourd'hui c'est l'épopée des humbles qui est en faveur. Les peintres les plus récens et les plus goûtés du public ont adopté une interprétation de la vie triste, amère; les figures et les scènes qu'ils nous montrent de préférence parlent de fatalité résignée ou de sourdes révoltes; on sent que le pinceau traduit des pages de Dostoïevski ou de Nékrassof. Les humoristes ont la main lourde; ils forcent la note et tombent facilement dans le vulgaire. Ce qui nous choque le plus dans ces rudes natures, hâtivement écloses à la civilisation, c'est l'absence de *politesse,* au sens ancien et complet de ce mot : une sombre énergie la remplace. Les peintres de la misère et de la souffrance sont dramatiques parce que leur impression est sincère; ils ne jouent pas sur un thème d'art. Enfin ceux qui étudient la nature la voient avec un sentiment pénétrant qu'on ne trouverait pas toujours au même degré chez nos maîtres. En somme, la tendance générale est très humaine, sérieuse, réaliste, éprise de vérité et d'actualité. On apprendra peut-être avec étonnement que, dans les expositions de la sainte Russie, la peinture religieuse tient encore moins de place que dans nos salons parisiens. Ce fait s'explique par ce que j'ai dit plus haut de l'ornementation des églises; c'est un genre d'industrie à part, soumis aux vieilles règles et dont s'accommoderait mal la liberté de l'art moderne, — de la peinture laïque, diraient nos conseillers municipaux.

Mes observations portent sur des lignes générales et résument une impression d'ensemble; elles souffrent de nombreuses objections. On pourra me citer bien des œuvres qui se distinguent par des qualités ou des défauts opposés à ceux que j'ai signalés : la variété des natures et des inspirations garde partout ses droits. Je me suis attaché à la physionomie des représentans de la nouvelle école les plus russes, les moins suspects d'influences étrangères. Je vais appeler quelques noms à l'appui de mes assertions.

II.

Il serait malaisé de s'astreindre à la division rigoureuse des genres en étudiant les peintres de ce pays. Ils s'y soumettent peu. Ils n'ont pas à compter avec la tyrannie de notre public, qui parque chaque artiste dans un ordre de travaux déterminé et lui demande à perpétuité le tableau par lequel il s'est fait connaître tout d'abord. Rien n'entrave la liberté de la recherche chez les Russes; leur clientèle accepte docilement leurs fantaisies. Sans nous tracer un plan arbitraire, suivons tout simplement la foule qui entre à l'exposi-

tion; elle se porte vers les grandes toiles éclatantes des coloristes, MM. Sémiradski, Makovski, Jacobi. M. Sémiradski est un Polonais de Galicie qui a étudié et expose à Saint-Pétersbourg; il s'est consacré à la grande peinture historique et fait ce qu'on pourrait appeler du prix de Rome romantique, sous l'influence visible de Makart et des maîtres allemands. Deux tableaux entre autres l'ont placé très haut dans l'estime du public, *la Pécheresse* et *les Torches vivantes*. *La Pécheresse* traduit en peinture un poème célèbre d'Alexis Tolstoï; le poète raconte la première rencontre du Christ avec Marie-Madeleine, frappée de la grâce et prise de repentance au milieu d'une orgie. La lumière crue de Judée tombe, à travers le feuillage d'un figuier, sur une galerie et des degrés de pierre blanche, où les publicains en fête boivent et rient. Le jeu des ombres tremblantes sur les pierres et les personnages est rendu avec une grande habileté. La pécheresse, debout, avec un geste de défi, se trouble et laisse tomber sa coupe en apercevant le divin inconnu, qui, « dans un profond silence, promène ses regards tranquilles sur les assistans, s'arrête à la porte de la maison de plaisir, et fixe sur l'orgueilleuse fille ses yeux attristés. » Toute la partie matérielle du tableau est d'une exécution magistrale; le sentiment des figures est moins satisfaisant. De même pour *les Torches vivantes*. C'est la scène décrite par Suétone; dans les jardins de l'Esquilin envahis par l'ombre, les martyrs, emmaillotés de paille et de poix, flambent au sommet de grands mâts. Néron sort du palais en litière pour jouir du spectacle; l'orgie romaine se déroule à ses pieds. On sent que ce qui a passionné le peintre dans cette donnée, c'est la richesse du bric-à-brac et non l'idée morale; l'œil est tout d'abord distrait par la multiplicité et le rendu merveilleux des accessoires, la caisse de nacre et le velum de la litière, les flabellifères, les tigres menés en laisse par des esclaves nubiens avec des chaînes d'or, les hydries, les colliers : les chrétiens ne sont pas le plus important de ces accessoires. L'orgie, — un thème qui inspire presque exclusivement tous les tableaux de M. Sémiradski, — manque de mouvement, sinon de couleur; encore cette couleur éblouissante a-t-elle quelque chose de dur, de marmoréen, qui rappelle les ouvrages en *pietra dura* des mosaïstes italiens.

Je préfère la couleur de M. Makovski, aussi éclatante, plus vivante et plus harmonieuse; c'est une fête pour les yeux. Le ciel s'est montré cruel en plaçant à Pétersbourg le peintre à la mode de la société russe; il a oublié de naître en Italie, aux jours de la renaissance. Il a la furie des artistes d'alors, leurs goûts sensuels, leur joie à regarder le monde; comme eux il aime les étoffes cassantes et flamboyantes, les belles femmes et les belles armes, les enfans blonds et les dogues fauves, se détachant sur des tentures sanglantes, des

tapis de Recht et des buissons de roses. Hélas! il est une passion qu'avaient ces artistes du XVIe siècle et qui manque à M. Makovski, la passion du squelette humain. Vasari nous les montre pâlissant la nuit sur les études anatomiques, les pieds dans des copeaux, faute de feu; Benvenuto chante un dithyrambe à la gloire des muscles et des os. Je crains bien que le peintre russe n'ait jamais vu ses modèles déshabillés. Aussi le corps ne palpite pas sous ces vêtemens si bien traités. Voici un portrait de l'empereur Alexandre II très apprécié : la tête est frappante de ressemblance, d'une expression superbe, mais l'uniforme de hussard repose sur un mannequin. Dans cet autre portrait de jeune fille, une ravissante figure ne peut se tourner vers nous, car elle est fichée sur un pivot en bois. La faiblesse du dessin est moins apparente dans ces groupes d'enfans; elle se révèle pourtant quand on arrive aux pieds et aux mains, qui finissent en appendices confus. Mais ils désarmeraient le critique le plus hargneux, ces beaux enfans si gracieux, si luxurians de vie, qui jouent aux pieds de leurs mères ou grimpent sur les meubles du somptueux atelier. M. Makovski s'est constitué le peintre des élégances aristocratiques ; rappelons-lui qu'elles sont mieux servies par la précision du dessin que par la richesse de la couleur. Telle pâle figure d'Ingres, avec sa silhouette sèche et fine, dit sa race bien plus éloquemment que les portraits à fracas du temps présent. Nous ne nous arrêterons pas devant le tableau des *Ondines*, où une trentaine de femmes nues et bleues nagent sous l'écluse d'un moulin; cette grande toile, qui a eu les honneurs de l'admission à l'Ermitage, fait un tort réel au talent si incontestable de son auteur. L'Orient devait tenter la palette de M. Makovski; il y a été, il en a rapporté des cafés, des bazars, des rues du Caire papillotantes de couleur. Je voudrais les louer, malheureusement j'ai trop vécu en Orient. Ah! ce terrible Orient, il attire les coloristes, il semble facile et tout en dehors : mais comme le mirage se dérobe! On croit qu'il suffit de renforcer sa boîte à couleurs : passe encore pour l'Orient turc; mais l'Orient africain, si l'on peut accorder ces deux mots, confond toutes les idées préconçues. Dans le jour, la lumière puissante, intraduisible, est dans le ciel, autour des choses, partout, mais non dans les choses elles-mêmes; elle écrase et éteint les nuances qui paraîtraient criardes ailleurs. Aux heures du matin et du soir, l'exquise finesse des tons exigerait la touche légère des paysages du Pérugin; Marilhat y était presque revenu. Qu'on se rappelle les remarques si ingénieuses de Goethe sur la valeur relative des colorations à Naples et dans le Nord. En outre, les objets se découpent avec une netteté de contours effrayante pour le dessinateur peu sûr de sa main. L'artiste séduit par l'Afrique joue une partie impossible et où il n'a rien à gagner; s'il en rapporte du clinquant, sa conscience lui

reproche son succès; s'il voit et rend cette nature telle qu'elle est, personne ne le croit. Un seul des orientalistes vivans, M. Guillaumet, m'a remis devant les yeux un village arabe : je ne sache pas que le nom de ce maître peintre soit populaire.

Il m'est plus difficile de juger le tableau de M. Jacobi, qui fit grand bruit à son apparition. C'est un épisode de l'histoire russe, le mariage grotesque du bouffon et de la naine de l'impératrice Anne, dans un palais de glace bâti sur la Néva. Un cortége de carnaval, vêtu de joyeux oripeaux, se précipite sur les pas des mariés avec beaucoup de mouvement et de gaîté. Cette toile, peinte dans une gamme bruyante, emprunte un éclat étrange aux fonds vert bleu des murs de glace, aux irisations de la lumière sur leurs parois. Nous devons tenir ces effets pour exacts, n'ayant jamais habité une maison de glace et vu comment la lumière s'y comporte. Je préfère du même peintre ce fin cardinal de Guise, à qui l'on apporte la tête de Coligny.

Quittons ces amoureux de la couleur; ils ne constituent pas le vrai corps de bataille dans le camp russe; la brillante école polonaise des Matejko et des Brosicz pourrait à bon droit les réclamer comme siens. Arrivons aux produits authentiques du territoire, tels que j'ai essayé de les caractériser plus haut. Voici M. Riépine, un des représentans les plus extrêmes des tendances dont j'ai parlé; aussi l'accuse-t-on, suivant un mot très en faveur à Pétersbourg, de faire de la « peinture tendancieuse, » comme qui dirait de la peinture radicale. Il a exposé à Moscou le grand tableau qui fonda sa réputation, *les Bourlaki*. Les bourlaki, ce sont les forçats qui remorquent sur les chemins de hâlage, le long du Volga, les lourdes barques remontant le fleuve. L'impression voulue par le peintre est produite. Tandis qu'à l'horizon un pan de voile s'illumine joyeusement sur l'eau rose dans la fête du matin, une douzaine de misérables viennent droit au spectateur en tirant sur leur câble; hâves, suans, courbés, les muscles tendus sous leurs haillons troués. Les torses sont largement peints, les figures, abjectes ou fatalement résignées, prises sur le vif. C'est là un morceau d'un grand effet; mais pourquoi M. Riépine a-t-il passé la même couche d'ocre rougeâtre sur les terrains, les corps et les visages? Quelques jours après avoir vu ce tableau, j'ai rencontré des bourlaki sur le Volga; ils gardaient leurs couleurs naturelles dans la lumière ambiante et ne tournaient pas au vieux cuivre. Le *Départ du conscrit* nous montre un jeune homme arraché à sa famille; même vigueur dans les personnages, même effet d'ensemble, avec une plus grande pauvreté dans les détails d'exécution. Presque toujours, dans un tableau russe, l'idée est jetée sur la toile avec une grande force et y reste à l'état d'indication; le public n'est pas exigeant; il veut qu'on lui livre cette idée en gros, il se précipite der-

rière et n'en demande pas davantage. M. Riépine a fait le printemps dernier une curieuse exposition de ses portraits : on pouvait méditer là sur ce que sera l'art de l'avenir en Russie, s'il persiste dans son idéal démocratique. Les modèles choisis étaient typiques : des figures grossières, rudes, qui semblent mal ébauchées par le créateur et que l'artiste reproduit tout d'un trait, avec une exécution brutale, une complaisance marquée pour les réalités laides ; des enfans souffreteux, de tristes vieilles, une estropiée ; une femme de qui la pose et la physionomie sont le dernier mot du commun ; et tout cela, soyons justes, relevé par je ne sais quelle commisération intime, quel reflet de la résignation du peuple russe. Dans toute cette peinture, de la force et pas de grâce, une vision nette du réel et aucune inquiétude de l'*au-delà*.

M. Kramskoï, le portraitiste que les Russes placent au premier rang, sait mieux les secrets de son art ; son dessin est plus serré, sa peinture plus habile ; mais sous cette tenue plus sévère, on retrouverait sans peine la manière de voir et de sentir de ses jeunes émules. Dans le modèle qui pose devant lui, M. Kramskoï n'aperçoit que la tête ; tout le reste est sacrifié pour la mettre en valeur. Aucun accessoire ne distrait le regard, le corps est peint dans une tonalité terne et se détache mal sur des fonds verdâtres : les vêtemens sont éteints, les draps décatis d'une façon particulière. Tout conspire à concentrer notre attention sur le visage, qui éclaire seul le tableau comme une lampe discrète. Ce procédé donne des effets très vivans, il dénote un sentiment de la dignité humaine qui vaut bien les recherches de bimbeloterie si chères à d'autres peintres. M. Kramskoï n'a guère souci de l'élégance, lui aussi ne poursuit que la vérité et la force ; il les trouve ; on peut voir à l'exposition le portrait du docteur B.., une des meilleures œuvres de l'artiste. Que de science dans le modelé de ce front, de ces joues, dans le rendu de ce regard clair, voilé par le verre des lunettes ! Il semble que, pour fouiller cette tête, le peintre ait emprunté le scalpel de son modèle. On ne saurait trop louer la pensée patriotique qui a poussé M. Kramskoï à peindre et M. Trétiakof à réunir dans sa galerie les portraits des hommes qui ont le plus marqué depuis trente ans dans les lettres et les arts. Cette collection sera un document précieux pour l'avenir, elle est déjà pleine d'enseignemens pour l'étranger ; ces figures caractéristiques sont d'un autre monde que le sien, d'autres pensées les tourmentent, elles nous disent le travail de retrait que la Russie fait sur elle-même. J'ai vu réunis ailleurs des portraits de la fin du dernier siècle ou du commencement de celui-ci ; sauf quelques uniformes ou quelques ordres, rien n'indique que l'on est en Russie ; ces seigneurs, poudrés et corrects, hautains ou sourians, sont de toutes les cours, ils appartiennent à la bonne compagnie

européenne, comme le peintre qui a reproduit leurs traits. Furent-ils courtisans de Catherine, de Frédéric ou de Joseph II, je l'ignore. Ici, pas d'erreur possible; une race neuve a surgi, ces personnages et leur peintre sont des Russes, marqués d'un cachet énigmatique et nouveau.

J'hésite avant d'aborder l'œuvre d'un artiste hors de pair, qui me semble tenir la première place dans son pays, qui la tiendrait peut-être partout. Le nom de M. Véreschaguine soulève des discussions passionnées, comme celui de tous les novateurs; on nie ou l'on exalte son talent. Il est difficile de s'expliquer en quelques lignes sur le compte d'un audacieux qui renverse toutes les doctrines reçues, d'un protée qui personnifie toute la souplesse de sa race et nous apparaît sous des aspects si divers. Ne le cherchez pas à l'exposition; il n'y a là qu'un petit tableau et quelques études de ce peintre qui a déjà fourni une œuvre colossale par le nombre et les dimensions des toiles. Cette œuvre se divise en trois groupes bien distincts; les scènes de l'Asie centrale, rapportées par M. Véreschaguine lors de sa première campagne à Tachkend, avec les armées russes; le voyage de l'Inde, fait dans la suite du prince de Galles; la guerre turque de 1877. On peut étudier la première série au complet dans la galerie Trétiakof : les autres, exposées dans toute l'Europe, ont causé grand émoi à Vienne, à Londres, à Berlin, où j'ai vu la foule assiéger la salle qui les contenait. Je m'explique mal l'accueil distrait que leur a fait notre Paris; le public français est sévère à qui dérange ses habitudes intellectuelles et lui offre des choses trop nouvelles. Et M. Véreschaguine les trouble singulièrement, ces habitudes; il demande à la peinture des efforts qu'elle n'avait jamais donnés; il la contraint à rendre des spectacles, des *impressions*, que cet art ne semblait pas fait pour traduire. Voyez d'abord les scènes asiatiques : voici des sujets que n'eût jamais abordés un honnête artiste à qui on aurait enseigné la composition : une *Pyramide de crânes*, dans la steppe, trophée de quelque obscur plagiaire des Tamerlan et des Gengis-Khan; *le Puits des supplices*, chez un des tyranneaux de cet heureux pays; dans un cul de basse-fosse les fonctionnaires qui ont déplu sont condamnés à périr sous les morsures de la vermine; on devine les misérables grouillant confusément dans l'ombre, au pied de cette haute toile oblongue : tout le reste, sur les trois quarts de la hauteur totale, ne représente que les parois du puits, où décroît la faible lumière tombée de l'orifice. Cet autre grand tableau n'est qu'une porte monumentale, d'une marqueterie merveilleuse; au bas, deux gardes veillent, pétrifiés, la lance et le bouclier en arrêt. Est-ce donc une étude de bibelot, cette porte? Non, je vois derrière le despote asiatique qu'annoncent la terreur et le silence des choses. Si M. Véreschaguine prête à la discussion sur

bien des points, on ne lui refusera pas d'être par excellence le peintre de l'oriental : il a dérobé au sphinx ses plus intimes secrets. Regardez ce *turbé*, où des imams prient autour des tombes, et dix autres tableaux semblables; la vérité locale n'est pas due à telles prodigalités de palette, qui semblent au vulgaire le dernier mot de l'orientalisme; ce qu'il y a de vrai, de profondément vrai là dedans, c'est le calme immuable, la dignité et le fatalisme de l'Asie musulmane. C'est la nudité et le silence sévère de la mosquée. Le dessin est exact, non point, cela se devine, par suite d'études patientes, mais par le don d'une précision innée dans l'œil du peintre; la couleur est sobre, seulement suffisante; comme tout le côté technique de l'art, elle est pour M. Vereschaguine non un but, mais un instrument.

Il la trouve pourtant, quand elle lui est nécessaire, comme dans son album des Indes. C'est un nouveau monde barbare et inconnu qui nous est révélé, après celui de l'Asie centrale, par l'intrépide explorateur. On a beaucoup discuté ces petites études de monumens et de types que M. Vereschaguine a rapportées du Népaul; à propos de cette peinture sèche et plate, on a parlé de photographie coloriée. Peut-être y a-t-il un peu de photographie dans cette façon de fixer les notes sur son carnet de voyage sans leur faire subir aucun arrangement; en tout cas, une photographie intelligente et habile. On reproche à ces études leur crudité, leur monotonie, l'immobilité des lumières et des ombres; je ne connais pas l'Inde, les propriétés de la lumière sont si changeantes suivant les latitudes qu'il y a sottise à en juger quand on n'a pas vécu là où le peintre nous transporte; je sais seulement que l'Orient n'est ni remuant ni gai, qu'il est immobile et triste. Je crois que cet arrêt de la vie, dont les toiles de M. Vereschaguine nous donnent la sensation, a de grandes chances d'être la note juste, à midi, sous le tropique. Outre ces croquis, l'artiste a rapporté de grands tableaux, de trop grands même; l'*Entrée du prince de Galles* est un portant qui pourrait servir de toile de fond à un théâtre; les éléphans y ont presque leur taille naturelle : c'est une tentative malheureuse; le peintre le plus fécond ne brossera jamais qu'un décor dans de pareilles dimensions. En revanche, admirons sans réserves la *Prière à la mosquée*, ce large parvis de marbre blanc où un croyant attend ses frères, prosternés là-bas près du *Mirhâb* et vus de dos; si l'on plaçait cette œuvre au Luxembourg, à côté de l'*Exécution à Tanger* de Regnault, un jury serait sans doute fort embarrassé pour décerner le prix entre ces deux évocations de l'Orient. Arrêtons-nous encore devant cette *Nuit* dans la vallée de Cachemire : une ville dort au bord de l'eau; les indications matérielles sont aussi restreintes que possible, des silhouettes con-

fuses de maisons, des feux alanguis qui piquent les chaudes ténèbres bleues. Avec quoi l'impression est produite, je l'ignore; mais elle est intense, on est envahi par la lourde volupté et la poésie pénétrante de ce nocturne indien.

J'arrive à la manifestation la plus récente et la plus personnelle du tempérament de l'artiste, à ce qu'on pourrait appeler « la moralité de la guerre. » Après la campagne du Danube, M. Véreschaguine a exposé une série de compositions importantes inspirées par la même idée philosophique. Cette façon de traiter un vieux sujet ne nous aurait jamais tenté, nous autres Français : nous aimons le soldat pimpant et alerte d'avant le combat, la mêlée furieuse de la bataille, le triomphe d'après. Nous ne nous serions jamais avisés de peindre systématiquement l'ambulance, le charnier, les misères et les souffrances de la guerre. Je ne parlerai pas ici des mérites techniques; ils sont réduits au minimum, l'artiste ne prend de la forme que juste ce qu'il en faut pour rendre sensible son idée. Voilà qui condamne d'avance sa méthode dans l'esprit de la plupart de nos contemporains, fidèles à la doctrine de l'art pour l'art, ennemis de la thèse et de la prédication. Dieu me garde de rouvrir un débat insoluble où je n'ai pas de parti-pris! La reproduction des choses dans le seul dessein de charmer me semble excellente, si elle charme en effet; d'autre part, j'estime que chacun a le droit de se servir de l'outil qu'il sait manier, plume, pinceau ou ciseau, pour défendre une idée morale. S'il est vrai, comme on le prétend, qu'il ne faut pas parler pour ne rien dire, ce précepte peut s'appliquer à l'encre et aux couleurs. Le tout est de bien dire, clairement et fortement : M. Véreschaguine a ce don. Nul n'est sorti de son exposition sans maudire les horreurs de la guerre; j'y ai vu de pauvres femmes, qui avaient sans doute perdu un fils à Chipka ou à Plevna, essuyer leurs yeux rougis; on assure qu'à Vienne, l'autorité militaire défendit aux soldats de visiter ce spectacle démoralisant pour eux. Si l'on voulait disputer contre l'artiste, on pourrait lui dire avec Joseph de Maistre que la guerre est un mystère, qu'il faut voir par ses divers côtés; ce n'est pas le lieu; voyons comme il veut nous faire voir. C'est poignant; moins encore *l'Ambulance, le Convoi de blessés*, que ces terribles toiles où aucun vivant n'est plus, vrais paysages de la mort; par exemple, cette *Route* de Bulgarie, un champ de neige, des poteaux télégraphiques, un cadavre et un vol de corbeaux. Et cet autre tableau, encore plus inattendu, qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu en peinture : sous un ciel brouillé de pluie, dans une vaste jachère d'herbes jaunies, la mort a couché sa moisson du jour; tout un régiment de corps est aligné, décroissant jusqu'aux perspectives de l'horizon; seul, un prêtre en costume sacerdotal, debout dans l'angle de la toile, lit les prières;

ce personnage, de grandeur naturelle, est parlant. *Le Jour de fête* est une satire à peine déguisée. On avait donné le troisième assaut à Plevna le jour anniversaire de la naissance de l'empereur. Sur un tertre, autour du souverain assis dans un pliant, le peintre a groupé les figures connues du haut état-major; sanglés dans leurs uniformes irréprochables, les chefs de l'armée braquent leurs lorgnettes sur un nuage du fumée que couvre l'horizon. Rien de plus: on devine assez sans les voir les milliers d'hommes qui meurent dans ce nuage. Voici trois petits cadres qui se font pendant; c'est une sentinelle de Chipka à divers degrés de congélation. Dans le premier, l'homme est debout dans la neige, l'arme au pied, emmitouflé sous sa capote et son capuchon; dans le second, il lutte contre la tourmente, arc-bouté sur son fusil, déjà pris jusqu'aux genoux dans la vague blanche qui monte; le dernier, ce n'est qu'un champ de neige égalisé, où une légère ondulation dessine vaguement la forme d'un corps humain. J'en passe, et des pires. C'est du mélodrame, dira-t-on peut-être. Non; il y a mélodrame quand le dramaturge enfle sa voix et essaie de nous entraîner en parlant le langage de la passion. Rien de tel ici; le peintre réaliste observe cruellement, mais froidement et laisse parler la chose vue, comme il a fait pour l'Inde ou l'Asie; il a voulu produire l'émotion, soit, mais il l'a voulu à la manière de Stendhal ou de Mérimée, développant leur leçon d'anatomie, indifférens à l'émotion qu'ils provoquent.

Allons au fond de l'état d'esprit que l'œuvre du peintre russe, prise dans son ensemble, nous révèle. Il y eut bien des anathèmes contre lui quand cette épopée tragique fut exposée à Pétersbourg; on ne pouvait accuser son patriotisme, on savait que, simple volontaire, il avait un des premiers passé le Danube et reçu de graves blessures dans le périlleux service des bateaux-torpilles; on savait que, par une étrange contradiction de la raison et du cœur, cet ennemi de la guerre en avait le goût. On accorda tout, en décrétant que M. Véreschaguine était un *nihiliste*. Si l'on prend ce mot dans son acception accidentelle et politique en Russie, il n'y a là qu'une calomnie vulgaire; si on le prend dans son acception permanente et philosophique, dans le sens où un critique pénétrant l'appliquait naguère à Gustave Flaubert, on doit être fort près de la vérité. Les mieux doués parmi les lettrés et les artistes russes de l'heure actuelle trahissent dans toutes leurs œuvres cet état de pensée où conduit l'abus de l'analyse: ils nous ont emprunté nos puissans instrumens de critique universelle; dans nos âmes, où d'anciennes et fortes traditions font digue, ces instrumens trouvent une résistance obstinée, nous maintenons un *modus vivendi* peut-être peu logique, mais sortable, entre le ravage de la critique et la résistance des traditions; dans l'âme russe, vide de ces traditions, l'analyse s'installe

en maîtresse absolue, elle pousse librement ses extrêmes conséquences. Le penseur russe va d'un bond au fond des choses, il voit les contradictions, la vanité, le grand rien de la vie, et si son tempérament d'artiste le porte à la reproduire, il le fait avec une impartialité dédaigneuse, parfois avec une froide désespérance, le plus souvent avec le fatalisme inhérent aux parties orientales de son âme. J'ai quelquefois rêvé une édition du livre typique de Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, illustrée par M. Véreschaguine; il y a parenté entre les deux esprits, précisément dans leur façon d'envisager la guerre : que les lecteurs du roman se rappellent le chapitre sur les ambulances, après la bataille de Friedland; la collaboration de ces deux artistes jetterait une vive clarté sur cette philosophie russe dont l'influence est si sensible dans leurs œuvres respectives. Voilà une digression qui semble nous mener loin de la peinture; mais la peinture de M. Véreschaguine n'aurait aucun intérêt, si on négligeait sa signification abstraite; au point de vue habituel de la critique d'art, il n'y faudrait relever qu'une excentricité macabre, faite pour étonner les connaisseurs, pour effrayer les amateurs; je doute qu'il s'en trouve un pour orner son salon avec ces tableaux de cimetière. Quand on considère dans son ensemble l'œuvre multiple de l'artiste russe, on est tenté de croire qu'il a voulu demander à la peinture ce que Richard Wagner demande à la musique, une langue universelle pour exprimer toutes les sensations, toutes les impressions. Sera-ce la peinture de l'avenir? De quelque façon qu'on la juge, c'est l'effort le plus vigoureux et le plus original qui se soit produit jusqu'ici dans l'art russe.

Passons à des spectacles plus gracieux. Les paysagistes vont nous les offrir. Ces derniers sont nombreux; dans ce grand voyage des Russes à la découverte de la Russie, qui est le trait saillant du mouvement contemporain, les peintres devaient s'éprendre du paysage national, avec son caractère si personnel. Ils ont le sentiment de la nature, de leur nature, ils comprennent et rendent avec bonheur ses longues tristesses, ses joies rapides. Dans l'étude des forêts et des plaines, comme dans celle des hommes, ils cherchent des impressions plutôt que des compositions. Par une anomalie apparente, ces peintres du Nord ont une passion dominante, la lumière; les plus audacieux en arrivent à étudier les phénomènes de la lumière pour eux-mêmes, presque indépendamment des objets traités comme de simples accessoires. C'est là le caractère commun et original de cette école de paysagistes; j'imagine comment notre public la baptiserait, lui qui aime à résumer dans un mot nouveau les tendances d'un groupe artistique : l'école des *luministes*. Voici d'abord M. Kléver, très en faveur auprès de ses compatriotes, et à

bien juste titre; celui-là se garde de toutes les exagérations; pourtant sa préoccupation maîtresse est de bien placer le coup de soleil couchant qui rougit la cime de ses bouleaux et qui est pour ainsi dire la signature de ses tableaux. C'est le peintre des terres polaires, des bouleaux et des neiges; il les reproduit avec fidélité et poésie. On lui reproche un peu de monotonie, il fait souvent le même tableau, mais il le fait si bien! L'atmosphère est si pâle et si triste en bas, sur le côteau de neige durcie ou fondante, autour de la pauvre cabane noire du moujik! elle est si splendide là-haut, dans l'incendie des feuillages et des nuées! Si M. Kléver est le peintre des neiges, M. Meschersky est le peintre des glaces; il aime le luxe cruel du vieil hiver, son trésor de diamans, d'opales et de cristaux, les moires bleues et les franges d'argent sur la robe immobile des rivières russes; il nous montre volontiers les granits et les cascades gelées de Finlande; ou encore ces énormes cubes de glace qu'on tire de la Néva, avec leurs clartés laiteuses par les temps gris, leurs irisations féeriques par un beau soleil de janvier. M. Orlovski préfère l'été; avec lui nous touchons déjà à l'étude systématique de la lumière; il lui suffit d'un champ de blé pour remplir sa toile, s'il peut y poursuivre le rayon qui frissonne sur les épis mûrs; d'une prairie et d'un saule, s'il trouve là un prétexte pour une de ces gammes jaunes qu'il affectionne. Elles ne sont pas toujours agréables, et je crains que la justesse de l'œil ne soit pas aussi grande chez ce peintre que chez son émule, M. Kouindji. Ce dernier est certainement le plus aventureux et le plus inventif de l'école. Voyez à l'exposition, où il est si peu représenté, son *Effet de pluie;* c'est un brouillard peint, et, il faut bien le reconnaître, peint de main de maître. Il n'y a pour le tenter que les éclairages bizarres; tantôt c'est un creux de vallée, un pré tout nu, où l'aube d'un jour d'orage projette une clarté glauque; tantôt un dessous de bois, où les rayons obliques frisent l'herbe émaillée de fleurs vives et se brisent sur les troncs blancs des bouleaux. L'effet est aveuglant : le procédé qui le produit est facile à saisir; toutes les parties blanches, sur les troncs de ces arbres, sont peintes avec des empâtemens de chrome à très fort relief; ces saillies accrochent la lumière diffuse et tranchent vigoureusement sur les ombres, donnant ainsi l'illusion de ce miroitement spécial aux futaies de bouleaux qui baignent dans des marais, sur une grande partie du sol russe. Le spectateur hésite, étonné, devant ces témérités; il est bien forcé de s'avouer que la réalité lui a donné de pareilles surprises. Non content de lutter avec le soleil, M. Kouindji a tenté d'assujettir la clarté lunaire à ses procédés. Il fait depuis quelque temps des tableaux de nuit; on les montre au public dans une chambre obscure, la toile est seule éclairée par une lampe à fort réflecteur, dissimulée derrière une

draperie. Vue ainsi, la *Nuit sur le Dnièpre* est un merveilleux décor; elle soulève d'ardentes controverses : pour les uns, c'est un chef-d'œuvre; pour les autres, un transparent; il est plus simple de dire que, notre œil n'étant pas fait pour regarder dans une chambre noire, on trouble avec cette exigence toutes les lois de son optique et on enlève toute valeur à son jugement. Je devrais citer encore M. Vassilief, un peintre mort à la fleur de l'âge, qui a laissé quelques études de l'hiver russe d'une vérité saisissante; et M. Chichkine, non que je le goûte beaucoup, mais parce qu'il nous donne un exemple caractéristique de cette absence de composition dont j'ai parlé; sur une vaste toile s'étale un pan de forêt, des pieds de sapins brusquement coupés par le cadre à mi-hauteur; malgré le soin du détail, ce n'est qu'un jeu de quilles: un arbre, un site, ont comme un homme leur personnalité; je ne trouve aucun plaisir à les voir décapités et mutilés.

Cette indifférence pour le sujet, nous la retrouvons parfois chez M. Aïvazovski, le peintre de marines dont les Russes sont fiers à bon droit. C'est un talent fougueux, d'une fécondité inépuisable; nul ne connaît comme lui la structure d'une vague, le poudroiement des embruns de mer, le rythme du flux et du reflux; son eau mouille les galets, on l'entend déferler sur les récifs. Il se sait là dans son élément, aussi se contente-t-il parfois de transporter sur une toile 2 ou 3 mètres de mer, pris en plein océan : c'est un tableau de noyé, où la valeur de l'exécution ne rachète pas la monotonie du spectacle. La surprenante facilité de cet artiste l'entraîne à des exagérations fâcheuses: au temps de la guerre, au reçu de chaque télégramme annonçant la destruction d'un monitor turc, M. Aïvazovski brossait en quelques heures une reproduction fantaisiste de l'épisode; le pinceau surmené arrivait à peine à couvrir la toile, c'était de la peinture panoramique. Souvent il s'égare dans des compositions mystiques, de grandes machines d'une tonalité violacée : *le Déluge*, *la Découverte de l'Amérique*, une *Tempête*, autant de prétextes à ces immenses décors. Mais quand il revient à ses plages de Crimée, à ses matinées de Mer-Noire, dormant dans la brume rose, quand il veut travailler et serrer son sujet, M. Aïvazovski nous donne des œuvres exquises, dignes des vieux Hollandais. M. Soutkovski, un autre peintre de mer, dépense un plus grand labeur, ses grèves sont estimables; mais il ne trouvera jamais les visions rapides et justes de son inégal confrère. M. Bogoliubof croit peut-être que j'oublie ses fines marines, ses jolies vues de villes à vol d'oiseau; non certes, mais j'étudie de préférence des tempéramens russes, je n'ai pas à faire connaître en France ce petit groupe d'artistes, naturalisés Parisiens, qui a appris dans nos ateliers toutes les habiletés, toutes les roueries de la peinture de genre; M. Bogoliubof

nous appartient, ainsi que M. Edelfelt, un assidu de nos Salons, et M. Pochitonof, l'auteur de ces vues minuscules d'Ukraine, si vraies, si curieusement fouillées, qui ont déjà valu à ce peintre de grand avenir le surnom de Meissonnier du paysage. Ces messieurs ont pris à notre école des habitudes de travail et un souci de l'élégance qui n'ont rien de commun avec les tendances signalées chez les Russes originaux.

La peinture m'a trop retenu; pourtant que de remords me restent, devant les cinq cents numéros du catalogue! Les artistes de mérite que j'ai omis de citer me pardonneront; je devais présenter à notre public quelques types plutôt qu'une énumération de noms peu connus de lui. Saluons en nous éloignant la mémoire de M. Pérof; il y a de la simplicité et de la bonne humeur dans les scènes bourgeoises de ce peintre que l'académie de Moscou vient de perdre. Remarquons des rapports de tons bien délicats dans *les Pêcheurs* de M. Poliénof, des parties excellentes dans *le Christ chez Marthe et Marie* de M. Chapalof, une exécution vigoureuse dans *les Derniers Momens d'Otrépief* de M. Vénig. M. Svertchkof méritait aussi de nous arrêter; il y a infiniment d'observation et d'esprit dans *le Départ* de cette vieille dame, qui se case péniblement dans sa berline de voyage avec sa valetaille, ses chiens et ses oiseaux; M. Svertchkof décrit avec entrain la vie russe, les troïkas qui fendent l'espace; j'aime moins son portrait de Skobelef, un peu veule. Cela ne me rend pas la vaillante tournure du *général blanc*. Ce n'est pas ici que la foule vient le chercher à cette heure: suivons la foule, on comprendra que le voyageur se laisse distraire un instant de son sujet par ce qui est aujourd'hui l'unique préoccupation de tout ce qui l'entoure. — Au moment même où j'entrais à Moscou, les cloches à qui la pieuse cité dit tous ses secrets lançaient de sourdes volées douloureuses: le peuple inondait les rues, refluait sur les toits, silencieux et navré; il regardait passer, partir le corps du plus cher enfant de la patrie. A voir cette désolation si unanime, si sincère, on eût pu croire que cette bière emportait tout l'espoir de la Russie.—Pour comprendre ce que fut l'adoption passionnée de ce jeune soldat par tout un pays, il faut avoir vu de près combien ses qualités et ses défauts étaient la représentation exacte de l'âme russe: âme changeante et extrême, capable de tout faire et toujours avec excès. Au hasard des heures, on laissait un grand enfant turbulent, on retrouvait un calculateur habile et froid; tantôt il boudait silencieux, tantôt c'était le charme de la plus chaude parole qu'il m'ait été donné d'entendre; un jour un nerveux abattu, le lendemain le *bogatyr* des légendes slaves, à qui le monde semblait trop petit à dévorer. Il gardait la suite patiente de la volonté sous la fantaisie des caprices, se donnant, se reprenant, se dérobant, mais toujours ivre de pen-

sée et d'action. Jamais peut-être, depuis le XVIe siècle, la vie ne s'était condensée dans une créature humaine avec une intensité aussi effrayante, aussi superbe. Ce n'est pas la mort qui l'a abattu, c'est l'excès et comme l'étouffement de la vie. Il y a pour l'élite de cette race je ne sais quelle loi tragique qui foudroie avant quarante ans, en pleine fleur, tous ceux qui montent trop haut : rappelez-vous les grands poètes, Pouchkine, Lermontof; Michaïl Dmitritch, le poète de l'épée, était de leur famille. C'est peut-être pour cela que la Russie l'aimait tant, comme les mères aiment les enfans qui doivent mourir, qu'elle l'aimait dans ses folies au moins autant que dans son génie, toujours comme les mères. On a vu à Moscou des femmes du peuple sanglotant par les rues devant les images, des moujiks, accourus trop tard pour saluer le corps, qui baisaient l'acier des rails derrière le train funèbre. Il y a longtemps qu'une nation n'avait dit à un des siens, avec autant de confiance et d'orgueil, le *Tu Marcellus eris!* A cette heure, elle couvre la jeune tombe de ces fleurs que demandait le poète latin, elle y entasse les couronnes de laurier, et comme s'il fallait à ce capitaine des funérailles dignes de la vraie guerre, au moment où les archimandrites psalmodiaient les dernières prières dans l'église des *Trois Prélats*, les télégrammes nous annonçaient qu'il y avait quelque part sur la mer des flottes qui bombardaient une ville ; il semblait que le furieux soldat, à la minute où il tombait dans le silence de la mort, eût soufflé son âme et sa voix à des canons qui voulaient parler.

III.

La sculpture est loin de s'être fait en Russie une place proportionnée à celle qu'occupe la peinture. Des causes extérieures ont contribué à ce retard. Le sol russe ne fournit presque pas de marbre; cette rude terre ne porte que du granit. Les marbres d'Italie s'acclimatent à grand'peine sous ce ciel inclément; ils s'écaillent par les gelées de 30 degrés. Chaque automne, on emprisonne les statues des jardins impériaux dans des guérites de bois; malgré ces précautions, les pauvres Italiennes exilées ont perdu des doigts, des oreilles, des nez, comme les invalides des guerres russes. Le passé d'un art est toujours religieux ; or, la religion orthodoxe a supprimé la sculpture, en proscrivant des temples et des tombeaux la reproduction de la figure humaine en ronde bosse. Enfin, sur ces places glacées où les grands hommes ne peuvent habiter que dans un manteau de bronze, l'étiquette monarchique avait interdit, jusqu'à une époque récente, les honneurs du bronze pour le génie civil; on ne dressait de statues qu'aux souverains et à quelques hommes de guerre illustres. On me montrait naguère à Kazan le monument de

Derjavine, inauguré depuis peu dans le jardin de la ville : je m'étonnais de voir au vieux poète le costume à la mode en 1840, pour les statues, c'est-à-dire la toge romaine battant des mollets nus, chaussés de cothurnes. On me répondit que le monument datait, en effet, de cette époque; mais l'empereur Nicolas, apprenant qu'on voulait l'ériger dans un lieu public, fronça le sourcil et ordonna de reléguer dans la cour de l'université le père de la poésie russe. Réduit à ne fondre que des souverains et des conquérans, un statuaire suffisait à la rigueur pour tout l'empire, comme il suffit d'un bourreau dans les états où il se commet peu de crimes. La comparaison n'est injuste qu'à demi; on a fort maltraité Paul, Alexandre Ier, Nicolas et leurs maréchaux, dans les statues mesquines qui les représentent sur les places de Saint-Pétersbourg : les artistes d'alors ne s'inspirèrent pas de l'admirable Pierre le Grand de Falconet. Aujourd'hui, les écrivains émancipés commencent à apparaître dans les villes qui tirent gloire de leur naissance; ces hommages publics témoignent d'une piété patriotique plus que d'un art très avancé. Pouchkine a enfin sa statue à Moscou; mais sous ce *raglan*, dans ces gros souliers et cet horrible pantalon de bronze, avec son air soucieux qui voudrait être fatal, le poète des *Tziganes* ressemble trop à un notaire de province, rêvant à la perte d'un procès.

Bannie des églises et des lieux publics, réduite à la décoration intérieure des maisons, la sculpture, cet art sévère qui vit de foi profonde et de grandes ambitions, devait se borner à un idéal très modeste. Elle se contenta longtemps, elle aussi, d'imiter de son mieux les modèles italiens et français, à une époque où il n'y avait plus de modèles italiens et français; elle ne sortit guère du genre maniéré et de la statuette d'ameublement. L'exposition de cette année ne permet pas encore de prévoir une renaissance nationale; il n'y aurait rien à en dire, si une exception considérable ne faisait pardonner la médiocrité générale. La Russie ne possède qu'un sculpteur, mais l'un des plus grands à coup sûr de notre temps, M. Antokolski. Il n'y a pas à chercher ici l'influence d'école ou de race, — M. Antokolski est israélite, — il n'y a qu'à saluer une individualité puissante, sans liens appréciables avec le milieu où elle s'est produite. Le *Christ* de cet artiste a obtenu, si je ne me trompe, une des grandes récompenses à l'exposition universelle de 1878; la gravure a popularisé son *Ivan IV*. On a reproché à cette belle œuvre une parenté trop directe avec le *Voltaire* de Houdon; le vieux tsar est posé dans le fauteuil d'où il se soulève avec peine, la main crispée sur un des bras du siège, comme le philosophe dans la célèbre statue de la Comédie-Française, dont la bibliothèque de Pétersbourg possède un double. De la main gauche, Ivan le Terrible égrène un rosaire; à portée de cette main, l'épieu ferré avec

lequel il tua son fils dans un accès de fureur. Près de la mort, le despote rassemble toute son énergie pour vivre et commander encore; on sent la volonté tendue comme les muscles de ce col et de cette face sournoise; on devine que devant ces prunelles ardentes passent les ombres formidables des trois mille quatre cent soixante-dix suppliciés inscrits sur le *Synodique* de saint Cyrille. Le jeu de ces membres cassés par l'âge, les plis des draperies qui les couvrent, tout cela est d'un maître sûr de son œil et de sa main. A Moscou, M. Antokolski a exposé un *Socrate mourant*; ce n'est pas la meilleure de ses productions. Cet affreux vieillard, que les Athéniens, amis de la beauté, empoisonnèrent sans doute à cause de sa laideur, est affaissé sur son siège, les jambes étendues et raidies; la tête retombe sur la poitrine, un drap cache le torse jusqu'aux genoux. Cette pièce d'étoffe a été jetée avec un art consommé; elle trahit la rigidité et le reste de vie du corps. Il faut savoir gré au sculpteur de n'avoir mis dans sa statue aucun réalisme de mauvais aloi; pas de spasmes, pas de contorsions : la mort du sage garde sa dignité. Le faire est large, l'œuvre prise en plein marbre. J'ai eu le plaisir de voir dans l'atelier de l'artiste, à Paris, un *Spinoza* souriant et pensif, qui figurera dignement à côté de ses aînés. La Russie peut se consoler de ne pas posséder une pléiade de sculpteurs; ils sont rares partout de nos jours, et mieux vaut en avoir un de cette taille que dix ordinaires. Ajouterai-je qu'il serait équitable, en faisant le procès d'une race qu'on supporte avec peine, de se souvenir qu'elle a donné ce jeune maître à l'art national? — Quand on quitte M. Antokolski, on a vite fait le tour de la galerie de sculpture. Certainement M. Bock, M. Tchijof, connaissent leur métier; mais ces Amours, ces Psychés, ces gamins du Transtevère, on les retrouverait dans chaque *studio* de Rome ouvert à la clientèle américaine. Les bustes de littérateurs de M. Bernstam ont de la physionomie; dans tout ce modelé je vois bien la *patte*, comme on dit, je ne sens pas la griffe des vrais possédés de l'art. Si je ne parle pas des petits chevaux kosaks de M. Lanseret, c'est que nous reverrons cet animalier, si expert dans sa spécialité, aux bronzes d'art. Avant de sortir, regardons par curiosité cette dame dévêtue, une *Phryné*, je crois, qui a eu la coquetterie de garder des bas de soie avec des broderies stuquées sur les coutures : l'Athénienne serait sûre de son acquittement devant un jury de bonnetiers.

Les études et les projets exposés dans la section d'architecture nous apprennent les efforts des académies russes pour constituer un art national. Ces tentatives sont toutes nouvelles. Jusqu'ici, la Russie ne possédait, à vrai dire, aucun monument civil, sauf les palais impériaux construits par l'Italien Rastrelli; les églises, en général fort petites, étaient bâties avec très peu de variantes sur

le plan de la Sainte-Sophie de Kiew, réduction assez gauche de la célèbre Sainte-Sophie byzantine. Une église de campagne en France a plus d'élévation et de superficie que les cathédrales historiques du Kremlin. Je ne fais pas entrer en ligne de compte les deux temples fastueux de Pétersbourg, *Notre-Dame de Kazan*, calquée sur Saint-Pierre de Rome, et *Saint-Isaac*, monument grandiose, mais qu'un architecte ne peut songer à reproduire s'il n'a pas un nombre respectable de millions à son crédit. Nulle ornementation extérieure sur les églises russes, sauf des coupoles de métal plus ou moins nombreuses, plus ou moins peintes et dorées; les fidèles reportaient tout leur goût de magnificences sur les orfèvreries de l'intérieur. — Les architectes russes, à la recherche d'une forme monumentale, se proposent une tâche fort ardue. D'une part, ils sentent bien qu'ils doivent faire grand; dans ce pays, la terre, les horizons, les cités, leurs places et leurs rues, les habitudes de vie et les aspirations, tout est large et grand; l'harmonie secrète des choses exige, tout au moins pour les édifices du culte, des proportions majestueuses, de la hardiesse et de l'élévation. D'autre part, ces architectes se font un point d'honneur national de rester attachés aux traditions du moyen âge russe, aux élémens de construction employés par leurs aïeux. Les traditions du moyen âge, ce sont les églises nues, étroites, dont j'ai parlé, et, pour les besoins de la vie civile, les petits palais des Ivans, de Boris Godounof, ces maisonnettes élégantes qu'on appelle les *téréma* et dont le plus modeste bourgeois ne se contenterait pas aujourd'hui. Les élémens romano-byzantins qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler le style russe, ne souffrent que des dimensions exiguës; ce sont les colonnettes courtes et trapues, étranglées au milieu, les baies étroites aux cintres écrasés, les coupoles ramassées. Comment approprier ces traditions et ces instrumens rebelles aux exigences de la vie moderne? Ajoutez à cela l'absence générale de pierre de taille en Russie, la nécessité de l'aller chercher fort loin et à grands frais, ou de bâtir, comme on a fait jusqu'ici, en très petit appareil, presque toujours en briques. L'embarras des artistes est visible dans les plans et les esquisses qu'ils envoient à Moscou; leur fantaisie est encore à l'aise tant qu'il s'agit d'édicules, de monumens commémoratifs, de chapelles expiatoires; dès qu'ils abordent les grands édifices, les uns s'en tirent par des superpositions de coupoles à l'infini, d'un effet assez lourd, les autres par des développemens qui enlèvent tout caractère aux élémens employés. Dans la pratique, un seul essai a été tenté à ma connaissance, la cathédrale du Sauveur à Moscou. La vieille capitale, qui compte tant d'églises, n'en possédait pas une où la pompe des cérémonies pût se déployer librement; elle a consacré des sommes considérables à la construction

d'un temple aux vastes proportions. On vient de l'achever : l'intérieur est grandiose et d'un luxe éblouissant ; l'architecte a prodigué les porphyres précieux de l'Oural, les revêtemens de labrador et de jaspe. A l'extérieur, c'est un énorme cube de pierre, aux profils pesans, rigides et tristes, qui ne donne pas la mesure de son élévation réelle et de ses dimensions intérieures. Peut-être les chercheurs trouveraient-ils d'heureuses inspirations dans l'étude de la cathédrale de Zvénigorod, de la fin du XIIIe siècle, où l'harmonie de l'ensemble résulte d'une proportion parfaite entre la hauteur du vaisseau et celle de la lanterne cylindrique qui supporte une coupole unique. Dans l'architecture civile, il y a un parti à tirer, pour l'ornementation extérieure, de ces revêtemens de terres émaillées, introduits en Russie par les Orientaux; on ne craint pas les couleurs vives ici; la plus gracieuse relique du temps passé est certainement ce pavillon conservé dans l'ancien couvent de Kroutitzki, où les carreaux de faïence et une dentelle de pierre peinte décorent les entre-deux de fenêtres renaissance. — Mais tout cela ne résout pas le problème des vastes édifices, maintenus dans le style russe; je crains bien qu'il ne soit insoluble.

Tous les arts du dessin sont représentés à Moscou; je ne pense pas qu'il faille attacher une grande importance à la section d'aquarelle et de gravure. M. Sokolof, le meilleur des aquarellistes russes, n'y figure pas; M. Villier expose un de ces petits paysages qu'il traite dans un sentiment très moderne. Depuis quelques années, le talent de nos artistes a poussé ce genre si loin que nous sommes involontairement sévères pour l'infériorité des productions étrangères. Quant à la gravure, il est bien difficile d'implanter ce bel art dans un terrain nouveau, alors que la concurrence des procédés scientifiques le menace jusque dans les vieilles écoles où il a des traditions glorieuses. Soyons d'autant plus reconnaissans à ceux qui s'y consacrent, comme M. Pojalostine, le graveur de portraits, et M. Chichkine; ce dernier attaque le paysage avec un burin un peu sec, mais non sans vigueur. La curiosité de cette section, c'est l'évangile manuscrit, orné de miniatures, de M. Solovief. Ce singulier artiste, un oublié du moyen âge, s'est avisé d'enfouir un labeur de bénédictin et des dons exceptionnels dans ces travaux archaïques désormais sans but. On passerait des heures à feuilleter ces pages. Quelle prodigieuse richesse d'invention! quelle fantaisie dans ces figurines, ces agencemens de capitales et de culs-de-lampe! quelle science du coloris dans ces petites scènes discrètement teintées, ces personnages monochromes, ces camaïeux et ces grisailles! J'ai eu occasion de voir un recueil de légendes slaves enluminé par M. Solovief et peut-être supérieur à son évangile. Il y a là par douzaines des compositions absolument originales, et si sincères, si

naïves qu'elles excluent toute idée de pastiche. L'homme qui a fait cela ne peut plus se trouver qu'en Russie; il serait bien curieux à connaître : il doit sentir et imaginer comme un moine du xv° siècle. Si son œuvre s'égarait dans quelque vente de bibliophile, des amateurs là couvriraient d'or, la prenant pour une relique du passé.

L'orfèvrerie me servira de transition pour passer aux arts industriels. Faut-il la placer en-deçà ou au-delà de cette limite arbitraire? C'est bien relatif : personne n'a jamais eu l'idée d'accoler le mot *industriel* aux travaux d'un Cellini ; toutes proportions gardées, j'ai conscience de l'appliquer à ceux de M. Ovtchinnikof. Nous sommes ici devant la manifestation d'art la plus vivace et la plus originale du goût russe. Leurs orfèvres avaient depuis longtemps une réputation européenne; après l'exposition de Moscou, ils peuvent se dire sans rivaux, de l'aveu unanime des étrangers. Cette supériorité tient en partie aux lois si puissantes de l'offre et de la demande. Dans ce pays, où les autres artistes ont à lutter contre mille difficultés, tout conspire au succès de l'argentier; sans parler de la pieuse munificence qui enrichit sans cesse les trésors des églises, toutes les habitudes de la vie russe réclament son concours; les marques d'attention du souverain, les témoignages de dévoûment que lui retournent ses sujets, l'esprit corporatif, les jubilés après un certain nombre d'années de service, les anniversaires, tout se traduit en Russie par un échange continuel d'objets d'art d'un grand prix, dont on laisse l'invention à la fantaisie de l'artiste. Vous n'ouvrirez pas un journal sans y lire que telle assemblée de province a voté quelques milliers de roubles pour offrir à l'empereur une coupe, un plat en mémoire de tel événement; qu'un régiment a fait de même pour son colonel, les bourgeois d'une ville pour quelque personnage. Ce sont les habitudes de la vie monarchique et municipale au moyen âge : on sait comme elles stimulèrent les argentiers d'autrefois. Je ne doute pas que, dans les mêmes conditions, nos artistes parisiens ne fissent des merveilles; mais, sauf quelques surtouts de table, que leur demande-t-on? Combien d'amateurs viennent leur donner carte blanche pour imaginer un objet d'art pur, sans préoccupations utilitaires? Je n'ai jamais lu dans la gazette qu'un conseil municipal ait voté 25,000 fr. pour offrir un plat d'argent à M. le président de la république. — Cette année, les grands orfèvres de Moscou sont sur les dents; les commandes se sont multipliées en prévision du couronnement; on peut les admirer dans les vitrines de MM. Sazikof, Chliebnikof, dans celle de M. Ovtchinnikof, qui tient la tête par la fertilité de l'invention et la perfection du travail. Voici des plats curieusement ciselés, représentant des scènes de l'histoire nationale, des aiguières, des

samovars à la panse renflée surmontés d'animaux archaïques; sur l'argent mat courent des cordons d'inscriptions en lettres slavonnes, qui jouent dans l'ornementation russe le même rôle que les sentences koufiques dans l'ornementation arabe. Le style national, qui trahit la grande architecture, est parfaitement approprié au travail des métaux précieux, avec ses élémens raccourcis, ses lignes raides, son bariolage de couleurs. On sait quelle place tient dans l'orfèvrerie moscovite l'emploi des émaux mariés à l'or ou à l'argent mat. Le danger de cette décoration est dans le ton criard que donne parfois cette accumulation de losanges verts, rouges et bleus. M. Ovtchinnikof a trouvé un outremer très pâle, d'un effet charmant dans les rainures d'un service d'argent. Ce même artiste a voulu se signaler à l'exposition par une conquête plus importante; il a ressuscité le procédé byzantin des émaux cloisonnés appliqués à la figure humaine. Jusqu'ici, sur les pièces émaillées, on se contentait de peindre les figures; l'orfèvre de Moscou nous présente un évangéliaire avec le Christ en croix et les douze apôtres, reproduits en cloisonné. Les nervures d'or figurent les côtes, les saillies des muscles et des os; la pâte rose simule la chair. Le résultat n'est pas encore parfait, mais le procédé est acquis. M. Ovtchinnikof a dérobé un autre secret aux Japonais; il expose deux pots d'un bel émail rouge avec des applications de feuillages en argent; l'ombre portée par ces feuillages est naturellement obtenue sur l'émail par un artifice de cuisson. Je n'en finirais pas d'énumérer les trouvailles et les élégances accumulées dans cette salle, les nielles délicates, imitées du Caucase et bien perfectionnées, les nimbes d'*icones* en gemmes et émaux copiés sur le diadème d'une tsarine du XVIIe siècle, les couvertures de missels où le filigrane de vermeil et les réseaux de perles enlacent élégamment des fleurs d'émail blanc. Il faut se borner et terminer en admirant la pièce de résistance de l'exposition, le monument symbolique de la libération des Bulgares, toujours chez M. Ovtchinnikof. Ce monument, d'un mètre de haut, représente un cavalier abritant une jeune fille dans les plis du drapeau sur un socle de marbre rouge; par une heureuse invention, on a rompu la monotonie du socle en faisant courir sur les plinthes deux soldats, Bulgare et Monténégrin. Ces deux figurines sont exécutées avec une hardiesse et un sentiment de vie dignes de la renaissance. J'ai plaisir à constater qu'elles ont été modelées par un de nos compatriotes, M. Lanseret, le même qui a renouvelé ici le bronze d'art avec ses groupes de chevaux kosaks et de bachi-bozouks si naturels, si mouvementés. Ce jeune artiste fait autant d'honneur à sa patrie d'origine qu'au pays où il travaille.

Je vais être injuste et ne donner que quelques lignes à l'art industriel et décoratif, m'étant laissé trop entraîner par son grand frère.

Il mériterait mieux. Nulle part la transformation n'a été plus rapide et plus complète en Russie. Il y a peu d'années, quand ce pays voulait fabriquer lui-même, il empruntait les modèles ou les dessinateurs à l'étranger. Aujourd'hui, il pourrait prêter aux autres. Il n'est que juste de nommer les grandes écoles auxquelles ce résultat est dû. C'est, à Moscou, l'école Strogonof; à Saint-Pétersbourg, l'école de dessin généreusement fondée par le baron Stiegliz, qui vient d'ouvrir et qui compte déjà des centaines d'élèves; l'école de la société d'encouragement, qui a dépassé le chiffre de mille élèves en quelques années. Un lettré et un artiste, un homme de bien, M. Gregorovitch, s'est voué à cette dernière avec toutes les forces de son intelligence; il a obtenu ces succès rapides par la seule vertu de l'initiative privée et sans aide officielle, phénomène rare en Russie. Enfin, les grandes compagnies de chemins de fer se font un devoir d'entretenir chacune une école de dessin pour leur personnel. Un esprit très large dirige l'enseignement, on va chercher les modèles un peu partout, en France, en Allemagne, à Kensington, en Orient. Dans ces conditions, il est presque impossible qu'une vocation sérieuse ne trouve pas où se développer. Tous ces établissemens ont leur exposition particulière à Moscou ; on voit ce qui existait, il y a dix ans, des essais gauches, sans goût, sans style, et ce à quoi l'on est arrivé aujourd'hui : un dessin habile, inventif, l'accommodation du style russe aux besoins de l'orfèvrerie, de la ferronnerie, de la céramique, de l'ameublement, des impressions sur tissus. C'est de là que sortent les cartons élégans qui ont permis aux étoffes imprimées de faire si bonne figure à l'exposition. Des procédés nouveaux sont en honneur; ainsi la gravure par la pointe rouge, sur une planche de bois qui emprunte à l'action du feu de beaux tons fauves. On obtient de la sorte des panneaux de meubles d'un caractère très artistique. A vrai dire, ce procédé ne répond guère aux exigences de l'industrie, il est surtout entre les mains d'amateurs qui en tirent un grand parti. Voilà un de ces panneaux, représentant une paysanne et ses enfans ; avec des moyens si restreints, l'artiste nous rend l'illusion des différens bois du mobilier, sapin ou bouleau, il fait ressortir les tons respectifs des broderies et des linges, donne de l'expression aux figures. Il y a bien de l'esprit et de la finesse dans la main qui a conduit ce trait. — Une génération de dessinateurs est formée; la génération qui vient donnera sans doute des ouvriers pour travailler sur ces modèles, dans toutes les industries encore retardées, l'ameublement, la verrerie, la céramique. Cette dernière commence à se répandre en dehors de la fabrique impériale, fondée par Catherine sur le plan de notre manufacture de Sèvres. M. Maslianikof expose des faïences très soignées, des barbotines, des flambés; il est parvenu à repro-

duire un trépied de Gouttière, avec les guirlandes et les mascarons, tout cela par tâtonnemens, par intuition. C'est un ancien paysan qui s'est épris de son métier; M. Ovtchinnikof, l'habile orfèvre, est parti du même point. Ceci est caractéristique; les vraies trouvailles d'art, aux grandes époques, ne sont pas sorties d'une fabrique patentée, elles sont nées d'efforts individuels, obscurs : Palissy et tant d'autres ont tâtonné comme les chercheurs russes et vivaient dans un milieu social identique. — Je dois pourtant finir par une critique; une des plus nobles industries, celle du livre, est de cinquante ans en arrière sur les autres; on traite avec trop de sans-façon le premier des produits du travail. Sauf le caractère d'impression, généralement bon, tout est déplorable dans le livre russe : le papier, le rapport entre la justification et la marge, le brochage, la reliure. Quand vous avez lu vingt pages d'un volume broché, il ne vous reste entre les mains qu'un amas de feuilles volantes. Les éditions des classiques, de Pouchkine, de Gogol, ne sont pas assemblées avec plus de respect qu'un vulgaire prospectus; si on les confie au relieur, il vous rend un grossier cartonnage, gaufré dans un goût barbare. Le livre russe, relativement fort cher, devrait prendre exemple sur la belle et solide librairie anglaise.

J'ai fait part de mes impressions au lecteur en toute sincérité; à lui de tirer les conclusions. Il a vu quelle puissance de travail et quelle métamorphose l'exposition de Moscou nous révèle. Dans les choses d'art, il a vu une classe nouvellement arrivée à « l'intelligence, » comme on dit en Russie, chercher avec ardeur un peu de tous côtés, mais surtout dans la tradition nationale, l'expression d'un idéal très confus. Tous ces esprits sont en marche vers un but qu'ils pressentent et ne voient pas; nulle part ils ne l'ont atteint, sur quelques points isolés ils en approchent. En tout cas, celui-là se ferait une grande illusion, qui, regardant une seule face de la vie sociale, croirait ce peuple ralenti, paralysé, las de vivre; sous les orages des hautes régions, auxquelles la masse est plus indifférente qu'on ne pense, la vie continue, crée, transforme. L'éternelle inquiétude de l'art tourmente beaucoup de ces âmes neuves, les pousse à des efforts aventureux, puérils et grossiers quelquefois. Il est grossier aussi, et de mine chétive, le sable qui emplit cette manne, rapportée des fleuves de Sibérie par les laveurs d'or; quand on l'aura tamisé et affiné, quand il aura passé dans la fournaise et sous le laminoir, il en sortira un lingot d'or vierge. Tel dédaigne cette poignée de limon qui admire un bijou de chrysocale luisant et séduisant; le temps passe sur le bijou, il vous laisse aux doigts une once de cuivre sans valeur. Tâchons de deviner et de préférer le sable de Sibérie.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

DANS LE MONDE

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

Mars allait finir. On était en plein carême, — la saison des exercices pieux, lesquels ne font pas aux autres tout le tort qu'on pourrait croire. Madeleine, qui n'allait pas à l'église uniquement par convenance et éprouvait, de loin en loin, un revenez-y de dévotion, suivait avec une assiduité de bon ton les conférences pour dames du père Olanier, franciscain de mérite, qui tenait la chaire de Sainte-Clotilde et ne paraissait pas vouloir la lâcher avant d'avoir vidé sur son public de mondaines le sac plein de vérités un peu crues qu'il avait apporté. Ce prédicateur apprécié, qui savait procurer aux femmes l'ineffable jouissance de rougir pour le bon motif, appelait un chat un chat, — quand il ne trouvait pas d'appellation plus pittoresque. Aussi les conférences sur *la Femme chrétienne* étaient-elles en grande faveur dans tout le faubourg ; on passait même l'eau pour venir les entendre. Roger, lui, était venu plusieurs fois tout exprès de Versailles, bien qu'il ne semblât pas qu'il dût rien y avoir, dans ces pieuses instructions, qui fût particulièrement à l'usage des dragons. Il y trouva pourtant ce qu'il ne cherchait pas : l'explication d'un singulier phénomène dont son être était, depuis peu, le théâtre.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

Un jour qu'il était là, dans un des bas-côtés, écoutant distraitement, derrière un des piliers à colonnettes de l'élégante paroisse, les grands éclats de voix du moine rondelet et barbu qui s'agitait en chaire, il fut frappé de certains mots saisis au vol. Il était question des liaisons coupables qui portent en elles leur châtiment, des hontes du plaisir qui se font haut-le-cœur, des voluptés sales qui se tournent en dégoûts, etc. Le conférencier insistait, avec une patience et une conviction qui devaient bien étonner la grande majorité des oreilles ouvertes pour l'entendre. Heureusement, un jeune dragon était là, qui put tirer quelque parti de toutes ces excellentes choses, dont le tort unique était de se tromper d'auditoire, et, grâce à cette circonstance, le sermon ne fut pas entièrement perdu. — Roger, en effet, dont la pensée venait d'être brusquement ramenée vers un sujet qui l'avait déjà plusieurs fois occupée, se livra à une enquête intérieure. Il se demanda pourquoi, depuis quelque quinze jours, il se rendait compte du temps passé avec Madeleine; il chercha la raison qui, par instans, le faisait distrait dans les épanchemens du huis-clos et l'empêchait de trouver aussi belle qu'autrefois celle qu'il avait tant aimée pendant des années, tant regardée depuis trois mois. Le prédicateur, à ce moment, tirait la conclusion de son discours, et, dans une péroraison vibrante, montrait le Devoir, convive austère qu'on avait omis d'inviter, arrivant au dessert pour éteindre les bougies fumeuses et briser les coupes vides de ces festins terminés. Roger ne put le suivre sur les hauteurs où l'entraînait la muse de l'éloquence sacrée. Malgré lui, il se disait que ce n'est pas une raison, parce qu'on a trop mangé d'un plat pour se condamner au jeûne à perpétuité. En tous cas, il avait réfléchi: c'était assez, c'était trop; il ne pouvait douter que le feu sacré ne fût en train de s'éteindre en lui. En résumé, il avait été enfant, il se sentait devenir homme; ce n'était peut-être pas le plus beau de son affaire, mais c'était, à coup sûr, la plus claire de ses sensations.

Il se souvenait maintenant de tous ces regards féminins dont, si souvent, il avait senti la caresse enveloppante, sans se soucier jamais de leur discret appel; il en était presque à regretter ces invitations muettes, parfois inconscientes, qu'il avait dédaignées. A présent qu'il savait ce que valait l'amour et ce que durait le bonheur qu'il engendre, il se surprenait à déplorer tant de plaisir perdu. — Il s'expliquait aussi pourquoi, depuis peu, lui qui, jadis, ne regardait les femmes que pour s'assurer qu'elles étaient toutes inférieures à Madeleine, il en était arrivé à les regarder avec une sorte de complaisance, trouvant jusque dans les irrégularités de certains minois de fantaisie des charmes qu'autrefois il n'eût ni découverts, ni soupçonnés. Plus de doute, il était rassasié, il était las, mais non de l'amour en général, comme le prédicateur affirmait qu'on devait

l'être après toute expérience malheureuse; il n'était rassasié, il n'était las que de l'amour de Madeleine. Ce n'était pas une soif de vertu qui le travaillait; c'était simplement ce besoin d'inconnu, ce désir de nouveau, — la plus honteuse faiblesse et le plus vif penchant du sexe barbu au pied de faune, — cette fièvre enfin de changement, grâce à laquelle :

Une maîtresse un tantet bise
Rit à nos yeux...

quand nous sommes soûls de blancheur.

Le moine venait de faire le signe de croix final. Un bruissement de jupes agitées succédait aux accens de la pieuse diatribe, et des effluves de parfums mondains ondulaient sous la voûte et les arcades en ogive. Bientôt les chants du Salut s'élevèrent parmi ce murmure profane embaumé. C'était le moment où les germes de bonnes résolutions, tombés de la chaire dans les cœurs dévots, flottent incertains sans pouvoir prendre racine; tout à l'heure, le vent du dehors, qui entrera par la grande porte ouverte, les balaiera comme des graines restées à la surface de la terre. Madeleine, agenouillée, priait, fort occupée à mettre d'accord son amour, de plus en plus vivace, et les idées de vague piété qui l'avaient ressaisie par ce temps de carême, amalgamant toutes ces contradictions avec l'habileté subtile, le souci raffiné que savent apporter les femmes à cette alchimie du cœur. — Au reste, l'amour était chez elle plus fort que les scrupules; femme, et femme charmante, femme complète aussi, puisqu'elle était éprise, le sentiment qui la possédait enlaçait sa raison avec les câlineries grimpantes d'un lierre vigoureux, et étouffait doucement sa conscience sous la grâce verdoyante de ses jeunes frondaisons. Elle ne connaissait guère les vilains rancœurs de la satiété, ni les tristes relens des amours moisies. Bien décidément, ce moine n'avait pas le sens commun; il était venu parler à des femmes un langage que, seuls, des hommes et des filles pouvaient comprendre.

On sortait. Les grands vantaux ouverts livraient passage à la lumière encore vive d'une fin d'après-midi printanière, et un flux de clarté venait à la rencontre du courant humain qui descendait vers la place, où l'on voyait, acculés au trottoir du square, les équipages en alignement correct. Un pan de ciel pâle s'encadrait dans la baie du portail, et le jour doux des heures voisines de la nuit venait frapper sans brutalité en plein visage les femmes qui se hâtaient vers la large issue. Sous ce rayon discret, les laides seules succombaient; les figures agréables semblaient jolies, les jolies paraissaient belles. Toutes ces têtes féminines, éclairées de face,

se détachaient avec une poésie singulière sur le fond noir de l'église, qu'étoilaient les cierges encore allumés du maître-autel. — Roger avait pris place sous le porche, parmi les hommes qui guettaient la sortie et les valets qui attendaient leurs maîtresses; il dévisageait les femmes qui passaient avec une curiosité et des réflexions chez lui nouvelles. La princesse Riva parut sous la porte. Il salua, et son salut lui fut payé d'un bonjour gracieux. Pendant que la princesse, un instant arrêtée en haut des marches, attendant que sa voiture avançât, stationnait près de lui, il regardait ce profil capricieux, vrai profil d'insurgée, où tout semblait en révolte contre les conventions et contre la règle, défi vivant porté par la Grâce à la Beauté. Trois mois auparavant, il ne l'eût pas trouvée digne de boutonner les bottines de Madeleine; à l'heure présente, il découvrait, dans le charme heurté de ces traits incertains et jusque dans l'effronterie de ces allures tapageuses, quelque chose de piquant, assez comparable à la provocation muette d'une jolie pomme verte qui vous agace les dents avant que vous y ayez mordu. Et, chez d'autres femmes encore, mille détails, autrefois pour lui lettre close, lui sautaient maintenant aux yeux pour forcer son attention et débaucher son esprit. Il n'avait pas de fatuité, mais il lui était difficile, dans la disposition morale où il se trouvait, de ne pas remarquer que toutes les femmes ou presque toutes, en passant près de lui, lui jetaient un regard plus ou moins prolongé. Il se rendait compte que quelques-unes, la plupart même, n'avaient aucune arrière-pensée malséante; mais, précisément chez celles qui ne pouvaient être soupçonnées de plier sous le faix de leur vertu, ce regard involontaire, machinal, qui s'arrêtait sur lui plutôt que sur ses voisins, avait quelque chose de flatteur et de chatouillant. C'était comme un hommage de femme, et, quand le regard s'attardait un peu, il l'interprétait ainsi : « Quel dommage que je sois vertueuse! » ou, avec plus de réserve, de cette autre façon : « Si je n'étais fermement vertueuse, j'aimerais à cesser de l'être par les soins de ce monsieur. » Il éprouvait une sorte de volupté intérieure et de satisfaction sensuelle, en même temps qu'une véritable chaleur au cœur, à se dire que si, par impossible, la morale venait à s'effondrer comme un édifice miné ou vermoulu, et, avec la morale, la convention, cet autre rempart des mœurs, bien autrement solide, il ne chômerait pas de femmes de son monde et n'aurait qu'à regarder autour de lui pour choisir. Pauvre Madeleine! — Et pourtant, quand elle vint à son tour, cherchant avec avidité le visage de son amant qu'elle savait là, quand il entendit autour de lui le murmure de dilettante, qui, parmi les hommes présens, circulait avec le nom chuchoté de la duchesse, il se reprit, pour une minute, à l'aimer

beaucoup. Seulement, cet amour-là était tout de vanité, un de ces amours de mari repu, qui, de loin en loin, jette encore une flamme, lorsque, sur le passage de l'épouse toujours belle, mais trop connue, l'admiration de la galerie rappelle à l'oublieux le joyau sacrifié qu'il possède.

Le jeune homme s'approcha de sa maîtresse. Bien entendu, il était tête nue; mais, sans le vouloir ni le savoir peut-être, il mit dans sa voix, dans son geste, dans toute sa contenance, une intimité trop apparente, comme une affectation de bons rapports. Il sentait le besoin de montrer qu'il était lié, au moins de grande amitié, avec cette rayonnante personne que tous les hommes avaient l'air de convoiter. Après, il se trouva stupide et se rabroua lui-même de son mieux pour ces sentimens bas, ridicules et de ton détestable. Mais cela ne changea rien à l'état de son cœur, non plus qu'à la tournure de ses idées. Il prit, il est vrai, la résolution de chasser ces laides pensées et de revenir tout entier à Madeleine, pour être à elle d'âme et d'imagination comme de corps. Mais, bah!.. un pavé de plus au sol de l'enfer.

La conversation de Roger et de Madeleine avait été interrompue par Mme de Rhèges.

— Vous étiez là? avait dit la duchesse. Vous n'êtes cependant pas des habituées. Et Geneviève?

— Vous pensez bien, ma chère, que je ne l'amènerais pas ici. Pour les jeunes filles, voyez-vous, il n'y a encore que les jésuites: quand ils ont à vous faire avaler quelque chose d'un peu âpre au goût, ils mettent tant de sucre autour que cela paraît doux comme miel. Le père Olanier est intéressant, mais trop brutal. Pour dédommager Geneviève, je la conduis tantôt au père Suavet, à Saint-Thomas, tantôt au père Dulcime, à Saint-Philippe.

— Elle paraît mélancolique, depuis quelque temps, votre Geneviève, dit négligemment la duchesse.

— Vous savez, à cet âge-là, on est embarrassée de soi-même : on est trop vieille pour faire la petite fille et trop jeune pour se prendre au sérieux.

— C'est vrai, fit Madeleine en quittant la comtesse pour gagner sa voiture. Et, en disant : « C'est vrai, » elle eut un sourire presque railleur.

Pendant ce temps, Roger s'en allait le long des quais, se remémorant les joies du passé et s'efforçant de leur emprunter un rayon pour réchauffer ses amours tiédissantes. — C'était dommage de ne plus aimer ou d'aimer moins par ce joli temps d'avril en avance. Ce paysage des quais, unique en son genre, où l'on voit et où l'on entend tout ce qu'on veut, la grande nature et la grande ville, le

murmure voisin d'un fleuve et le brouhaha lointain d'une cité, revêtait, par ce commencement de soirée limpide, des séductions charmeresses. C'était l'heure où s'accoudent volontiers aux parapets des ponts les désespérés et les joyeux, tous ceux que le fardeau d'un bonheur trop intense ou d'une infortune trop lourde oblige à s'arrêter, de temps à autre, pour reprendre haleine. Le bruit sourd de la cité grouillante semble un écho de fête ou de tourmente qu'on a voulu fuir, mais qu'on écoute encore, le trouvant plein de souvenirs; la crête des monumens s'enlève en un relief adouci sur le fond d'un ciel étroit que le crépuscule pâlit; les flots jaunes, roulant entre leurs rives de pierre, semblent emporter au loin le triste reflet des misères urbaines : les lignes, les couleurs, les sons, tout est atténué, poétisé, embelli; à cette heure-là, on rêve aussi bien au bord de la Seine que dans les solitudes agrestes, et l'on a de plus l'accompagnement en sourdine de cette musique sans pareille que fait la vie lointaine de tout un peuple qui travaille et s'amuse.

Les voitures qui rentraient du bois bifurquaient sur la place de la Concorde, les unes prenant la rue Royale, les autres passant les ponts; toutes marchaient bon train, et c'était à peine si l'on avait le temps d'apercevoir, au fond des coupés, la silhouette gracieuse de femmes élégantes, un peu inclinées vers la portière pour reconnaître au vol les équipages qui les croisaient ou les dépassaient. — Roger ne savait où dîner; sans pouvoir dire pourquoi, il lui eût été impossible, ce soir-là, de retourner à Versailles et presque aussi impossible de dîner chez sa mère. Il gagna les boulevards et les remonta jusqu'à la porte Saint-Martin, goûtant une jouissance nouvelle à se mêler au piétinement sur place de cette foule bizarre qui ne se trouve à l'aise que sur les trottoirs encombrés dont la poussière ou la boue est si douce à ses pieds. Il se sentit bientôt envahir par un irrésistible besoin de plaisir; tous ces gens qui avaient l'air d'être en quête d'une soirée folâtre, ces femmes même, l'œil éhonté et la démarche conquérante, dont le contact lui eût répugné, ces restaurans qui se remplissaient, ces théâtres qui allaient s'ouvrir, tout ce mouvement boulevardier du soir le prenait dans ses ondulations berceuses et quasi lascives.

Rarement un élégant dépasse la rue Drouot. Le boulevard, d'ailleurs, n'est pas son terrain; c'est la promenade des journalistes, des boursiers, des filles et des étrangers, ce n'est pas la sienne : il y passe, il n'y séjourne pas. Et, si, d'aventure, il s'y promène, la rue Drouot est pour lui une frontière : on ne va plus loin qu'en voiture, quand quelque affaire ou quelque théâtre vous appelle. Roger prit plaisir à passer à pied la frontière. Il marchait lentement, dévisageant les passans et surtout les passantes; à mesure qu'il s'éloi-

gnait des lieux avouables, se sentant de plus en plus affranchi de cette contrainte réelle qui oblige un homme à la mode à composer sa démarche et à se faire un regard, il lâchait la bride à sa curiosité de flâneur, s'attardant au spectacle de la voie publique, aux incidens du boulevard. Il s'étonna de l'agitation commerçante de la rue du Sentier, de la rue Saint-Fiacre et surtout de la rue du Faubourg-Saint-Denis, qui versaient, affluens rapides, leurs flots de gens affairés dans le grand fleuve de la circulation parisienne. Le débouché du faubourg Saint-Denis principalement l'intéressa, grâce à la quantité de jeunes ouvrières et de jolies impures qui s'y montraient. Ce n'était plus le va-et-vient ouvertement sans but des boulevards élégans; tout le monde avait l'air pressé, et ce mouvement précipité donnait une sensation de vie plus intense, plus vraie, plus captivante que le remous désœuvré de là-bas. Le jeune homme eût voulu se faire négociant, commis, employé, n'importe quoi de moins *chic* qu'il n'était, pour se sentir talonné par la préoccupation d'une affaire, ou émoustillé par la vue d'un cotillon de lainage à conquérir. Mais il était le marquis de Trémont, il n'avait pas d'autre affaire que de toucher ses revenus par l'entremise de son notaire, et il se fût trouvé ridicule de suivre une demoiselle de magasin, de sourire à une ouvrière, ou d'accoster quelque donzelle de bas lieu : ce sont choses qu'on ne fait, dans son monde, que quand on grisonne. — Il redescendit vers la Madeleine. Comme il passait devant le café Anglais, se demandant s'il allait y dîner, quelqu'un lui prit le bras.

— Tiens! Rohannet!

— Où vas-tu, petit dragon, de ce pas traînant?

— Nulle part.

— Cela se voit; tu n'as pas l'air pressé. Sais-tu ce que du devrais faire? Venir dîner avec moi au cabaret. J'ai donné rendez-vous là dedans à Clémence et à son amie Jane, de sorte que je vais dîner entre deux femmes, en pacha, si quelqu'un de complaisant n'en prend une à son compte,.. pas la mienne! j'y tiens.

— Je ne suis pas habillé.

— Bah! j'en serai quitte pour faire une annonce.

Trémont ne demandait pas mieux, et il suivit Rohannet dans le cabinet que le vicomte avait retenu pour le repas auquel la présence d'un quatrième convive allait enlever tout caractère oriental. — Les jeunes gens attendirent un quart d'heure, au bout duquel ils eurent la satisfaction de voir entrer Clémence et Jane.

La double présentation fut faite très correctement. Après un coup d'œil aux deux femmes et quelques mots échangés, Roger commença

à croire que son ami n'avait pas absolument tort de mettre si haut dans son estime ces personnes difficiles à classer, mais fort agréables à voir, qui sont assurément un peu moins loin des mondaines que des filles, et dont on dirait volontiers qu'elles sont du *demi-monde*, si, dans son acception primitive et vraie, le mot ne devait s'appliquer exclusivement aux déclassées et si, dans l'abus maladroit qu'on en fait, il ne servait journellement à désigner tous les milieux galans, sans distinction de catégories ni d'étages. — Toilettes chères, mais sobres; parfums pénétrans, mais non suffocans; beaucoup d'aplomb, un peu de sans-gêne, mais de la grâce, pas de laisser-aller : en un mot, du *chic* et du vrai.

Clémence Holler était une grande blonde, un peu chargée d'embonpoint, portant beau : un visage et une tournure de déesse grasse et bonne enfant. Elle parlait lentement, avec un accent qu'elle avait inventé et des mots à elle, poinçonnés à son chiffre, que l'on eût peut-être difficilement trouvés dans le dictionnaire, mais qu'on n'avait jamais besoin d'y chercher, tant ils étaient expressifs et bien frappés. Étrangère pour de bon, née quelque part entre le Rhin et la Baltique, spirituelle à froid, ne riant jamais, souriant beaucoup, gaie sérieusement, aimable avec les yeux, avare de gestes, ayant toujours l'air de descendre de l'Olympe, mais d'en descendre avec plaisir, elle était faite pour dépenser cent mille francs par an, sans mener grand bruit, et savait trouver la somme, dans la poche de Rohannet et ailleurs, — le sort ayant négligé de la doter en espèces.

Quant à Jane Spring, en dépit de son nom anglais, elle était brune avec des yeux bleu d'acier à cils noirs, qui n'avaient vraiment rien de britannique. Le baron Ravenot, son heureux maître, — après Dieu et quelques autres, — l'avait *anglicisée* de force; c'était un des hommes de cette génération anglomane tant raillée, mais si puissante et si complètement victorieuse de nos usages et de nos goûts, de cette génération déjà vieille qui nous a infectés de mœurs et de locutions d'outre-Manche, n'ayant pris aux Anglais que ce qu'ils exportent, et à laquelle nous devons les courses et la grossièreté, — deux plaies d'Égypte venues d'Angleterre. Pour ce baron, comme pour ses contemporains, il était de bon ton, à l'écurie et dans l'alcôve, de ne parler qu'anglais, et Jeanne Vernier, ex-petite institutrice qui savait l'anglais, était devenue Jane Spring en devenant sa maîtresse. Au surplus, cette dénationalisation violente n'avait rien enlevé de son charme à la beauté française de la jeune femme. — De taille peu élevée, mais très bien faite, les traits harmonieux sans qu'on sût pourquoi, les cheveux presque noirs et surabondans, ou paraissant tels, les dents belles, les mains fines et les pieds trop petits, Jeanne Vernier ou Jane Spring était une personne fort atti-

rante, harponnant les hommes, même malgré elle, et les retenant, même malgré eux, — du moins quand ils étaient de bonne prise : témoin le baron Ravenot, qui défrayait, depuis des années, le plus fort de son luxe avec les millions que Théodule Ravenot, entrepreneur de travaux publics, avait amassés sous Louis-Philippe et auxquels monsieur son fils était redevable de bien des choses, — entre autres, de son titre de baron, car on n'était baron, dans la famille, que parce qu'on était riche, ceci ayant payé cela.

Jane parlait vite, avec une extraordinaire propriété de termes; assez instruite pour causer de tout, pas assez pour s'étendre sur un sujet quelconque, elle aimait à glisser sans appuyer, après avoir dit une partie de ce qu'il y avait à dire. Incapable de verser dans le *bas-bleuisme*, où elle n'eût pu, d'ailleurs, faire longtemps bonne figure, elle avait cependant le petit travers de parler trop volontiers des auteurs qu'elle avait lus de plus ou moins loin. Ainsi, elle avait une façon presque agaçante de s'exclamer : « C'est du Jean-Jacques ! » toutes les fois qu'elle voulait faire l'éloge d'une épître bien tournée ou de quelque morceau littéraire à son goût. Elle usait notamment de l'exclamation en faveur d'un ex-avoué bel esprit, qui, par habitude de grossoyer des rôles, gâchait énormément de papier en l'honneur des beautés aimables appréciant l'encens épistolaire, et, comme on ne voyait pas clairement cet ex-avoué écrivant du style de Rousseau, l'effet était fâcheux. Mais, franchement, c'était peu de chose. Ne reculant pas devant le mot, quel qu'il fût, qui exprimait bien sa pensée, elle ne recherchait pourtant ni les idées ni les expressions débraillées, se contentant de ne pas les fuir. Quand l'occasion s'en présentait, elle lançait les paroles les plus crues avec une hardiesse tranquille de femme qui n'a plus à déchoir, mais sait se maintenir là où il lui a plu de se placer. — En apparence plus ardente que son amie, Jane avait la réputation, dans le petit cercle où elle était connue, de s'entendre merveilleusement aux affaires, aux siennes tout au moins. On prétendait que sa grande supériorité, attestée par l'état prospère de sa fortune, — une fortune solide, toute en pierres de taille et sise en belle place dans les quartiers neufs, — était due à des facultés très parisiennes qui lui permettaient de plumer les plus gros pigeons avec une légèreté de main prestigieuse : elle souriait si bien pendant l'opération qu'on ne souffrait presque pas; c'était, du moins, ce qu'affirmaient quelques-uns de ses anciens patiens. Du reste, ne trompant pas sur la qualité de la marchandise vendue et vous aimant pour votre argent. — Elle avait voulu tâter du théâtre, comme la plupart des femmes entretenues qui ont de l'intelligence et un brin d'instruction ; mais elle n'avait pas tardé à

se retirer, écœurée, disait-elle, par la quantité de *pots-de-vin en nature* que réclament, pour vous aider, et même pour ne pas vous nuire, un personnel innombrable de directeurs, d'acteurs et de journalistes. Elle ajoutait, d'ailleurs, de très bonne grâce, qu'elle ne s'était pas reconnu assez de talent pour triompher sans alliances, ni assez de solidité de cœur pour les subir toutes. De son court passage dans ce monde des coulisses, qui a ceci de commun avec les décors qui lui montrent leur envers, qu'il ne gagne rien à être vu de près, elle avait rapporté un mépris caractéristique de tout ce qui vit dans ce milieu spécial, et ce mépris lui allait si bien qu'on ne songeait pas un instant à se demander où elle pouvait prendre le droit de l'afficher.

Elle parut se mettre en frais pour Roger, qui, de son côté, prenait visiblement plaisir à l'entendre parler, surtout quand elle parlait *gaulois*. C'était nouveau pour lui, ce genre exempt de trivialité autant que de réserve, où la licence n'excluait pas la grâce, ni la hardiesse des mots le souci du bien-dire.

— Ah! Jane, dit tout à coup Rohannet, je vous préviens que Trémont est un écuyer sérieux; vous devriez lui demander de monter votre jument une douzaine de fois : il vous la rendrait moins folle, peut-être même tout à fait mise.

En disant cela, il jeta un coup d'œil malin à Clémence, puis à Jane elle-même. Il paraît qu'il y avait complot contre la vertu supposée de Roger, car les deux femmes sourirent, Jane en se mordillant la lèvre inférieure, avec une petite moue qui la dispensait de rougir. — Et, de fait, si Roger n'avait été, un instant auparavant, fort occupé à regarder par la fenêtre basse donnant sur l'une des faces latérales de l'Opéra-Comique, il eût pu remarquer un aparté mystérieux entre les trois autres convives, aparté que ponctuaient de petits rires et des « Bah! » stupéfaits. Mais on s'était levé de table, il régnait dans la pièce cette chaleur insupportable des cabinets de restaurant, compliquée d'odeurs culinaires, et le jeune homme trouvait du charme à respirer l'air relativement pur de la rue.

— C'est une idée! fit Jane en réponse à Rohannet. Reste à savoir si M. de Trémont l'acceptera et consentira à prendre ma bête en dressage.

Elle venait de se rasseoir, fumant une cigarette turque, dont elle soufflait doucement la fumée, sans aucune de ces grimaces masculines dont s'enlaidissent, la plupart du temps, les femmes qui fument. Le coude légèrement appuyé sur la table, elle montrait, dans l'ouverture de la manche courte de sa robe, la peau très blanche de son bras qu'enserrait un serpent fait de diamans juxtaposés

sans monture visible, lesquels paraissaient, dans le mélange de leurs feux, se chevaucher les uns les autres, comme les écailles imbriquées de quelque fantastique et éblouissant reptile. Les yeux clignaient légèrement, agacés par la fumée, et se montraient humides entre leur double frange de cils noirs. Un regard qui avait accompagné sa phrase à l'adresse de Trémont semblait bien une invitation à venir s'asseoir auprès d'elle sur le divan. Roger s'empressa de déférer à cet appel des yeux, et, un peu rouge (il avait, d'ailleurs, confortablement dîné), un peu ému, tout à fait séduit, il s'embarqua dans une phrase aimable, quoique un peu gauche, où il était question de dressage à deux, de promenades au Bois par les charmantes matinées d'avril, de chevaux sages et d'amoureux qui aspiraient à ne pas l'être. La conclusion de cet entretien galant fut que le jeune homme irait voir le surlendemain la jument. — On sortit.

C'était une soirée douce, une des premières de l'année, un de ces temps par lesquels les gens paisibles et couche-tôt se font, pour une fois, noctambules. On renvoya les deux coupés, — deux voitures de bon style, qui n'avaient rien de commun avec ces affreuses petites boîtes roulantes à cocottes, vraies voitures-enseignes, par l'acquisition desquelles les petites dames de bas étage ont coutume de marquer leur première étape dans la voie du luxe. Ces dames voulaient marcher, puis aller faire un tour en fiacre découvert, — pour changer. Roger offrit son bras à Jane, qui s'y appuya tout de suite d'une façon flatteuse, et les deux couples, descendant les boulevards, se mirent à causer séparément. L'entretien du vicomte avec Clémence ne devait rien avoir de palpitant : trois ans d'intimité, — vieux habits! vieux galons! Mais celui de Roger avec Jane paraissait glisser bon train sur une pente agréable, car le jeune homme inclinait souvent la tête vers sa compagne, ayant l'air de lui poser des questions à solution pressée. A la Madeleine, on prit un fiacre, et, après avoir déposé rue Galilée Clémence et Rohannet, les tourtereaux qui s'étaient appareillés si promptement continuèrent leur route vers l'avenue du Bois-de-Boulogne, qu'habitait Jane. Le coin de la rue n'était pas tourné que le bras de Roger faisait le tour de la taille de Jane, et qu'une demi-douzaine de baisers cherchaient à se caser quelque part, aux environs des lèvres de la jeune femme... Les premières atteintes du printemps, le charme d'une belle nuit, les agaceries d'un parfum savant, les suites poétiques d'un bon dîner, que sait-on?.. Bref, Madeleine était aussi parfaitement oubliée que s'il se fût agi d'une antiquité de maîtresse à mettre au rancart. — Au milieu de l'avenue, le fiacre s'arrêta devant un joli hôtel à façade blanche, séparé du trottoir par un étroit jardin. Le jeune homme se

pencha une dernière fois, dit à l'oreille de la jeune femme quelque chose de mystérieux, puis attendit avec une mine d'oraison. Mais Jane dégagea sa main, que retenait celle de son interlocuteur, murmura : « Quelle folie ! Et mes domestiques? » puis sauta à terre et tira de sa poche un bijou de clé d'or qu'elle se mit en devoir d'introduire dans la serrure à secret de l'une des deux portes de la grille.

— Allons ! bonsoir !.. Venez après-demain, vous me ferez plaisir.

Roger, assez penaud et fort contrarié, comme quiconque s'est mis en appétit trop longtemps avant le festin, remonta tristement dans son fiacre à quatre places et se fit conduire à la gare Saint-Lazare.

Le lendemain était un de ces jours qu'un mois auparavant il bénissait encore, un de ces jours qu'il eût marqués d'un caillou candide, et qui, maintenant, n'avaient plus droit qu'à une pierre teintée. Madeleine vint à deux heures. — Certes, son amour, à elle, n'avait pas fléchi. A la franchise de son sourire et à l'éclat de ses yeux, mieux encore qu'à l'entrain de ses caresses, il était aisé de reconnaître la femme éprise dans l'âme. Sa tendresse était seulement un peu trop câline et trop douce, revêtant cette nuance de sollicitude maternelle dont il est si difficile à une femme plus âgée que son amant de se préserver tout à fait, quand elle aime sérieusement. C'était peut-être là ce qui avait aidé Roger à se refroidir, — outre les entrevues trop fréquentes. — Quoi qu'il en fût, du reste, Roger ne laissait pas voir grand'chose de cet abaissement de sa température intérieure; tout au plus Madeleine avait-elle pu remarquer, deux ou trois fois, que son amant semblait distrait. Mais, comme à cette phrase connue : « A quoi pensez-vous? » il avait répondu par cette autre phrase non moins connue et toujours rassurante : « Je pense que je vous aime et que je ne vous vois pas assez, » elle s'était tenue pour satisfaite.

Ce jour-là, grâce à une des facéties les plus fréquentes du hasard, lequel s'amuse constamment à attiser un foyer quand l'autre va s'éteindre, Madeleine était plus affectueuse encore et plus caressante que de coutume. Un grain de mélancolie était tombé, le matin même, dans son amour; elle avait eu un petit froid au cœur en s'éveillant, et la pensée lui était venue qu'elle était isolée dans la vie comme dans son grand lit : — un amant, c'est plus poétique, mais aussi plus fugace qu'un mari. Et elle éprouvait le besoin de demander des gages d'éternité à une chaîne, qui, plus que jamais, lui paraissait fleurie, mais où elle commençait à chercher, avec un peu d'angoisse, le fer des anneaux sous les gentillesses de la guirlande.

— Elle venait de s'asseoir dans la petite pièce du premier étage, que Trémont avait transformée en serre à son intention. Sa main splendide jouait avec la feuille large et velue d'un bégonia géant; ses yeux ne regardaient nulle part, allant du tapis au plafond, de la porte à la fenêtre, sans passer par Roger, errans comme les yeux d'une femme qui cherche la phrase qu'elle veut dire et qu'elle craint de trouver.

— Savez-vous, dit Roger, que voilà une attitude qui ne tient pas les promesses de votre entrée en matière? Je vous aimais mieux comme vous étiez tout à l'heure, Madeleine, les bras autour de mon cou, me parlant presque à voix basse, pour me demander ce que j'avais bien pu faire sans vous pendant deux jours, me regardant avec ces yeux qui maintenant se promènent en désœuvrés partout, excepté de mon côté. Tenez! voilà comment vous étiez, et c'est ainsi qu'il faut être...

Ce disant, le jeune homme lui prit les mains, l'attira à lui d'un geste brusque et l'enlaça dans une étreinte amoureuse. Aussi bien, la beauté radieuse de Madeleine, que la pente de sa propre mélancolie l'avait conduit à analyser de nouveau, venait de produire son effet; il sentait l'impiété de sa conduite et voulait se laver de son sacrilège dans quelque pratique exemplaire de dévotion mystique. — Ainsi, parfois, dans un temple, le zèle endormi d'un croyant se réveille lorsque le sens des grandes choses qu'il oublie l'éclaire d'un rayon subit dans le demi-jour du sanctuaire, et que l'impression de sa négligence traverse tout à coup sa contemplation distraite.

— Oui, c'est ainsi qu'il faut être, dit Madeleine... Combien de temps?

— Mais, folle, le plus longtemps possible... toujours!

— *Toujours* n'est venu qu'après.

— C'est une querelle de mots que vous me cherchez là, madame l'ergoteuse; chacun sait que *le plus longtemps possible*, c'est *toujours* pour ceux qui ne trouvent pas le temps long.

— Il n'y a pas de *toujours* pour les amans...

Madeleine, qui avait, pour obéir à Roger, passé ses bras autour du cou de son amant, se recula un peu et, posant ses mains sur les épaules du jeune homme, pendant qu'elle attachait sur lui un regard étrangement amoureux, — un de ces regards qui ont tant de prix avant qu'on les ait obtenus :

— Vous êtes-vous dit quelquefois, Roger, reprit-elle, qu'étant amans, nous pourrions être époux?

— Époux?

— Eh bien! le mot vous étonne? Ne suis-je pas veuve? N'êtes-vous pas libre?.. Oh! je sais, nous avons commencé le roman par

la fin, et alors le besoin ne se fait pas trop sentir de remonter jusqu'au premier chapitre; ce ne serait même pas très conforme à l'usage. Et puis, vous êtes plus jeune que moi d'au moins quatre ans... Il y a peut-être encore d'autres objections... Mais ce qui me frappe et m'effraie, c'est que, d'un jour à l'autre, nous pouvons être séparés; le hasard, votre carrière, que sais-je? mille choses peuvent se mettre entre nous. Je ne parle pas d'une désaffection, car alors laquelle le mariage, bien loin d'être un remède, constituerait une aggravation de peine... Enfin, sans aucun motif précis de crainte, je me suis surprise à trembler, et naïvement je vous le dis. Je ne regrette pas le don que je vous ai fait de ma personne; lorsque je vous ai aimé, je n'étais pas d'humeur à me marier : il fallait bien que je fisse ce que j'ai fait. Maintenant, je vois les choses autrement. Mais vous, sans doute, vous ne les voyez pas sous le même aspect que moi; vous avez une maîtresse agréable, cela vous suffit. On se marie toujours dans un intérêt quelconque; or, quel intérêt pourriez-vous avoir à m'épouser?

— Eh! mais... un intérêt que, seule, la délicatesse de vos sentimens peut vous empêcher de voir et que ma délicatesse à moi me commande de ne pas oublier. N'êtes-vous pas très riche?

— Ho!

Ceci fut dit avec une grâce ineffable. Il y avait de tout dans cette interjection de Madeleine : de l'étonnement, du reproche, de l'humilité, de la prière. — Roger avait trouvé fort à propos ce prétexte plus qu'honnête de la fortune de Madeleine; en réalité, il n'y avait jamais songé avant ce moment-là, mais il fut bien aise de l'avoir rencontré juste à point pour couvrir ses répugnances. Il était trop jeune et trop fier pour sourire aux millions de sa maîtresse, et il n'était plus assez aimant pour s'arrêter avec joie à l'idée de rendre éternels des liens qui ne devaient ce qu'ils avaient pu garder de charme qu'à leur fragilité.

— Y songes-tu? dit-il en appuyant doucement sur son épaule la tête de la jeune femme. T'épouser! moi qui suis, auprès de toi, gueux comme Job! Pour qu'on dise, n'est-ce pas, que tu fais une folie en épousant un garçon de vingt-trois ans, déjà très fort en arithmétique? Ah! je sais bien qu'il y a ta beauté qui serait, à elle seule, une explication suffisante, mais, outre que l'on ne s'y tiendrait pas, ce serait l'explication de ma conduite, non de la tienne. Est-ce qu'une duchesse, riche comme un banquier israélite, peut épouser sans ridicule un sous-lieutenant de mon âge? Ce rôle de Dame blanche ne serait-il pas singulièrement apprécié?

Il ne parlait pas de son marquisat et affectait de compter pour rien sa fortune, qui cependant devait être un jour assez ronde. On

eût cru, à l'entendre, qu'il était un sous-lieutenant quelconque, vivant de ses appointemens.

— Il n'y a d'objection sérieuse que votre âge, repartit Madeleine. Et encore, laissez-moi vous dire que l'amour n'est pas si regardant. Que nous feraient les cancans mondains? M'en suis-je préoccupée, moi, quand je suis venue ici?.. Mais, après tout, peut-être vaut-il mieux que nous restions comme nous sommes... S'il était vrai que le mariage tue l'amour!

— Eh! oui, c'est vrai, sois-en sûre!

Il la berça de paroles et la grisa de baisers. Elle oublia, pour une heure, cette première apparition de soucis grisâtres dans le bleu de sa vie. Mais lui ne put se dépêtrer de cette idée de mariage, que Madeleine lui avait inopinément jetée dans les jambes. Comme s'il n'était pas déjà suffisamment embarrassé pour maintenir au diapason convenable un amour qui dégringolait vers les notes vulgaires! Vraiment, les femmes, avec toute leur finesse, sont souvent drôlement inspirées! Et comme cela pouvait lui agréer de songer au mariage, juste au moment où il sentait tout son être s'élancer vers la vie, curieux de tous les plaisirs, gourmand de toutes les jouissances, connaissant une des faces de l'amour, grâce à Madeleine, mais voulant les connaître toutes par le ministère d'autres femmes! Et puis, on n'épouse pas sa maîtresse. Il avait entendu dire cela partout: dans le monde, au théâtre, peut-être même dans des milieux interlopes où il s'était fourvoyé une fois ou deux; c'était un dogme cela: on ne plaisante pas avec de pareilles choses. Non, on n'épouse pas sa maîtresse, à moins d'y avoir un grand intérêt de cœur ou de fortune. Or, n'étant pas encore accessible aux séductions de l'argent, il avait plutôt un intérêt opposé. N'était-il pas comme un peu las déjà? Il ne manquerait plus que le mariage pour rendre la chose tout à fait agréable! Joignez à cela qu'on en veut toujours à une femme de la complaisance qu'elle vous a montrée, de la pitié qu'elle a eue de vos désirs et de vos angoisses, de la charité qu'elle a mise à se donner sans trop vous faire languir; on n'est pas éloigné de croire que c'est un précédent gros de menaces, et l'on considère comme aventurée la foi qu'on essaie de témoigner à la fidélité d'une jolie personne qui vous a cédé. On s'est jeté dessus avec gloutonnerie; on trouvait, au début, qu'elle ne vous en montrait et ne vous en donnait jamais assez; maintenant on est repu, les sens viennent s'émousser sur des charmes connus, et, au lieu de s'accuser d'avoir été trop vite, ce qui serait peut-être fondé, on en veut à sa maîtresse d'avoir manqué de pudeur, ce qui est assurément injuste. Ainsi faisait Roger. — Ce jour-là, il fut très distrait.

Madeleine remporta l'impression d'inquiétude qu'elle avait apportée.

VII.

Un petit hôtel charmant, juste au milieu de l'avenue du Bois-de-Boulogne: une grille à deux portes; derrière la grille, un parterre; dominant le parterre, une terrasse à balustres de pierre, qui surplombe; à droite, le perron d'entrée, que surmonte un balcon carré soutenu par deux colonnes; à gauche, une serre qui déborde en rotonde. Habitation d'un aspect très simple, très élégant, très familial. Stores de coutil écru, rideaux blancs; rien qui tire l'œil. De l'avenue, on aperçoit, au fond, assez loin de la maison et séparés d'elle par un jardin beaucoup plus vaste que celui que longe la grille, les communs en briques de deux couleurs, bleu sur rouge.

Pour pénétrer dans l'hôtel, il faut sonner à une porte pleine, toujours fermée comme si elle donnait sur la rue. Un domestique, en habit, et non en livrée, vient vous ouvrir et vous introduit dans l'unique salon, situé au rez-de-chaussée et communiquant avec la serre. Là, on a de quoi occuper ses yeux, en attendant la maîtresse du logis. C'est d'abord un magnifique portrait de la dame de céans, dû à un pinceau fameux. Elle est représentée assise, le coude sur une table, en toilette noire décolletée, une main dégantée, l'autre tenant un bouquet de violettes de Parme. Les tons éclatans de la poitrine, des épaules et des bras éclairent le tableau presque violemment; il semble qu'il ne doive plus rester de lumière pour le visage, qu'on regarde en dernier lieu, et l'on est tout surpris, quand on y arrive, de le trouver parfaitement clair, pour ainsi dire limpide, avec les yeux d'un bleu métallique grands ouverts, mais plus interrogans que révélateurs. Les cheveux lisses, coiffés sans apprêt, font un casque noir à cette tête, qui peut être celle d'une Minerve comme celle d'une Laïs, — on ne sait jamais au juste. Quand on a bien regardé le portrait, il reste à examiner une demi-douzaine de tableaux absolument remarquables; par exemple, il n'y en a pas un de plus qu'il ne faut pour orner les murs sans les surcharger : on dirait même qu'ils ont tous été faits sur commande, pour garnir exactement les panneaux. Puis on admire des statuettes, des ivoires, des nacres, des jades, toute une bimbeloterie artistique fort curieuse, mais pas plus abondante que de raison : on sent que tout a été mesuré, calculé d'après la superficie des murailles et des meubles, et l'on ne prendra jamais ce salon-là pour un musée, — ce qui, du reste, est tout à son avantage. Le mobilier est de tous les styles, ainsi qu'il est de mode; les étoffes sont très riches, mais sombres, quelques-unes brodées de vieil or et de vieil argent.

Roger avait eu le temps de faire un inventaire complet, quand le domestique qui l'avait introduit vint lui dire que madame le priait de monter. — Par un escalier de bois à rampe sculptée, dont la large main courante est recouverte de velours bleu, on accède aux appartemens du premier étage. La première porte qu'on rencontre, en haut de l'escalier, est celle d'une petite bibliothèque participant un peu de l'oratoire, grâce à des vitraux qui l'obscurcissent en même temps qu'ils la décorent. Là, Jane reçoit volontiers, d'autant plus que cet encadrement austère de livres et de vitraux lui va très bien et lui donne un air studieux l'autorisant presque à relever ses jupons, pour montrer qu'elle n'a point coutume de porter des bas bleus.

— Pardon de vous recevoir ici, monsieur de Trémont, mais c'est mon séjour de prédilection. Je ne descends guère que pour les visites cérémonieuses, et j'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas de vous faire un accueil exempt d'apparat.

— Mais vous êtes ici dans une véritable chapelle, dit Roger. Faut-il se mettre à genoux?

— Non, il y a des sièges où l'on est très bien assis; celui-ci, par exemple.

Elle lui désignait de la main un fauteuil forme *crapaud*, aussi éloigné d'elle que le comportaient les dimensions d'une pièce qui mesurait cinq mètres de long sur trois de large.

— Je me serais bien mis à genoux, reprit Roger. Ce demi-jour que tamisent ces vieux vitraux, ces boiseries... on se sent tout de suite porté vers le culte.

Il se sentait, en effet, très sérieusement enclin à des témoignages catégoriques de vénération envers cette beauté d'un caractère si profondément original, qui lui imposait presque autant qu'elle le charmait. — Jane avait, ce jour-là, une robe de cachemire noir que sa femme de chambre eût pu mettre, mais non porter aussi bien qu'elle. Jamais elle ne recevait, dans la journée, autrement que vêtue de laine sombre, les peignoirs somptueux ne lui paraissant pas de mise au-delà du seuil de sa chambre à coucher, et les robes à effet, au logis, marquant trop clairement, selon elle, l'attente des visites. Son *chic* par excellence, au surplus, n'était pas dans ses toilettes : il était dans son *home*, comme disait le baron, où tout s'harmonisait dans une simplicité de haut ton, qui lui valait, avec le suffrage des gens de goût, l'admiration lucrative des parvenus, lesquels se montraient d'autant plus prodigues qu'ils n'avaient jamais le droit de dire : « J'ai payé une partie de tout ça. » *Tout ça*, c'était à Jane, bien à elle, — à preuve que, nulle part, ni pour or ni pour argent, on n'eût réussi à monter une maison de petite dame

sur ce pied-là, une maison où les domestiques eussent l'air de respecter leur maîtresse.

— Voyons, dit Jane, vous n'êtes pas venu pour me débiter des fadeurs surannées. Parlons de choses sérieuses, parlons chevaux. Je vous préviens, d'ailleurs, que je suis blasée sur les hommages respectueux comme sur les autres. Quand une femme de ma sorte affecte de se tenir un peu, elle est tout de suite assassinée de madrigaux en vers et en prose, en vers surtout; il y a, par le temps qui court, tant de poésie sans emploi! C'est inouï ce que j'en recueille! — Tenez, ce matin encore, j'ai reçu d'un poète fort connu, sur l'habit duquel on voit déjà pousser les palmes vertes, un sonnet qui est charmant, bien que l'on m'y donne pour la centième fois des yeux de sphinx. Ah! dame, ils se répètent un peu, les poètes. Celui-ci prétend que je jette autour de moi

des sortilèges graves,
Que l'on n'a point le cœur de rimer en quatrains,

et il en profite pour m'envoyer un sonnet où mes yeux sont accusés d'un tas de choses plus égyptiennes les unes que les autres. Oh! le sonnet ne sera pas perdu; mon homme mettra ça dans son prochain recueil. Ils ont étonnamment d'ordre, les poètes. L'année dernière, il y en a un qui m'a envoyé deux ou trois morceaux de choix; eh bien! cette année, au mois de janvier, il a fait paraître un de ces délicieux volumes où, comme l'a dit je ne sais qui, il y a tant de papier blanc, et j'y ai retrouvé, sous des rubriques quelconques, les poésies que j'avais inspirées. Pourtant, il n'a même pas fait imprimer en tête : *A Madame Jane S.*, ce qui eût été de simple loyauté. Mais, vous qui parlez en prose, trouvez-vous que je rappelle nécessairement les pyramides et les sphinx?

Elle paraissait oublier les chevaux en général et sa jument en particulier, qui devaient cependant, d'après elle-même, faire les frais de l'entretien, et elle venait de mettre dans ses yeux et dans toute sa mine autant de coquetterie qu'en contenaient ses paroles.

— Une femme, dit Roger en se rapprochant, ne peut rappeler les pyramides que par son âge, et je n'imagine guère que ce soit votre cas; quant aux sphinx, si vous en êtes un, il ne doit pas être désagréable de se faire dévorer par vous, et, s'il n'y a pas d'autre moyen de pénétrer dans votre intimité...

Pendant que le jeune homme achevait sa phrase, un sourire, dont l'expression n'était pas claire et qui, pour un instant, donnait raison au Parnassien rapetasseur de vieilles comparaisons, se prome-

nait sur le visage gracieux et fin, mais assez souvent railleur, de cette muse sceptique.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et une ravissante petite personne de six ou sept ans entra, le chapeau sur la tête, les mains gantées et tenant une corde à sauter.

— Je m'en vais, mère; Betsey m'attend. Tu sais, je rentre ce soir à la pension; tu me reconduiras, dis?

— Comme d'habitude. Monsieur de Trémont, je vous présente ma fille, miss Henriette, vulgairement *Bébé*, ou, plus correctement, *Baby*.

Elle était plus que charmante, Bébé ou Baby, avec ses cheveux déjà longs qui lui pendaient sur le dos, enveloppant ses épaules de leurs mèches brunes ondulées du haut en bas, ses yeux bleus à cils noirs, qu'elle semblait avoir volés à sa mère, et ses jambes maigres, qui se montraient nues et brunes au-dessous d'une jupe courte en drap vert, de forme écossaise. Mais Roger était tout interloqué. Jane avait une fille! Ce mélange de maternité et de gaudriole mettait le comble à son étonnement. Quand l'enfant fut partie :

— Comment! dit-il, vous avez une fille?

— Cela vous étonne?

— Un peu.

— Et je l'élève bien.

— Ça, ça ne m'étonne pas.

— Merci. Mais, bien entendu, je ne l'élève pas chez moi.

— Sans indiscrétion, et pour parler en français l'anglais d'écurie auquel on vous a habituée, est-ce que c'est un *produit* du baron, cette jolie petite fille?

— Non, grâce au ciel! C'est un enfant de l'amour, ma première faute, la seule qui ait pris un corps, heureusement! Du reste, c'est généralement la première qui coûte le plus cher, bien que ce soit la plus excusable. Enfin, tel qu'il est, ce fruit de ma première faute, je l'adore. Car, vous savez, on peut être ce que je suis et aimer ses enfans, quand on en a, n'en déplaise aux amateurs de classifications faciles, qui ont des étiquettes toutes préparées à coller dans le dos de chacun : *blanc, noir, bon à canoniser, voué à la potence*, etc., n'en déplaise même aux chroniqueurs qui, tout dernièrement, à propos de je ne sais quelle femme connue revendiquant la tutelle de sa fille, se mettaient en dépense de calembredaines pour ridiculiser les femmes entretenues qui se permettent d'être bonnes mères. Il est vraiment dommage que la préface de *Mademoiselle de Maupin* sur les journalistes vertueux ne soit plus à écrire; elle serait, j'imagine, plus opportune aujourd'hui qu'au temps où elle fut lancée. Maintenant, c'est principalement le chro-

niqueur parisien qui se fait le champion de la morale publique. *Le chroniqueur parisien,* ça se prononce la bouche en cercle ; c'est un état qui a des affinités mystérieuses avec le maintien des bonnes mœurs... Non, ma parole, c'est à mourir ! Et quand on songe que tous ces cuistres écrivaillans se font prendre au sérieux par un bon tiers des badauds qui les lisent ! Ah ! ils ont de la chance qu'il ne se soit pas encore trouvé une femme de théâtre, désintéressée de la lutte, pour raconter leurs procédés ! Du joli ! Et du propre ! j'en réponds !

Elle s'animait singulièrement. Décidément, elle n'aimait pas les journalistes. Il est vrai que, parmi les femmes entretenues d'un certain rang, le mépris du journalisme est d'uniforme ; cela se porte comme les gants de suède ou de saxe : c'est un emprunt aux femmes du monde. Toujours est-il qu'elle se montait, s'échauffait dans son harnais de bataille, et que sa beauté s'en trouvait bien. — Roger, qui avait le bel âge pour lequel fut inventé le trope menteur qui fait de l'œil le miroir de l'âme, eût laissé voir à de moins expérimentées que la dame du lieu les émotions qui l'agitaient. Ce dédain, d'abord gouailleur, puis virulent, à l'endroit d'une caste qu'il trouvait envahissante et dont toutes les calomnies du monde ne l'eussent pas amené à prendre la défense, l'emportement de cet amour maternel, blessé des traits dardés sur une autre femme, sur un confrère, ce visage aimable transfiguré, tout cela lui chatouillait l'imagination. Et cela se voyait. C'est même probablement parce que cela se voyait trop que Jane jugea convenable de se calmer subitement.

— Eh bien ! fit-elle. Et l'écurie ! Ma jument que nous oublions ! Venez la voir.

Elle passa devant Roger et descendit l'escalier avec assez de lenteur pour donner à celui qui la suivait tout le loisir d'admirer la grâce de ses mouvemens et le charme de sa taille. — L'écurie était ce que sont toutes les écuries bien tenues ; on achète ça tout fait chez un bon confectionneur : il n'y a qu'à mettre en place les cloisons parquetées des *boxes*, la faïence des mangeoires et les revêtemens stuqués de la muraille. Il y avait là quatre bêtes de prix, choisies par le baron, qui s'y entendait d'autant mieux qu'il ne s'entendait qu'à cela : *Drille*, *Trinket*, *Mylord* et *Arabelle*. *Arabelle*, c'était l'indocile, superbe jument bai cerise, tout près du sang, très fine, la tête petite, l'œil vif, portant deux balzanes transversales d'une blancheur de neige, ce qui lui donnait un aspect fort original. Trémont en fit le tour, pénétra dans le *box*, flatta la croupe, tâta les reins, regarda la bouche, enfin se livra à toutes les pratiques usitées parmi les

hommes spéciaux, lorsqu'il s'agit d'entrer en relation avec une bête de conséquence.

— Quelle merveille vous avez là!

— N'est-ce pas? Seulement, je ne peux pas la monter sans que cela tourne au drame; tantôt elle m'emballe, tantôt elle pointe, tantôt elle bondit, enfin toujours en défense. Je monte bien, mais j'aime mes aises, et elle m'en prive. Bref, le baron ne montant plus que des chevaux pacifiques, par suite de rhumatismes prématurés, et ne pouvant, par conséquent, se charger de lui faire le caractère, je suis décidée à la vendre, à moins que je ne trouve quelqu'un pour la civiliser.

— Nous essaierons... Mais, dites-moi, ajouta Roger en sortant de l'écurie, vous n'avez pas d'autre cheval de selle?

— Non.

— Eh bien! écoutez, nous allons faire une chose. Je vous prête une bête à moi, *mise au bouton*, comme on dit à Saumur; ça marche comme un cheval à mécanique qui serait inscrit au *Stud-book*, sans s'occuper du sexe de la personne qui est dessus. En retour, vous me confiez Arabelle. Deux ou trois fois par semaine, je viendrai de Versailles vous montrer les progrès de mon élève; la distance lui fera du bien. De temps en temps, nous ferons un tour ensemble, vous sur Coqueluche (c'est le nom de ma bête), moi sur Arabelle : ce sera ma prime de dressage. Est-ce entendu?

— Et le baron, qu'est-ce qu'il dira?

— D'abord, avec lui, il paraît que c'est vous qui faites les demandes et les réponses. Et puis, n'aime-t-il pas les mœurs anglaises? Eh bien! vous lui en donnerez... Si même il vous plaisait de les assaisonner à la française!.. Mais à vos ordres en tout et pour tout. Enfin, je sais que vous montez avec Rohannet, lequel n'est pas beaucoup plus vieux que moi. Donc, pas d'objections.

— Allons! c'est convenu.

L'échange de chevaux eut lieu dès le lendemain; mais Roger vint plusieurs fois sans pouvoir déterminer Jane à sortir avec lui. Il arrivait vers dix heures, en tenue équestre de gommeux matinal, sonnait à la grille, mettait pied à terre et attendait dans le salon que Jane, prévenue, descendît. Elle arrivait bientôt, déjà tout habillée, caressait Arabelle et lui donnait du sucre; puis, Roger se remettait en selle et faisait faire à la jument un temps de trot et un temps de galop dans l'avenue, le plus sagement possible, tandis que Jane, sur sa terrasse, suivait de loin ces évolutions intéressantes.

Un matin de la seconde semaine, au lieu de descendre, elle pria Roger de monter. Il la trouva, non dans la petite biblio-

thèque où il avait été reçu la première fois, mais dans sa chambre à coucher, étendue sur sa chaise longue et vêtue d'un peignoir bleu paon jaboté de vieilles dentelles.

— Je suis horriblement fatiguée ce matin, dit-elle en tendant à Roger, avec un geste de lassitude enchanteur, sa main svelte, très soignée et peu chargée de bagues. (Elle avait une vraie main de femme du monde et un vrai pied de cocotte, ce qui lui constituait des extrémités exceptionnellement avantageuses.)

— Eh quoi! malade?

— Non, pas malade, mais souffrante, ennuyée, agacée, nerveuse en diable... Arabelle se conduit-elle bien, ou plutôt se laisse-t-elle bien conduire?

— Comme un poney du Jardin d'acclimatation. Mais, voyons, qu'est-ce que vous avez? Il vous est arrivé quelque chose?

— Eh! mon Dieu, à qui n'arrive-t-il pas quelque chose? Et à quoi bon ennuyer ses amis du récit de ses menues contrariétés?

— Parfois l'amitié rend ingénieux et fournit le remède à bien des maux; il n'y a guère que l'amour qu'elle ne sache pas soulager.

— Oh! l'amour, depuis le premier essai que j'en ai fait, essai auquel je dois ma fille, je n'en ai plus tâté... ou, si j'en souffre, il n'y a pas longtemps et c'est à mon insu.

Elle dit cela sans apparente intention, les yeux au plafond. Mais il y avait quelque chose dans la voix, quelque chose de moelleux, de mélancolique et de rêveur, qui procura à Roger une de ces agréables bouffées de désir et d'orgueil que l'espoir d'être aimé vous fait monter au cerveau.

— Si ce n'est pas l'amour qui vous tourmente, dites-moi ce que c'est.

Elle le regarda, eut une crispation des doigts après un geste d'irritation, puis, comme prenant son parti :

— Après tout, dit-elle, vous êtes un ami, et je puis vous parler d'argent sans avoir l'air de vous en demander, puisque vous n'avez pas le droit de m'en offrir. Car c'est d'argent qu'il s'agit. Voilà le baron qui refuse net de m'aider à payer un billet de cinq cents louis, que j'ai souscrit à une manière de juif qui m'a vendu des tapisseries... oh! superbes, du reste.

Elle tira de sa poche une lettre froissée, qu'elle déplia et eut l'air de relire du bout des cils.

— Le pleutre! Croit-il que je subirai l'aggravation de peine que m'inflige son commencement de ramollissement sans exiger une augmentation de gages? Car je suis à ses gages, aux gages de ce faux Anglais qui renie la France, sa patrie. Si elle le savait, la France, comme elle serait contente, comme elle serait fière, et qu'elle aurait lieu de l'être!

Elle parlait de son *protecteur* attitré avec ce mépris, on peut dire cette haine caractéristique qui devrait dégoûter les gens riches d'un rôle vraiment ingrat. Les petites dames ont ceci de commun avec les petits états exotiques, qu'elles ont le besoin et l'horreur du protectorat. Un autre point de ressemblance, c'est que les petites dames et les petits états protégés sont toujours en quête de sous-protecteurs. Roger, naturellement, offrit ses services, et, naturellement aussi, on fit semblant de ne les point accepter, ce qui mit le comble à l'enthousiasme du jeune homme. Cette comédie, à raison de laquelle Jane Spring eût été peu fondée à réclamer des droits d'auteur, car elle n'était pas précisément inédite, eut tout le succès habituel.

— Que c'est bête, la vie! dit Jane, quand elle fut sûre de son homme. On demande de l'argent à des hommes qui réclament de l'amour, et le marché n'est exécuté ni d'un côté ni de l'autre. Vient quelqu'un à qui l'on ne demande rien et qui réclame à peine davantage : voilà tout le monde content... Tenez, j'ai envie de prendre l'air. Je vais faire seller Coqueluche, et je vous reconduirai jusqu'à Boulogne.

Elle sonna sa femme de chambre, donna ses ordres et passa dans son cabinet de toilette, laissant Roger seul avec son bonheur. Car il était fort satisfait, pas très éloigné même, lorsqu'il y réfléchissait avec attention, de trouver Jane plus digne et moins accessible que Madeleine. Avec cette perspicacité dont son sexe a le secret en amour, il devinait une âme d'élite dans cette courtisane, et une nature de fille, fourvoyée dans cette duchesse. Enfin, il était content, et son regard errait avec ivresse sur les objets qui l'entouraient. Le lit, l'immense lit de bois de rose, évoquait tout particulièrement en lui des idées aimables; ce n'était pas un lit comme celui dont parle le poète :

. . . un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir.

La chambre de Jane, au reste, n'avait pas du tout le même caractère que les autres pièces de l'hôtel; on sentait que c'était là la pièce principale, le sanctuaire professionnel. Il avait fallu céder aux nécessités du métier, et les meubles avaient ce cachet de confortable égrillard, sévèrement proscrit ailleurs, sans lequel il n'y a guère de chambre de cocotte. Une femme intelligente, sachant le prix de la mise en scène, n'a garde de protester par son mobilier intime des goûts sérieux qu'elle peut avoir, car on n'est jamais bien aise, quand on excursionne à Cythère, de gîter dans un oratoire ou dans une salle de vieux château. Il faut des meubles gais, commodes et engageans, de ces meubles qui vous attirent, vous enlacent, vous retien-

nent, se cramponnent à vous, de ces meubles enfin auxquels on s'acoquine volontiers. Roger se trouvait bien ; il serait resté là jusqu'au soir : une preuve que Jane s'y connaissait. Mais la jeune femme ne tarda pas à reparaître, ayant revêtu une délicieuse toilette d'amazone, faite d'une jupe bleue assez courte, coupée carré par en bas, et d'une jaquette gris de fer, étroitement ajustée, où souriait une rose pâle, prise dans une des boutonnières.

— Allons! fit-elle.

Ils descendirent. Roger la mit à cheval, et ils s'en allèrent au pas vers le Bois, précédés par un grand diable de lévrier que Jane avait baptisé *Féal*, sans doute par antiphrase, car il s'absentait cinq jours sur sept et, quand on l'emmenait, ne revenait jamais avec vous.

Ces matins d'avril, à Paris, font mettre la selle sur le dos à tout ce qu'il y a de quadrupèdes à peu près susceptibles d'être chevauchés. Le Bois, en effet, est merveilleux, et cette nuée de cavaliers qui l'empoussière ne parvient pas à lui enlever tout le charme qu'il doit à la jeunesse de sa verdure, à l'air nouveau qui circule dans ses innombrables percées, au doux éclat des belles matinées se répandant à travers les branches mal feuillées encore, et rayant le sol des stries lumineuses que font, entre les ombres des arbres, les rayons d'avant midi sur le sable gris des allées. — Il était onze heures ; on commençait à rentrer, et les cavalcades regagnaient Paris, semant sur leur route l'écho de ces causeries bruyantes qui accompagnent les retours joyeux. Jeunes gens et *belles petites* sur leurs bêtes fines écumantes, garçonnets et fillettes sur leurs *ponies* trottinans, papas et mamans sur des *cobs* débonnaires, tout ce monde équestre bavardait et riait, dans ce complet épanouissement de la rate, cousin germain du bonheur, qu'engendrent les chevauchées matinales au printemps. Les cavaliers isolés étaient en minorité ; on part seul souvent, mais on trouve toujours quelque groupe auquel se joindre pour revenir gaîment. Cependant, le marquis du Gasc, lui, revenait solitaire, le stick sous la cuisse, la main gauche sur le garrot et la droite tenant un cigare. Il semblait pensif ou ennuyé, répondant aux nombreux gestes de la main qui saluaient son passage par une brève et distraite inclination de tête, comme s'il eût craint que trop d'amabilité ne lui attirât les avances des fâcheux. En passant la grille du Bois, il croisa le jeune couple et salua Jane, en souriant, mais aussi bas que s'il se fût agi d'une grande dame à trente-six carats. D'ailleurs, quiconque ne saluait pas ainsi M[rs] Spring était dispensé de la saluer autrement. — A la vue de Trémont, le marquis sortit de son nuage, son visage renfrogné s'éclaira, et il marmotta, en rassemblant son cheval pour le mettre au galop :

— Tiens! tiens! le jeune Trémont avec Jane Spring!

Roger et Jane venaient de prendre le trot dans une allée qui mène à Madrid, quand le jeune homme aperçut, à trente mètres devant eux, Geneviève en compagnie de son père, — grand monsieur maigre à favoris diplomatiques, — venant au galop en sens inverse. Sans consulter ni prévenir Jane, il embarqua sa jument en se penchant sur l'encolure, et, comme la bête était chaude, il passa auprès de M. et de M[lle] de Rhèges, aussi rapide que s'il eût été emballé. C'était stupide, d'autant plus qu'on ne pouvait guère ne pas le reconnaître dans une allée de dix pieds de large; mais il était encore très jeune d'âge et de caractère. Le seul résultat appréciable qu'il obtint, ce fut un écart du cheval de Geneviève, lequel, surpris de cette charge à fond de train, se jeta dans un taillis. Sans doute, la jeune fille eut grand' peur, puisqu'elle devint toute pâle; elle parut même perdre complètement la tête, car, au lieu de ramener son cheval, elle se retourna pour regarder le cavalier qui fuyait, puis fixa les yeux sur la compagne de Roger, laquelle passait devant elle, toujours au trot.

— Eh bien! Geneviève, cria M. de Rhèges, à quoi penses-tu? Sers-toi du filet, mordieu! Tu vas te faire déchirer la figure par ces branches!

Geneviève revint à elle, ou plutôt à son cheval, qu'elle se mit à cravacher avec une vigueur difficile à expliquer chez une jeune personne assez craintive pour blêmir quand sa monture faisait un écart. — M. de Rhèges, en sa qualité de diplomate, avait parfaitement saisi le manège de Roger; une seule chose lui avait échappé: le trouble de sa fille.

— Ah çà! qu'est-ce qui vous a pris? dit Jane, lorsqu'elle eut rejoint Roger, lequel faisait semblant de calmer Arabelle à grand'-peine. Allons! ne vous donnez pas tant de mal, ajouta-t-elle en riant. Arabelle n'a plus envie de se sauver, la jeune personne de tout à l'heure est déjà loin... Elle est bien jolie, cette jeune personne, et elle sait s'habiller, ce qu'on néglige pour l'ordinaire d'apprendre aux jeunes filles. Et puis, elle regarde en face; si nous nous rencontrons jamais toutes deux, nous nous reconnaîtrons, je vous en réponds. Qui est-ce?

— Une amie de ma sœur.

— Pas une fiancée, j'espère? Je serais désolée que cette rencontre fît manquer un mariage; je n'aime pas à me jeter dans les toiles d'araignée du prochain, et quand un homme est pris dans les fils tramés par une autre femme, je le laisse à qui a fait la capture.

C'était dit sur un ton badin, mais avec assez d'ironie et de mordant pour qu'on pût croire qu'il se cachait sous l'enjouement des paroles un peu d'aigreur jalouse ou de regret enfiellé.

— Non, dit Roger, ce n'est pas une fiancée; je ne songe guère à me marier, je vous jure!

— Tant mieux pour vous... et pour celle que vous pourriez épouser ! C'est une rage, à présent, de marier les jeunes gens tout petits ; on nous les prend trop tôt : c'est pour cela qu'ils nous reviennent si vite.

— Mais, fit Roger en rangeant Arabelle contre Coqueluche, je n'ai pas envie de m'en aller ; j'arrive...

Oh ! oui, il arrivait, le pauvre diable ! Il arrivait tout jeune, presque tout frais, le bec ouvert et la mine alléchée, avec cette candeur vicieuse du premier âge masculin. Elle était si jolie, cette Jane, si différente des femmes qu'il connaissait ! Il mordait ferme à l'hameçon. La fine mouche doubla l'appât en le retenant à déjeuner. On rendit, pour la journée, son *box* à Arabelle, et Roger s'en alla fort tard dans la soirée, aussi grisé d'amour et peut-être plus poétique encore qu'après son premier rendez-vous avec Madeleine. — Il faut dire aussi que cette Jane était une magnifique nature de courtisane, faite pour débiter l'amour à prix d'or à une clientèle de choix et sauver de la honte le plaisir vendu, en l'éclairant du rayonnement de toutes les grâces.

Quand Roger, le lendemain, revit la duchesse, il se sentit des scrupules... On alla, ce jour-là, se promener en voiture le long du canal, sous des ombrages qui connurent La Vallière avant Montespan et Montespan avant Maintenon, Châteauroux avant Pompadour et Pompadour avant Du Barry, — sans parler de celles qui remplirent les interrègnes ou servirent d'intermèdes.

VIII.

Un beau soleil, un peu de vent, pas mal de poussière ; bref, un joli temps pour un 12 avril à Paris. Devant le Palais de l'Industrie, le cheval en simili-bronze qui sert d'enseigne au Concours hippique donne l'explication de la grande affluence d'équipages encombrant les abords du singulier monument. Au reste, de belles affiches jaunes, plus explicites encore que le cheval en simili-bronze, vous tirent l'œil de loin avec le cavalier qu'on y voit représenté, à une hauteur invraisemblable, au-dessus d'un terrifiant obstacle. C'est le dernier jour du concours : *Exhibition générale des chevaux et attelages primés ; La Coupe, course d'obstacles pour chevaux de tout âge et de toute nationalité ; Longchamps de chevaux de selle.* Tel est le programme attrayant de la fête. Très attrayant même, si l'on en juge par la quantité des entrans. Les voitures se succèdent, les tourniquets fonctionnent avec frénésie, les chevaux qui pénètrent dans le palais par la porte du milieu, la plupart tenus en main par des soldats en petite tenue, ont grand'peine à se frayer un passage

sans écraser personne. Les femmes, portant à leur corsage la carte rose, se hâtent vers les tribunes déjà pleines; en arrivant, elles jettent un regard anxieux sur les rangs pressés qui garnissent les banquettes du pourtour, songeant avec effroi qu'il leur faudra peut-être rester debout pendant toute la séance, — ce qui serait infiniment plus fatigant que de franchir à pieds joints tous les obstacles dont est semée la piste.

Le défilé des attelages tire à sa fin; des voitures de toutes formes se croisent dans le manège, menées savamment par des cochers experts, qui précipitent l'allure, à mesure qu'approche l'instant du signal à l'audition duquel les zigzags enchevêtrés et arrondis de ces roues en délire devront se démêler et s'étendre, pour aller se perdre dans la coulisse, comme les anneaux déroulés d'une farandole d'opéra. Au roulement formidable de ces véhicules affolés, qui tournoient dans une poussière lumineuse, se mêlent les voix de cuivre de l'orchestre militaire achevant son dernier morceau, ainsi que le tintement saccadé des colliers de deux équipages de poste décrivant des ronds et des S au galop de leurs chevaux, fouaillés à tour de bras, mais dirigés avec une étonnante sûreté de main par des postillons classiques, dont le chapeau ciré miroite sous le soleil, tandis que la poudre de leurs perruques à cadenette s'envole en s'irisant dans la clarté de l'immense vaisseau qu'inonde la lumière. La cloche sonne à deux ou trois reprises, mais sans succès; on dirait que, frappés de vertige, chevaux, cochers et postillons sont emportés dans une ronde infernale qui ne doit finir qu'avec le souffle des bêtes, avec la vie des gens. Alors, les membres du jury et leurs agens se précipitent dans l'arène, adressant aux automédons grisés de bruit, de poussière et d'entrain, des gestes impérieux, des injonctions désespérées. Enfin, quelques-uns se rendent et se décident à gagner la porte; bientôt, d'autres suivent, et, après un quart d'heure d'efforts généreux d'une part, de résistance enfiévrée de l'autre, le manège est évacué. — La première fanfare de chasse se fait entendre. Des soldats viennent ratisser les abords des obstacles et remettre en place les barres et les claies déplacées pour le défilé. Le chef de l'état, en retard, arrive de son pas tranquille, en homme qui vient s'amuser malgré lui, en homme qui fait partie de toutes les fêtes de quelque importance au même titre que les trophées de drapeaux, les écussons civiques aux initiales de la république et autres accessoires patriotiques. — Seconde fanfare des sonneurs de trompe placés dans les galeries supérieures. Un cheval se présente à l'entrée de la lice, puis y pénètre au galop; arrivé devant le jury, le cavalier salue, donne son bulletin de pesage et attend le coup de cloche. Au signal, prenant du champ, il se lance sur le premier obstacle, une simple claie mal étayée, qui tombe à la moindre éra-

flure que lui font les sabots du cheval. Les réflexions des assistans commencent :

— Toujours amusant, n'est-ce pas?

— Peuh! bien monotone. Et puis, qu'est-ce que ça prouve? Un cheval qui saute bien saute juste; or, ici, quand il saute juste, il jette tout par terre et on lui marque une faute. C'est un exercice de cirque. Avez-vous chassé, cette année?

Les hommes, en général, ne s'ennuient pas, même quand ils prétendent le contraire. N'y a-t-il pas là tout ce qu'ils aiment : la liberté du cigare, et puis des chevaux, et puis des femmes, et, par-dessus le marché, des trompes de chasse? Ces trompes jouent un grand rôle dans la bonne humeur fredonnante de la partie masculine de l'assistance; elles évoquent des souvenirs cynégétiques, font revivre des épisodes de la dernière saison et promettent des joies nouvelles pour le prochain hiver.

Il y a surtout quelques types de gentilshommes campagnards, plus campagnards que gentilshommes, qui s'épanouissent à vue d'œil. Ceux-là, fumant leurs gros cigares, dont ils soufflent la fumée avec une enflure de joues qui les fait ressembler à des tritons de fontaine, sont tout à fait aises; ils causent bruyamment, rient bêtement en s'élargissant dans leurs habits trop étroits, racontent avec complaisance des histoires de femmes et des aventures de chevaux (femmes faciles et chevaux rétifs), faisant du tout une salade assaisonnée au crottin et au patchouli.

Circulant autour du manège ou parqués au centre, des officiers de toutes armes, un grand nombre en tenue de cheval, prêts à concourir.

Quant aux vrais élégans, ils sont tous dans les tribunes, parmi les femmes, excepté ceux qui font partie du jury, soit à titre permanent, soit à titre auxiliaire.

Sur les gradins réservés aux *sociétaires* et chargés à crouler, toutes les élégances féminines du Paris printanier, qu'on pourrait appeler le *Paris complet*, sont rassemblées, ou plutôt amoncelées.

Dans cette lumière crue que laisse tomber librement le gigantesque vitrage du palais, les nuances gaies des toilettes de printemps, toutes neuves, s'étalent avec leurs chatoiemens radieux qui semblent des sourires d'étoffes, des agaceries que font au regard la soie, le velours, le barège, le satin, — le satin surtout, qui est à la fois de mode et de saison. Heureusement pour les yeux délicats, beaucoup de noir se mêle au scintillement des couleurs, sur cette palette mouvante que le hasard a composée; beaucoup de gris aussi et de tons neutres, grâce aux costumes complets et aux petits paletots à l'anglaise. Le sombre, au reste, est en faveur, même auprès des femmes d'humeur joviale et de facile accès : s'habiller sérieusement

pour faire des affaires sérieuses, il n'y a que ça, disent ces dames. Néanmoins, il reste assez de couleurs encore pour égayer largement la vue; d'abord, il y a les incorrigibles qui ne se croient agréables à voir que quand elles sont voyantes; et puis, le premier soleil fait éclore, bon gré mal gré, les teintes vives sur les jeunes beautés.

— Eh bien! Trémont, tu vas monter?

— Oui, je lance mon Cabochard.

— Tiens-toi bien, il y a du monde.

C'était Rohannet qui passait, la taille congrûment prise dans une irréprochable redingote noire. Trémont, lui, était en tenue, botté, la badine en main, revenant d'accompagner aux tribunes sa mère, sa sœur et la duchesse. — Geneviève passa, au bras de son père. M. de Rhèges s'arrêta un instant, donna une poignée de main à Roger en disant un mot aimable au jeune homme sur son succès prochain, puis continua sa route à travers les uniformes et les redingotes, emmenant sa fille, laquelle avait rougi sous le regard assez incertain et troublé de l'ami de Mrs Spring.

L'impressionnable sous-lieutenant suivait encore des yeux la taille gracieuse de cette jeune fille qu'il connaissait depuis longtemps, mais dont les traits charmans et l'œil profond venaient de le frapper pour la première fois peut-être, dans ce ruissellement de lumière, quand une petite main gantée se posa sur la manche de sa tunique, au moment où il assurait son képi sur sa tête.

— Enchantée de vous trouver là, mon cher! d'autant que c'est pour vous que je viens. Donnez-moi votre bras et placez-moi comme vous pourrez, mais le mieux possible.

Il n'y avait pas à refuser. Jane était là, devant lui, éblouissante, d'ailleurs, dans son très simple costume de drap gris de souris sans garniture, et, comme toujours, tranquillement impérieuse avec son air souriant et dominateur, qui, selon le mot d'un de ses amis « vous eût arraché, au besoin, le chapeau de dessus la tête. » — S'il n'avait eu, là-bas, dans les tribunes qu'il allait falloir parcourir, une mère, une sœur et une maîtresse, Roger n'eût pas été fâché de se montrer en compagnie de cette séduisante personne, avec laquelle bien peu de femmes du monde eussent pu lutter de véritable élégance et de distinction raffinée. Son cœur de jeune homme se fût même délicieusement dilaté à la pensée qu'on verrait en lui l'amant heureux du moment. Mais, étant données toutes ces présences gênantes, la promenade qu'on lui infligeait était une vraie corvée. Enfin, il fallait bien! Il y a des femmes à qui l'on ne fait pas d'affronts, — Jane était de celles-là, — et il n'y en a guère auxquelles on puisse refuser son bras, quand elles vous le demandent, après vous avoir accordé tous les privilèges de l'extrême intimité. — Et puis, pour résister, il eût fallu se soucier médiocrement des suites de la résistance, être

libre moralement, indépendant de cœur, maître de soi enfin ; or, ce n'était pas le cas. Elle l'avait empaumé, fasciné, magnétisé. Il essaya seulement de tirer du côté opposé à celui où se trouvait son monde ; mais, comme c'était précisément *le bon coin*, le coin des élégances, Jane y marcha délibérément, appuyée sans abandon, mais avec franchise sur le bras de son cavalier. Naturellement, une aussi jolie femme, en creusant son sillage dans les flots pressés d'une foule masculine, faisait événement ; il ne venait, du reste, à l'idée de personne de la prendre pour une femme entretenue, pour une de ces femmes tout récemment et si gentiment baptisées *tendresses*, et, si cette pensée malséante se fût glissée dans quelque esprit sceptique, deux ou trois coups de chapeaux, récoltés au passage et du genre de ceux qu'elle exigeait de tous les hommes de sa connaissance, en eût vite effacé l'impertinent vestige. Partout et toujours elle voulait être saluée ainsi, même lorsqu'elle était au bras de quelqu'un ; recevant toutes les semaines, ayant comme une espèce de *salon*, elle ne voyait pas pourquoi on aurait fait semblant de ne la point connaître ou affecté de la connaître trop. Elle poussait même si loin le souci d'être traitée sur le pied du respect, qu'elle s'était successivement brouillée avec tous ses amis myopes : elle ne croyait pas à la myopie quand la myopie empêchait de la reconnaître.

— Mâtin ! la jolie femme !

— Et faite !

— Tiens ! avec qui est donc Trémont ?

— Qui est donc cette ravissante femme en gris que vous venez de saluer ?

— Jane Spring.

— Qui ça, Jane Spring ? Une grue ? Elle n'en a pas l'air.

— Pas une grue, ou du moins une grue d'une espèce rare.

— Dites donc, quand vous voudrez me présenter ?..

— Oh ! ça ne vous avancerait pas à grand'chose ; peu d'appelés et encore moins d'élus.

— Qu'est-ce qu'il faut donc pour lui plaire, à cette demoiselle imprenable ?

— Pas imprenable, mais difficile à prendre, quand on ne fait pas la brèche à coups de lingots.

— Ah ! bon !.. Mais le sous-lieutenant pourtant ?.. Il ne doit pas avoir sa tunique rembourrée avec des billets de mille.

— Vous n'en savez rien. Moi, j'imagine qu'il saura un de ces jours ce que ça lui coûte... si ce n'est pas toutefois un simple ami comme moi, car elle se promène souvent avec ses amis.

Jane et Roger étaient arrivés à l'endroit où l'on pèse les cavaliers et où les chevaux attendent ; là, se mêlaient au public élégant qui cherchait à gagner l'accès des tribunes une nuée de palefreniers,

tous les gens de service du concours. Un lieutenant sous-écuyer de Saumur achevait son troisième tour sans avoir fait une faute; l'enthousiasme était grand, justifié, au surplus, par la tenue académique de l'officier, merveilleusement planté sur son cheval gris pommelé, *Pine-apple*, — un vieux routier des concours, qui sautait en retroussant ses jambes, comme eût fait de ses pattes un chat sauvage.

— Il paraît que je n'ai rien, ou pas grand'chose? dit le lieutenant de Saumur, qui rentrait.

Et il sauta à terre, très leste et très gentil avec son uniforme tout noir, sanglé de près dans sa tunique courte.

— Aïe! fit Jane, voilà qui diminue vos chances. Avez-vous entendu?

— Oui, d'autant plus que mon cheval est lunatique en diable et qu'il n'a pas l'air de bonne humeur. Tenez, le voilà aux mains de mon ordonnance. Il n'est pas joli à l'excès, mais, quand il veut, il saute des choses invraisemblables.

Ils atteignirent enfin les tribunes. Le dernier rang seul montrait encore quelques vides. Ils y montèrent, puis longèrent la cloison de toile. Là, le malaise de Roger se fit plus intense; il apercevait, à une courte distance, et pas très éloignées du dernier rang, car elles étaient arrivées tard, — trop tard pour la tribune du jury, — sa mère, sa sœur et Madeleine. Il commençait à sentir sur ses joues l'impatientante chaleur de ce masque pourpre que la jeunesse, plus encore que la timidité, vous met si promptement au visage dans les conjonctures épineuses de la vingtième année. Certes, il lui eût été facile, à ce moment-là, de dire à Jane qu'il désirait ne pas aller plus loin, à cause du voisinage de sa famille; mais, se sentant rouge, éperonné, en outre, par cette crainte bête de paraître enfant, que connaissent bien tous ceux qui ont eu vingt ans autrement que sur les registres de l'état civil, et qui ont vécu leur jeunesse sans se faire tort d'une sottise, il se raidit et poursuivit son chemin. Il n'eût pu prendre sur lui, dans le trouble et l'embarras visibles où il pataugeait, y enfonçant à chaque pas davantage, de se donner par surcroît la charge d'un ridicule enfantin, en invoquant la peur de se laisser voir par sa mère en compagnie suspecte : maman! il n'eût plus manqué que ça! C'est égal, il était fièrement mal à son aise, et Jane le voyait bien. Il essaya seulement, alléguant l'excellence de la place, de la caser à l'endroit où ils étaient parvenus, mais la jolie commère, qui avait des vues profondes sur Roger, depuis qu'elle avait appris qu'il était maître d'un demi-million, et qui n'ignorait pas de quelle importance il est pour une femme que son amant ait brûlé ses vaisseaux, l'entraîna doucement plus loin. C'en était fait! Il allait passer à quelques mètres du trio féminin redouté. Il regardait devant lui et ne répondait que par monosyllabes aux questions nombreuses que lui faisait Jane en se

penchant vers lui d'un air aimable. Le brouhaha de cette volière caquetante, les miettes de conversations qui lui tombaient au passage dans les oreilles, ces mots envolés parmi le bourdonnement qui l'enveloppait, ces morceaux de phrases hachées par des exclamations de la foule attentive et captivée, tout cela lui jouait sur le tympan une symphonie confuse achevant de l'étourdir.

— Charmans, ces jeunes officiers de cavalerie! bien mieux que leurs contemporains civils!

— Aïe! la barre par terre. Deux fautes.

— Mais, général, comment se fait-il qu'avec des officiers montant comme cela, vous ayez des hommes qui ne tiennent pas à cheval? Il n'y a pas à dire, l'année dernière, à la revue de Longchamps...

— Étonnant, ce corsage-cuirasse! Il ne doit pas être difficile d'en trouver le défaut.

— Trop vite! Là! qu'est-ce que je disais? Touché en plein.

— Bon! le képi dans la douve.

— A qui le tour?

— Ouf! j'en ai assez.

— Prêtez-moi vos trois yeux et dites-moi...

La voix s'arrêta. Roger avait tressailli. Ces mots, en effet, venaient d'être dits par Madeleine, qui, à demi tournée vers le marquis du Gasc, placé derrière elle le monocle à l'œil, lui désignait quelqu'un ou quelque chose dans la direction de Roger, quand elle avait aperçu son amant.

Il avait bien envie, le pauvre hère, de passer sans regarder, mais chacun sait que ces envies-là sont des stimulans implacables. Il regarda donc et il vit Madeleine, le visage décomposé par l'émotion douloureuse qui venait de lui étreindre le cœur, balbutiant quelque chose en essayant de détourner la tête. Il subit pendant une seconde l'impression cuisante qui fait fumer le cœur d'un honnête homme sous la brûlure d'un remords, lorsque, pour la première fois, il se surprend lui-même en vilenie flagrante. Il eût donné sa jeunesse, son demi-million présent et ses deux millions à venir, avec Jane par-dessus le marché, pour n'avoir pas sur la conscience la pâleur et le chagrin de Madeleine. Mais le mal était fait, il fallait boire le remords, il le but. Il s'assit auprès de sa nouvelle maîtresse et joua son rôle d'amant-adjoint avec une ardeur fiévreuse de converti qui espère trouver dans une foi nouvelle, en même temps que l'oubli de ses anciennes croyances, la glorification de son apostasie. Il ne trompa ni lui-même ni Jane, qui avait compris qu'une femme était en jeu, et non pas seulement une mère et le respect des convenances. Au bout d'un quart d'heure de conversation plus bruyante

qu'enjouée, il se leva pour aller s'informer si son tour approchait. Il avait hâte de se trouver seul et de se donner du mouvement.

Mme de Trémont, causant tranquillement avec une amie, n'avait pas vu passer son fils. Quant à la duchesse, remise en apparence de son bouleversement, elle avait fait parler le marquis.

— Quelle est donc cette personne, lui avait-elle dit en se penchant discrètement, en compagnie de laquelle vient de passer M. de Trémont ?

Et le marquis, modérant avec science l'expression de sa joie, avait répondu sur un ton d'indifférence :

— Mlle Jane Spring, demi-mondaine fort remarquable et très recherchée, pas banale du tout. M. de Trémont doit être de ses intimes, car je les ai rencontrés, l'autre matin, au Bois, et elle ne sort pas avec tout le monde. Il montait un cheval à elle, à ce que m'a dit quelqu'un qui était avec moi...

Madeleine, en entendant parler de cette rencontre, qui lui confirmait durement la révélation de tout à l'heure, avait eu un regain de trouble et d'émoi, qui avait obligé le marquis, dont le jeu était de ne rien voir, à changer de conversation par un brusque détour.

Arrivé dans les écuries, Roger intrigua auprès de deux ou trois camarades qui devaient passer avant lui ; il y gagna de pouvoir monter presque immédiatement à cheval. — La bête, indisposée par une longue attente et énervée par les sonneries répétées du cor, qui semblaient autant de provocations, entra tout de suite en défense ; les éperons de Roger, appliqués derrière les sangles avec une vigueur brutale, firent perler des gouttelettes de sang au bout des poils et mirent une parure de rubis aux flancs de l'infortuné Cabochard. Alors, le cheval bondit en avant, renversant, pour pénétrer dans le manège, le gardien de la paix qui en interdisait l'accès aux spectateurs. Une fois dans l'arène, ébloui par le grand jour, furieux des piqûres dont on venait d'infliger l'affront à ses flancs chatouilleux, il se livra à une série de pointes et de gambades qui eussent fait vider les arçons à de très bons cavaliers, mais laissèrent Trémont parfaitement inébranlable. Enchanté de trouver l'emploi de sa mauvaise humeur, le jeune centaure, mordillant sa lèvre, les cuisses collées aux quartiers de la selle, bien assis, jouant des talons et du bras, rossa littéralement son cheval, jusqu'à ce que l'animal eût l'air de demander grâce. Alors seulement, il replaça ses jambes et remit sa main droite sur les rênes, pour se porter en avant. Les applaudissemens éclatèrent. On commençait à trouver a séan ce monotone, et l'on savait gré à ce charmant cavalier de fournir un intermède émouvant. Et puis, tout le monde était séduit

par la bonne mine du jeune homme, par sa hardiesse et par son savoir-faire. Mais quand, ayant voulu mettre sa bête, qu'il croyait calmée, au petit galop, et que celle-ci, après une lançade imprévue, ayant détalé à fond de train vers l'extrémité du manège, comme un sanglier qui prend son parti ou comme un cerf qui débuche, il eut arrêté net cette course intempestive en se renversant brusquement en arrière et en broyant la bouche de l'animal d'un coup de poignet tout-puissant, son succès se tourna en ovation. Avant d'avoir concouru, il avait remporté, sinon le prix du concours, du moins la victoire de la journée; à défaut de la plaque du jury, il était sûr d'avoir le cœur du public.

Trois femmes étaient là, agitées d'émotions diverses, en présence de ce petit triomphe décerné au jeune écuyer pour ses prouesses d'équitation transcendante, — trois femmes, sans compter une mère et une sœur, dont les impressions étaient faciles à deviner; sans compter non plus une foule d'inconnues, qui jetaient leurs cœurs sous les pieds du cheval vaincu, ainsi que, jadis, devaient jeter les leurs, sous les roues du char victorieux, les belles spectatrices des courses antiques et des jeux d'Olympie. La première sentait s'enfoncer plus avant dans son cœur les aiguilles empoisonnées de la jalousie et les dards barbelés du regret, à mesure que l'infidèle semblait s'élever sur le pavois de carton peint de son triomphe d'hippodrome; la seconde se prenait à aimer pour une heure ce joli garçon, dans lequel elle n'avait vu d'abord qu'un jeune dadais, porteur d'une sacoche facile à éventrer, — amour de fille pour un Léotard acclamé; la troisième, enfin, était heureuse tout simplement. Placée du côté opposé à celui où se trouvait Jane, Geneviève n'avait pu voir celle-ci au bras de Roger. M. de Rhèges, en effet, au moment où il cherchait en vain du regard des places vacantes, avait été abordé par son carrossier, lequel, à l'exemple de quelques confrères avisés, profitait de la circonstance pour exposer deux ou trois voitures, et il avait accepté l'offre qui lui était faite d'occuper avec sa fille le siège d'un phaéton sis justement à proximité de l'obstacle le plus intéressant et le plus ardu : deux barres posées à trois mètres l'une de l'autre. Geneviève, tout entière au plaisir de voir briller celui qu'elle aimait, oubliait la rencontre qu'elle avait faite deux ou trois jours auparavant; elle oubliait même certains regards qu'avaient échangés en sa présence Roger et Madeleine, à quelques-unes des réunions d'hiver où elle s'était trouvée en leur compagnie, et qui l'avaient si fort affligée. D'ailleurs, le premier saisissement passé, la rencontre du Bois avait plutôt calmé qu'aggravé ses soucis et sa peine. Elle était trop pure, trop candide, trop vierge d'âme et de corps pour s'élever, ou plutôt pour descendre du premier coup jusqu'à la divination des infirmités du cœur: une femme l'avait effrayée, deux la rassuraient;

elle ne comprenait pas très bien, mais elle se sentait moins loin de Roger, depuis qu'une autre femme que Madeleine avait passé entre elle et lui.

Cabochard venait de franchir le premier obstacle avec une légèreté qui faisait bien augurer du reste. Des murmures flatteurs s'élevaient de toutes parts; tout le monde faisait des vœux pour le cavalier : les femmes, à cause de sa beauté que rehaussait sa hardiesse; les hommes, à cause de sa tenue irréprochable et de sa *monte* vigoureuse.

— Remarquez-vous comme il attaque juste, à deux pieds de l'obstacle?

— Crânement en selle, ce gaillard-là!

La double barre, écueil où était venue se briser la fortune d'un grand nombre de concurrens redoutables, fut passée presque à la volée, en deux bonds, sans une foulée dans l'intervalle.

— Hein! avez-vous vu ça? clamèrent avec admiration les connaisseurs.

— Et, vous avez vu? c'est le cavalier qui a sauté; le cheval n'en voulait pas.

Au second tour, Roger remarqua Geneviève. En arrivant sur la barre, il se rapprochait d'elle et voyait les yeux de la jeune fille fixés sur lui avec un intérêt passionné. C'était, sans doute, l'attrait d'un spectacle nouveau pour elle qui mettait cette jolie flamme dans son regard. Pourtant, si...

— Hop! hop!

Les deux barres furent franchies comme au premier tour, et l'on applaudit à tout rompre. — Oui, si pourtant Geneviève l'aimait? Ce serait bien dommage de ne pouvoir pas la payer de retour, car elle était bien jolie. Il s'en apercevait pour la première fois : le sens de la beauté se développait en lui avec les appétits.

— Ah çà! mais, je deviens stupide, se dit-il en obligeant son cheval à changer de pied, pour lui reposer la jambe, car il le menait très sagement, voilà que j'imagine que toutes les femmes ont l'œil sur moi et qu'elles ne peuvent me voir sans pâmer. Allons, allons! Trémont, mon fils, il faudra soigner ça.

— Hop!

Il passa le mur en bois. Il n'avait plus qu'un tour à faire, et pas une faute ne lui avait été marquée.

« Ce serait dommage tout de même, si elle m'aimait, de ne pouvoir l'aimer!.. Mais Jane me plaît tant! » Et il lança un coup d'œil dans la direction de sa coûteuse conquête. Mais, arrivé en vue de Geneviève, il se reprit à rêver d'amour pur. Les yeux de la jeune fille galopaient toujours avec lui : c'était décidément de l'amour qu'ils dardaient. Un peu distrait, il s'aperçut que son cheval avait

le nez sur la première barre et ne paraissait pas vouloir sauter tout seul; il l'enleva des jambes et de la main avec une extraordinaire vigueur, et l'animal toucha le sol à quelques centimètres de la seconde barre. Mais c'était trop près, et, enlevé encore une fois d'une irrésistible façon, il vint donner en plein des deux genoux dans la poutre, laquelle, par hasard solidement appuyée sur les deux chevilles de fer qui la supportaient, résista, au lieu de glisser et de rouler à terre, comme d'habitude, si bien que cheval et cavalier firent *panache complet*, la bête retombant sur l'homme.

Il y eut un cri général, un de ces cris poignans dans lesquels une foule entière met son angoisse, cri unanime où cependant on entend la femme plus que l'homme. Les cavaliers de service ramassèrent Roger, qui ne donnait plus signe de vie, et, pendant qu'on l'emportait, évidemment fort mal accommodé, on emportait aussi une jeune fille qui s'était évanouie d'émotion, et qui avait failli tomber du haut du phaéton où elle était assise.

IX.

— L'épaule droite luxée, une côte enfoncée, deux ou trois contusions avec ecchymoses, voilà le bilan du jeune homme, — avait dit le chirurgien appelé le premier à donner ses soins au cavalier malheureux. — Et, avait-il ajouté, si, comme il y a tout lieu de l'espérer, aucune lésion interne ne s'est produite, dans trois mois au plus, il sera remis à neuf.

Au bout de six semaines, Roger, entre les mains de sa mère et de sa sœur, avait repris une attitude d'homme bien portant; moyennant qu'il s'abstînt de monter à cheval, de se coucher sur le côté droit et de faire de grands mouvemens de bras, — ce qui n'était pas dans ses habitudes, — il pouvait se considérer comme rétabli. Pendant les six semaines qu'avait duré sa réclusion, les témoignages de sympathie ne lui avaient pas fait défaut, mais il se montra particulièrement touché de la régularité avec laquelle un domestique, inconnu rue de Lille, était venu, chaque matin, prendre de ses nouvelles, sans dire de quelle part il venait. Cette sollicitude de Jane à son endroit lui causa même un de ces attendrissemens auxquels on est surtout sujet quand on relève de maladie, grâce à l'excessive sensibilité de nerfs encore endoloris et à la bienveillance universelle dont vous oignent les joies de la convalescence. — La conséquence de cet attendrissement fut une visite que fit Roger au notaire de la famille de Trémont, visite dont le but avoué était de contracter un emprunt d'un millier de louis sur les revenus à échoir, ceux

échus ayant été absorbés, ainsi que les économies du jeune homme, fruit de sa continence, par les frais d'installation de Versailles et par le don de joyeux avènement versé ès mains de la nouvelle conquête.

Le notaire se montra surpris de cette démarche, à laquelle ne l'avait préparé en aucune manière la vie passée du jeune marquis de Trémont, dont les facultés d'ordre et d'économie avaient même souvent provoqué l'admiration du digne officier ministériel. Néanmoins, il se prêta de bonne grâce à ce qu'on lui demandait, de peur que son jeune client ne fût tenté, pour tenir secrets ses subits déportemens, de s'adresser à quelque usurier classique, détenteur d'oiseaux empaillés, de vieilles médailles ou autres collections rarissimes à faire figurer, parmi l'argent comptant, dans un prêt de cette nature, et ce, pour une valeur un peu supérieure à la réalité, voire à la vraisemblance des choses. Seulement, en vrai notaire de famille, il avertit Mme de Trémont. Celle-ci, après l'avoir remercié, lui dit, sur ce ton moitié aimable, moitié hautain, que les femmes bien nées les plus soucieuses d'affabilité retrouvent aisément dans leurs rapports avec ceux qu'elles considèrent comme leurs inférieurs, surtout quand il s'agit d'affaires d'intérêts les concernant ou concernant quelqu'un des leurs :

— Mon fils est majeur, libre, par conséquent, de dépenser ses revenus et même son capital comme bon lui semble. Je ne pourrais intervenir et user de mon droit de remontrance que si ses prodigalités devenaient notoires et faisaient scandale... Néanmoins, je vous sais gré de m'avoir prévenue, et j'espère que vous voudrez bien, le cas échéant, me tenir au courant des démarches du même genre qu'il pourrait faire par la suite, soit auprès de vous, soit auprès d'autres personnes, si la chose parvenait à vos oreilles. Sa fortune est en terres; il est donc probable qu'il procédera par voie d'emprunt le plus longtemps possible, ne pouvant rien vendre sans que tout le monde soit informé.

Quand le notaire fut parti, la marquise prononça presque à voix haute cette phrase passablement obscure : « Mon Dieu! que Geneviève a donc bien fait de s'évanouir, au moment de la chute de Roger! »

Madeleine était en Bretagne, depuis six semaines; au grand étonnement de ses amis, elle avait quitté Paris en plein mois d'avril, sous prétexte d'affaires graves à régler sans délai. Personne, si l'on excepte Roger et le marquis du Gasc, ne comprit qu'une Parisienne aussi convaincue pût avoir des intérêts campagnards à régler sur place au commencement du printemps. — Souvent la pensée de Roger s'était portée vers celle qu'il avait trahie, — si l'on peut

user d'un aussi gros mot pour caractériser le plus banal des accidens humains. Vingt fois il avait été sur le point de lui écrire, malgré la défense expresse que lui avait faite le médecin de remuer le bras droit. Mais il s'était dit que, non-seulement il aurait bien du mal, physiquement et moralement, à confectionner une épître passable, mais qu'il y aurait manque de délicatesse, presque de probité, à panser, avec des phrases hypocrites et des protestations menteuses, les blessures qu'avait faites son inconstance passée et que, tôt ou tard, devrait rouvrir sa conduite future.

Bien qu'on fût seulement aux premiers jours de juin, Mme de Trémont et sa fille quittèrent Paris pour la Touraine, où elles aimaient à se retrouver avant que le soleil eût roussi les charmilles des Ailettes. Le *Grand Prix*, ce coup de cloche des départs mondains, ne leur semblait pas indispensable à attendre pour regagner les champs, qu'elles tenaient à voir parés encore de leurs attraits blondissans; en vraies *rurales* qu'elles étaient, elles ne comprenaient Paris que comme un pis-aller d'hiver, et c'était déjà bien trop de sacrifier à la mode avril et mai, les deux mois agrestes par excellence.

Roger, guéri ou peu s'en fallait, retourna donc à Versailles, où, privé de cheval jusqu'à nouvel ordre, il se fût mortellement ennuyé, si une charmante femme n'eût consenti à faire deux fois par semaine, à seule fin de le distraire un peu, le trajet assez long de l'avenue du Bois-de-Boulogne à la cité de Louis XIV. — Jane n'aimait pas, en effet, à recevoir chez elle sur le pied d'une intimité complète; elle le faisait le moins possible. En femme de tact, elle comprenait ce que certaines privautés, accordées à des étrangers dans un nid qu'avait capitonné la munificence du baron, eussent eu de désobligeant pour ce *gentleman*, après tout correct et attentionné; en femme pratique aussi, elle trouvait dangereux de donner barre sur elle à ses domestiques, qui, à ce jeu, eussent tout au moins risqué de perdre le respect que leur maîtresse leur avait inculqué bon gré mal gré. — Elle trouva, d'ailleurs, toutes choses en état pour la recevoir et s'accommoda, sans faire plus de façons ni feindre plus de jalousie que n'en comportait une tactique habile, des dispositions prises et des aménagemens établis pour une autre. Roger vit bien encore là l'occasion de quelques scrupules attendris; mais ce sont nuages que dissipe un baiser, et il en reçut tant que son ciel fut vite débarbouillé.

Il y avait dix jours qu'il avait repris gîte dans la maisonnette qu'avait, la première, emparadisée Madeleine, et où Jane tenait, à présent, l'emploi de houri. Il lisait beaucoup, n'ayant rien de mieux à faire, et dormait souvent, un bon somme lui semblant la conclu-

sion normale et le couronnement logique de toute lecture un peu prolongée. — Un soir, après huit heures, il était près de la fenêtre de son fumoir, faisant la moue à un roman de cinq cents pages, genre nouveau, qu'il s'entêtait à finir, bien qu'il se demandât pourquoi l'on y prenait la peine de décrire si minutieusement des cuvettes et des pots de nuit, que tout le monde connaît, hélas! et d'où il se dégage plus d'odeurs suspectes que de poésie. La nuit venait doucement, ménageant ses effets de noir, enveloppant dans le crescendo de ses teintes sombres les arbres et les toits, qu'avait d'abord estompés avec art un lent et mélancolique crépuscule. Il jeta le livre avec impatience, d'abord parce qu'il ne voyait plus clair, ensuite parce que l'auteur, l'introduisant dans une nouvelle chambre à coucher, prétendait lui remettre le nez, pour la dixième fois, dans les eaux de toilette.

— C'est agaçant! se dit-il en se levant pour s'accouder à la fenêtre. On retombe toujours dans la description des faïences utiles. Quels drôles de mobiliers! Il n'y a que des vases. Et quels vases!

Par suite d'un phénomène psychologique des plus naturels, cette lecture d'un livre réaliste le poussait vers la rêverie. Il regarda la rue, toujours morne, déserte, vide, puis le ciel, où semblaient s'enflammer successivement, comme autant de becs de gaz lointains au contact d'un invisible allumoir, les petites étoiles pâles des premières heures du soir. Du ciel, un peu haut pour lui, ses yeux redescendirent vers le pavé, et bientôt sa songerie prit, ainsi qu'il arrive si communément aux méditations masculines, la direction de l'amour, ou plutôt des femmes, ce qui n'est pas identique. Justement, tout au bout, proche de la place de la Cathédrale, une silhouette féminine se mouvait dans la pénombre crépusculaire, semblant remonter la rue avec une paresse indécise, avançant à peine et choisissant les pavés. A coup sûr, cette femme n'était pas pressée; à coup sûr aussi, elle était jeune, élégante, bien faite, jolie. Or, à Versailles, les femmes qui sont tout cela, ne fût-ce qu'en apparence, ne courent pas les rues, surtout les rues de ce quartier, si calme que le silence granitique des hypogées égyptiens peut seul entrer en comparaison avec son recueillement séculaire. Roger la regardait venir de loin, suivant avec intérêt sa marche lente, comme incertaine et troublée, néanmoins rythmée, presque harmonique, à force de grâce, dans son élasticité un peu sautillante. On devinait l'inexpérience de la rue et surtout du mauvais pavé dans les enjambées, tantôt longues, tantôt craintives, de la promeneuse attardée; à mesure qu'elle approchait, il semblait au jeune homme que cette prestance élancée, hautaine et séductrice à la fois,

n'était pas nouvelle pour ses yeux. Mais qui ne connaît cette illusion des rêveries interrompues dont une apparition est venue couper le vol errant, et qui, tout naturellement, se posent, avec leur cortège de types imaginaires ou réels, sur l'être ou sur l'objet qui s'est offert soudain, comme une étape accidentelle, au cours d'un long voyage sans but défini?.. Sans doute, ce n'était là qu'un mannequin sur lequel son imagination venait, malgré lui, de jeter une étoffe connue, en la drapant de plis familiers...

Mais, cette femme, la voilà plus près;.. cette femme, c'est Madeleine!

Eh oui! Madeleine, c'était Madeleine, venue là à son corps défendant, humiliée, furieuse contre elle-même, mais aimante, par conséquent lâche, mûre pour la honte, prête aux compromis.

— Quoi! vous?

— Écoutez, dit-elle, rougissant jusqu'à l'âme et retirant ses mains que Roger voulait baiser, j'ai cédé à un mouvement en apparence bien peu digne de moi, mais que vous devez peut-être plus encore à mon orgueil qu'à l'oubli de ma dignité. J'ai voulu savoir pourquoi vous m'avez trompé, si je suis victime de l'inconstance d'un débauché ou de la faiblesse d'un enfant. Rarement l'idée m'était venue que j'aimerais quelqu'un, mais jamais que ce quelqu'un-là me trahirait.

En parlant, sa contenance s'était raffermie, comme redressée; la confusion faisait place à l'orgueil outragé, et les derniers mots de la phrase furent dits sur un ton altier qui allait bien à cette aristocrate, que la nature, plus encore que les hasards du rang, avait faite pour parler de haut. Roger, dominé par la simplicité fière de cette attitude peu commune, en même temps que par l'éclat d'un regard dont il n'avait connu jusque-là que les caresses et les langueurs, ne chercha aucune des phrases stupides que met au service des infidèles dans l'embarras le fade vocabulaire des amans pris en faute. Il ne tenta aucun de ces plaidoyers ridicules où l'on s'abaisse sans profit, puisque le juge capable de s'y laisser prendre est assez prévenu pour absoudre le criminel, celui-ci fût-il sans défense. Il resta silencieux pendant quelques secondes, puis il reprit les mains de Madeleine et, la regardant en face, sans humilité feinte, comme sans hardiesse déplacée, il lui dit avec beaucoup de douceur :

— Débauché, moi? D'où le serais-je? et depuis quand? Enfant?.. Oui, plutôt. Je vous l'ai dit, et je n'ai pas menti : vous avez été mon premier amour; mais, au risque de n'être pas compris, j'aurai le courage d'ajouter que j'étais trop jeune pour vous aimer sans défaillance. J'ai cédé, non à un caprice des sens, encore moins à une passion violente, mais tout simplement à une immense curio-

sité de la vie, à une irrésistible poussée de mon être vers l'inconnu, vers l'ignoré...

Madeleine sentit que son orgueil allait se noyer dans ses larmes; cette confession de son amant, faite sur un ton caressant et attristé, mais empreinte d'autant de franchise que de regret, résonnait sourdement dans son âme comme un glas funèbre. Il fallait que l'amour fût bien mort au cœur de Roger, pour que le jeune homme osât parler ce simple langage d'une conscience qui se dévoile et d'un coupable qui se juge; il fallait qu'il se fût bien dépris de tout servage pour ne pas préférer quelqu'une de ces protestations banales, d'un emploi si répandu, aux difficultés d'un aveu cruel autant qu'inusité. La jeune femme se raidit, tordit ses lèvres en une moue de dédain et fit mine de se dégager pour sortir. Elle était, à ce moment-là, belle de deux beautés : la sienne et celle de sa douleur, — douleur contenue, masquée, mais visible dans les yeux, que tous les masques laissent à découvert. Il se passa alors quelque chose de complexe dans l'âme de Roger. Il comprit que, si Madeleine franchissait le seuil de sa porte, cet amour, le premier, probablement le plus intense, à coup sûr le plus radieux de sa jeunesse, aurait vécu, que ce pacte charmant, qui avait uni, dans des conditions bien rares, deux cœurs purs pour une œuvre sensuelle, serait à jamais rompu. Et il lui sembla que c'était toute la poésie de son jeune âge qui allait s'enfuir d'un vol blessé par cette porte entr'ouverte; il eut une suprême angoisse, un regret poignant, une vision rapide des joies disparues et des amertumes futures, et, brusquement, il sentit sa tendresse figée se fondre à la chaleur de son rêve. Une sorte de sanglot s'échappa de ses lèvres avec un mot toujours puissant :

— Mais, Madeleine, comprends donc que je t'aime toujours!

Il mit dans cette exclamation toute la grâce de son âge, avec l'inflexion charmeresse de l'amour qui renaît, et Madeleine, venue là pour succomber, abandonna son corps à une étreinte qui la reprit tout entière. — La nuit était descendue complète sur Versailles qui dormait; par la fenêtre, toujours ouverte, il n'entrait que de l'ombre, du silence et de vagues senteurs des bois, venues de loin, par-dessus les toits d'une caserne et les croix d'un cimetière : c'était le calme de la nature qui se repose pour quelques heures, s'ajoutant à l'apaisement éternel d'une cité ensevelie vivante, depuis tantôt cent ans, dans la gloire de ses souvenirs.

Les deux amans ne songeaient plus, l'un à sa trahison, l'autre à sa peine, et peut-être s'aimaient-ils plus, en cet instant de passion meurtrie, d'un côté presque mensongère et de l'autre aveuglée, qu'ils ne s'étaient jamais aimés aux heures récentes, quoique déjà

lointaines, de leurs premiers baisers. L'imagination n'est-elle pas plus riche que le cœur, et qui pourrait affirmer qu'il a plus vécu sa vie que ses rêves? Deux ou trois heures passèrent dans une obscurité que Roger ne songea pas à faire cesser : signe qu'il y avait là pour lui plutôt un songe poétique, sous une forme tangible, qu'une joie réelle et vivante. Il ne demandait à Madeleine que le parfum de ses cheveux, les effluves troublans de son beau corps de blonde, l'énervant contact de sa peau ferme et fraîche, la griserie de son souffle tiède; il n'avait plus besoin de la vue de sa beauté. — Elle s'en alla vers onze heures, un peu trébuchante, au bras de Roger, qui la reconduisit jusqu'auprès de la gare et ne la quitta qu'après s'être assuré que nul curieux n'était là pour les épier.

X.

A force d'esprit de part et d'autre, on arrive quelquefois, — pas souvent, — à faire une espèce d'amitié des reliefs d'un amour qui finit; on peut aussi faire du mépris avec la desserte d'une passion terminée : ce qu'on ne fait jamais, c'est de l'amour avec des restes d'amour. — Le lendemain même de cette soirée d'ivresse impromptu où Madeleine avait cru reconquérir son amant, celui-ci vit arriver Jane, à qui son flair de longue portée faisait avancer d'un jour sa visite. La charmante donzelle trouva que ça sentait la chair fraîche, et en prit texte pour placer une scène de jalousie qu'elle possédait sur le bout du doigt. Roger, pris par les sentimens, se rendit à merci. La scène, d'ailleurs, fut supérieurement jouée; soit que l'éminente artiste eût réellement deviné qu'il se passait quelque chose, soit qu'elle sentît le besoin de frapper un grand coup, elle se départit, ce jour-là, de la sobriété de gestes et d'expansion dont elle affectait volontiers de ne se dépouiller qu'avec ses vêtemens, et elle fut hardiment passionnée dans son attitude et dans son langage. Elle ne recula même pas devant la trivialité des sermens et jura qu'elle aimait Roger pour de bon, c'est-à-dire à la folie. — Pour inconstant et léger qu'il se montrât, Trémont n'en restait pas moins un très brave jeune homme, à l'âme délicate, à la conscience à peine faussée, de sorte qu'il se sentait fortement embarrassé. Il comprenait qu'il lui serait difficile de rompre avec Madeleine, du moins tout de suite, après les gentillesses de la veille; et, d'autre part, il ne pouvait se résoudre à se priver de tout ce que lui promettait la tendresse débordante et désormais indisciplinée d'une femme comme Jane Spring, qui lui plaisait de plus en plus. Enfin, ce charmant garçon avait toutes les peines du monde à accepter l'idée de recevoir dans le même logis les deux femmes qui prétendaient

à la joie de se partager son cœur. Les garder toutes les deux, cela lui paraissait déjà un peu vif; mais les tromper à tour de rôle, sans même changer de place, c'était au-dessus de sa dépravation de fraîche date : cette sorte de promiscuité, à laquelle il les eût ainsi condamnées à leur insu, lui répugnait comme une malpropreté, en même temps que comme une indélicatesse. — Ainsi qu'il arrive le plus habituellement, quand une question de forme se greffe sur une question de fond, la forme l'emporta sur le fond. Roger se résigna à mener de front deux amours, sauf à les loger à part, et voici ce qu'il arrêta, séance tenante, dans son esprit: Madeleine resterait en possession des lieux qui avaient été ornés pour elle; un appartement serait loué à Paris pour les rendez-vous avec Jane. Et, de la sorte, à l'aide d'un procédé très simple, le scrupuleux jeune homme calma les soulèvemens de son honnête et tracassière conscience.

— Voyez-vous, lui dit Jane fort à propos, vous ne m'ôterez pas de l'esprit que vous recevez une femme ici. C'est peut-être celle qui a eu l'étrenne de ce galant mobilier. Vous m'avez dit, il est vrai, que cette personne était morte pour vous, mais il y a des morts qui reviennent dans les maisons et dans les cœurs; c'est peut-être une revenante. Jurez-moi...

— Je vous jure, interrompit Roger, que je ne suis pas de force à abriter deux intrigues sous les mêmes lambris. D'ailleurs, le moment serait mal choisi pour multiplier les occasions de scandale dans une ville ennuyée; on vous a vue entrer ici les quelques fois que vous y êtes venue; la pudeur de mon colonel s'est alarmée, ce qui m'est assez indifférent, mais, la curiosité de mes voisins et de mes camarades étant en éveil, on cherchera certainement à savoir quelle est la personne que je reçois, et il me serait fort pénible de penser que vous êtes à la merci des indiscrétions militaires, les pires qui soient au monde, après, si ce n'est avant les indiscrétions féminines. Si donc vous voulez m'en croire, étant donné surtout que la course est fort longue, au lieu de venir ici, vous me laisserez louer à votre intention un petit appartement pas loin de chez vous, et vous y viendrez souvent, le plus souvent possible, sans grand dérangement ni grands risques.

Jane, qui n'aimait pas le chemin de fer et avait coutume de ménager ses chevaux, accepta avec plaisir l'offre de son amant, — ou de son ami, comme on voudra (il faudrait un troisième mot pour caractériser les relations d'un homme avec une femme qui lui prend son amour et son argent, sans même avoir à faire semblant de lui appartenir). Elle se dit bien que cette nouvelle détermination devait cacher quelque ténébreux dessein, mais la fidélité de Roger lui tenant à

peine plus au cœur que la sienne propre, elle parut trouver cela tout simple et même tout à fait gentil.

Dès le surlendemain, Trémont avait découvert, avenue d'Essling, à deux pas de l'Arc-de-Triomphe, un assez convenable appartement meublé, sis au rez-de-chaussée d'une maison neuve et d'aspect honnête, et, deux jours plus tard, le premier rendez-vous était donné dans cet asile de rencontre, qui avait plus souvent abrité le repos de touristes anglais que les ébats d'un couple amoureux. — La veille au soir, Madeleine s'était rendue à Versailles, où elle avait été très bien reçue et où les choses s'étaient passées, de point en point, comme dans la soirée mémorable où s'était scellé le replâtrage de ses amours.

Vers une heure et demie, Roger arrivait avenue d'Essling, porteur d'un petit paquet soigneusement et coquettement ficelé. Un quart d'heure après, Jane y arrivait à son tour, — à pied, bien que le temps fût maussade : elle prétendait que rien n'est plus compromettant qu'un fiacre pour une femme qui a des chevaux. Quoique, selon son habitude, elle n'eût rien sur elle qui tirât l'œil ni qui autorisât les suppositions encourageantes de la part des quêteurs de femmes ; quoiqu'elle vînt directement de chez elle, n'ayant eu qu'à descendre la moitié de l'avenue du Bois-de-Boulogne et à traverser la place de l'Étoile, elle avait à ses trousses trois messieurs bien mis, qu'elle avait littéralement cueillis sur son passage, au moment où ils sortaient de leurs demeures respectives, ayant aux dents le cigare hygiénique de la digestion. Elle se retourna, avant d'entrer, pour s'assurer qu'elle ne connaissait aucun de ses *suivans*, et, ayant constaté, d'ailleurs, que la maison où elle était attendue n'avait rien de compromettant, elle en franchit le seuil d'un pas tranquille. L'escorte échelonnée s'arrêta ; les galans qui la composaient contemplèrent un instant l'immeuble dont la porte béante venait d'engloutir la sirène qui les avait détournés du droit chemin ; puis, leurs regards déçus se rencontrant, ils eurent un sourire mal réprimé, en se voyant ainsi tous les trois devant ce seuil vide, et ils se résignèrent à se disperser, chacun reprenant philosophiquement sa direction normale.

Pendant ce temps, Roger, plus heureux que ses rivaux de la rue, embrassait Jane à loisir. Celle-ci lui rendait ses caresses avec beaucoup de grâce, tout en lorgnant le petit paquet déposé sur un guéridon.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? dit-elle enfin en se dégageant. De la parfumerie?

Roger défit le cordon de soie bleue qui retenait le papier et mit à découvert un écrin de velours noir, portant en relief sur son couvercle un J et une S d'or enlacés.

Jane ouvrit l'écrin, et, tout habituée qu'elle était aux cadeaux somptueux, elle eut une exclamation admirative des plus spontanées en voyant paraître une éblouissante et mignonne comète, dont le noyau était figuré par un gros diamant et la chevelure par deux ou trois douzaines de petits brillans qui tremblotaient au bout des fils d'argent d'une monture arachnéenne. A en juger par l'éclat des rayons diurnes de cet astre-joyau, ses feux du soir, sur la tête brune qu'il devait orner, étaient destinés à brûler bien des yeux des deux sexes et à blesser bien des cœurs de femme. En deux mots, c'était une comète à ne pas passer inaperçue, et qui valait presque les sept cent cinquante louis qu'elle avait coûté. Roger rougit de plaisir en voyant une lueur de vraie joie et de reconnaissance sincère passer dans le regard de Jane; il était à l'âge où l'on donne sans arrière-pensée et sans regret, où l'on est franchement heureux d'arriver à un rendez-vous les maines pleines et de les vider dans des mains aimées, à l'âge enfin où la satisfaction de se montrer généreux n'est pas gâtée par l'importune idée qu'on achète ce qui perd son prix à être vendu. Car ce n'est pas tout que d'être riche : il faut l'être à temps, et l'argent vient trop tard, quand il vient après qu'est partie la jeunesse. Ce n'est plus alors qu'un faux ami qui vous console moins encore qu'il ne vous déprave, un ornement forcé que l'on promène partout avec soi, qui alourdit et vulgarise tous vos plaisirs, un auxiliaire terrible qui attire à lui toute la gloire de vos succès, vous écrase de son poids et vous rend étranger à vos propres triomphes. Heureux sont ceux qui, comme Roger, ont connu jeunes la richesse!

L'entrevue se prolongea jusqu'à cinq heures.

Trémont, ayant laissé sortir Jane, partit cinq minutes après elle. Il s'arrêta un instant à la porte, clignant les yeux sous la brutalité du grand jour de l'avenue, en homme qui sort d'un lieu sombre et se trouve, sans transition, en pleine lumière. L'offense faite à sa vue par la clarté du dehors, jointe au nuage vaporeux dont son après-midi voluptueuse lui voilait le regard, l'empêcha de voir un landau huit-ressorts dont l'attelage panaché, blanc et alezan brûlé, merveilleux d'aspect, avec des actions assez hautes, quoique allongées et rapides, valait pourtant bien un coup d'œil. L'équipage passait rue de Tilsitt, traversant l'avenue d'Essling; la femme qui était assise dans la voiture se tenait droite, les épaules serrées dans un court mantelet de jais, sans presque se servir de son coussin d'appui. Elle jeta un regard distrait dans l'avenue et eut un mouvement involontaire en apercevant Roger, qui sortait d'une des maisons les plus rapprochées et semblait se demander s'il allait prendre à droite ou à gauche; elle parut une seconde sur le point de faire arrêter, mais, se ravisant presque aussitôt, elle tourna la tête du côté de l'Arc-de-Triomphe. La voiture stoppa avenue de Friedland, devant

un des premiers hôtels. Le valet de pied ayant rapporté à sa maîtresse une réponse négative quant à la présence de la personne qu'elle allait voir, la jeune femme fit remettre sa carte et, néanmoins, descendit. Elle donna l'ordre d'aller l'attendre devant une chapelle située plus bas dans l'avenue et fort aristocratiquement fréquentée. Puis, elle remonta à pied jusqu'à la place de l'Étoile, ayant l'air assez perplexe ; mais, là, prenant son parti, elle s'engagea dans l'avenue d'Essling.

Revenant de faire une visite avenue du Bois-de-Boulogne et allant en faire une autre rue de Tilsitt, Madeleine avait rencontré Jane, qui rentrait à pied chez elle. Bien entendu, elle l'avait reconnue du premier coup d'œil. Sachant ce qu'elle savait et apercevant Roger, cinq minutes plus tard, dans le même quartier, au sortir d'une maison d'où il n'était pas trop invraisemblable que Jane, eu égard à la direction suivie par elle, sortît également, la duchesse ne pouvait guère ne pas s'abandonner à des conjectures pénibles. Elle avait senti une telle piqûre au cœur qu'elle résolut bravement d'éclaircir ses doutes, coûte que coûte. — Il n'y avait personne dans l'avenue; Madeleine entra dans la maison, sans trop savoir ce qu'elle allait demander au concierge, mais cherchant instinctivement son porte-monnaie. Au moment d'adresser la parole à la femme qui gardait la loge, elle se rappela qu'un écriteau jaune était accroché à la porte.

— Vous avez un appartement à louer, madame? (Les appartemens à louer sont d'un secours providentiel dans ces sortes d'enquêtes.)

— Oui,.. c'est-à-dire non ; il est loué depuis deux jours ; il faut même que je retire l'écriteau.

— Ah !.. C'est fâcheux... On m'en avait parlé, et, comme je tiens beaucoup à ce quartier... A quel étage est-il donc?

— Au rez-de-chaussée, la vue sur un jardin; il ne donne pas sur l'avenue.

— Justement ce que je cherche. Quel ennui !.. Et il est loué pour longtemps?

— Ça, madame, je ne pourrais pas vous dire; il est loué au mois. Peut-être que ça durera longtemps, peut-être que ça sera vite fini.

Et la portière, une grosse femme, assez bien nippée, haute en couleur, polie, mais gaillarde, eut un sourire malin.

— Je vais vous dire. C'est un jeune homme qui a loué ça; il n'habite pas. Et dame ! vous comprenez...

Voyant que son interlocutrice rougissait, elle comprit qu'elle s'était trompée. — Pour elle, comme pour beaucoup de ses pareilles,

une femme jeune, élégante, jolie, sortant seule, ayant des cheveux très abondans et tirant plus ou moins sur le roux, ne pouvait être qu'une irrégulière.

— Oh ! mais, reprit-elle, ça n'empêche pas la maison d'être bien habitée; il n'y a que des Anglais et des Américains avec des nichées d'enfans. C'est moi qui loue; le propriétaire ne s'occupe de rien. Mais je tiens beaucoup à n'avoir que des locataires convenables. Seulement, j'ai fait une exception pour ce jeune homme, qui est très comme il faut. Un officier, à ce qu'il paraît, mais un officier riche.

— Pourrais-je voir l'appartement? dit Madeleine après une hésitation, et ne sachant comment s'y prendre pour en arriver à ses fins. S'il me plaisait vraiment, je vous demanderais de me prévenir dans le cas où il deviendrait prochainement vacant.

Elle tira de son porte-monnaie une pièce de vingt francs.

— Tenez, voilà pour la peine que je vais vous donner et pour le service que j'attends de vous. Je ne vous cacherai pas que j'ai un intérêt à venir demeurer dans cette maison...

— Mais, madame, l'appartement n'est plus à louer... Et puis, il n'est pas fait; tout est en désordre...

— N'importe, j'aimerais à le voir. Tenez, voici encore vingt francs. Allons !

La concierge prit une clé accrochée au mur de sa loge, et, comprenant qu'il y avait, sous cette curiosité prodigue, autre chose qu'une question d'appartement, se dirigea, sans résistance, vers le fond de l'allée, où se voyait, en haut de quatre marches, que protégeait sans les orner un tapis d'assez chétif aspect, une porte peinte en rouge avec enca dremens et filets noirs. — C'était bien là l'entrée d'un appartement criminel. Dans un quartier plus central, moins envahi par la vieille Angleterre et la jeune Amérique, cet antre garni, où l'on pouvait pénétrer sans être vu, sans rien demander, sans gravir aucun escalier, au milieu des ombres discrètes d'un fond de couloir, eût été très recherché pour les fêtes intimes de l'adultère, qui tiennent une si grande place dans le programme des plaisirs, à Paris — et ailleurs. Les fenêtres donnaient sur un jardin en contre-haut du sol de l'avenue, un de ces vieux jardins étouffés et comme oubliés entre les hautes murailles blanches des maisons nouvelles dans les quartiers neufs, où des arbres poudreux, efflanqués, agonisent parmi des plantes chlorotiques qui s'affaissent sur un gazon galeux : il n'y manque que le jet d'eau du milieu pour qu'on ait le droit de se croire dans un établissement de bains. — Après une antichambre obscure, un salon quelconque qui, grâce à des substitutions de meubles bien comprises, a perdu quelque chose de sa banalité

navrante, puis la chambre à coucher, pleine de fleurs et bien meublée. Là, Madeleine s'arrêta et eut même un mouvement de recul, qui fut remarqué par la concierge.

— C'est bien, je vois, dit-elle avec effort. Maintenant, madame, ajouta-t-elle en puisant encore dans son porte-monnaie, je vais être tout à fait franche; je suis entrée ici pour vous faire parler. Le nom du jeune homme, de l'officier?

— Oh! madame! fit la concierge en affectant un air scandalisé. Vous rendre service, très bien; mais vendre un locataire!.. D'ailleurs, son nom, je ne le sais pas; il m'a dit qu'il s'appelait M. Roger, mais il a cherché un instant avant de le dire : il y a gros à parier que ce n'est pas vrai. Et puis, est-ce qu'on donne son nom dans un cas pareil? Il m'a dit aussi qu'il était militaire en province et cherchait un pied-à-terre à Paris.

— Merci, dit Madeleine. Je sais ce que je voulais savoir. Tenez, prenez encore ceci.

Touchée de tant de générosité et d'un chagrin si visible, la grosse femme se crut obligée de placer une phrase consolatrice.

— Oh! les hommes, il y a longtemps que je les connais. J'ai été concierge d'une maison meublée où il en venait des masses en bonne fortune, et tous mariés. Allez, madame, ça ne vaut pas cher!

Elle ne parlait pas des femmes, mariées aussi pour la plupart, qui servaient de partenaires à tous ces joyeux sires.

« Ça ne vaut pas cher! » Cette phrase vulgaire bourdonnait aux oreilles de Madeleine, tandis qu'elle remontait l'avenue, cherchant machinalement un fiacre. Et elle l'entendait toujours avec l'accent de mépris convaincu dont l'avait rehaussée la grosse femme, et c'était si bien la phrase qui convenait à l'expression de ses sentimens, que la duchesse, comme la portière, finit par dire : « Ça ne vaut pas cher! » Elle se le dit même tout le long du chemin, descendant les Champs-Élysées dans son fiacre fermé, au milieu des voitures découvertes, au sein de ce bruit de kermesse du Paris de printemps, où semblent s'envoler des échos de fête parmi des gaîtés de foule en liesse. — Elle avait complètement oublié sa voiture, qui l'attendait toujours devant la chapelle de l'avenue Friedland et l'y attendit jusqu'au soir.

XI.

Le 10 juin 1881, Caveçon apporta à son lieutenant, en même temps que le déjeuner du matin, deux lettres, qui, visiblement, n'étaient pas de provenance militaire. L'une des deux enveloppes était de bristol gris, sans armoiries ni chiffre, mais d'apparence

aristocratique; l'autre, de papier glacé couleur vert d'eau, ornée d'un monogramme noir, avec ces mots très optimistes ou prodigieusement immoraux en exergue : *All's well*. Toutes deux portaient la même suscription, en caractères presque identiques, tant les écritures anglaises se ressemblent :

MARQUIS DE TRÉMONT

27 bis, rue Saint-Honoré,

Versailles.

La première lettre était courte. Elle ne contenait que trois lignes, que Roger lut en changeant de couleur :

« Le hasard m'a conduite avenue d'Essling; ce que j'y ai vu et appris m'a ôté toute envie de retourner à Versailles. »

Après avoir médité sur ce billet sans signature plus longuement que ne paraissait le comporter sa parfaite clarté, Roger se décida à ouvrir la seconde lettre, qui, elle, présentait le réjouissant coup d'œil de quatre petites pages gentiment noircies par une écriture distinguée, — si c'est être distinguée pour une écriture que de ressembler à toutes les écritures dites distinguées. Voici le contenu de cette seconde missive, baume plein d'à-propos, qui avait trouvé moyen d'arriver en même temps que le mal à guérir :

« C'est aujourd'hui jeudi et c'est samedi que je dois vous voir; quelle drôle d'idée a le vendredi de se mettre entre nous! Imaginez-vous que je vais être libre pendant trois mois, le baron va voyager. C'est une pure ivresse; je ne résiste pas au désir de vous la faire partager sur l'heure. Car vous voilà associé dans ma pensée à toutes mes joies, à toutes mes vacances surtout. Vous allez me donner ces trois mois. Si vous n'avez pas de congé, nous les passerons à Paris, cela m'est égal. Que de choses d'ailleurs me sont égales à présent qui jadis me préoccupaient! Que d'autres me préoccupent qui me laissaient indifférente! Je vous aime décidément beaucoup, beaucoup... Vous préféreriez peut-être que je vous disse que je vous aime tout simplement, les adverbes ne servant guère qu'à allonger la sauce et à rendre fade un mot par lui-même expressif et d'agréable saveur. Mais voilà! ce mot tout seul me fait peur; il me semble que, faute d'un compagnon qui sous prétexte de l'aider l'écrase, il prend une apparence solennelle, un aspect démesuré et cesse d'être une gentillesse pour devenir une profession de foi. Tout ce qui ressemble à une promesse ou à une menace m'effarouche, du moins lorsqu'il s'agit d'écrire, car l'autre jour, je me suis surprise à vous déclamer de grandes phrases. Donc je vous aime beau-

coup et je ne sais vraiment pas pourquoi je vous envoie cette lettre, devant vous voir après-demain, à moins que ce ne soit précisément pour qu'elle vous le dise, ce qui est assez la fonction d'une lettre d'amour.

« Trois mois de liberté ! L'été dernier, j'aurais songé à m'envoler vers quelque ville d'eau si pareille aubaine m'était échue; cette année, je ne saurais que faire de mes vacances si je n'avais à vous les offrir. Il y a de bien jolies choses à dire sur l'indépendance du corps et le servage du cœur, celui-ci bien doux quand celle-là vous est acquise, mais je crois qu'on les a dites; je vous renvoie aux poètes qui en ont traité.

« Et voilà mon papier rempli sans que j'y aie rien mis, si ce n'est un peu de tendresse dans beaucoup d'encre, pas mal de sottises dans trop de prose, le tout sans grande ponctuation. J'ai pris le plus long pour vous dire que je pense sans cesse à vous et que je m'en chagrine.

« JANE. »

Cette lettre était telle que la pouvait souhaiter Roger; non-seulement elle venait, avec une opportunité sans pareille, apporter une diversion précieuse à de cuisans remords, mais elle éclairait l'avenir d'un gai rayon. — Cet amour gentiment confessé d'une femme légère, qui possédait au suprême degré l'art de se faire prendre au sérieux sans rien sacrifier de la grâce envolée de ses allures professionnelles, semblait au jeune homme le dernier mot de l'enviable dans la galanterie. Il avait réellement assez de l'amour de Madeleine, lequel ne lui avait pas donné tout ce que, conscient ou non, cherche un jeune homme qui *se dérange*. Et il était aise de se dire, — non que ce lui parût une excuse, mais parce que c'était une explication de sa conduite, — que son instinct ne l'avait pas trompé en lui faisant entendre qu'il y avait autre chose, en fait d'amour libre, que ce que lui avait révélé Madeleine, une forme quelconque de sentiment en-deçà, non-seulement du tragique et de l'héroïque, mais du grave et du mélancolique, quoique au-dessus du trivial et du malpropre. — Il avait bien eu, plusieurs fois, depuis son accident, la pensée du mariage, dont Geneviève lui était subitement apparue, au concours hippique, quelques instans avant sa chute, comme l'attrayante personnification. Mais, en tombant avec lui, l'image qu'il avait ainsi trouvée inopinément sur sa route et qu'il emportait toute fraîche, bien neuve et bien fragile encore, s'était brisée. Et, dans le renouveau de la guérison, le flux plus rapide du sang vers la vie en avait entraîné loin les morceaux.

Vivre vingt-quatre heures en tête-à-tête avec une passion qui bouillonne, moussant comme un verre de champagne tout frais versé, ce n'est pas chose agréable ni chose aisée, quand on a l'âge qu'avait Roger, — même après qu'on a déjà bu à pleine coupe. Il se dit que rien ne l'empêchait d'aller, le jour même, remercier Jane de sa lettre; il la verrait une heure chez elle, lui dirait sa joie de l'avoir à lui pour trois mois et ferait avec elle des projets d'été.

A quatre heures, il arriva donc, avenue du Bois-de-Boulogne, devant la grille de l'hôtel, au moment où Rohannet en sortait et s'apprêtait à enjamber la roue de son phaéton.

— Eh! eh! fit le vicomte, il paraît que tu viens souvent.

— Guère plus que toi, très cher.

— Oh! moi, je suis un vieil ami de la maison.

C'était vrai, et Roger le savait. Rohannet, galant en pied de Clémence Holler, une intime de Jane, avait, depuis trois ans, ses entrées chez celle-ci. Néanmoins, ça chiffonnait l'amant de trouver là l'ami; il y a des jours où l'on voit tout en noir, et ce sont précisément ceux où l'on a commencé par voir tout en rose. La suite de la conversation ne fut pas de nature à rasséréner l'horizon brouillé du jeune galant.

— Je viens de m'épancher dans le sein de Jane, reprit le sémillant Armand. J'ai eu des scènes ridicules avec Clémence, et nous avons rompu. La chaîne était vieille, elle se rouillait : elle a cassé.

— Comment! finie, cette union modèle?

— Hélas!

— Bast!.. avec une soudure.

— Non. Mauvais les raccommodages de chaîne; ça coûte cher et ça ne tient pas.

— Ah! diable!

Ils se séparèrent. Roger entra. Venu pour fourrager parmi les roses, il avait déjà une épine dans le doigt. — Jane le reçut dans la petite pièce où on l'avait introduit lors de la première visite qu'il lui avait faite. Elle manifesta son étonnement de le voir.

— Je m'ennuyais tellement là-bas, et votre lettre m'a fait tant de plaisir que je n'ai pas su résister à l'envie de vous voir aujourd'hui. Quelle charmante idée vous avez eue de m'écrire, et quelle idée plus charmante encore a le baron de s'en aller!

— Peste! vous avez pris la balle au bond! Vous êtes empressé, mais très indiscret. N'était-il pas convenu que nous ne nous verrions plus qu'avenue d'Essling?

— Criminellement, oui; mais... amicalement...

— Vous versez dans la subtilité.

— Voyons, ne recevez-vous pas ici vos amis?.. Je viens de rencontrer Rohannet qui sortait de chez vous.

— Ah! vous l'avez rencontré?

— Oui... Et même il m'a raconté sa rupture avec Clémence Holler. Vous devez être prise entre deux feux, confidente des deux désunis...

— Moi?.. Non. Je ne vois plus Clémence.

— Ah! çà, mais la discorde est partout! Vous m'ahurissez. Qu'a-t-il bien pu se passer?

— Rien. Des bêtises. Une jalousie de femme, ou plutôt... tranchons le mot : de grue, dont je ne la croyais pas capable. Et puis, pour tout dire, il y a une espèce de banquier grec dans l'affaire, un homme tout en or qui lui a offert de se laisser gratter par elle...

Roger remarquait avec surprise un changement profond dans le ton et dans les manières de Jane. Non-seulement elle lui semblait notablement moins tendre qu'il ne s'y attendait et que ne l'avait annoncé la lettre reçue le matin même, mais cette façon de juger Clémence et de divulguer le dessous des cartes galantes de son ex-amie contrastait bizarrement avec les dehors de quasi-respectabilité qu'elle affectait à son ordinaire. Certes, elle était, dans l'intimité, coutumière des expressions hardies, mais jamais elle ne se laissait aller à parler *métier* avec ou devant les hommes. Légèrement décontenancé, Roger voulut néanmoins revenir à la lettre. Il s'assit sur une sorte de divan très bas où Jane était à demi étendue.

— Avouez, dit-il, qu'hier, quand vous m'avez écrit, vous étiez d'humeur plus amoureuse qu'aujourd'hui.

— Peut-être. Il passe tant de choses, en vingt-quatre heures, dans la tête d'une femme! Il s'en passe tant aussi dans sa vie!

— Rien ne m'autorise à vous demander ce qui s'est passé dans la vôtre, mais je puis bien, après la lettre que vous m'avez écrite, m'étonner un peu qu'il ne reste déjà plus rien de l'affection que vous m'y témoigniez.

Il dit cela avec un mélange de gravité et de douceur qui donnait infiniment de charme et de puissance à sa mâle beauté; son regard interrogeait, ayant une nuance de prière qui n'allait pas jusqu'à l'expression suppliante; il ne faisait aucun de ces gestes gauches de jeune homme fasciné, qui ressemblent aux battemens d'ailes d'une alouette prise au miroir, et, quelque inexpérimenté et dominé qu'il fût, il restait à peu près digne en présence d'une femme qui le tenait pourtant sur ses gluaux. — Jane paraissait embarrassée, le contemplant avec une bienveillance évidente, mais désemparée; on eût dit qu'elle ne savait plus que faire de sa capture.

— Voyons, Jane, dit Roger en passant son bras autour de la

taille de sa brune et capricieuse interlocutrice, vous m'aimez bien un peu? Soyez tranquille, je n'apporterai dans votre vie, que vous avez faite et que vous voulez garder calme et facile, ni trouble importun, ni indiscrète passion. Ce qui me plaît surtout en vous, c'est votre art à concilier toutes les séductions délicates d'une femme achevée avec le mordant d'un esprit sceptique, la distinction d'une mondaine avec l'audace et le franc-parler d'une indépendante. Croyez-vous que j'irais, en vous ennuyant de platitudes romanesques, de soins envahissans ou de ridicules ardeurs, risquer de me faire chasser ou m'exposer à choir dans une liaison filandreuse du genre de celles que je redoute? Donnez-moi un petit morceau de votre cœur et un petit coin de votre vie sans craindre que, mis en goût, je n'empiète sur les terrains réservés.

— Ce que vous dites est charmant à dire et à entendre, mon cher... enfant, fit Jane en donnant à Roger sur la joue une petite tape amicale et protectrice. Mais, reprit-elle, si nous signions un contrat dans les termes que vous venez d'indiquer, il aurait le sort commun à tous les contrats du même genre : au bout de deux ou trois mois, plus ou moins, nous y introduirions des clauses qui le mettraient à néant.

— Si c'était d'un commun accord, dit Roger, quel mal y verriez-vous?

Jane fit attendre sa réponse, comme cherchant ses mots, et, de fait, elle les cherchait.

— Vous ne comprenez donc pas, se décida-t-elle à dire, que l'amour n'est pas fait pour moi?.. Si je vous aimais, et j'étais presque en train de vous aimer, je vous donnerais le droit d'être jaloux. Croyez-moi, être l'amant en second et jaloux d'une femme entretenue, c'est jouer un rôle désagréable et aussi dangereux. Car, une fois lancé, on ne s'arrête plus; on veut avoir à soi tout entière la femme qui ne vous a cédé que la moitié d'elle-même, on veut acheter l'autre moitié, on s'endette, on se ruine, on se ridiculise et on s'avilit. Je vais vous parler avec une franchise qui est dans mon caractère, mais dont je n'ai jamais eu l'occasion ou l'envie de faire l'usage que j'en vais faire. Je vous ai bien accueilli, parce que vous me plaisiez et que vous étiez assez riche pour faire quelque temps figure dans ce personnage d'amant de cœur que comportent toutes les comédies galantes du monde auquel j'appartiens, sinon par mon genre, du moins par ma vie. Vous trouvant plus de générosité vraie, plus de délicatesse et plus de cœur que je n'étais accoutumée à en rencontrer chez mes adorateurs titulaires ou suppléans, je me suis senti envahir par une sympathie réelle, dont ma lettre d'avant-hier était l'expression plus sincère encore que vous

ne l'avez cru. Mais j'ai réfléchi. Vous en êtes à vos premiers pas dans la voie où vous m'avez rencontrée; au train dont vous allez, vous auriez très vite mangé votre fortune, et vous feriez la chose avec sentiment, ce qui serait dommage. Je suis fort riche, je n'ai donc pas besoin de votre argent, et pourtant je ne suis pas très sûre d'être capable de ne pas le prendre si vous me l'offriez. Or il ne vous conviendrait pas, tel que je vous connais, de ne pas me l'offrir, et je vous en félicite. Eh bien! tout cela étant, j'aime mieux que nous en restions là. Il me plaît de vous crier casse-cou à votre entrée dans la carrière; ce rôle d'avertisseur charitable, de divinité tutélaire a pour moi la saveur d'une nouveauté. *La Dame aux Camélias* est morte depuis longtemps, et je ne me soucie nullement de la faire revivre sous mes traits; mais je puis, mes moyens me le permettent, donner un bon conseil à un jeune homme qui m'agrée. Faites-vous aimer par des femmes de votre monde; il n'en manque pas qui vous feront bon visage; ça vous coûtera moins cher que chez nous, et, si ce n'est pas tout à fait la même marchandise, croyez-moi, vous ne perdrez pas au change. Ou bien, alors, débarrassez-vous de la note sentimentale que vous avez dans la voix, soyez franchement dépravé... et revenez me voir : je vous croquerai sans scrupules.

Elle se leva en riant et tendit les mains à Roger avec un geste bon enfant. Lui la regardait, franchement ébaubi. Il cherchait une explication à ce revirement si brusque. Le ton qu'avait pris Jane, et qui était évidemment sincère, au moins pour moitié, l'empêchait de rattacher cette homélie enjouée, mais inattendue, à un plan machiavélique de femme de génie; d'un autre côté, cette démangeaison de le convertir aux amours mondaines et ce désir de l'écarter venant à coïncider avec la visite récente de Rohannet, lui donnaient fort à penser. Il se disait que le vicomte devait être pour quelque chose dans cette saute de vent qui rejetait sa barque à la côte, mais c'était en vain qu'il se fouillait la cervelle pour trouver une interprétation plausible à cet imbroglio. Il se rappelait que le plus gentil des Armand et des vicomtes s'était défendu d'avoir avec Jane Spring des relations autres que celles que comporte l'amitié la plus pure. Rohannet ne lui avait-il pas dit à lui-même, en effet, « qu'il n'y touchait pas, » et n'avait-il pas ajouté : « A ton service? » Et, depuis, n'avait-il pas su que son ami Trémont, donnant avec zèle dans le panneau tendu à sa chasteté présumée, était devenu l'amant de Jane ou quelque chose d'approchant? Les deux jeunes gens, il est vrai, s'étaient peu vus, grâce à l'accident de Roger, depuis la consommation de cet hymen pour rire, et rien de formel n'avait été dit par Trémont à Rohannet, mais celui-ci ne

pouvait guère ignorer un bonheur dont il s'était fait un peu l'artisan. Comment supposer, dès lors, qu'il eût attendu d'avoir deux amis à trahir pour pénétrer plus avant dans l'intimité d'une femme dont l'accès lui était facile depuis longtemps? Roger voulut en avoir le cœur net.

— Dites-moi, Jane, est-ce que Rohannet ne serait pas pour quelque chose dans ma disgrâce?

— Bon! vous allez m'accuser, comme Clémence, de dire trop volontiers : Les amis de nos amans et les amans de nos amies sont nos amans.

— Dame! vous m'écrivez, après notre dernière entrevue, une lettre, je ne dirai pas brûlante, mais aimable tout au moins; j'accours : vous me faites un accueil à la glace, et il se trouve que Rohannet sort d'ici. Il est permis de rattacher cette contradiction à cette visite, d'autant plus que le récent veuvage du bon apôtre rend son cœur et ses rentes disponibles; or, de son propre aveu, vous êtes, avec feu Clémence, une des seules femmes qui méritent qu'on se loge à leur enseigne.

Jane ne put, quoique son aplomb en eût vu bien d'autres sans être ébranlé, cacher un léger embarras.

— Et en quoi, je vous prie, dit-elle, serais-je tenue de vous congédier pour prendre un nouvel amant? Ayant déjà le baron, si je prenais le vicomte, serait-ce une raison pour vous lâcher, vous, marquis, qui avez si bonne envie que je vous garde dans mes rets? Allons, mon cher, vous êtes naïf jusque dans votre scepticisme. Croyez-m'en sur parole, j'ai été mue par un sentiment tout désintéressé en vous engageant à porter ailleurs votre encens et... vos feux. Et la preuve, c'est que, s'il vous convient de ne pas vous retirer, tout en gardant la conviction que vous serez la seconde ou la troisième personne d'une trinité d'amans, vous êtes libre; je ne vous renvoie pas.

Roger ne savait trop que penser, mais, à quelque idée qu'il s'arrêtât, il comprenait que c'était fini. Pour ne paraître ni trop jeune ni trop dupe, il affecta de prendre la chose gaîment, et il couvrit sa retraite par une phrase impertinente ponctuée d'un baiser sur le poignet.

— Allons! dit-il, je vois que, pour vous plaire longtemps, il faut plus de vice et plus d'argent que vous ne m'en prêtez sur la mine. Au revoir!

Trémont était, au fond, plus marri de l'aventure qu'il ne l'avait laissé voir et ne se l'avouait à lui-même. Il avait, il est vrai, pour se consoler, la pensée que les femmes les plus séduisantes et les plus exceptionnelles de cet aimable milieu ne gagnent décidé-

ment rien à se montrer telles qu'elles sont en réalité, mais il n'en ressentait pas moins l'amertume qui doit nécessairement faire grimacer tout homme naguère à la tête de deux maîtresses agréables et qui voit tout à coup son cœur logé à la belle étoile. Et puis, bien qu'il n'y eût entre Rohannet et lui qu'une de ces amitiés de gens du monde tenant tout entières dans une petite poignée de main, il éprouvait du dégoût à se dire que son ami, qui était en même temps celui du baron, devait avoir une singulière façon de « ne pas y toucher. » — Il n'avait pas encore assez vécu pour savoir que, si ces choses-là s'avouent le moins possible entre gens bien élevés, elles se font partout très couramment.

Jane, restée seule, avait eu un court accès de mélancolie.

— Il me plaisait, ce petit marquis, s'était-elle dit, mais Armand a quatre-vingt mille livres de rentes et il est tenu à des ménagemens envers le baron. Quant à les garder tous les trois, c'était difficile, Armand sachant que Roger avait un pied chez moi. Ça aurait tout gâté... Et puis, c'est bien assez de deux; trois, ça porte malheur et ça embrouille. Bah! tant pis! Gentil tout de même, ce petit Trémont... Pas encore homme, poli, affectueux... Ma foi! si ça peut le dégoûter des femmes entretenues, c'est un joli service que je lui aurai rendu. Seulement, ce bêta d'Armand aurait bien pu me faire ses ouvertures deux jours plus tôt, je n'aurais pas achevé de monter la tête au petit avec ma lettre.

Il était plus de cinq heures. Tout Paris allait au Bois. Roger ne savait que faire. Il lui vint à l'idée qu'il devait une visite à la princesse Riva, qui recevait le vendredi. C'était, d'ailleurs, une des physionomies feminines sur lesquelles s'était le plus volontiers posé son regard et peut-être son désir. — Il s'achemina donc vers le quai d'Orsay, l'air méditatif et ennuyé.

Il pensait un peu à Madeleine, beaucoup à Jane et passablement à Geneviève. Car, chez les hommes, les déceptions du cœur sont la source la plus habituelle des rêveries matrimoniales. Un homme ne songe guère au mariage, tant que le célibat lui réussit ou l'amuse; viennent, au contraire, les tribulations, les désenchantemens, les accrocs de la vie de garçon, vite il y rêve. Tout le monde sait cela, et cela n'empêche personne de se marier, — pas même les femmes. — Quoi qu'il en soit, le souvenir de Jane l'emportait encore sur l'image de Geneviève.

HENRY RABUSSON.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

SITUATION ÉCONOMIQUE

DE L'ALSACE

Études statistiques sur l'industrie de l'Alsace, par Ch. Grad, député au Reichstag, 2 vol. in-8°; 1879-1880.

L'Alsace! qui donc y songe encore en France? Qui donc y songe, sinon les Alsaciens eux-mêmes, qui portent toujours dans leur cœur le deuil de leur patrie, qui ne peuvent entendre prononcer son nom sans sentir leurs paupières s'humecter? Les sentimens qu'ils éprouvent pour ceux que la fortune des armes a faits leurs maîtres n'ont pas changé et ne sont un mystère pour personne; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au lendemain de la conquête, alors que M. Teutsch a lancé du haut de la tribune du Reichstag, au nom de ses compatriotes, la véhémente protestation qui a posé devant l'Europe la question alsacienne et qui, quoi qu'on fasse, est devenue un document dont la diplomatie ne peut faire abstraction. Ils sont ce qu'ils étaient quand M. le pasteur Lichtenberger, dans la chaire de Saint-Nicolas, à Strasbourg, s'en est fait l'interprète en face de l'état-major prussien venu pour l'entendre, dans des termes qu'il faut reproduire : « Violemment arrachés à notre patrie, s'écriait-il, à la suite d'événemens que nul n'a pu prévoir, placés soudain sous un régime si nouveau avec un horizon et des perspectives si inattendues, il nous semble vraiment être dans l'exil... Nous ne cesserons dans nos consciences de protester en faveur du droit contre l'injustice, ne fût-ce que pour en rendre le retour plus difficile; nous ne cesserons du fond de nos cœurs d'être fidèles à notre patrie véritable avec le regret douloureux d'en être séparés, et nous le

ferons doublement, comme hommes et comme chrétiens, car il est temps enfin de montrer que l'évangile ne se fait pas complice de la violence et qu'il ne prêche pas, en face des triomphes de la force, une soumission qui ne serait que de la complaisance ou de la lâcheté... »

Les Allemands ont conquis le pays, ils n'ont pas conquis les âmes. Les Alsaciens le prouvent par leurs actes plus encore que par leurs paroles. Les uns, pour rester Français, ont quitté le sol qui les avait vus naître et sont devenus des étrangers dans leur propre pays. Industriels, avocats, professeurs, médecins, ils ont rompu avec leurs habitudes, brisé leurs liens de famille, abandonné leurs affaires et recommencé une nouvelle carrière plutôt que de paraître accepter une domination qui leur est odieuse. Les autres, plus méritans peut-être, sont restés sur place; ils ont consenti à subir le contact des vainqueurs, à se laisser arracher jusqu'à leur langue pour conserver en Alsace l'élément français que l'invasion germanique menace d'étouffer, pour défendre les intérêts de la province et pour porter jusque dans les conseils de l'Empire leur protestation contre la violence et l'arbitraire. Quoi encore de plus simplement héroïque que la conduite de ceux qui, retenus sur le sol natal par la nécessité de pourvoir aux besoins de leur famille, lorsque l'heure arrive pour leurs fils d'entrer au service, les envoient au-delà de la frontière pour ne pas les voir incorporer dans l'armée allemande? Ils savent qu'en agissant ainsi ils seront condamnés à une forte amende, qu'ils se séparent de leurs enfans pendant de longues années, qu'ils mourront peut-être sans que ceux-ci viennent leur fermer les yeux. Ils n'hésitent pas cependant parce qu'ils veulent donner à leur ancienne patrie ce gage suprême de leur attachement. Pour ne pas faire retentir le monde de leurs lamentations, les Alsaciens sont-ils moins dignes d'intérêt que les peuples pour lesquels la France a gaspillé son or et son sang? S'il reste à celle-ci des témoignages de sympathie à donner après ceux qu'elle a prodigués aux opprimés des deux mondes, qu'elle les garde pour ses anciens sujets, qui, eux du moins, lui en auront quelque reconnaissance.

Lorsqu'on parle de l'Alsace, c'est toujours au point de vue français qu'on se place; mais peu de personnes connaissent la situation que la conquête a faite à cette malheureuse province; et nous ne voulons pas parler ici de la question de sentiment, mais de la situation matérielle qui, pour le grand nombre, est de beaucoup la plus importante. Si l'on veut s'en rendre compte, il faut lire l'ouvrage que M. Grad vient de publier sous le titre : *Études statistiques sur l'industrie de l'Alsace*, dans lequel il nous montre ce que celle-ci était sous le régime français et ce qu'elle est sur le point de devenir

sous le régime allemand. M. Grad est, parmi les députés de l'Alsace au Reichstag, un de ceux qui ont pris leur mission le plus à cœur. Toujours sur la brèche quand l'intérêt de son pays est en cause, il ne cesse de protester contre l'arbitraire auquel il est soumis et de réclamer les mesures qui peuvent améliorer sa situation. C'est avec cette pensée patriotique, et sur la demande même des autorités allemandes, qu'il a écrit son livre. Il n'y a apporté aucun parti-pris et s'est abstenu avec soin de toute récrimination; il s'est borné à une description de l'Alsace et des industries qui en faisaient la richesse en s'appuyant sur des chiffres officiels, dont l'éloquence ne laisse rien à désirer, et si, dans plus d'une page, il laisse percer le regret des jours passés, il l'exprime avec une profonde tristesse, mais sans aucune acrimonie. Ce livre fait non-seulement connaître ce que la France a perdu avec cette province, mais aussi ce qu'a perdu celle-ci en cessant d'être française. Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt d'en donner une idée aux lecteurs de la *Revue*.

I.

Si d'un des points culminans du versant oriental de la chaîne des Vosges et tournant le dos à l'arête principale, vous promenez vos regards autour de vous, vous apercevez d'abord à vos pieds les cimes boisées des montagnes qui se succèdent comme les vagues de la mer qu'une forte brise fait moutonner; un peu plus loin, vers l'est, apparaissent des coteaux plantés de vignes, au milieu desquelles pointe parfois le clocher de quelque bourg caché dans un repli de terrain; puis au-delà, une plaine unie comme un lac, couverte, suivant les cultures, de taches vertes ou jaunes, parsemée de villages et bordée par le Rhin qui déroule son ruban d'argent sur notre ancienne frontière. Au-delà du fleuve, les montagnes de la Forêt-Noire estompent sur le ciel leurs contours indécis; à gauche, dans la brume, la cathédrale de Strasbourg projette son aiguille élancée, tandis que bien loin, sur la droite, les cimes neigeuses de l'Oberland bernois et du Mont-Blanc profilent leur silhouette sur l'horizon. C'est l'Alsace que vous avez devant vous! Elle forme un rectangle de 200 kilomètres de long sur 40 de large, qui comprend la plaine située entre le Rhin et les Vosges, depuis Belfort jusqu'à Wissembourg, ainsi que les rameaux qui se détachent de la chaîne principale. Ces rameaux courent perpendiculairement au fleuve en formant des vallées qui s'évasent à mesure que les montagnes elles-mêmes diminuent de hauteur.

La plaine qui est absolument unie, et de quelques mètres seule-

ment au-dessus du niveau du Rhin, est arrosée dans presque toute sa longueur par la rivière de l'Ill, qui, prenant sa source dans le Jura, coule parallèlement au fleuve, dans lequel elle se jette près de Strasbourg, après avoir reçu dans sa course les eaux des rivières qui débouchent des vallées latérales. Le sol de la plaine est formé de limon, de sable ou de graviers déposés, soit par le Rhin lorsqu'il coulait à pleins bords entre les deux chaînes des Vosges et de la Forêt-Noire, soit par ses affluens, alors qu'alimentés par les glaciers ils roulaient dans leurs eaux les matières arrachées des montagnes. Lorsque le gravier domine, le sol est aride et couvert de bois, mais partout où il est composé de limon ou *lehm rhénan*, il est très fertile et produit des céréales, du maïs, des choux, du tabac, toutes plantes qui dénotent une végétation vigoureuse et une culture perfectionnée.

Entre la plaine et la montagne s'étend une zone de collines d'une largeur variable qui les relie l'une à l'autre. Ces collines, dont la hauteur varie de 300 à 400 mètres, sont formées de dépôts tertiaires alternant parfois avec les couches de grès, de calcaire jurassique ou de trias. Elles sont le plus souvent couvertes de vignobles cultivés avec soin et dont les produits peuvent rivaliser avec ceux de la rive droite au Rhin.

La zone montagneuse comprend la partie orientale de la chaîne des Vosges et de ses ramifications; elle est de formation granitique dans la partie centrale, où se trouve le point culminant, le Ballon de Guebwiller, qui atteint l'altitude de 1,400 mètres, et passe au grès vers le Nord, où les montagnes s'abaissent avant de se relier à celles du Hundsruck et du Palatinat. Les vallées, évasées vers la plaine, se retrécissent à mesure qu'on les remonte; les pentes deviennent plus abruptes, les champs cultivés font place d'abord aux prairies, puis aux forêts de hêtres et de sapins qui tapissent les flancs des montagnes, dont les sommets arrondis, souvent dénudés, sont parfois couronnés par les ruines de quelque vieux château féodal.

Plaine, coteaux et montagnes, voilà l'Alsace, dont la population varie avec chacune de ces zones. Dense et accumulée en nombreux centres dans la plaine et à l'orifice des vallées, elle se groupe en villages épars au milieu des vignobles et s'égrène en fermes isolées dans les montagnes. Sans vouloir remonter aux origines, nous nous bornerons à dire que l'Alsace, habitée alors par des tribus celtiques ou germaines, fut conquise par les Romains et incorporée aux provinces gauloises soumises à leur domination; qu'envahie par les Francs, puis par les Huns, elle fit partie de l'empire de Charlemagne; qu'après la mort de celui-ci, placée sur les confins des deux royaumes, elle a été le théâtre des luttes de ses successeurs et subit des for-

tunes diverses; qu'elle a été ensuite divisée et morcelée en un grand nombre de principautés à peu près indépendantes et qu'à proprement parler, ce n'est que depuis sa réunion à la France que ses élémens se sont groupés et qu'elle est née à la vie politique (1). A partir du jour où la proclamation des droits de l'homme a jeté les bases de la société moderne, l'Alsace se sent indissolublement liée à ce pays, elle prend part à toutes ses luttes; le sang de ses fils coule à flots sur les champs de bataille, et les généraux qu'elle a enfantés entrent en vainqueurs dans toutes les villes de l'Allemagne dans laquelle ils ne reconnaissent pas leur patrie. Ce n'est pas dans la poussière des parchemins qu'il faut chercher pour un peuple les titres de son existence, ce n'est pas par des argumens de procureur qu'on prouve sa nationalité, c'est en voyant quelles sont ses aspirations et ses sympathies. Pour l'Alsace, la réponse n'a jamais été douteuse, et à toutes les époques de son histoire, elle a montré son aversion pour la domination allemande.

Le dernier recensement fait sous le régime français, celui de 1866, portait à 1,119,255 habitans la population des deux départemens du Haut et du Bas-Rhin, soit 129 par kilomètre carré, dont 833,000 catholiques, 250,000 protestans de divers cultes, et 36,000 israélites. Au point de vue économique, on comptait 498,000 agriculteurs, 450,000 individus vivant, à des titres divers, de l'industrie, le surplus appartenant au commerce, à l'armée, ou aux professions libérales. Depuis l'annexion, les circonscriptions ont été modifiées. 159,740 Alsaciens-Lorrains ont opté pour la nationalité française et ont dû quitter leurs foyers, où ils ont été remplacés en partie par des Allemands. C'est le nombre des hommes de 20 à 25 ans qui a surtout diminué parce que l'émigration en est continue. Sur 111,152 jeunes gens qui, de 1871 à 1874, avaient été appelés; 27,000 seulement se sont présentés et 10,000 ont été jugés aptes au service, les autres avaient émigré ou étaient atteints d'infirmités; aussi le nombre des mariages, comparé à ce qu'il était jadis, a-t-il été sensiblement réduit.

Cette population, par suite des invasions auxquelles le pays a été exposé, est très mélangée; mais, prise dans son ensemble, la race germanique paraît prédominer dans la plaine, la race celte dans la montagne. Les habitans de la plaine, dont le type d'ailleurs est loin d'être uniforme, ont la tête plus courte et plus large, les pommettes

(1) Bien avant sa réunion définitive à la France, l'Alsace avait avec celle-ci des rapports continus, comme le témoigne l'ouvrage que viennent de publier MM. de Bouteiller et Hepp : *Correspondance politique adressée au magistrat de Strasbourg par ses agens à Metz* (1594-1683). Paris, Berger-Levrault, 1882. — Voyez aussi *Strasbourg pendant la révolution*, par E. Seinguerlet. 1 vol. Berger-Levrault, 1881.

plus avancées que ceux de la montagne; ceux du Bas-Rhin sont plus grands, plus pacifiques que ceux du Haut-Rhin, dont le langage devient plus dur, les mœurs plus rudes et le caractère plus énergique à mesure qu'on se rapproche de la Suisse; ils diffèrent beaucoup les uns et les autres des Allemands du duché de Bade, qui sont blonds avec des yeux bleus. Plus remuans, plus actifs que ces derniers, les Alsaciens descendent des Francs qui se vantaient déjà de mieux aimer la liberté que les autres tribus germaniques. Dans les villes comme Strasbourg et Mulhouse, le mélange de sang étranger a sensiblement altéré le type primitif; mais ce qui fait le caractère d'un peuple, ce n'est pas seulement la race, c'est aussi le milieu; aussi ce caractère est-il à peu près partout le même. Doué d'un grand esprit d'indépendance, ne se considérant comme l'inférieur de personne, l'Alsacien a l'amour de la justice et de l'égalité; il respecte la loi en tant qu'elle consacre le droit, et l'autorité en tant qu'elle ne couvre pas l'arbitraire. Froid et réservé, il ne parle que quand il a quelque chose à dire, et n'agit que quand il a quelque chose à faire. Un peu terre à terre, il ne se laisse pas emporter par son imagination, et son bon sens légèrement narquois fait rapidement justice aussi bien des rodomontades méridionales que des quintessences philosophiques d'outre-Rhin. Les ouvriers eux-mêmes n'ont pas l'esprit révolutionnaire, ils ne lâchent pas facilement la proie pour l'ombre et ne se soucient pas de jouer le rôle de marionnettes entre les mains invisibles qui tirent les ficelles.

C'est à cet esprit d'indépendance et d'examen qu'il faut attribuer en partie le succès de la réforme en Alsace; mais ce succès n'a pas été comme dans d'autres provinces une cause de persécutions. Les catholiques et les protestans vivent côte à côte dans les meilleurs termes, unis par les mêmes intérêts, souvent par des liens de famille, et partagent parfois le même temple pour rendre au Dieu de lumière, chacun à sa manière, les hommages qui lui sont dus. Moins intime est l'union avec les juifs, bien que ceux-ci aussi soient mêlés à la vie commune, où, sauf d'honorables exceptions, ils jouent le rôle d'actifs et souvent peu scrupuleux intermédiaires. A l'affût de toutes les affaires, au courant de tous les besoins, ils s'interposent dans toutes les transactions en y prélevant leur profit. Ils avancent des fonds au paysan qui veut s'arrondir, et quand, après deux ou trois renouvellemens onéreux, celui-ci est dans l'impossibilité de les rembourser, ils le font exproprier, rachètent la terre à vil prix et la revendent ensuite le plus cher qu'ils peuvent. C'est à cette manière de comprendre le crédit agricole que bien des fortunes doivent leur naissance. La nature de leur commerce, qui spécule sur les malheurs privés, les fait tenir en suspicion, et les expose, dans les mo-

mens d'effervescence, à des violences dont du reste ils ne gardent pas rancune. Ils laissent passer la bourrasque, secouent les oreilles et recommencent bientôt leur œuvre ténébreuse.

Laborieuse et énergique, la population de l'Alsace a réussi à faire de ce pays l'un des plus prospères du monde. Sauf dans la montagne, il n'y existe pas de fermes isolées; les habitans, forcés de se défendre contre les dévastations des gens de guerre, se sont de bonne heure groupés en hameaux et en villages, dont beaucoup conservent encore les vieilles murailles qui les protégeaient autrefois. Cette distribution, nuisible aux opérations agricoles, n'empêche pas cependant que la culture, surtout dans le Bas-Rhin, n'y soit très avancée. La propriété y est extrêmement morcelée, puisque ce département ne compte pas moins de deux millions de parcelles, dont beaucoup n'ont que quelques ares d'étendue; mais aucune d'elles n'est laissée inculte. Les landes et les pâtis, si nombreux sur d'autres points de la France, ont complètement disparu; et le sol, grâce au labeur des habitans, est porté à son maximum de production; aussi le prix des terres, comme celui des locations, y est-il fort élevé. Outre les céréales, la plaine d'Alsace produit des plantes industrielles, la garance, le pavot, le colza, le lin, le chanvre, le tabac, le houblon; toutes cultures qui sont très productives. Le colza et le pavot rendent en moyenne de 500 à 600 francs par hectare, le chanvre et le lin environ 1,600 francs, le houblon et le tabac (1) plus de 2,000 francs. Les produits animaux ne répondent pas à ceux de la terre. Le bétail est insuffisant et peu perfectionné; la race bovine, qui compte 300,000 têtes, est petite et mal conformée; la race chevaline représentée par 78,000 sujets, est sans aucune distinction; quant à la race ovine, elle ne dépasse pas 96,000 têtes, l'extrême division de la propriété faisant obstacle à son développement.

L'enquête agricole, faite en 1866 par MM. Lefebure et Tisserand, porte à 195,000,000 de francs le total de la production agricole de l'Alsace, dont 148,000,000 de francs pour les produits végétaux et 47,000,000 de francs pour les produits animaux. Ces chiffres représentent un rendement brut de 223 francs par hectare, c'est-à-dire supérieur au rendement moyen de l'Angleterre elle-même, qui n'est que de 147 francs. Bien que le revenu net y soit moindre que dans ce dernier pays, à cause de la main-d'œuvre qu'entraîne le morcellement de la propriété et que réclame la culture industrielle, la situation prise dans son ensemble est préférable en

(1) En 1866, la culture du tabac s'étendait sur 3,629 hectares; elle produisait 8,185,000 kilogrammes de feuilles valant 5,095,000 francs. Par suite de l'annexion à l'Allemagne et de la suppression du monopole, la culture est réduite aujourd'hui à 2,400 hectares.

Alsace, parce qu'un plus grand nombre de personnes y vivent du produit de la terre.

Quiconque, dit M. Grad, dans l'ouvrage auquel j'ai emprunté la plupart des chiffres qui précèdent, voudrait avoir une idée juste de l'exploitation agricole de la plaine, devrait visiter le Kochersberg. C'est un canton situé au nord-ouest de Strasbourg, que sa fertilité fait appeler le grenier de l'Alsace et dont la population dépasse le chiffre de deux cents habitans par kilomètre carré. Les villages sont spacieux, rapprochés les uns des autres, réunis par des routes bordées d'arbres à fruits. Les maisons, avec leurs toits aigus ou avancés, avec leurs balcons en bois découpé et sous lesquels se déroulent des guirlandes d'épis de maïs ou de feuilles de tabac, avec leurs fraîches peintures et leur aspect de propreté, avec leurs habitans aux mœurs un peu rudes, mais d'une constitution vigoureuse, montrent tous les indices de la prospérité, de l'aisance et du bonheur domestiques. Granges et étables s'élèvent avec le rucher, le poulailler, le pigeonnier au fond d'une vaste cour ombragée de noyers. Derrière la maison s'étend le verger plein d'arbres à fruits et le jardin, où croissent, à côté des légumes ordinaires, la chrysanthème rouge ou jaune, le tournesol, la rose trémière, le thym, le romarin, où la vigne couvre de ses pampres les murs exposés au soleil. Dans les rues vaguent des troupeaux d'oies destinées à la fabrication de ces pâtés dont Strasbourg avait jadis le monopole, et dont l'invention est due au cuisinier du maréchal de Contades.

Autant les villages du Kochersberg, ajoute M. Grad, sont spacieux, autant les bourgs du pays vignoble sont étroits et resserrés. Kaysersberg, Turckheim, Obernai, ces anciennes villes impériales, sont étreintes par de hautes murailles aujourd'hui croulantes; leurs rues étroites et tortueuses sont bordées par des maisons sombres, à pignons pointus et avançant sur la voie publique. Elles sont habitées par des familles qui jouissent presque toutes d'une honnête aisance due à la culture de la vigne. La zone du pays vignoble occupe la lisière de coteaux qui s'étend de Thann à Mutzig, le long du versant oriental de la chaîne des Vosges; elle s'élève quelquefois dans la montagne, où elle empiète sur la région des forêts et descend dans la plaine, où elle dispute le terrain aux céréales. Sur toute cette étendue, pas un coin de terre, pas une anfractuosité apte à porter un cep n'échappe à cette culture, qui réclame des travaux incessans. Sur les 515,000 hectares qui, les forêts exceptées, sont en Alsace livrés à l'agriculture, 25,000 hectares environ sont occupés par la vigne, et nulle part celle-ci n'est plus belle ni mieux soignée. Dans certaines parties, elle donne jusqu'à 100 hectolitres par hectare et un revenu brut de 1,000 à 1,500 francs; elle fait vivre le

quart de toute la population agricole. Quelques-uns des crus, surtout dans le Haut-Rhin, ont une réputation méritée et peuvent soutenir la comparaison avec le tokay et les meilleurs vins du Rhin. C'est à conserver et à améliorer la qualité de leurs produits que les vignerons alsaciens devraient s'appliquer plutôt qu'à en augmenter la quantité, comme ils ont depuis quelque temps tendance à le faire. Ils y avaient été amenés par l'espoir de soutenir la concurrence que leur faisaient, avant l'annexion, les vins du Midi. Impuissans aujourd'hui à lutter contre celle des eaux-de-vie frelatées de l'Allemagne du Nord, ils doivent chercher à se tirer d'affaire par des produits de qualité supérieure.

Dans la zone montagneuse, le fond des vallées est le plus souvent à l'état de prairies, dont 25,000 hectares seulement sont irrigués. C'est à peine la sixième partie de ce qui pourrait l'être, si, comme M. Herzog l'a fait au lac Blanc et au lac Noir, on établissait des barrages pour emmagasiner les eaux surabondantes de l'hiver, afin de les utiliser pendant l'été aux irrigations. Les pentes des montagnes sont en général couvertes de forêts dont l'étendue totale est de 295,250 hectares. Un tiers de celles-ci occupe dans la plaine les parties sablonneuses ou caillouteuses impropres à toute culture; telles sont les forêts de Haguenau et de la Harth; les deux autres tiers sont en coteaux ou en montagne. Sur les premiers, elles se montrent sous la forme de taillis de chênes et de châtaigniers; mais, à mesure qu'on s'élève, apparaissent les hêtres, les épicéas et les sapins qui grimpent jusqu'au point où, la végétation arborescente venant à disparaître; il ne reste plus que des bruyères et des graminées sur les sommets arrondis. Vue à vol d'oiseau, la chaîne des Vosges, sur ses deux versans, offrirait aux regards un massif de forêts de 500,000 hectares formant une mer de verdure au milieu de laquelle se détachent en îlots d'un vert moins sombre les pâturages des hautes cimes. Ces pâturages, appelés *chaumes*, dont l'herbe est exceptionnellement savoureuse, sont fréquentés pendant l'été par les vaches des fermes voisines qui produisent ces fromages odorans connus sous les noms de *munster* et de *géromé*. Au prix de 160 francs les 100 kilogrammes que se vendent ceux-ci, chaque vache peut donner année moyenne un revenu de 250 francs à 300 francs.

Les forêts, autrefois inaccessibles faute de routes, ont acquis depuis quelques années une valeur considérable, et il n'est pas rare de rencontrer des massifs de sapins et d'épicéas qui valent jusqu'à 50,000 francs par hectare. Un grand nombre de ces forêts sont communales et contribuent par leurs produits à l'aisance des habitans. Malheureusement la grande densité de la population a eu pour effet

de pousser aux défrichemens et de faire mettre en culture certaines parties élevées qu'il eût mieux valu laisser à la végétation arborescente. On regrette de voir des fermes et même des hameaux disséminés sur les hauteurs et de maigres champs de seigle ou de pommes de terre mordre la lisière inférieure des forêts à une altitude où celles-ci seraient mieux à leur place.

Si riche que soit l'agriculture de l'Alsace, elle serait impuissante à nourrir la population qui l'habite, si celle-ci ne trouvait dans l'industrie des élémens de subsistance qui s'ajoutent à ceux que la terre peut lui procurer.

II.

Ce n'est pas sans surprise que le voyageur, en parcourant l'Alsace, rencontre d'importans centres industriels dans les vallées étroites et retirées, éloignées des canaux et des chemins de fer, où le charbon ne peut pénétrer et d'où les produits fabriqués ne peuvent sortir qu'au prix de transports onéreux. C'est là cependant que l'industrie alsacienne, pendant longtemps si prospère et si renommée, a pris naissance; c'est là que se sont développées les manufactures de Wesserling, de Massevaux, de Guebwiller, de Munster, d'Orbey, de Sainte-Marie-aux-Mines, de Schirmeck, attirées par le bas prix de la main d'œuvre et par la possibilité d'utiliser la force motrice des cours d'eau. Plus tard, lorsque les machines remplacèrent le travail de l'homme et que, pour les faire mouvoir il fallut de grandes quantités de charbon, ces avantages disparurent; la facilité des transports devint alors la question capitale, et ce fut dans la plaine que furent créés les nouveaux établissemens où ils se groupèrent dans des centres comme Mulhouse, Colmar, Cernay, Bischwiller. Ces localités, il est vrai, sont elles-mêmes éloignées des ports de mer qui leur expédient les matières premières, des charbonnages qui leur fournissent le combustible, des marchés où se consomment leurs produits; si cependant elles ont prospéré, cela tient donc bien plutôt aux aptitudes industrielles de la population, maîtres et ouvriers, qu'aux avantages naturels dont elles jouissaient.

Des diverses industries alsaciennes, l'industrie cotonnière est de beaucoup la plus importante, car elle embrasse toutes les opérations par lesquelles le coton brut, tel qu'il est expédié des pays producteurs, est transformé en cette multitude de tissus si variés qui, soit à l'état pur, soit mélangés de soie ou de laine, sont destinés à satisfaire à nos besoins les plus vulgaires comme aux exigences du luxe le plus raffiné. Elle comprend la filature, le tissage,

la teinture, l'impression et les multiples applications de chacune de ces opérations.

L'industrie du coton en France ne date que de la seconde moitié du XVIIe siècle. En 1668, il y fut importé du Levant par la voie de Marseille 220,277 kilogr. de coton en laine et 709,783 kilog. de coton filé; en 1750, l'importation du coton en laine s'élevait à 1,875,000 kilogr. et celle du coton filé à 986,343 kilogr.; en 1869, avant nos malheurs, on a importé pour 331,200,000 francs de coton en laine et pour 12,800,000 francs de coton filé; et exporté pour 70,100,000 francs de tissus de coton. L'Alsace, où cette industrie ne s'implanta que vers le milieu du siècle dernier, a été pour beaucoup dans ce prodigieux développement, car elle occupait à elle seule, à cette dernière date, 80,000 ouvriers avec un matériel de 1,700,000 broches à filer, 40,000 métiers à tisser, 124 machines pour l'impression des toiles et une force motrice de 18,000 chevaux.

La première opération à faire subir au coton en laine, après le nettoyage et le cardage, est celle de la filature; elle a pour objet d'étirer les fibres, comme le laminoir étire le métal en fusion, en leur donnant par la torsion une grosseur uniforme et la force de résistance nécessaire. Autrefois le coton, comme tous les autres textiles, était filé à la main; mais l'invention de la *Mule-Jenny* par Arkwright en permettant l'emploi de la machine, donna à cette industrie une impulsion énorme que développèrent les perfectionnemens qui y furent successivement apportés, et que les industriels alsaciens s'empressèrent d'appliquer aussitôt leur apparition. L'introduction de cette machine en France ne fut pas cependant une petite affaire, car le gouvernement anglais avait prohibé l'exportation de ses métiers de filature; ce ne fut que peu à peu et par pièces détachées qu'on parvint à se les procurer, et c'est à partir de 1836 seulement que les constructeurs français purent rivaliser avec les constructeurs anglais.

Pour se rendre compte des progrès réalisés, il faut avoir vu fonctionner ces métiers automatiques qu'un seul enfant suffit à conduire et dont chaque broche représente le travail de 100 fileuses au fuseau. A ce compte, les 72.000,000 broches existant dans le monde font le travail de 7,200,000,000 ouvrières, tandis qu'il n'y en a pas plus de 800,000 employées aujourd'hui à cette besogne. Ce n'est pas seulement par l'accroissement de la production que le progrès s'est manifesté, c'est aussi par la qualité des produits, puisqu'on est arrivé à obtenir des fils d'une régularité parfaite et d'une ténuité qu'on ne pouvait obtenir autrefois et qui servent à la fabrication de ces mousselines dont nos ancêtres n'avaient pas idée.

« Merveilleux effets des machines, dit avec raison M. Grad, qui deviennent ainsi des instrumens de richesse en même temps que d'émancipation. » Quand les femmes et les enfans de nos vallées des Vosges filaient le coton à la main, ils recevaient un salaire de 18 sous par livre de filé : soit 30 ou 40 centimes par jour. Aujourd'hui, l'ouvrier fileur gagne de 3 fr. 50 à 4 fr. 50, les femmes de 1 fr. 50 à 2 fr. et les enfans 1 fr.; et ils jouissent en outre d'un bien-être que ne connaissaient pas leurs pères.

Les ateliers bien tenus, comme ceux de Logelbach appartenant à M. A. Herzog, remplissent en effet toutes les conditions de salubrité désirables. Ils sont bâtis en rez-de-chaussée, spacieux, éclairés par en haut, ventilés et arrosés de façon qu'il y règne une température uniforme. Ils sont d'une extrême propreté, pourvus de vestiaires et de fontaines où les ouvriers peuvent changer de vêtemens et faire leurs ablutions. A la plupart d'entre eux sont annexés des écoles, des hospices et des institutions de prévoyance, qui prouvent la sollicitude des patrons pour les besoins moraux de leurs ouvriers aussi bien que pour leurs besoins matériels. La plus ancienne filature d'Alsace est celle de Wesserling, qui fut fondée en 1803; mais elle n'est pas la plus ancienne de France, car il en existait à Amiens depuis 1773. Après celle de Wesserling s'élevèrent successivement celle de Bollwiller en 1804 à M. Lischy-Dollfus; en 1805, celle de Willer à M. Isaac Kœchlin; en 1807, celle de Massevaux à M. Nicolas Kœchlin: en 1817, celle de Guebwiller à M. Nicolas Schlumberger et Cie, en 1818, celle de Logelbach à M. Herzog; puis vinrent celles de Mulhouse, de Schirmeck, etc. Toutes ces filatures sont à la hauteur des derniers progrès réalisés et peuvent lutter avec celles de l'Angleterre pour la perfection des produits et la finesse des filés. Quelques-unes même ont des spécialités où elles sont sans rivales; c'est ainsi que celle de Dornach, près de Mulhouse, appartenant à la maison Dollfus-Mieg, fabrique des fils à coudre connus du monde entier sous le nom de fils d'Alsace.

Ainsi que nous l'avons dit, l'ensemble des filatures alsaciennes comprenait, au moment de la guerre, 1,700,000 broches, soit plus du cinquième des 7,400,000 que possédait la France entière; et plus de la moitié des 3 millions que possédait l'Allemagne. Ces simples chiffres suffisent à faire comprendre la perturbation que le déplacement de la ligne de douanes, transportée du Rhin aux Vosges, a dû causer à la situation industrielle des deux pays en rejetant sur l'Allemagne les produits qui, jusqu'alors, trouvaient en France leur écoulement naturel.

Le tissage est la seconde transformation que doit subir le coton pour être approprié à nos usages. Il consiste, on le sait, à faire pas

ser un fil appelé *trame* à travers les fils tendus de la *chaîne*, qui s'entre-croisent en se soulevant alternativement par un mécanisme de pédales. Les couleurs variées des fils de la trame, le nombre et la disposition de ceux de la chaîne constituent le dessin. La variété de produits ainsi obtenus est extrême. Sans parler encore des tissus mélangés de coton, de laine et de soie, les étoffes de coton pur varient à l'infini depuis les fines mousselines pour rideaux jusqu'au linge de table, depuis le simple calicot jusqu'aux magnifiques toiles peintes à dix ou douze couleurs qui ont porté dans le monde entier la réputation de Mulhouse.

Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, les tissus de coton employés en Europe étaient expédiés de l'Inde soit blancs, soit imprimés, et cette importation parut si menaçante aux fabricans d'étoffes de laine et de soie anglais, qu'ils obtinrent du parlement le vote de plusieurs lois destinées à l'empêcher. Cette interdiction eut un effet contraire à celui qu'on en attendait, car elle stimula le génie inventif des Anglais, qui fabriquèrent bientôt eux-mêmes les étoffes qu'ils ne pouvaient tirer du dehors. On sait à quelle prodigieuse production ils sont arrivés aujourd'hui. C'est en 1762 que Mathias Risler fonda à Mulhouse le premier atelier de tissage, avec un certain nombre de métiers. Le coton employé, originaire du Levant, était filé à la main dans la campagne, et, bien que les tissus obtenus avec ces filés grossiers et inégaux fussent très imparfaits, ils restèrent au-dessous des besoins de la consommation. Aussi le nombre des tissages ne tarda-t-il pas à se multiplier, surtout sous l'influence du régime prohibitif établi sous le premier empire, et qui eut pour effet d'attirer en Alsace des ouvriers suisses. Par l'introduction des filatures mécaniques, les produits s'améliorèrent et bientôt, à côté des tissus communs, on arriva à en fabriquer de qualité supérieure. Aux métiers à la main se substituèrent les métiers mécaniques, qui sont aujourd'hui au nombre de 28,875, occupant 20,000 ouvriers et qui, grâce au procédé Jacquard, fabriquent les étoffes les plus variées et reproduisent les dessins les plus compliqués. Ils ont abaissé les prix dans des proportions considérables; c'est ainsi que, depuis 1828, le mètre de calicot est tombé de 3 fr. 75 à 40 cent. et qu'il en a été de même de tous les autres tissus. La nature de ceux-ci varie non-seulement par la finesse du fil, mais aussi par l'apprêt qu'on leur fait subir et par le mode de tissage employé.

De ces diverses fabrications la plus importante est celle des toiles peintes, qui a fait la fortune de la ville de Mulhouse. Ces toiles, qu'on tirait autrefois de l'Inde et de la Perse, étaient recouvertes de couleurs appliquées au pinceau et connues sous le nom d'indiennes et de toiles de Perse. Les Hollandais en importèrent la

fabrication en Europe au XVIIe siècle, mais ce ne fut qu'en 1746 que la première maison fut fondée à Mulhouse sous la raison sociale *Kœchlin, Schmaltzer et Cie*. D'autres établissemens s'élevèrent bientôt à côté de celui-là, et cette industrie prospéra à un tel point, qu'en 1870 il y avait dans le Haut-Rhin 18 fabriques d'impressions, produisant pour 50,000,000 francs de marchandises, employant 8,611 ouvriers, 124 machines à imprimer au rouleau, 9 perrotines et 14,827 mètres de tables pour l'impression à la main. Mulhouse n'eut pas d'ailleurs le monopole de cette industrie ; d'autres établissemens d'impressions furent créés sur divers points de la France, notamment à Jouy, près de Versailles, où Oberkampf en fonda un au siècle dernier qui eut une grande réputation. Il en existe également dans d'autres pays de l'Europe ; mais, de l'aveu de tous les jurys d'expositions, c'est l'Alsace qui tient le premier rang pour la beauté des dessins et la perfection de la fabrication.

L'art de la teinture et de l'impression consiste à fixer les matières colorantes sur les étoffes au moyen de l'attraction moléculaire exercée par celles-ci sur les premières ; et cette affinité variant suivant la nature des unes et des autres, on est obligé d'employer des substances spéciales appelées *mordans* pour la déterminer et pour amener la fixation des couleurs. Dans le début, le nombre en était très restreint ; depuis l'invention des couleurs artificielles qu'on tire de la houille, la gamme des nuances s'est singulièrement augmentée et permet de varier les dessins à l'infini ; on est arrivé à en imprimer soit au moule, soit au rouleau, qui portent jusqu'à douze couleurs différentes et qui sont d'une exécution remarquable. Cette industrie de l'impression des tissus, autrefois très prospère, est une de celles qui ont eu le plus à souffrir de l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne. En 1878, le nombre des machines à imprimer était réduit à 100 et celui des ouvriers employés à 6,575.

Une autre industrie, qui a été plus éprouvée encore, est celle des tissus mélangés de coton, de laine et de soie, dont le centre principal est Sainte-Marie-aux-Mines. Cette petite ville, située au fond d'une des vallées les plus pittoresques de la chaîne des Vosges, avait acquis déjà au siècle dernier, par l'exploitation, aujourd'hui abandonnée, de ses mines de plomb argentifère, par ses fabriques de bas de fil pour l'armée et par ses métiers à faire le drap, une certaine importance ; en 1755, Jean-George Reber y fonda le premier établissement pour la fabrication des étoffes de coton. Le fil était filé au fuseau, puis teint, surtout en rouge, par des teinturiers qui étaient venus se fixer sur ce point, et enfin tissé dans la montagne par des ouvriers isolés qui partageaient leur temps entre leur métier et les travaux des champs. Pendant longtemps

le rouge domina dans les tissus de Sainte-Marie-aux-Mines, auxquels on donna le nom de *siamoises*. Peu à peu cette branche d'industrie se répandit dans le voisinage; les métiers à tisser se multiplièrent, surtout lorsque l'introduction de la filature mécanique permit de se procurer des filés de toute qualité. Au coton et au lin précédemment employés vinrent s'ajouter la laine, la soie, le poil de chèvre, dont les divers mélanges fournirent les tissus les plus variés; aux anciennes siamoises succédèrent les guingamps, les madras, les mérinos, les satins de Chine, les écossais, les damas, etc., qui, pendant de longues années, ont fait de Sainte-Marie-aux-Mines un centre industriel des plus actifs. C'était aussi un de ceux où la population laborieuse était le moins exposée aux souffrances des chômages, par suite de l'habitude qui s'était conservée de faire travailler les ouvriers à domicile.

La plupart des habitans de la montagne possèdent chez eux un ou plusieurs métiers à tisser sur lesquels les divers membres de la famille trouvent à s'occuper pendant l'hiver et dans les momens où les travaux de la campagne leur laissent quelque répit. Le coton est livré en chaîne par le fabricant, auquel le tisserand le rapporte en pièces. Ouvriers et fabricans ont longtemps trouvé leur avantage à cette organisation; les premiers, parce que le tissage n'était pour eux qu'un accessoire et un moyen d'utiliser leurs momens perdus, les autres parce qu'ils économisaient le capital engagé dans les ateliers et n'avaient pas à se préoccuper des chômages qui pouvaient survenir. Mais, à mesure que les communications se multiplièrent et qu'on prit l'habitude de travailler sur commande à délais fixes, il fallut apporter plus de régularité dans la fabrication. On dut se résoudre à créer des ateliers, mais on évita de les concentrer dans la ville et on leur conserva un certain caractère rural en les éparpillant dans les vallées, de façon à permettre aux ouvriers d'y venir travailler sans s'éloigner de leurs habitations et sans abandonner tout à fait leurs occupations agricoles. La plupart de ces ateliers sont encore pourvus de métiers à bras, ce qui leur constitue une infériorité à l'égard de ceux qui ont des métiers mécaniques. C'est une des causes de la souffrance de ce centre industriel, mais ce n'est pas la seule : la principale est dans le changement qui s'est produit dans les conditions économiques par le fait de l'annexion, qui lui a fermé le marché en vue duquel ses produits étaient fabriqués sans lui en ouvrir un autre où il pût les écouler. Des 15,000 ouvriers qui, avant 1870, étaient occupés à leurs métiers à bras, il en reste aujourd'hui à peine 10,000; encore parmi ces derniers, ceux qui travaillent à domicile chôment-ils pendant la plus grande partie de l'année. Quant aux métiers mécaniques, plus de

1,200 ont déjà cessé de battre, en attendant que le silence se fasse dans toute la région.

L'industrie du tissage et de la filature de laine, disséminée un peu partout, à Guebwiller, à Mulhouse, à Bischwiller, etc., est dans le même état précaire. Au moment de l'annexion, plus de 7,000 ouvriers y étaient employés et produisaient pour 40,000,000 fr. de tissus; aujourd'hui les laines filées, comme les laines cardées, ne représentent pas plus de la moitié de ce chiffre. Bischwiller, qui était le centre de la fabrication drapière, autrefois si gaie et si animée, est maintenant morne et silencieuse. Partout, dit M. Grad, des maisons vides, des volets fermés, des cheminées éteintes, partout le travail ralenti ou arrêté. La population décroît, et la propriété est tombée à vil prix. Un tiers des habitans a quitté la localité; de 11,500 en 1870, il en restait 7,100 en 1874; le chiffre des naissances est descendu de 469 à 287 et celui des mariages de 86 à 54. Le nombre des chefs d'établissement est réduit de 96 à 21, celui des ouvriers de 5,000 à 1,800 et le chiffre des affaires de 20 millions à 4 millions de francs.

Autour de l'industrie des tissus se sont groupées comme annexes toutes celles qui en dépendent, ou dont elle dépend elle-même plus ou moins, telles que la fabrication des produits chimiques et la construction des machines. La plus ancienne fabrique de produits chimiques de l'Alsace, en même temps que la plus importante, est celle de Thann, fondée en 1807 par Charles Kestner, et dont le chef actuel est M. Scheurer-Kestner, membre du sénat français. Grâce à l'habileté de la direction et à la bonne installation des appareils employés, ses produits jouissent d'une excellente réputation et sont appréciés pour leur pureté et la constance de leur titre. C'est l'acide sulfurique qui en forme l'article principal, puis viennent l'acide chlorhydrique, l'acide acétique, les sels de soude, de plomb, de cuivre et de fer, le chlorure de cuivre et le chlorate d'ammoniaque. Année moyenne, la fabrique de Thann emploie 400 ouvriers et livre au commerce 10,000 tonnes de produits chimiques d'une valeur de 3 millions de francs. Une partie de ces produits trouve encore à s'écouler vers le marché français.

A Bouxwiller, dans le Bas-Rhin, il existe un établissement produisant du vitriol et de l'alun ammoniacal pour environ 2 millions de francs par an; à Lobsann et à Pechelbronn sont des mines de pétrole; enfin, à Mulhouse, plusieurs maisons s'occupent de la fabrication des couleurs pour les manufactures d'impressions. L'amidon, la glucose, les gommes artificielles, constituent une autre classe des industries chimiques dont l'importance qui, avant 1870, était de 13 millions de kilogrammes, se trouve aujourd'hui réduite à 7,500,000 kilogrammes.

le rouge domina dans les tissus de Sainte-Marie-aux-Mines, auxquels on donna le nom de *siamoises*. Peu à peu cette branche d'industrie se répandit dans le voisinage ; les métiers à tisser se multiplièrent, surtout lorsque l'introduction de la filature mécanique permit de se procurer des filés de toute qualité. Au coton et au lin précédemment employés vinrent s'ajouter la laine, la soie, le poil de chèvre, dont les divers mélanges fournirent les tissus les plus variés ; aux anciennes siamoises succédèrent les guingamps, les madras, les mérinos, les satins de Chine, les écossais, les damas, etc., qui, pendant de longues années, ont fait de Sainte-Marie-aux-Mines un centre industriel des plus actifs. C'était aussi un de ceux où la population laborieuse était le moins exposée aux souffrances des chômages, par suite de l'habitude qui s'était conservée de faire travailler les ouvriers à domicile.

La plupart des habitans de la montagne possèdent chez eux un ou plusieurs métiers à tisser sur lesquels les divers membres de la famille trouvent à s'occuper pendant l'hiver et dans les momens où les travaux de la campagne leur laissent quelque répit. Le coton est livré en chaîne par le fabricant, auquel le tisserand le rapporte en pièces. Ouvriers et fabricans ont longtemps trouvé leur avantage à cette organisation ; les premiers, parce que le tissage n'était pour eux qu'un accessoire et un moyen d'utiliser leurs momens perdus, les autres parce qu'ils économisaient le capital engagé dans les ateliers et n'avaient pas à se préoccuper des chômages qui pouvaient survenir. Mais, à mesure que les communications se multiplièrent et qu'on prit l'habitude de travailler sur commande à délais fixes, il fallut apporter plus de régularité dans la fabrication. On dut se résoudre à créer des ateliers, mais on évita de les concentrer dans la ville et on leur conserva un certain caractère rural en les éparpillant dans les vallées, de façon à permettre aux ouvriers d'y venir travailler sans s'éloigner de leurs habitations et sans abandonner tout à fait leurs occupations agricoles. La plupart de ces ateliers sont encore pourvus de métiers à bras, ce qui leur constitue une infériorité à l'égard de ceux qui ont des métiers mécaniques. C'est une des causes de la souffrance de ce centre industriel, mais ce n'est pas la seule : la principale est dans le changement qui s'est produit dans les conditions économiques par le fait de l'annexion, qui lui a fermé le marché en vue duquel ses produits étaient fabriqués sans lui en ouvrir un autre où il pût les écouler. Des 15,000 ouvriers qui, avant 1870, étaient occupés à leurs métiers à bras, il en reste aujourd'hui à peine 10,000 ; encore parmi ces derniers, ceux qui travaillent à domicile chôment-ils pendant la plus grande partie de l'année. Quant aux métiers mécaniques, plus de

1,200 ont déjà cessé de battre, en attendant que le silence se fasse dans toute la région.

L'industrie du tissage et de la filature de laine, disséminée un peu partout, à Guebwiller, à Mulhouse, à Bischwiller, etc., est dans le même état précaire. Au moment de l'annexion, plus de 7,000 ouvriers y étaient employés et produisaient pour 40,000,000 fr. de tissus; aujourd'hui les laines filées, comme les laines cardées, ne représentent pas plus de la moitié de ce chiffre. Bischwiller, qui était le centre de la fabrication drapière, autrefois si gaie et si animée, est maintenant morne et silencieuse. Partout, dit M. Grad, des maisons vides, des volets fermés, des cheminées éteintes, partout le travail ralenti ou arrêté. La population décroît, et la propriété est tombée à vil prix. Un tiers des habitans a quitté la localité; de 11,500 en 1870, il en restait 7,100 en 1874; le chiffre des naissances est descendu de 469 à 287 et celui des mariages de 86 à 54. Le nombre des chefs d'établissement est réduit de 96 à 21, celui des ouvriers de 5,000 à 1,800 et le chiffre des affaires de 20 millions à 4 millions de francs.

Autour de l'industrie des tissus se sont groupées comme annexes toutes celles qui en dépendent, ou dont elle dépend elle-même plus ou moins, telles que la fabrication des produits chimiques et la construction des machines. La plus ancienne fabrique de produits chimiques de l'Alsace, en même temps que la plus importante, est celle de Thann, fondée en 1807 par Charles Kestner, et dont le chef actuel est M. Scheurer-Kestner, membre du sénat français. Grâce à l'habileté de la direction et à la bonne installation des appareils employés, ses produits jouissent d'une excellente réputation et sont appréciés pour leur pureté et la constance de leur titre. C'est l'acide sulfurique qui en forme l'article principal, puis viennent l'acide chlorhydrique, l'acide acétique, les sels de soude, de plomb, de cuivre et de fer, le chlorure de cuivre et le chlorate d'ammoniaque. Année moyenne, la fabrique de Thann emploie 400 ouvriers et livre au commerce 10,000 tonnes de produits chimiques d'une valeur de 3 millions de francs. Une partie de ces produits trouve encore à s'écouler vers le marché français.

A Bouxwiller, dans le Bas-Rhin, il existe un établissement produisant du vitriol et de l'alun ammoniacal pour environ 2 millions de francs par an; à Lobsann et à Pechelbronn sont des mines de pétrole; enfin, à Mulhouse, plusieurs maisons s'occupent de la fabrication des couleurs pour les manufactures d'impressions. L'amidon, la glucose, les gommes artificielles, constituent une autre classe des industries chimiques dont l'importance qui, avant 1870, était de 13 millions de kilogrammes, se trouve aujourd'hui réduite à 7,500,000 kilogrammes.

La métallurgie et la fabrication des machines se sont développées en Alsace parallèlement aux industries textiles. Depuis les ressorts délicats de nos montres, dit M. Grad, jusqu'aux machines à vapeur les plus puissantes et au matériel des chemins de fer, il n'y a point de mécanisme ni d'instrument que les constructeurs du pays ne soient en état de livrer. Nous trouvons sur notre sol le fer et le cuivre, le plomb et l'argent, l'or même que le Rhin roule dans ses flots mélangé avec le sable. Mais de tous ces métaux, le plus précieux est le fer, dont la fabrication se trouve localisée à Niederbronn, dans l'établissement de MM. de Dietrich et Cie. Cet établissement, fondé en 1685, comprend six usines disséminées dans diverses communes et embrassant toutes les branches de la métallurgie du fer, depuis l'exploitation des mines jusqu'à la construction des machines. Il fabrique annuellement 6,000 tonnes de fontes moulées de toute espèce, 7,200 tonnes de fer et 2,500 tonnes d'aciers corroyés, d'acier Bessemer et d'acier fondu au creuset. L'atelier de construction fabrique surtout des wagons de chemins de fer et des roues de locomotives.

Un autre établissement de constructions est celui de Grafenstaden, près de Strasbourg. Fondé en 1838, il s'adonna d'abord à la fabrication des bascules et des crics; plus tard, il entreprit celle des machines-outils, puis celle des wagons de chemins de fer et des locomotives. A la suite de l'annexion, cet établissement s'est fusionné avec la maison André Kœchlin et Cie, de Mulhouse, pour former avec elle, au capital de 12,000,000 francs, la *Société alsacienne des constructions mécaniques*, pour le matériel des chemins de fer et les machines des industries textiles. Le chiffre d'affaires de cette société s'élève à 13,400,000 francs par an. Les ouvriers de ces ateliers, surtout ceux de Grafenstaden, sont réputés pour leur moralité et l'excellence de leurs rapports avec les patrons. Propriétaires pour la plupart d'un petit terrain, ils n'ont jamais fait de grève et se montrent reconnaissans de tout ce qu'on a fait pour améliorer leur sort. Pendant la guerre, alors que l'armée allemande, investissant Strasbourg, donnait à cette ville des preuves de son amour en bombardant la cathédrale, en détruisant des quartiers entiers, en brûlant sa bibliothèque, l'usine ne pouvant payer ses ouvriers, ceux-ci offrirent au directeur leurs propres économies pour le tirer d'embarras. Cette usine est en outre une école d'apprentissage où de nombreux jeunes gens viennent se mettre au courant du métier de mécanicien et trouvent ensuite de l'occupation soit en Alsace, soit au dehors.

Une autre branche d'industrie qui a pris en Alsace une place très honorable est celle de la fabrication du papier. Ce sont les Arabes qui imaginèrent de faire du papier avec des chiffons. Dès le

XIV[e] siècle, il y en eut des fabriques à Essonne et à Troyes. En Alsace, la première fut fondée en 1700, à Roppentzwiller, près de Ferrette; plus tard, il s'en établit une autre à Turckheim. Il y a aujourd'hui cinq établissemens fabriquant le papier à la machine et quelques autres à la main, produisant ensemble annuellement environ 5 millions de kilogrammes. Le plus important est celui de M. Zuber Rieder et C[ie], à l'île Napoléon, sur le canal du Rhône au Rhin, à 4 kilomètres de Mulhouse. Il emploie 320 ouvriers, produit 1,800,000 kilogrammes de papiers pour tous les usages : papier à lettre, papier à écrire, papier pour registres, papiers à imprimer, papiers peints, etc. Ces derniers comprennent toutes les qualités depuis 40 cent. jusqu'à 25 francs le rouleau. Les qualités supérieures sont imprimées à la planche, les autres à la machine. Il s'en vend pour 1 million par an. Les matières employées à la fabrication du papier, outre les chiffons, sont la paille et le bois, qu'on défibre au moyen de machines et dont on fait une pâte qu'on mélange avec celle du chiffon. La pâte à papier comprimée est elle-même employée dans une foule d'industries, où elle remplace le bois ; on en fait entre autres des membres artificiels, des objets vernis, des jouets, des panneaux, etc.

L'industrie du cuir est également très importante, puisqu'elle fabriquait, en 1870, pour 12,000,000 francs de marchandises diverses. La plus forte tannerie est celle du Wacken, près de Strasbourg, qui occupe 200 ouvriers, travaille 44,000 peaux et produit 680,000 kilogrammes de cuir valant 2,850,000 francs. Les peaux, qu'elles proviennent des animaux indigènes ou qu'elles soient expédiées sèches de l'Amérique et de l'Inde, sont d'abord trempées, puis épilées par l'immersion dans de l'eau de chaux et de soude. Elles sont ensuite placées dans des fosses et séparées les unes des autres par des couches de tan, dont l'acide, se combinant avec les substances animales, forme un composé imputrescible qui constitue le cuir. Il faut six mois pour tanner une peau de veau et dix-huit pour une peau de bœuf, malgré les divers procédés qu'on a cherché à employer sans succès pour abréger ces délais. Les cuirs sont ensuite séchés et martelés, puis lustrés ou vernis avant d'être livrés au commerce ou aux industries qui les transforment suivant les besoins auxquels ils doivent satisfaire.

Il n'existe, en Alsace, qu'une seule verrerie peu importante, à Wildenstein, et quelques fabriques de poteries, de grès et de poêles de faïence. Enfin, pour ne rien omettre, nous devons mentionner une production alimentaire qui a un véritable caractère industriel, celle de la bière, dont l'importance annuelle est évaluée à 800,000 hectolitres d'une valeur de 20,000,000 francs et dont il s'exporte

250,000 hectolitres. La production de la bière varie d'ailleurs en raison inverse de la récolte du vin. Elle diminue quand cette dernière est abondante et réciproquement.

L'Alsace compte 2,661 moteurs à vapeur d'une force nominale de 26,930 chevaux et brûlant, non compris la consommation des chemins de fer, 400,000 tonnes de houille. Il faut y ajouter les moteurs hydrauliques, qui représentent une force de 22,340 chevaux. A ce propos, il convient de mentionner les travaux, dont nous avons déjà dit un mot, que M. A. Herzog, l'un des industriels les plus entreprenans de l'Alsace, a fait exécuter pour l'emmagasinement, au moyen de barrages, des eaux dans le lac Blanc et le lac Noir, au haut de la vallée d'Orbey. Ces lacs peuvent ainsi fournir une réserve, en sus de leur volume normal, de 3,000,000 mètres cubes d'eau susceptibles d'être utilisés à irriguer les prairies de la vallée et de produire une force motrice permanente de 8,000 chevaux. M. Herzog a demandé à M. Grad lui-même d'étudier un système complet de retenues d'eau dans les diverses vallées des Vosges, afin de tirer parti de la force aujourd'hui perdue des torrens qui s'écoulent des montagnes (1).

Tel est, esquissé à grands traits, le tableau des industries de l'Alsace. Il n'est pas de contrée qui, sur un territoire aussi restreint, en renferme d'aussi variées et présentant à toutes les activités plus de moyens de se développer. Il n'en est pas surtout où l'initiative des individus ait montré plus de puissance, où patrons et ouvriers aient vécu côte à côte dans de meilleurs termes, collaborant les uns et les autres à la même œuvre, celle de l'accroissement de la richesse publique et du bien-être de tous. C'est ce qui va ressortir avec plus d'évidence encore des pages suivantes.

III.

Parmi les diverses causes qui ont contribué à la prospérité de l'industrie alsacienne, il en est une qui prime toutes les autres, c'est celle de l'institution de la Société industrielle de Mulhouse. Cette société, comme nous l'apprend M. Grad, fut fondée en 1825 par les fabricans de cette ville, qui sentirent de bonne heure l'utilité de la science pour faire progresser l'industrie et qui comprirent la nécessité de se grouper pour discuter en commun les moyens de

(1) La partie de la Lorraine qui a subi le même sort que l'Alsace est, au point de vue industriel, à peu près dans la même situation que celle-ci. Elle renferme d'importans établissemens métallurgiques, des fabriques de faïences, des salines, etc. Nous n'en parlons pas, pour ne pas sortir du cadre que nous nous sommes tracé.

développer leurs entreprises. Les débuts en furent modestes, car les membres, la plupart dépourvus d'instruction classique, ne cherchaient qu'à s'instruire réciproquement en se faisant part de leurs travaux et de leurs essais. Peu à peu cependant la société s'attacha des savans, créa une bibliothèque, multiplia les expériences, réunit des collections, publia un bulletin, encouragea les inventions, s'occupa d'améliorer le sort des ouvriers et acquit rapidement une grande autorité. Chaque sociétaire paie 50 francs par an. A ces cotisations s'ajoutent des souscriptions fréquentes, des dons et des legs s'élevant à plusieurs centaines de mille francs. La société comptait, en 1876, 498 membres ordinaires et 126 correspondans; ses recettes courantes étaient de 38,600 francs et ses dépenses de 29,258 francs. L'esprit le plus large anime tous les membres qui, malgré des divergences d'opinion, malgré les désastres de la patrie, ont toujours fait passer l'intérêt de la science et de l'institution avant leurs préférences personnelles. Énumérer les principales questions que cette société a mises à l'étude, c'est passer en revue l'industrie tout entière; c'est ainsi qu'elle s'est occupée des matières colorantes pour l'impression des étoffes; des moyens de diminuer le prix de la force motrice, de perfectionner les machines à vapeur et de prévenir les accidens; de la combustion des houilles, des découvertes de M. Hirn sur l'équivalent mécanique de la chaleur, des peigneuses pour la filature du coton et de la laine, de l'invention d'une locomotive de montagne, de la création d'écoles spéciales pour la filature et le tissage, pour la chimie et le dessin; du perfectionnement de l'industrie du papier, de la législation des brevets d'invention, de la protection des marques de fabrique, de la limitation du travail des enfans dans les manufactures, de la réforme des logemens d'ouvriers, des institutions de secours et de prévoyance, de la statistique générale du Haut-Rhin, etc.

Une des plus graves préoccupations de la Société industrielle a été la fondation d'écoles techniques de dessin, de filature, de tissage, de chimie et de commerce, d'une école professionnelle et d'une école supérieure des sciences appliquées. Toutes ces institutions sont destinées à former des sujets connaissant non-seulement leur métier, mais aussi les notions théoriques sur lesquelles reposent les opérations qu'ils seront appelés à exécuter. Précisément parce qu'ils sont très pratiques, les fabricans de Mulhouse pensent que, pour savoir ce qu'on dit quand on parle et ce qu'on fait quand on agit, la théorie est indispensable. L'école de dessin a été fondée en 1828, elle compte environ 300 élèves, dont beaucoup deviendront de véritables artistes, et a puissamment contribué à développer le bon goût et la perfection des dessins qui caractérisent la fabrication de

Mulhouse. Un musée industriel y est annexé; il renferme la collection des échantillons et des modèles de tous les articles exécutés par les fabriques d'impression, et dans lequel les dessinateurs peuvent aller puiser des inspirations pour leurs compositions nouvelles. Au moyen de souscriptions, le comité des beaux-arts achète aux diverses expositions des œuvres dont il enrichit le musée de Mulhouse, qui devient ainsi un centre artistique où le goût s'épure et se perfectionne.

L'école de chimie ne rend pas moins de services; d'abord simple laboratoire de l'école professionnelle, elle est devenue en 1867 un établissement indépendant dont l'installation et le matériel ne laissent rien à désirer. Les élèves n'y sont admis qu'à dix-huit ans, après un examen constatant qu'ils ont déjà des notions de chimie assez étendues; après deux ans d'études dans lesquels on leur enseigne l'application de la chimie aux arts industriels, ils deviennent aptes à diriger les opérations de l'impression des étoffes, de la fabrication des produits chimiques, du papier, de la verrerie, etc., Les écoles de tissage et de filature, fondées en 1861 et 1865, rendent des services du même genre en mettant les jeunes gens au courant de tous les procédés de la fabrication des tissus.

Peu de temps après l'ouverture de ces établissemens, en 1866, deux membres de la Société industrielle, MM. Siegfried frères, consacrèrent une somme de 100,000 francs à la fondation d'une école de commerce, la seule qui manquât encore à l'ensemble de l'enseignement technique de Mulhouse. Cette école était en pleine prospérité quand éclata la guerre néfaste dont l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne fut la douloureuse conséquence. Les professeurs, expulsés par les Prussiens, furent appelés à Lyon, où un groupe de négocians venait de fonder une école sur le modèle de celle de Mulhouse, pendant que les fondateurs de celle-ci, MM. Siegfried, renouvelaient au Havre, où ils avaient émigré, le don généreux qui permit à cette ville d'avoir aussi une institution du même genre.

Par leur simple initiative, sans faire appel ni à l'autorité ni à la caisse du gouvernement, les fabricans de Mulhouse ont donc réussi à créer un foyer d'instruction professionnelle qui a répandu ses rayons bienfaisans sur l'Alsace entière et assuré, dans la mesure du possible, la prospérité de ce beau territoire. Cette initiative, inspirée par l'amour du bien, s'est manifestée avec une puissance et des résultats plus remarquables encore dans l'étude des questions qui touchent au bien-être de la classe laborieuse.

La population ouvrière de l'Alsace, d'après un recensement fait en 1875, se monte, en dehors de l'agriculture, à 177,320 individus des deux sexes, dont 90,683 fréquentent des ateliers occupant plus de

5 personnes à la fois. Cette population comprend deux élémens, l'élément sédentaire et l'élément nomade, ce dernier domine surtout dans les grands centres comme Mulhouse, où la perspective de salaires élevés attire les déclassés de tous les pays. Cet afflux d'étrangers, quoique favorable au travail, exerce cependant un fâcheux effet sur la moralité générale, ainsi que le prouve l'accroissement des naissances illégitimes sur les points où il se manifeste. Les grands centres de population et les ateliers où les sexes sont mélangés offrent pour les femmes plus d'occasion de chute que les groupes épars et les ateliers de famille. Au point de vue sanitaire cependant, le séjour de l'atelier est moins nuisible qu'on ne se l'imagine. Les perfectionnemens qu'on a introduits dans l'outillage et l'installation des usines en ont écarté aujourd'hui presque toutes les causes d'insalubrité, et l'on ne constate pas que la mortalité y soit plus grande qu'ailleurs.

Moins flottante que dans les villes, la population des vallées se distingue par des mœurs plus fermes. Beaucoup d'ouvriers, déjà propriétaires d'une maison ou d'un champ, s'efforcent d'accroître leur capital par leurs économies, s'attachent à l'établissement dans lequel ils travaillent et se montrent peu accessibles aux excitations du dehors. Honnêtes, laborieux et paisibles, ils ont des aptitudes industrielles et des qualités morales qu'on rencontre rarement au même degré dans d'autres régions.

En Alsace, comme ailleurs, la prospérité industrielle a été accompagnée d'un développement du paupérisme, mais, ainsi que le fait remarquer avec juste raison M. Grad, ce n'est pas l'industrie qui est la cause première de la misère ; elle ne fait que la mettre en lumière. Dès qu'une fabrique s'ouvre, tous les malheureux disséminés dans les campagnes s'y précipitent, espérant y trouver l'aubaine d'un plus fort salaire. Le mal inaperçu jusqu'alors saute aux yeux, bien que la fabrique en soit elle-même innocente. Mais précisément parce qu'on le voit, il devient plus facile à guérir. La plupart des institutions créées pour le combattre sont dues au patronage des chefs d'industrie et non à l'initiative des ouvriers. Ceux-ci, comme les enfans, sont peu disposés à la prévoyance ; ils ne voient d'amélioration possible à leur sort que dans l'augmentation des salaires, et ce n'est jamais en vue de l'épargne qu'ils la demandent. Ils n'ont pas l'esprit assez cultivé pour songer au lendemain, pour se mettre en mesure de parer aux besoins de la vieillesse, pour se précautionner contre les chômages de la maladie et pour comprendre la puissance des petites économies accumulées jour par jour. Ces diverses institutions comprennent d'abord les salles d'asile et les écoles où les enfans pauvres sont admis gratuitement ; puis les cours d'adultes, les cercles et les

bibliothèques qu'un grand nombre d'industriels ont annexés à leurs usines, qui permettent à ceux qui n'ont qu'une instruction insuffisante de la compléter et qui font au cabaret une concurrence souvent heureuse; enfin les sociétés de secours mutuels et les caisses de retraite.

L'idée de l'association pour l'assistance mutuelle en cas de maladie s'est présentée de bonne heure; elle a donné naissance à des sociétés organisées soit par établissement, soit par corps de métier, dont l'objet est d'assurer au participant les soins du médecin, les remèdes et un secours en argent en cas de maladie; elles pourvoient aux frais d'inhumation, viennent en aide aux femmes en couches et parfois assurent aux membres des pensions de retraite. Elles ont leurs règlemens spéciaux, leurs conseils d'administration, leurs cotisations variables. Les unes sont facultatives, les autres sont obligatoires pour tous les ouvriers d'une même fabrique, surtout quand les patrons y contribuent, ce qui est le cas le plus ordinaire, car, abandonnés à leurs propres ressources, les ouvriers réussissent rarement à faire œuvre durable.

On se rappelle le bruit qui s'est fait, il y a tantôt vingt ans, autour de la question des banques populaires imaginées par Schultze-Delitsch et des sociétés coopératives au moyen desquelles on voulait transformer l'ouvrier en patron. L'Alsace n'a pas échappé à la contagion de ces rêves humanitaires; mais ces tentatives n'y ont pas eu plus de succès qu'ailleurs. Presque partout elles ont pitoyablement échoué, parce que la conception repose sur une erreur économique, la suppression des intermédiaires dans le commerce et des entrepreneurs dans la production. Or, intermédiaires et entrepreneurs ont leur raison d'être et ne sont pas des parasites, comme on se plaît à le dire. Ils rendent des services qu'il faut bien leur payer, si onéreux qu'ils paraissent, parce qu'on ne peut pas s'en passer. Certaines sociétés de consommation, quand elles ont eu à leur tête des hommes honnêtes et intelligens, ont pu prospérer, mais c'est l'exception; comme c'est l'exception aussi d'avoir vu réussir les sociétés de production parce que l'industrie manufacturière exige un outillage compliqué et des capacités supérieures à celles des simples ouvriers. La coopération n'a de chances de succès que pour des professions exigeant peu de capitaux et pour des groupes d'hommes peu nombreux se connaissant entre eux, ayant les mêmes aptitudes et les mêmes intérêts. Dans tout autre cas, elle ne peut donner que des déceptions.

Une autre panacée dont il est souvent question pour résoudre le problème de la misère est la participation des ouvriers aux bénéfices. En y regardant de près, on voit que c'est tout simplement un

mode de rémunération du travail moins favorable que le salaire, parce que l'ouvrier doit ainsi subir les oscillations des bonnes et des mauvaises années et que, par conséquent, il ne peut être payé quand l'établissement est en perte. Cette participation présente cependant certains avantages parce qu'elle attache l'ouvrier à l'établissement et l'encourage à donner la plus grande somme de travail possible, en vue des bénéfices qu'il espère en retirer; mais dans aucun cas elle n'a pour effet d'augmenter la somme des salaires. Pour un chiffre de production donné, il y a un chiffre déterminé afférent au paiement de la main-d'œuvre. Que cette somme soit distribuée d'une façon ou d'une autre, le résultat final est le même et la population ouvrière prise dans son ensemble n'en est pas mieux partagée. La meilleure manière de faire participer l'ouvrier aux bénéfices des industries où il est employé, c'est de lui apprendre la puissance de l'épargne et de l'engager à devenir actionnaire des établissemens qui sont organisés en sociétés. Il n'y a en effet que le travail et l'économie qui puissent améliorer son sort; Franklin l'a dit depuis longtemps et depuis lors on n'a encore rien trouvé de mieux. Les institutions créées pour cet objet en Alsace sont une éclatante confirmation de cette vérité.

Ce qu'étaient autrefois les logemens d'ouvriers, le rapport de M. Villermé, présenté en 1833 à l'Institut, peut en donner une idée. Il dépeint ces bouges infects où plusieurs familles couchent dans la même chambre sur de la paille, et sous des lambeaux de couvertures; il nous montre ces enfans déguenillés, demi-nus, se rendant à l'atelier pour y travailler tout le jour, sans que personne s'occupe de leur éducation morale; les femmes marchant pieds nus dans la boue et dans la neige, sous la pluie, venant les jours de paie attendre leurs maris pour arracher au gouffre du cabaret une partie de leur salaire. Les choses en étaient là quand la Société industrielle de Mulhouse, persuadée que les patrons avaient en quelque sorte charge d'âmes, mit à l'étude en 1850 un projet d'association pour la construction de maisons destinées à être vendues aux ouvriers dans les meilleures conditions possibles. Cette société fut constituée par M. Jean Dollfus, — dont le nom vénéré est attaché à toutes les mesures humanitaires, à toutes les œuvres charitables de l'Alsace, — au capital de 300,000 francs, auquel le gouvernement d'alors ajouta une somme équivalente. Elle acheta des terrains sur lesquels elle bâtit, d'après des plans arrêtés à l'avance, des maisons de différens types dans lesquelles chaque ménage est isolé et jouit d'un petit jardin, et vendit ces maisons aux ouvriers contre le paiement d'un certain nombre d'annuités dont le chiffre ne s'élève pas au-dessus du prix payé pour la location d'un logement beaucoup moins commode. Cette annuité comprend non-seulement l'intérêt des

capitaux déboursés, mais encore l'amortissement, en sorte qu'avec le même fonds de souscription, la Société a pu, au moyen d'emprunts, bâtir jusqu'ici 948 maisons, dont 943 étaient vendues au prix total de 4,074,841 francs et presque complètement payées (1). Annexés à ces cités sont des écoles, des lavoirs, des boulangeries, des restaurans fournissant les denrées au prix de revient. Les ouvriers obligés de s'acquitter pour devenir propriétaires avaient pris l'habitude de l'épargne; ils avaient déserté les cabarets, acquis l'amour du confort et de la propreté et senti se développer en eux des sentimens jusqu'alors inconnus. Le succès de ces cités ouvrières de Mulhouse en provoqua la création de nouvelles sur d'autres points de l'Alsace, et il en existe aujourd'hui dans tous les principaux centres. C'est en transformant les travailleurs en propriétaires, en leur facilitant l'accès du capital au lieu de les laisser s'insurger contre sa prétendue tyrannie, que les industriels alsaciens ont cherché à résoudre la question sociale, et que, sans bruit ni déclamations, ils ont amélioré la situation de leurs ouvriers. Beaucoup d'entre eux l'ayant été eux-mêmes avant d'être chefs de maison, ils sont mus par cet esprit de charité qui faisait dire à M. Daniel Kœchlin à son lit de mort : « Je n'ai jamais pu trouver le bonheur complet, parce que je n'ai jamais pu me consoler des misères irrémédiables que j'ai vues autour de moi. »

Les succès obtenus à ce point de vue sont tels que M. Bœtticher, ministre d'état et vice-chancelier de l'empire, a avoué à M. Grad lui-même que, si les institutions de prévoyance étaient répandues en Allemagne, sous l'influence de l'initiative privée, comme elles le sont en Alsace, le gouvernement allemand pourrait se dispenser d'intervenir pour sauvegarder la paix sociale (2). Peut-être pourrait-on en dire autant de la France, où malheureusement on parle toujours beaucoup plus qu'on n'agit, où la question ouvrière n'est trop souvent qu'un prétexte aux agitations, un thème aux déclamations de vulgaires ambitieux.

IV.

Nous venons d'esquisser, d'après M. Grad, les traits principaux de la situation industrielle de l'Alsace avant la guerre. Il nous reste à nous demander quelles ont été jusqu'ici et quelles seront dans

(1) Au 1er janvier 1880, il y avait 1,200 maisons construites, dont 1,000 payées.

(2) Dans une communication récente faite à la Société industrielle de Mulhouse, M. Engel-Dollfus, chef de l'importante maison Dollfus-Mieg de Dornach, exprime la crainte que les nouvelles lois en élaboration au parlement allemand ne portent un coup mortel aux institutions philanthropiques dont l'Alsace s'honore et qui doivent leur prospérité actuelle à la sollicitude des patrons pour leurs ouvriers.

l'avenir pour elle les conséquences économiques de l'annexion. M. Grad n'a pu traiter cette question que d'une manière indirecte, mais son livre fournit à cet égard les élémens suffisans pour qu'on puisse se faire une opinion propre.

Au moment de la guerre de 1870, l'Alsace était en pleine prospérité agricole et industrielle. Sous le rapport douanier, elle était soumise au même régime que la France et avait organisé ses moyens de production en conséquence. Elle avait eu un moment d'hésitation en 1860, lors de la conclusion des traités de commerce, mais elle s'était bientôt remise et, grâce à l'intelligente activité de ses fabricans, elle avait repris son assiette, amélioré ses procédés de fabrication, et s'était mise en état de soutenir la concurrence étrangère. Ses débouchés prirent depuis lors, surtout pour les articles de luxe, une grande extension, et le chiffre de ses affaires s'éleva, pour les industries textiles seulement, à la somme énorme de 300,000,000 fr.

La situation a bien changé. Du jour au lendemain, — ou plutôt d'une année à l'autre, puisqu'il y eut une année de tolérance pour l'écoulement des marchandises en magasin, — l'Alsace devint pour la France un pays étranger dont les produits durent être taxés à la frontière, et perdit par ce fait son marché principal. A voir l'empressement que certains hommes d'état français mirent à exclure ses produits, on est exposé à se méprendre sur les sentimens qui devaient les animer en présence du fatal traité qui mutilait la patrie, et à se demander si la douleur qu'ils en éprouvaient n'était pas mitigée par la satisfaction de voir disparaître du marché intérieur une concurrence qui les gênait.

Quoi qu'il en soit, l'industrie alsacienne fut cruellement éprouvée; organisée en vue de la production des articles de luxe, ou tout au moins de bonne qualité, elle dut se retourner vers l'Allemagne, dont les besoins sont tout autres et qui, ne voulant que des articles à bas prix, se contente de seconds choix. Elle ne put pas, par conséquent, y écouler les marchandises qu'elle fabriquait jusqu'alors, et lorsqu'elle tenta d'en fabriquer d'autres, elle trouva le marché déjà encombré par les marchandises allemandes et anglaises qui pourvoyaient à toutes les exigences de la consommation. La législation douanière, à laquelle elle fut soumise, lui fut également très préjudiciable. Suffisamment protégée par les tarifs français, dont les droits étaient proportionnels à la valeur des produits, elle ne fut plus en état de lutter quand elle se trouva en présence des tarifs allemands, dont les droits sont spécifiques et plus favorables par conséquent aux produits communs qu'à ceux de qualité supérieure dont elle avait la spécialité. La filature se trouva dans l'impossibilité absolue de soutenir la concurrence anglaise pour la production des fils

fins, et les étoffes de luxe durent battre en retraite devant les tissus communs de Crefeld et d'Elberfeld. En présence des conditions qui leur étaient faites, un certain nombre d'établissemens se transformèrent pour répondre aux exigences de leurs nouveaux consommateurs; d'autres émigrèrent au-delà de la frontière pour conserver leur ancienne clientèle, d'autres enfin, comme ceux de Bischwiller et de Sainte-Marie-aux-Mines, ne trouvant à écouler leurs produits ni en Allemagne, où ils ne sont pas demandés, ni en France, où l'entrée leur est fermée par des droits trop élevés, périclitent de jour en jour et sont à la veille de disparaître.

Les industriels qui ont cherché un débouché vers l'Allemagne se trouvent eux-mêmes, en raison des habitudes commerciales de ce pays, dans une situation beaucoup moins favorable qu'autrefois. Tandis qu'en France les marchés, une fois conclus, sont définitifs et réglés à quatre-vingt-dix jours, en Allemagne ils ne sont jamais fermes. Jusqu'au dernier moment, l'acheteur peut chercher à les rompre et soulever, lors de la livraison, des difficultés qui se terminent le plus souvent par une réduction du prix de la marchandise; de plus, les délais de crédit sont de six mois à un an et les rentrées fort difficiles. Les transactions n'ont donc qu'une sécurité relative et présentent des chances de pertes qui étaient anciennement inconnues.

Ce n'est pas tout. Les conditions de la fabrication se sont, à d'autres égards encore, modifiées défavorablement. Jadis les établissemens se transmettaient de père en fils et l'on peut en citer plusieurs qui, depuis plus d'un siècle, sont restés dans la même famille et portent encore le nom de leur fondateur. Aujourd'hui, les jeunes gens qui ont émigré pour se soustraire au service militaire allemand ne succèdent plus à leurs pères; ils mettent leurs établissemens en actions, placent à leur tête des directeurs qui restent dans le pays et cherchent au dehors un abri contre les tracasseries auxquelles ils seraient personnellement exposés. La même cause éloigne aussi un grand nombre de fils d'ouvriers qui emportent avec eux le tour de main et l'habileté traditionnelle. Ils sont remplacés par des Allemands, qui non-seulement sont moins intelligens, mais qui ont, en outre, des habitudes déplorables. Sous l'influence de ceux-ci, l'esprit de la population ouvrière s'est modifié; les grèves, jusqu'alors inconnues, ont fait leur apparition, et l'alcoolisme a pris un énorme développement. La consommation de l'eau-de-vie a plus que décuplé depuis dix ans; à Mulhouse, elle a passé de 250 hectolitres à 3,000; les débits se sont multipliés à l'excès et sollicitent sans cesse l'ouvrier, qui va y engloutir ses économies en s'y abrutissant. Ce n'est pas qu'il fût autrefois à l'abri de l'ivresse, mais c'était

à l'ivresse, beaucoup moins nuisible à la santé, du vin et de la bière qu'il se laissait aller. L'eau-de-vie, alors grevée de droits élevés, coûtait trop cher pour être abordable, tandis qu'aujourd'hui les propriétaires de l'Allemagne du Nord, pour trouver en Alsace un débouché pour leurs alcools frelatés, en ont fait supprimer les taxes et la livrent à raison de 40 centimes le litre. Il y a donc là un symptôme inquiétant, qui, si l'on n'y met ordre, amènerait la dégradation morale et physique d'une partie de la population et ajouterait de nouvelles ruines à celles que la conquête allemande a déjà accumulées sur ce malheureux pays.

Y a-t-il pour l'Alsace quelque chance d'un avenir meilleur et le compte ouvert à la fatalité par son annexion est-il sur le point de se fermer? Au point de vue économique, il est certain que la situation se modifiera, comme elle n'a d'ailleurs cessé de se modifier depuis deux siècles. L'industrie cotonnière, de beaucoup la plus importante, s'est implantée sur ce point à l'abri de la protection, et bien qu'éloignée de sa matière première et du combustible, elle a, grâce à l'aptitude de ses habitans, réussi à se faire une place dans le monde. Elle a dû cependant se déplacer plusieurs fois à mesure que les progrès des machines et l'ouverture de nouvelles voies de communications modifiaient les conditions économiques du milieu où elle se trouvait. Il en sera de même dans l'avenir lorsque le libre échange sera devenu un fait accompli.

Le principe de la liberté commerciale n'est pas un principe absolu et immuable, et cette liberté est, comme toutes les autres, comme toutes les institutions de ce monde, contingente aux circonstances extérieures. A l'époque où les communications, non-seulement entre les peuples, mais même entre les provinces voisines, étaient presque impossibles, où l'état de guerre était permanent, où la sécurité était nulle, où les institutions de crédit faisaient défaut, il fallait bien que chaque pays fabriquât chez lui les objets nécessaires à ses besoins, et, une fois les industries établies sur un point, il fallait bien les protéger pour les empêcher de disparaître. Personne ne réclamait la liberté des échanges, puisque, l'eût-on obtenue, elle eût été à peu près illusoire. Mais il n'en est plus de même depuis que, par les chemins de fer, les télégraphes, les établissemens de crédit, les relations internationales sont devenues journalières. La liberté commerciale s'impose malgré tout ce qu'on peut faire pour s'y opposer, parce que les lois économiques sont plus fortes que la volonté des hommes et que les intérêts finissent toujours par dominer la politique. Si nous cherchons à vaincre les obstacles matériels que la nature a semés sous nos pas, ce n'est pas pour nous en créer à nous-mêmes d'artificiels; si nous jetons des ponts

pour franchir les vallées, si nous creusons des tunnels pour traverser les montagnes, si nous perçons des isthmes pour réunir des mers, ce n'est pas pour nous laisser arrêter par la barrière factice d'un tarif protecteur. Que l'Alsace en prenne son parti, elle sera, dans un avenir plus ou moins prochain, comme la France, comme l'Angleterre, comme l'Allemagne, sous le régime du libre échange, et comme ces nations, elle en sentira le contre-coup et les bienfaits. Or nous avons vu que la décadence de son industrie était due beaucoup moins à la concurrence étrangère qu'elle rencontre en Allemagne qu'à la perte du marché français. Si ce marché pouvait lui être rendu par la suppression des tarifs qui l'en éloignent, elle ne tarderait pas à reprendre son ancienne prospérité, et, quoi qu'on en dise, elle n'aurait rien à redouter ni de l'Angleterre ni de l'Amérique. En abaissant ses droits d'entrée, la France reconquerrait en partie son ancienne province.

Il résulte de tout ce qui précède que l'annexion a été un malheur pour l'Alsace; elle en a souffert et elle en souffre encore, dans ses intérêts matériels comme dans ses sentimens moraux; elle subit malgré elle la domination de l'étranger comme autrefois l'Italie subissait celle de l'Autriche, la Grèce celle de la Turquie. A les entendre cependant, les Allemands sont pour elle pleins de mansuétude et ils ne s'expliquent pas son obstination à ne pas se réjouir de son retour à l'ancienne patrie. Cette explication est bien simple: si les Alsaciens se sentent opprimés, c'est parce qu'ils sont administrés, non dans leur propre intérêt, mais dans celui de l'Allemagne. Ainsi que l'a dit M. Frary, dans son livre si patriotique (1): « une population à qui les hasards de la guerre enlèvent sa nationalité est vouée à une persécution continue, systématique, moins grossière et cent fois plus douloureuse qu'au temps où l'administration était moins perfectionnée. On contraint tout un peuple à retourner à l'école pour désapprendre tout ce qu'il savait et apprendre tout ce qu'il ignorait. Ses souffrances se mesurent à ses vertus et à ses lumières; chaque homme est incessamment atteint dans ses sentimens les plus généreux, dans ses idées les plus hautes. La religion de la patrie, comme toute autre religion, coûte d'autant plus à abjurer qu'on en comprenait mieux la beauté, qu'on en goûtait mieux les douceurs, et c'est aux plus nobles âmes que la persécution inflige les plus cruelles tortures. »

J. Clavé.

(1) *Le Péril national*, par M. Raoul Frary, 1 vol. in-32; Didier.

DÉGRÈVEMENS ET AMORTISSEMENT

A PROPOS

DU BUDGET DE 1883

A la fin de l'année 1861, il s'est passé au point de vue financier un fait qui n'est pas sans analogie avec ce que nous avons vu tout récemment. On était ravi de l'élan de prospérité qui s'était manifesté subitement après le coup d'état de 1851; chaque année amenait des plus-values considérables dans le produit des impôts, le commerce se développait sensiblement, et ces progrès se trouvaient servis à souhait par la découverte des mines d'or et par l'extension des chemins de fer. Aux esprits chagrins qui se plaignaient, malgré tout, que les dépenses allaient trop vite et qu'on ne se préoccupait pas assez, sinon de les réduire, tout au moins d'en arrêter l'augmentation, on répondait que la plus-value incessante des impôts n'aurait pas de peine à les couvrir. On vivait enfin dans une grande quiétude, sans souci de l'avenir. Tout à coup parut un mémoire rédigé par un homme qui avait déjà été ministre des finances, l'honorable M. Fould. Dans ce mémoire, on jetait un cri d'alarme, on disait que la situation était loin d'être ce qu'elle paraissait, qu'il y avait des embarras sérieux et que, si on continuait dans la même voie, on s'exposait à de graves dangers; on montrait notamment qu'en huit années, de 1851 à 1858, il avait été absorbé pour 2 milliards 400 millions de crédits extraordinaires, et qu'il fallait y ajouter encore 400 millions pour les trois derniers exercices; on avait de plus emprunté 2 milliards dans l'intervalle, et la dette flottante dépassait un milliard : il était temps de s'arrêter. La conclusion du mémoire était qu'il fallait surtout enrayer les crédits supplémentaires et extraordinaires. Ce travail fit beaucoup de bruit dans le temps; l'empereur en fut ému, comme tout le monde, et

pour montrer sa bonne volonté, il nomma de nouveau M. Fould ministre des finances. Avons-nous besoin d'ajouter que les choses continuèrent, à peu près, comme par le passé? On fit bien un sénatus-consulte pour empêcher les viremens d'un ministère à l'autre, ce qui était en effet la source de beaucoup d'abus. On limita aussi la faculté d'ouvrir des crédits extraordinaires. Mais l'élan était donné, on ne put pas arrêter l'augmentation des dépenses ; seulement, pour celles qui avaient un caractère extraordinaire, on en fit l'objet d'un budget spécial, qu'on pourvut également de ressources spéciales. Ces ressources n'en sortaient pas moins de la bourse du contribuable, comme les autres : la régularité n'était qu'apparente, et, au fond, la situation restait la même.

On peut en dire autant de l'état des choses actuel que nous a révélé au commencement de l'année l'honorable M. Léon Say. Comme en 1861, chacun était frappé du développement considérable de la prospérité publique, de l'augmentation incessante du produit des impôts qui se traduisait chaque année par une plus-value de 100 à 150 millions. Il semblait qu'avec de pareilles réserves on pouvait tout se permettre, et dépenser beaucoup sans y regarder. On dépensa en effet beaucoup et sous toutes les formes, et on trouva encore moyen de proposer des dégrèvemens ; enfin on tenait la solution de ce fameux problème qui, à la satisfaction de tout le monde, consiste à augmenter la dépense et à diminuer les recettes. La république seule pouvait arriver à un tel résultat : elle n'avait eu qu'à toucher le sol de sa baguette magique et des flots de richesse en avaient jailli. Aussi fit-on les rêves les plus brillans. On dota l'instruction publique de sommes considérables ; on créa des caisses de subvention ou de secours pour toute espèce de choses ou d'individus, on ouvrit un crédit de 500 millions pour les chemins vicinaux, de 300 millions pour les écoles, on augmenta les traitemens, les rentes viagères ; enfin, pour couronner l'œuvre, on mit en avant un fameux plan de travaux publics, dit plan Freycinet, et qui consistait à dépenser 7 milliards en moins de dix ans. Voilà quels furent les rêves qu'on fit sous l'influence d'une richesse qui paraissait n'avoir pas de bornes. Heureux pays de France! il allait donc enfin satisfaire tous les besoins, j'allais dire tous les appétits, et l'âge d'or n'était plus en arrière dans le passé, il était en avant et dans un avenir prochain, on y touchait. Mais voilà encore que, comme un rideau qui s'abaisse sur un tableau enchanteur, la réalité nous apparaît toute différente. Nos ressources sont épuisées, dit M. Léon Say, et engagées pour plusieurs années, nous n'avons plus rien de disponible, et si nous voulons continuer dans la voie où nous sommes, il nous faudra recourir à l'emprunt. Or l'emprunt lui-même n'est déjà plus aussi facile ; le dernier qui a été contracté, mal-

gré la souscription brillante qui l'a accueilli, n'est pas encore classé; il est toujours pour partie à l'état flottant dans les mains des spéculateurs, et ce qui est inquiétant surtout, c'est qu'en engageant ainsi les ressources de l'avenir nous sommes tout près d'arriver à une dette flottante de trois milliards. Nous avons fait flèche de tout bois, nous avons pris les fonds des caisses d'épargne, ceux des communes, les cautionnemens, le produit d'annuités créées pour des besoins extraordinaires, et tout est absorbé, ou le sera bientôt. Que faire dans une pareille situation? Il semble que le plus sage serait de liquider le passé et de s'arrêter pour les dépenses nouvelles qui ne sont pas de la première nécessité. Mais cette politique de prudence ne peut convenir à la république. M. Rouvier l'a déclaré dans la discussion générale du budget. S'adressant à la commission qui pourtant s'était montrée assez large pour les dépenses extraordinaires: « Vous avez fait, dit-il, un budget juste milieu qui peut convenir à une monarchie censitaire, la république ne peut pas s'en arranger. » Il faut, en effet, que la république dépense sans compter, elle prendra l'argent où elle pourra, c'est l'affaire de son ministre des finances de le lui procurer.

On doit certainement louer beaucoup M. Léon Say du courage qu'il a mis à nous révéler la situation actuelle. Malheureusement les combinaisons qu'il propose, comme l'a reconnu M. Ribot, le rapporteur de la commission, ne sont que des expédiens; elles ne suppriment pas les difficultés, elles ne font que les ajourner à deux ou trois ans. Un nouvel emprunt à court terme était le danger qui nous menaçait et il pouvait en résulter un grave inconvénient pour le crédit public. Qu'a fait M. Léon Say? Il laisse subsister toutes les dépenses, mais, pendant un an ou deux, il les couvre par d'autres ressources que celles à provenir d'un emprunt direct. Il prend d'abord, jusqu'à concurrence de 270 millions, des crédits non employés des exercices antérieurs; il se fait rembourser d'avance par les compagnies de chemins de fer 253 millions qui étaient à réaliser plus tard; il majore enfin les recettes du budget de 1883 en adoptant pour base non plus celles qui ont été réalisées dans l'exercice qui a précédé celui où le nouveau budget est établi, mais celles de l'exercice même qui est en cours. Cette manière d'agir n'est peut-être pas mauvaise : elle rend le budget plus exact. Quand on pouvait avoir en prévision des augmentations de recettes considérables basées sur la plus-value de deux années, on ne se faisait pas scrupule d'ouvrir toute espèce de crédits supplémentaires avec la pensée qu'ils seraient aisément couverts par les plus-values, et de la sorte, on se laissait aller à des dépenses désordonnées. Avec un budget en prévision plus exact, on ne peut plus se faire les mêmes illusions, et si on veut avoir des crédits supplémentaires,

on sait immédiatement à quoi on est entraîné. Donc, grâce à ces combinaisons, M. Léon Say trouve le moyen de faire à peu près les mêmes dépenses extraordinaires que son prédécesseur. Au fond, les ressources réellement disponibles sont toujours dépassées. Avec le projet de M. Allain-Targé, on s'en serait aperçu tout de suite, parce que tout de suite il aurait fallu recourir à l'emprunt; avec celui de M. Léon Say, on ne s'en apercevra que dans deux ans, car l'honorable et ancien ministre ne peut promettre qu'on ira au-delà de ce temps sans emprunter. M. Léon Say n'a pas osé trancher dans le vif, arrêter les dépenses, et alors son budget a prêté à la critique; on lui a reproché d'avoir poussé inutilement un cri d'alarme. Aussi lui-même, dès le premier discours qu'il a prononcé dans la discussion générale qui a eu lieu avant la séparation de la chambre, a-t-il cru devoir déclarer qu'au fond « les finances de la république étaient superbes et la situation admirable. » Cette déclaration n'était sans doute qu'une préparation oratoire pour faire accepter les réformes qu'il proposait; elle n'en est pas moins curieuse et montre à quel point la république, ce gouvernement de libre discussion et de vérité absolue, est susceptible à l'endroit des choses qui le blessent.

On a pu dire autrefois, sous le gouvernement de Louis-Philippe, que nos finances étaient compromises et que nous marchions à la banqueroute, — on a vu depuis combien c'était faux; — on l'a répété sous le deuxième empire, c'était plus justifié. Cependant les événemens de 1870 et 1871 ont montré encore que la situation financière n'était pas aussi mauvaise qu'on le supposait. Aujourd'hui, nous avons un budget ordinaire qui dépasse 3 milliards, une dette flottante qui est en train d'arriver au même chiffre, et une dette qui atteint 24 milliards, sans compter les obligations à court terme. Nous dépensons chaque année de 600 à 700 millions que nous n'avons pas, et on commet un crime de lèse-république si on ose dire que nos finances sont en mauvais état. Lisez le rapport de M. Varroy au sénat sur le budget de 1882 et vous y trouverez ceci: « La prospérité de nos finances, depuis l'année *épique* où la constitution a été votée, a continué à s'affermir de plus en plus. » C'est probablement parce que, depuis cette année-là, on a dépensé plus que jamais et que le budget ordinaire s'est accru de plus de 300 millions en trois ans. C'est M. Ribot qui le déclare dans son excellent rapport sur le budget de 1883. Du reste, les précautions oratoires sont tellement nécessaires quand on parle des finances de la république que M. Ribot lui-même a cru devoir en prendre, et, dans ses critiques, le *nec plus ultra* de son audace a été de dire: « Oui, nos finances sont puissantes, mais elles sont engagées. » On pourrait répondre à l'honorable rapporteur de la commission que, si nos finances sont engagées, elles ne sont plus puissantes, du moins

quant à présent; il faudrait commencer par les dégager pour leur rendre une action efficace, et on ne pourrait les dégager qu'en s'arrêtant dans les grandes dépenses. C'est ce qu'on ne veut pas et ce que ne demande même pas M. Ribot.

Autrefois, sous Louis XIV, on n'osait pas parler de la mort devant le grand roi. Un jour, un prédicateur de la cour, s'étant avisé de dire que nous étions tous mortels, vit le mauvais effet que cela produisait sur la figure du souverain; il se reprit bien vite et ajouta : « presque tous. » Il paraît qu'on est tenu à la même prudence à propos des finances de la république. Serait-ce parce qu'il ne faut pas parler trop haut dans la chambre d'un malade? Ce qu'il y a de certain pourtant, c'est que, malgré toutes les précautions oratoires, nos finances ne sont pas dans une bonne situation. Un seul chiffre en donnera l'idée. En 1869, dernière année de l'empire, les dépenses se sont élevées à 1,621 millions et, en 1883, elles montent à plus de 3 milliards. C'est une augmentation de 1,300 millions, dont 600, toujours au dire du rapporteur de la commission, sont imputables aux seuls services administratifs; le reste est absorbé par l'accroissement de la dette publique après nos grands emprunts. Nous ne voulons certes pas dire que, dans un pays riche comme le nôtre, la dépense doive rester stationnaire. Il y a sans cesse des besoins nouveaux à satisfaire. Cependant on pourrait soutenir que la principale de ces dépenses consistant en grands travaux publics, plus une nation est riche et plus l'état peut s'en décharger sur l'initiative privée. C'est généralement ce qui a lieu dans les pays bien ordonnés. La république ne l'entend pas ainsi. La richesse générale doit lui servir pour intervenir davantage. Au moins devrait-on se renfermer dans la limite de la plus-value des impôts : il paraît que ce serait encore trop demander. La république n'admet pas de limites. « Nous avons présenté le budget de 1883, disait M. Allain-Targé, avec le parti-pris de donner à la politique démocratique et progressive des bases solides, » et comme ce budget contenait pour 600 millions de dépenses extraordinaires qui ne pouvaient être couvertes que par l'emprunt, cela voulait dire apparemment que la politique démocratique et progressive consiste à dépenser au-delà même de ce que l'on a. C'est du reste la même idée qu'avait exprimée M. Rouvier avec sa critique sur le budget juste milieu.

Nous croirions faire injure à nos lecteurs en cherchant à leur montrer que cette politique démocratique et progressive est pleine de dangers; que l'état, comme les particuliers, ne doit pas dépenser au-delà de ce qu'il a. On ne s'enrichit jamais en s'endettant. Mais c'est un point sur lequel nous aurons occasion de revenir plus tard. Qu'il nous soit permis seulement de constater en ce moment que, dans la discussion générale du budget qui a déjà eu lieu, il n'a pas

été question le moins du monde de restreindre les dépenses. Si M. Léon Say avait voulu être le ministre *féroce* que réclamait tant M. Thiers sous le second empire, et qui serait aujourd'hui plus nécessaire que jamais, il aurait tout simplement dit : Plus de dépenses extraordinaires en dehors des ressources qui peuvent y être régulièrement affectées ; et c'eût été plus efficace que toute autre déclaration ; il avait d'autant plus qualité pour le faire qu'avec sa haute compétence en matière financière, il sait mieux que personne les inconvéniens du système dans lequel on est engagé. Il a parfaitement démontré qu'on pourrait exécuter la plupart des mêmes travaux avec l'industrie privée, avec le concours, par exemple, en ce qui concerne les chemins de fer, des grandes compagnies, et il a ajouté, ce qui était fort juste, que ce serait une chose différente pour le crédit public, si les sommes nécessaires à ces travaux étaient empruntées par des compagnies particulières au lieu de l'être par l'état. Il est incontestable, en effet, que dans un pays comme la France, qui économise chaque année peut-être 2 milliards 1/2, il n'est pas difficile de trouver 6 ou 700 millions par an qui soient disponibles pour les grands travaux publics et sans qu'il en résulte d'embarras financiers. On l'a bien vu depuis un certain nombre d'années, où, malgré les émissions d'obligations qui ont été faites par les grandes compagnies jusqu'à concurrence de 4 à 500 millions par an, le taux de ces obligations n'a pas cessé de monter. Il en eût été autrement si l'état lui-même avait exécuté les travaux et emprunté ; son crédit en aurait souffert. Les 6 ou 700 millions par an qu'il s'agit de trouver maintenant s'ajouteront ou à la dette consolidée qui dépasse 20 milliards, ou à une dette flottante de près de 3 milliards et à d'autres obligations encore dont l'échéance est à court terme. Alors ce n'est plus la richesse générale de la France qu'il faut considérer, mais la situation particulière de l'emprunteur ou du débiteur, et quand le débiteur est déjà chargé, comme nous venons de le dire, d'une dette écrasante, il est d'une imprudence extrême d'y ajouter la moindre chose. Il n'y a pas de pays, quelque riche qu'il soit, qui puisse en tout état de cause fournir des garanties suffisantes pour une pareille dette. Que deviendrait notre crédit demain si nous avions la guerre ou une révolution? Voilà ce qu'i faut se demander sans cesse et ce que nous aurions voulu entendre dire par M. Léon Say avec l'autorité qui s'attache à ses paroles. Il aurait fait un grand acte de patriotisme. Mais, ce n'est pas précisément pour discuter en détail le budget de 1883 que nous avons pris la plume. Ce travail a été fait et très bien fait par notre ami et collaborateur M. Paul Leroy-Beaulieu (1), nous n'avons rien à y ajouter :

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1882.

nous voulons seulement appeler l'attention de nos lecteurs sur deux points qui n'ont pas été suffisamment mis en lumière lors de la dernière discussion générale et qui, à notre avis, ont une grande importance. Il s'agit de la question du dégrèvement et de celle de l'amortissement.

I.

Sur le premier point, M. le ministre des finances a dit, dans l'exposé des motifs du budget de 1883, qu'il n'y avait pas de politique de dégrèvement, qu'il n'y avait qu'une politique d'équilibre, qui peut conduire au dégrèvement. Qu'est-ce d'abord qu'une politique d'équilibre? Quand y a-t-il équilibre dans le budget? Est-ce quand on a satisfait toutes les demandes, doté très largement les travaux publics, et accordé des subventions sous toutes les formes? A ce compte, la politique d'équilibre sera bien difficile à réaliser, et nous doutons qu'on y arrive jamais. On a vu que, depuis 1850, les seules dépenses administratives avaient augmenté de 600 millions, et cela ne suffit pas. Nous allons plus loin que M. le ministre et nous ne craignons pas de déclarer que si, par impossible, on venait à satisfaire toutes les demandes et qu'il y eût encore des excédens de recettes, il faudrait les employer à autre chose qu'à des dégrèvemens. On dit bien qu'après la guerre, 750 millions d'impôts nouveaux ont été établis; qu'on en a déjà aboli pour 300 millions, qu'il en reste encore pour 450 ; et, tant que ceux-ci subsisteront, on pense que le premier devoir est de songer au dégrèvement. — Ce n'est pas notre avis. On oublie que, par la suite de la guerre aussi, une autre surcharge a été créée qui a son importance. Avant 1870, la dette publique, déjà lourde, était de 13 à 14 milliards, elle monte aujourd'hui à 21 ou 22, sans parler de la dette flottante ni du compte de liquidation. Le service en intérêts de cette dette, sous ses diverses formes et en y comprenant les dotations, absorbe 1,350 millions, presque la moitié de notre budget; il nous semble que c'est là une charge énorme qui appelle l'attention. Et quand on pense que, dans cette situation, il s'est trouvé naguère au sein de la chambre des députés, une majorité pour prendre en considération une mesure qui ne tendait à rien moins qu'à priver le trésor de 300 millions de ressources, en abolissant en partie l'impôt des boissons et celui des octrois, on est confondu de surprise, et on se demande quelle idée a cette chambre des nécessités financières. En fait de dégrèvemens, on peut tout au plus se permettre ceux qui ne font rien perdre au trésor et qui sont compensés bien vite par une plus-value à peu près équivalente. Il y en a quelques-uns de ce genre. Si on abaissait, par exemple, sensiblement

l'impôt de 23 pour 100 qui pèse sur les transports par chemins de fer et celui de mutation de 6 1/2 pour 100 qui frappe les ventes d'immeubles, le sacrifice imposé au trésor ne serait pas de longue durée et on donnerait une plus grande activité aux affaires.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de dégrèvemens au profit de l'agriculture, et M. Léon Say a été un de ceux qui ont le plus contribué à mettre cette idée en avant. Ne voulant pas et ne pouvant pas accorder de protection à l'agriculture, il a pensé qu'on ferait quelque chose d'efficace pour elle en la dégrevant de l'impôt foncier. Il y a là, à notre avis, une grande illusion. Veut-on l'exonérer de tout l'impôt en principal? Il s'agirait d'une somme de 120 millions. Personne n'ose aller jusque là, et, cependant, l'abandon même de ces 120 millions, qui serait fort préjudiciable à l'état, serait sans efficacité aucune pour l'agriculture. En effet, voyons les choses dans l'application. La production agricole, envisagée sous toutes les formes et dans son ensemble, représente bien de 8 à 10 milliards. Qu'est-ce qu'un dégrèvement de 120 millions appliqué à 8 ou 10 milliards de valeurs? C'est une économie de 1 1/2 pour 100, c'est-à-dire qu'en supposant cette économie bien employée et ayant une action directe sur le prix des produits, toutes choses restant égales d'ailleurs, l'agriculture réaliserait un bénéfice de 30 centimes par hectolitre de blé calculé sur le pied de 20 francs et de 60 centimes sur l'hectolitre de vin calculé à 40 francs. Est-ce là un allégement sérieux qui puisse guérir les maux dont souffre l'agriculture? Il est probable que la situation resterait la même et le trésor aurait perdu d'un seul coup 120 millions. Mais, je le répète, il ne s'agit pas de la suppression totale de l'impôt. M. Léon Say a proposé de n'en abandonner que le tiers, soit 40 millions. Or, voit-on l'effet de ces 40 millions sur une production agricole de 8 à 10 milliards? il serait tellement minime qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête. On dépense bien aujourd'hui en moyenne 250 à 300 francs pour mettre un hectare de terre en culture. Or, un dégrèvement de 40 millions représente 1 fr. 50 par hectare, c'est-à-dire 1/2 pour 100 à peu près des frais de culture, et si on suppose une production de 20 hectolitres de blé à l'hectare, l'économie serait de moins de 10 centimes par hectolitre, et, à cette mesure, sans aucun effet économique, l'état perdrait 40 millions sans compensation aucune. Si encore c'était un acte équitable et qu'il s'agît de redresser un tort vis-à-vis de certains contribuables, mais l'équité elle-même proteste; le dégrèvement profiterait à des propriétaires qui ont acheté leur terre en conséquence de l'impôt, qui ont fait entrer celui-ci dans leurs frais d'acquisition et sur lesquels la taxe ne pèse nullement. Et on viendrait les gratifier d'un cadeau auquel ils n'ont aucun droit! Cependant, depuis qu'on a parlé d'abandonner

ces 40 millions sur le principal de l'impôt foncier, cela est devenu le mot d'ordre des réclamations qui se produisent dans les comices agricoles et au sein même des conseils-généraux. On a demandé aussi la suppression de l'impôt des prestations. On réclame contre cet impôt à cause du souvenir de l'ancienne corvée, bien qu'il n'y ait pas d'assimilation sérieuse entre les deux choses; au fond il n'est pas une charge pour l'agriculture, on peut d'ailleurs le convertir en argent pour une somme minime de 4 à 5 francs au plus, et, quand on veut l'acquitter en nature, on le fait au moment le plus favorable de l'année, sans qu'il en résulte aucune souffrance, et on l'applique à l'entretien des routes, c'est-à-dire à ce qui profite le plus à l'agriculture. L'avantage qu'elle en retire compense et bien au-delà le sacrifice qu'elle s'impose. Si on le supprimait, il faudrait bien le remplacer par d'autres taxes qui seraient probablement plus onéreuses. En vérité, quand on voit de pareilles réclamations servir de thème dans les réunions agricoles et être le mot d'ordre des revendications qu'on espère, on est étonné de la facilité avec laquelle les populations se laissent abuser par des mots.

L'agriculture souffre, c'est incontestable et on se demande d'où viendra le remède à ses souffrances, — car il faut bien espérer qu'elles finiront; il viendra d'abord de récoltes plus favorables, et ensuite d'une meilleure direction donnée à ses travaux, d'un changement dans les cultures, de plus de capitaux mis à sa portée et de quelques modifications dans la législation civile. L'agriculture a surtout besoin du crédit dont jouissent les autres industries et dont elle a été privée jusqu'à ce jour. Si elle arrive à l'obtenir, on la verra utiliser aussi comme les autres industries les découvertes scientifiques; alors peut-être elle prendra son essor et n'aura plus rien à craindre de la concurrence américaine ou de toute autre; mais lui promettre, à titre d'encouragement, pour compenser les sacrifices qu'elle supporte, un dégrèvement de 40 millions lorsqu'il y a peut-être entre sa situation actuelle et celle qu'elle devrait avoir pour être prospère une différence annuelle d'un milliard ou deux, ce n'est pas sérieux. Ah! si on proposait encore une grande diminution dans l'impôt de mutation, cela mériterait examen; le sacrifice ne serait que momentané, l'état ne tarderait pas à retrouver l'argent qu'il aurait abandonné, par le plus grand nombre des transactions, et ces transactions rendues plus faciles mettraient la propriété territoriale dans les mains de ceux qui pourraient le mieux la faire valoir. En un mot, au lieu d'un impôt très lourd qui immobilise la terre et la tient en dehors du mouvement de la circulation, on aurait un impôt léger, facile à percevoir et avec lequel il y aurait moins de fraude.

Dans un livre que nous avons publié, il y a quelques années, sur

la Question des impôts, nous avons dit qu'aujourd'hui plus que jamais les impôts devaient être considérés au seul point de vue économique, la question de la répartition étant secondaire, et disparaissant par le fait de la répercussion. Un impôt est-il un obstacle sérieux au progrès de la richesse, il faut le supprimer; ne l'entrave-t-il en rien, il faut le conserver. Tous les impôts, assurément, sont une charge; mais parmi eux il y en a qui ne sont réellement pas un obstacle au progrès de la richesse, qui s'y associent parfaitement et qu'on paie sans s'en apercevoir; ce sont les meilleurs et les seuls que dans un pays bien organisé économiquement on doive conserver; il n'est pas difficile de les reconnaître. Il y en d'autres, au contraire, qui semblent avoir pour but de tuer la poule aux œufs d'or, qui sont comme une barrière qu'on aurait élevée à dessein pour arrêter le développement de la prospérité publique. Tels sont, entre autres, nous l'avons déjà dit, l'impôt de mutation de 6 1/2 pour 100 qui exerce un effet désastreux sur le mouvement de la propriété, et celui de 23 pour 100 qui frappe les transports à grande vitesse sur les chemins de fer. Ce dernier impôt rapporte à l'état 80 et quelques millions. Mais ce qu'il coûte à l'industrie des transports, la charge particulière dont il grève les marchandises et qui se répercute de l'une sur l'autre, sont choses incalculables; nous ne serons certainement pas au-dessous de la vérité en disant qu'il coûte bien cinq fois plus qu'il ne rapporte. S'il était abaissé à 5 pour 100, l'état trouverait bien vite sous d'autres formes la compensation de ce qu'il aurait perdu. Voilà des impôts antiéconomiques qu'on peut supprimer en tout état de choses, parce qu'ils nuisent au progrès de la richesse; mais en dehors d'eux, il n'y a pas et il n'y aura pas de longtemps de dégrèvement à faire. Nous devons conserver surtout l'impôt foncier qui, en réalité, n'est pas lourd et ne gêne pas les transactions. Nous avons besoin aussi de toutes les taxes de consommation, contre lesquelles on se récrie beaucoup, mais qu'on n'a jamais démontré être un obstacle au progrès de la richesse. Ce à quoi il faut songer aujourd'hui, c'est à l'amortissement.

II.

L'amortissement dans le budget de 1883, comme dans les budgets précédens, consiste à rembourser les obligations qui ont été émises pour le fonds de liquidation et qui arrivent à échéance. Il y en avait pour 170 millions en 1883. Afin d'alléger la situation, M. Léon Say proposait d'en éloigner le remboursement pour partie et de n'affecter que 103 millions au remboursement de ces obligations. La commission a été plus sévère et a cru devoir ajouter 32 millions, laissant 35 millions à couvrir par la plus-value des recettes. Ainsi l'amor-

tissement consiste à rembourser les obligations qui arrivent à échéance et il n'y a rien pour la réduction de la dette perpétuelle. On a pensé que c'était suffisant et on aurait plutôt trouvé que c'était trop. M. Léon Say, pour justifier la réduction qu'il proposait dans les remboursemens à faire en 1883, a dit dans son premier discours à la chambre des députés, que la guerre de 1870 et les dépenses qui en ont été la suite avaient coûté à la France 11 milliards 1/2, et que cependant notre dette publique ne s'était accrue que de 10 milliards, d'où la conséquence que nous aurions amorti 1 milliard 1/2 en dix ans, et il semblait résulter de ces paroles que nous avions fait sous ce rapport tout ce que nous devions faire. On peut déjà répondre que, si nous avons amorti en dix ans 1 milliard 1/2, nous sommes en train de perdre, et au-delà, le bénéfice de cet amortissement, car il nous faudra emprunter de nouveau, pour continuer les grands travaux d'utilité publique qui font partie du programme républicain, et nous aurons bien vite demandé au delà de 1 milliard 1/2. La facilité qu'on a de recourir à l'emprunt, voilà la plaie de notre situation financière; quand on a des embarras, au lieu de s'appliquer à les résoudre par des mesures d'ordre, soit en réduisant les dépenses, soit en les couvrant par des annuités à court terme, on préfère liquider tout en une fois au moyen d'un grand emprunt, et c'est à recommencer quelques années après. Il est si facile d'emprunter quand on jouit d'un certain crédit! il y a tant de gens disposés à vous prêter! On trouve même des financiers qui soutiennent que la théorie de l'épargne est surannée, bonne tout au plus pour des particuliers, mais que les états ont mieux à faire que d'épargner, qu'ils doivent dépenser toujours, seulement en faisant des choses utiles, et qu'ils retrouvent bien vite dans la plus-value de la richesse la compensation de leurs dépenses. Qu'importe que le chiffre de la dette s'accroisse de 2 à 300 millions comme intérêts si vous avez une augmentation de 5 à 600 millions dans les revenus? C'est une question de proportion. Il n'est pas nécessaire de diminuer le fardeau, il faut seulement augmenter les forces de ceux qui sont appelés à le supporter. Cette théorie n'est pas nouvelle et elle a été souvent mise en pratique. La plupart des gouvernemens se sont appliqués en effet à couvrir leurs dépenses extraordinaires au moyen d'emprunts. Et d'emprunts en emprunts, à travers toutes les crises que nous avons subies, nous en sommes arrivés à une dette de 24 à 25 milliards, en y comprenant la dette flottante et les annuités à terme. C'est la plus grosse qui existe dans le monde. Elle dépasse de beaucoup celle de l'Angleterre et des États-Unis et représente en capital le revenu brut de toute une année qu'on évalue en France à 25 milliards. En présence d'une pareille charge, doit-on dire que tout est bien lorsque le paiement des intérêts est

assuré et qu'on a pourvu aux dépenses administratives? Est-ce là ce qu'on peut appeler l'équilibre du budget? On ne devrait pas oublier que, dans un pays comme le nôtre, sujet aux révolutions et exposé à la guerre, la prospérité est intermittente et qu'elle éprouve quelquefois des temps d'arrêt cruels; nous l'avons bien vu en 1848, où, après un règne qui avait été pourtant très ménager des deniers publics, le taux de la rente tomba tout à coup à des cours désastreux. Nous ne pûmes pas rembourser les bons du trésor, ni les fonds des caisses d'épargne; il fallut les consolider et le crédit public se trouva ébranlé jusque dans ses racines. Pendant la guerre de 1870 encore, notre crédit a été, non-seulement ébranlé, il nous a fait défaut complètement, et on a dû aller chercher au dehors, en Angleterre, de très maigres ressources à un taux d'intérêt exorbitant. Si à ce moment nous n'avions pas eu pour nous venir en aide la Banque de France, notre désastre aurait été aussi grand financièrement qu'il a été militairement; un an après la guerre elle-même, lorsqu'il a fallu payer notre rançon aux Prussiens, on a pu s'apercevoir toujours que notre crédit n'était plus ce qu'il avait été aux jours prospères. Sans doute, il était encore bon, relativement, grâce à la confiance qu'a inspirée immédiatement le gouvernement réparateur à la tête duquel se trouvait M. Thiers. Cependant notre 3 pour 100 était tombé du taux de 80 à celui de 54 francs, et nous empruntâmes 5 milliards à 6 pour 100. Notre crédit s'est beaucoup relevé depuis et il est aujourd'hui au-dessus de 4 pour 100. Mais il ne faudrait pas abuser de cette situation; s'il arrivait des événemens graves, le danger serait autrement sérieux avec une dette de 24 milliards qu'avec une autre de 7 milliards, comme en 1848, et même de 13 à 14 milliards, comme en 1870. Nous sommes, il est vrai, plus riches qu'à ces deux époques, mais la richesse n'a pas quadruplé depuis 1848 et doublé depuis 1870, ainsi que l'a fait la dette. Et puis, il ne faut pas oublier que la plus grosse part de cette richesse repose sur le crédit. Or, plus le crédit est étendu et plus il court de risques. C'est comme une pyramide qu'on élève trop haut pour sa base, la moindre secousse peut l'ébranler, et Dieu sait quelles secousses nous éprouvons tous les quinze ou vingt ans; il faut des assises bien solides pour y résister. Enfin, à ce jeu de la guerre et de la révolution, trop fréquemment renouvelé, les nations s'épuisent et finissent, non-seulement par présenter moins de résistance, mais par ne plus pouvoir même réagir. Tant va la cruche à l'eau, dit le proverbe, qu'à la fin elle se casse. Nous n'avons pas l'air de nous douter des dangers qui peuvent nous menacer, et nous marchons toutes voiles dehors, comme si nous étions toujours assurés d'avoir du beau temps et de ne jamais rencontrer de récifs.

Je le répète, notre premier devoir est de songer à réduire la dette, et si on veut juger de l'importance de cette question, on n'a qu'à voir ce qui se passe autour de nous. — Nous sommes tous les jours témoins des efforts prodigieux que font les Américains pour éteindre leur dette. Après la guerre de sécession, elle montait à 15 ou 16 milliards et avait été contractée à des taux d'intérêt variables, dont le moindre était de 6 à 7 pour 100; elle est déjà réduite de près de moitié, et le taux d'intérêt n'est plus guère que de 3 1/2 pour 100. Jamais on n'avait vu pareil effort couronné d'un pareil succès. L'effort a été de maintenir des impôts qui ont donné chaque année 5 à 600 millions d'excédens et d'appliquer tous ces excédens à la réduction de la dette. Maintenant le succès a dépassé encore les espérances, car la dette a diminué, non-seulement de toutes les sommes qui ont été consacrées à la racheter, mais, plus encore, par suite des conversions successives que l'amélioration du crédit a rendues faciles, et qui ont permis de substituer un intérêt plus bas à un autre plus élevé. Les Américains n'avaient pas commis la faute d'emprunter comme nous en rentes perpétuelles, ce qui rend le rachat onéreux et le remboursement difficile. Ils avaient émis des bons à échéance rapprochée et à intérêt variable. Aujourd'hui, à mesure que ces bons arrivent à échéance, ou ils les remboursent avec les économies qu'ils ont de disponibles ou ils les convertissent en d'autres bons portant un intérêt moindre. Et la différence n'est pas seulement, comme dans nos pays d'Europe, de 1/2 et au maximum de 1 pour 100, elle est quelquefois de 2 pour 100. C'est ainsi qu'ils ont converti en 4 pour 100 des bons qui, primitivement, avaient été créés à 6, et en 3 1/2, les bons à 5 pour 100; de sorte que l'intérêt de la dette qui reste encore à payer a baissé dans une proportion plus forte que le capital lui-même. Mais capital et intérêts ne tarderont pas à disparaître. Chaque année, les espérances qu'on a pu former à cet égard sont dépassées. Il y a deux ans, le président Hayes évaluait à trente-sept ans le délai après lequel il n'y aurait plus de dette fédérale aux États-Unis; aujourd'hui, en présence du résultat des deux dernières années, qui donnent à elles seules un excédent de plus de 1,200 millions, on déclare hautement que le siècle ne se passera pas avant que toute la dette soit éteinte. *Audaces fortuna juvat*, a-t-on dit des gens qui ne craignent pas de courir des risques pour chercher un grand profit. Les Américains ont été ces *audaces* en maintenant des impôts qu'ils auraient pu abolir et dont ils n'avaient pas besoin pour assurer l'équilibre de leur budget, entendu comme on l'entend chez nous, et la fortune les a récompensés outre mesure. Le taux de leur crédit s'est amélioré à ce point que tout leur est devenu facile. Avant la guerre, ils empruntaient à 6 et 7 pour 100, et

c'était le taux minimum d'intérêt qui régnait entre particuliers. Ils contractent une dette de 15 milliards, font immédiatement les plus grands sacrifices pour la rembourser et le taux de leur crédit monte à 3 1/2 et 4 pour 100 en quelques années. Jamais on n'avait fourni une démonstration plus éclatante de la vérité du proverbe qu'en payant ses dettes on s'enrichit. Ce qu'ils ont économisé et appliqué à payer leur dette n'est rien à côté des autres avantages que leur a procurés l'amélioration de leur crédit.

Il y a des gens à courte vue qui ne voient dans l'amortissement que la somme qu'on y consacre, et comme cette somme est généralement peu considérable et difficile à obtenir, on se demande si le bénéfice qu'on retirera de cet amortissement vaut le sacrifice qu'on s'impose. C'est le sentiment à peu près général dans notre pays, et alors on se laisse aller à ne rien faire pour diminuer la dette. Telle n'a pas été non plus la manière d'agir des Anglais. Ils n'ont pas certainement fait les efforts des Américains, cela leur aurait été d'ailleurs plus difficile qu'à ceux-ci, mais ils ne sont pas restés inactifs, en face de la dette de 20 milliards qu'ils avaient contractée pour lutter contre notre premier empire : ils l'ont déjà par divers procédés diminuée de 3 milliards, et bien que ce qui en reste ne soit plus très lourd en raison de la richesse, qui a plus que triplé depuis 1815, ils se considèrent cependant toujours dans l'obligation de le réduire. Trois choses sont nécessaires, a dit M. Gladstone dans l'exposé de son dernier budget, pour avoir une bonne situation financière : 1° ne pas engager de dépense sans avoir de quoi y faire face et même davantage (c'est une maxime à méditer par nos gouvernans); 2° en temps de paix, amortir la dette nationale; 3° réduire les dépenses autant qu'on le peut; et l'honorable ministre s'accusait de ne pas avoir fait assez pour l'amortissement; c'était fort modeste de sa part et montrait tout l'intérêt qu'il attache à la question, car on peut lui rendre cette justice que personne n'a fait plus que lui dans son pays pour l'amortissement. Il est notamment l'inventeur de ce système qui consiste à convertir la rente perpétuelle en rente à terme devant finir à une époque déterminée et qu'on appelle *terminable annuities*. Pour cela, il faut savoir s'imposer des sacrifices momentanés et augmenter pendant quelque temps l'intérêt de la dette afin de le voir diminuer tout à coup sensiblement. C'est ce qu'a déjà fait M. Gladstone par une loi de 1863; il a converti certains fonds des caisses d'épargne en *terminable annuities,* calculées de façon à reconstituer le capital en vingt et quelques années. Cette mesure, jointe au parti-pris en Angleterre de ne plus rouvrir le livre de la dette consolidée, d'émettre des bons à terme et même d'augmenter les impôts pour toutes les dépenses extraordinaires y compris celles de la guerre, a déjà eu

pour résultat qu'en 1885, sur 7,100,000 livres sterling d'*annuities*, 6 millions seront à expiration. On aura donc de ce chef une économie annuelle de 150 millions de francs. Que faire de cette somme? Nous savons bien ce qu'on en ferait chez nous avec le laisser-aller de nos ministres. On parlerait tout de suite de dégrèvemens ou de dépenses extraordinaires. En Angleterre, on propose d'en faire la base d'une nouvelle réduction de la dette sur une échelle plus considérable encore, et on n'attend même pas l'échéance de 1885. Dans la crainte qu'il prenne fantaisie à un nouveau ministre d'en disposer autrement, on voudrait engager dès à présent 2 millions de livres sterling, sur les 6 qui seront disponibles en 1885, à amortir un nouveau capital de 60 millions de livres ou 1 milliard 1/2 de francs en 25 ans. Et quant aux 4 autres millions de livres, on leur donnera probablement plus tard la même affectation. De sorte que, sans augmenter l'intérêt de la dette et, par le seul fait de le maintenir au même chiffre pendant un quart de siècle encore, l'Angleterre verrait au bout de ce temps cette dette considérablement réduite. Que l'on compare cette conduite avec la nôtre.

La dette, en France, s'accroît sans cesse; nous empruntons beaucoup plus que nous n'amortissons. On nous a dit qu'on avait depuis la guerre amorti 1,500 millions, soit; mais comme on a emprunté 2 milliards 1/2 sous toutes les formes, la balance est encore au passif un accroissement de 1 milliard. Et voyez combien notre manière d'agir est différente de celle des Anglais! Ceux-ci ne craignent pas de charger le présent pour dégrever l'avenir; en ce moment même, ils ajoutent 1 penny 1/2 à leur *income-tax* pour payer les frais de l'expédition d'Égypte. Quant à nous, nous escomptons les ressources de l'avenir au profit du présent pour continuer les dépenses extraordinaires. C'est ainsi que M. Léon Say se fait rembourser d'avance une partie de ce qui nous sera dû par les chemins de fer. Et ce n'est qu'à cette condition qu'on parvient à mettre péniblement le budget en équilibre. On s'étonne que notre 3 pour 100 reste à 82 et 83 francs et que la rente amortissable soit au-dessous du cours où elle a été émise, lorsque les consolidés anglais touchent le pair et que les Américains sont tout près d'emprunter à 3 pour 100. Il y a là, en effet, une comparaison qui appelle l'attention. Sans doute, nous sommes plus qu'aucun autre peuple exposés à la guerre et aux révolutions, et cela explique pourquoi notre crédit n'a pas tout l'essor qu'il devrait avoir eu égard à notre richesse; mais on peut être sûr pourtant que, s'il y a un écart aussi considérable que celui que nous venons de signaler entre notre crédit et celui des Anglais et des Américains, cela tient à ce que nos finances sont trop engagées. On a le sentiment qu'au jour d'une crise nous

serions livrés à de graves embarras. Il en serait autrement si nos finances étaient plus libres; nous serions mieux en état de braver toutes les éventualités. Avoir de bonnes finances est aujourd'hui une nécessité patriotique comme d'avoir de bonnes armées.

III.

Voyons maintenant, au point de vue économique, quel pourrait être le résultat d'un amortissement sérieux. Supposons qu'il abaisse le taux du crédit de 1/2 pour 100, qu'il le porte de 4 à 3 1/2, et cette supposition n'a rien d'invraisemblable. Voilà la rente qui monte aisément à 90 ou 92, au lieu de 82 ou 83, où elle reste stationnaire; voilà les grandes entreprises d'utilité publique qui peuvent emprunter à 1/2 pour 100 au-dessous du taux actuel; voilà enfin toutes les transactions industrielles et commerciales qui vivent du crédit et qui trouvent de l'argent à meilleur compte. Le bénéfice serait considérable : ce serait d'abord une facilité plus grande donnée à la conversion du 5 pour 100, le 3 pour 100 aurait une plus-value d'environ 3 milliards, et quant aux entreprises de chemins de fer et autres qui ont à emprunter 400 ou 500 millions par an, on peut voir tout de suite le profit qu'elles en retireraient. Enfin l'abaissement du taux de l'intérêt dans les transactions commerciales réagirait sur l'ensemble de la production et ferait que telle industrie qui lutte péniblement contre la concurrence étrangère se défendrait plus aisément. L'agriculture elle-même ne serait pas la dernière à s'en trouver bien, elle verrait arriver à elle des capitaux qui lui manquent aujourd'hui et cela lui vaudrait mieux que cet allégement de 40 millions dans l'impôt foncier qu'on lui fait espérer. Mais pour cela il faut organiser un amortissement sérieux. Tout doit céder à cette nécessité; elle est la clé de voûte de notre édifice financier. M. Thiers le sentait bien lorsqu'il demandait, malgré les difficultés, d'inscrire chaque année au budget 200 millions destinés à rembourser la Banque de France de ses avances; il n'admettait pas qu'on pût discuter sur l'utilité de cette mesure.

Maintenant, comment organiser cet amortissement? Là est le point délicat de la question. Toutes nos ressources sont engagées dans le présent et un peu dans l'avenir; et c'est à grand'peine si, avec les expédiens qu'on propose, on arrive à l'équilibre; il ne reste donc rien pour la réduction de la dette. Faut-il faire comme les Américains et demander à des impôts nouveaux les fonds nécessaires pour combler cette lacune? Nous n'hésiterions pas, quant à nous, si nous n'avions pas d'autres moyens. Mais, grâce à Dieu, quelque embarrassée que soit aujourd'hui notre situation financière, nous n'en sommes pas encore réduits à cette

extrémité. Il y a une mesure dont on parle sans cesse et qu'on ne réalise jamais, bien qu'elle soit réalisable depuis bientôt trois ou quatre ans : c'est celle de la conversion du 5 pour 100. Il faudra bien qu'on l'accomplisse un jour ou l'autre, et quand on l'accomplira avec la prudence et la sagesse nécessaires en pareil cas, on trouvera là les élémens d'un amortissement sérieux. Dans un travail que nous avons publié ici même sur la question, il y a déjà quelque temps, nous conseillions de faire la conversion du 5 pour 100 en obligations 3 pour 100 amortissables, et comme nous avions sous les yeux le type d'un 3 pour 100 qui avait été émis pour les grands travaux publics et qui devait être remboursé en soixante-quinze ans, nous proposâmes d'adopter ce type et de convertir ainsi les 7 milliards de notre rente 5 pour 100. Il devait en résulter une économie de 70 millions. A ce moment, le 3 pour 100 était à 86 ou 87, le bénéfice aurait été plus grand qu'aujourd'hui, où le 3 pour 100 n'est plus qu'à 83. C'est le malheur de notre gouvernement de ne savoir jamais se décider à temps. Il ajourne toutes les mesures dont l'exécution lui paraît difficile, sous prétexte qu'on trouvera plus tard des circonstances plus favorables, et c'est souvent le contraire qui arrive. Nous avons déjà signalé ici ce manque de prévoyance à propos d'une autre question, celle de la monnaie. Si on avait décidé que le métal d'argent ne serait plus qu'une monnaie divisionnaire à l'époque où cela a été proposé très sérieusement en 1869, après une enquête solennelle, il n'en aurait coûté que 15 ou 20 millions au plus; il en coûterait maintenant 150, et on attend toujours, comme s'il y pouvait avoir quelque atténuation à la perte qu'on redoute. Il est plus probable qu'elle ne fera que s'aggraver ; et il faudra pourtant bien un jour qu'on s'exécute coûte que coûte. On fait la même chose pour la conversion. On nous disait, il y a trois ans, qu'elle n'était pas opportune. Pourquoi ne l'était-elle point? Ce n'était pas pour des raisons financières. Le 5 pour 100 était à 116 et 117, le 3 pour 100 amortissable à 86 et la dette flottante n'était pas aussi chargée qu'elle l'est en ce moment. Elle était inopportune, parce que M. Gambetta, qui paraissait alors le maître de nos destinées, n'en voulait pas. Il craignait l'impopularité qui en résulterait, et comme on était à la veille des élections, il ne se souciait point de jeter cette question en travers de sa fortune. Aujourd'hui on dit qu'elle est inopportune, parce que la situation financière n'est pas bonne. Sera-t-elle meilleure dans un an? Cela est fort douteux et, dans tous les cas, l'incertitude même qui règne sur la question est un obstacle à l'amélioration de notre crédit. Aussi nous voulons espérer, malgré tout, qu'à la première embellie qui aura lieu dans la politique et les finances, le nouveau ministre, mieux avisé que ses prédécesseurs, se hâtera de faire la conversion. Et alors, nous inspi-

rant des exemples fournis par les autres peuples, nous devrons consacrer à l'amortissement au moins tout le bénéfice qui en proviendra. Nous demanderions même quelque chose de plus; il nous paraîtrait utile qu'à l'imitation des Anglais, on convertît successivement une partie de la rente consolidée en rente viagère ou à terme et on ne serait pas embarrassé pour trouver cette rente; la Caisse des dépôts et consignations nous la fournirait en aussi grande quantité que nous voudrions; on pourrait déjà commencer par convertir les 1,200 millions de rente qu'on propose de créer, d'après le système de M. Léon Say, pour alléger la dette flottante. Nous aurions ainsi deux systèmes d'amortissement, le premier qui résulterait de l'emploi du bénéfice annuel de la conversion et qui nous servirait à rembourser le plus vite possible les nouvelles obligations, et le second qui serait alimenté par les ressources disponibles, les excédens de budget, et qui remplacerait la rente perpétuelle par des annuités. Cela nous serait d'autant plus facile qu'en 1886, si nous n'en émettons pas de nouvelles d'ici là, on verra la fin des obligations à court terme, et nous pourrions avoir de ce chef 150 millions disponibles, De cette façon, nous marcherions assez rapidement à la réduction de la dette. Mais, pour cela, il faut de la résolution et savoir s'imposer des sacrifices momentanés. Malheureusement, ce n'est pas le propre des gouvernemens démocratiques; ils ont besoin d'éblouir les yeux et, au lieu de sacrifier le présent à l'avenir, ils sont plutôt disposés à faire le contraire. C'est ainsi que nos budgets s'accroissent d'année en année et que les emprunts succèdent aux emprunts. Pour peu que nous continuions dans cette voie, on pourra bientôt nous appliquer ce qu'a dit M. de Laveleye des pays qui abusent du crédit: « Le crédit que nous apprenons à bénir, a-t-il dit, comme une fée bienfaisante qui multiplie les biens de l'humanité est devenu pour les populations (celles de l'Orient et d'autres encore) un fléau pire que la peste et la famine au moyen âge. Car celles-ci étaient passagères et l'autre est permanent. C'est l'abus du crédit qui a ruiné la Turquie, l'Égypte, l'Italie, l'Autriche, la Russie, tous les pays dont les moyens de production ne sont pas en rapport avec les dépenses exagérées faites par ceux qui les gouvernent. » Chez nous, il est vrai, les moyens de production sont beaucoup plus considérables que dans les pays que nous venons de citer, mais les charges sont aussi beaucoup plus étendues, et il arrive un moment où la richesse a beau être grande, elle ne suffit plus. D'ailleurs elle cesse elle-même de progresser par l'effet des charges qui l'écrasent.

On croit qu'on fait merveille en appliquant une part des dépenses extraordinaires aux travaux publics et qu'il n'en résultera jamais d'inconvéniens. On avait même sous le second empire poussé cette théorie très loin. Lorsqu'on avait, par exemple, un excédent de

recettes de 50 millions, soit dans le budget de l'état, soit dans celui de la ville de Paris, on proposait de faire immédiatement des dépenses, non pour les 50 millions seulement, c'eût été trop mesquin et trop bourgeois, mais pour le capital qu'ils représentaient à 5 pour 100, soit pour 1 milliard. On supposait qu'on aurait bien vite et au-delà l'équivalent de ce milliard dans l'augmentation de la richesse et qu'on ne serait pas embarrassé pour en payer l'intérêt. Cette théorie est absolument fausse. Quel est le premier effet de ces emprunts, même consacrés à des travaux d'utilité publique, lorsqu'ils émanent d'un état trop chargé de dettes? C'est d'élever le taux de l'intérêt, et l'intérêt payé par l'état sert généralement de régulateur dans les transactions privées. Or, aujourd'hui la question du loyer du capital joue un grand rôle dans les frais de production. Les nations sont assez rapprochées les unes des autres, comme habileté de main-d'œuvre et comme organisation industrielle; une seule chose les sépare encore sensiblement, c'est la puissance et le bon marché des capitaux. Celle qui a l'avantage sous ce rapport distance immédiatement les autres sur les marchés étrangers; c'est déjà et depuis longtemps le fait des Anglais, ce sera bientôt celui des Américains, et si par l'emploi de ce milliard, ainsi emprunté, on augmente le taux de l'intérêt de 1/2 pour 100, toute la production s'en ressent et on ne tarde pas à perdre plus que le bénéfice qu'on espérait. On avait cru marcher en avant, on reste en arrière. Il y a un proverbe italien qui dit, — et les proverbes sont la sagesse des nations : — *Chi va piano va sano e va lontano*. Oui, le progrès est illimité, mais à la condition qu'on ira doucement et qu'à chaque pas fait en avant, on sera sûr de ne pas être exposé à reculer. En voulant aller trop vite, on compromet souvent ce qu'on avait acquis. L'histoire est pleine d'enseignemens de ce genre, et pour rester sur le terrain qui nous occupe, que sont toutes les crises commerciales et financières que nous subissons de temps à autre, sinon des réactions contre des spéculations téméraires et contre de trop grandes avances faites par le crédit? Pour s'engager sûrement dans la voie du progrès, il faut commencer par la débarrasser des obstacles qui l'entravent; et un de ces obstacles, le principal en ce moment, c'est l'énormité de la dette. M. Jules Ferry, dans un discours excellent du reste, à la distribution des récompenses de l'Association philotechnique, se félicitait des progrès déjà accomplis au point de vue de l'enseignement et disait que la république pourrait bientôt consacrer 600 ou 700 millions à la diffusion des lumières, soit 350 à 400 de plus par an qu'aujourd'hui. C'est à merveille! mais où les prendra-t-elle si elle veut en même temps continuer les travaux publics sur la plus grande échelle? On ne les trouvera pas dans les ressources dispo-

nibles, puisqu'elles sont épuisées; on les demandera donc encore à l'emprunt. Alors il n'y a plus qu'à se voiler la face et attendre le dernier mot d'une pareille politique, qui sera la banqueroute.

Un pape disait au moyen âge, en parlant des Français : « C'est un peuple bien heureux, il fait des folies toute la journée, et la Providence les répare pendant la nuit. » Hélas! la Providence nous a un peu abandonnés sous ce rapport et ne répare plus guère nos folies; c'est donc à nous de veiller à n'en pas faire ou à en faire le moins possible. Or la première folie, et la plus grande, ce sont ces dépenses extraordinaires qui, bien qu'utiles, compromettent nos finances et notre crédit dans une mesure plus forte que le profit qu'on peut en tirer. Il serait d'autant plus facile à l'état de s'abstenir de ces dépenses que la plupart d'entre elles pourraient être faites, je le répète, par l'industrie privée, et le seraient plus économiquement que par l'état. Déjà, sous le deuxième empire, on se plaignait que le gouvernement intervenait trop dans les affaires qui ne le regardaient pas, et on accusait l'empereur d'être socialiste. Qu'était-ce à côté de ce que nous voyons maintenant? On n'entend plus parler que de l'intervention de l'état sous toutes les formes : il intervient pour doter très largement l'instruction publique, au risque même de porter atteinte à la liberté des citoyens; il accorde des subventions énormes pour la construction des chemins vicinaux et des écoles, il fait des chemins de fer, rachète même ceux qui sont faits, il établit des caisses de prévoyance en faveur de telle ou telle catégorie de citoyens. Que ne fait-il pas? Si on écoutait tous les projets qui surgissent, émanant soit du gouvernement, soit de l'initiative des députés, nous serions en plein socialisme d'état; toutes les propositions y conduisent, et, à moins que nous ne réagissions avec vigueur contre une pareille tendance, tout sera bientôt compromis.

Après nos désastres militaires de 1870, une seule chose était restée debout et se montrait plus brillante que jamais, c'était notre virtualité économique; elle profitait de toutes les découvertes de la science et en faisait des applications utiles. Si nous nous abaissions moralement, nous nous relevions au moins matériellement. Eh bien! ce côté brillant de notre situation, nous sommes en train de le perdre, d'abord par notre obstination à marcher en arrière sur le terrain de la liberté commerciale, et ensuite par notre entraînement à dépenser l'argent que nous n'avons pas, ce qui fait augmenter notre dette outre mesure, et c'est un gros danger.

VICTOR BONNET.

LA

MÉTÉOROLOGIE NOUVELLE

ET LA

PRÉVISION DU TEMPS

I. *Annales du Bureau central météorologique de France,* publiées par M. E. Mascart, directeur du Bureau central. 7 vol. in-4°. — II. *Cartes du temps et avertissemens de tempêtes,* par M. Robert H. Scott. Traduit par MM. Zurcher et Margollé. — III. *La Météorologie appliquée à la prévision du temps,* par M. E. Mascart. Paris 1881; Gauthier-Villars.

De même que les villes se transforment avec les années et deviennent plus commodes et plus sûres à la fois en faisant rayonner du centre aux extrémités ces admirables services qu'un ingénieux écrivain a nommés les organes des cités; de même nous voyons le globe, notre commune demeure, devenir peu à peu plus habitable, à mesure que se nouent les vastes réseaux qui facilitent les transports, le commerce incessant des esprits et la transmission instantanée des volontés. La prédiction du temps, l'annonce des tempêtes, constitue un service international de cet ordre : le télégraphe devance l'orage qui traverse les mers et engage les navires à chercher un abri. Cette organisation ne date que d'hier et elle est encore trop incomplète, parce que les hommes se décident difficilement à faire la dépense des semailles et du labour quand la moisson est à longue échéance.

En effet, il s'agit ici d'une de ces grandes choses qui demandent un long temps d'incubation et beaucoup de sacrifices avant de donner les résultats dont elles sont capables. La météorologie est restée pendant des siècles une science sans application pratique, parce que le problème des mouvemens de l'atmosphère est un des plus

complexes qu'il y ait et l'un de ceux qui exigent le concours d'une armée de collaborateurs. La persévérance des observateurs s'est souvent lassée autrefois parce qu'elle n'était soutenue par l'espoir d'aucune découverte. On avait d'abord cru qu'en accumulant les observations journalières dans un même lieu, on finirait par y démêler des périodes assez régulières pour qu'il devînt possible de fixer le retour de tel phénomène à une date éloignée. Mais en constatant que ces entassemens de chiffres restaient stériles, que les moyennes seules revenaient avec régularité, et que les perturbations ne paraissaient obéir à aucune loi, on s'est découragé et le travail a été arrêté. Il y a seulement vingt-cinq ans que l'illustre Biot, dans une mémorable séance de l'Académie des sciences, crut pouvoir prononcer une condamnation formelle des établissemens météorologiques, en affirmant que « par le manque d'un but spécial et par la nature de leur organisation, ils ne pouvaient rien produire, sinon des masses de faits disjoints, matériellement accumulés, sans aucune destination d'utilité prévue, soit pour la théorie, soit pour les applications. » Or déjà le jour était proche où la météorologie, changeant tout à coup de méthode et de procédés, devait prendre rang parmi les sciences appliquées auxquelles est réservée la sollicitude des hommes d'état.

Cette évolution ne s'est pas toutefois accomplie sans quelque lenteur ni sans lutte. C'est que, même après avoir entrevu la possibilité de la prédiction du temps, on se rendait difficilement compte de toute la portée d'une pareille innovation. On n'a pas toujours présente à l'esprit toute l'étendue de l'action destructive des météores, et l'on ne se dit pas que la grandeur des pertes pourrait justifier de fortes dépenses pour les études qui nous fourniront le moyen de lutter contre les fléaux. Quand les journaux annoncent un désastre, — incendie, inondation, naufrage, — tout de suite il y a un magnifique élan de la charité publique, l'argent afflue de tous côtés. Mais, dans ces cas, l'imagination est frappée, elle vous représente vivement les souffrances qu'il s'agit de soulager, et l'urgence des secours ne laisse pas le temps à la réflexion de contrecarrer le premier, le bon mouvement. Au contraire, lorsqu'il s'agit de dangers lointains, l'appel ne s'adresse plus au sentiment, mais à la froide raison; la lutte contre un péril abstrait n'a rien qui passionne, et l'incertitude du succès refroidit le zèle de ceux qui disposent des destinées de la science.

Pour la France seulement, les pertes causées chaque année à la fortune publique par le feu, la grêle, la gelée, les orages et les inondations, les épizooties, varient de 200 à 400 millions de francs. Les pertes résultant de la mortalité du bétail et celles qui sont occasionnées par les incendies se reproduisent avec une certaine régu-

larité; on les évalue, en moyenne, à environ 30 millions et 40 millions par an. Au contraire, l'action destructive des météores se manifeste d'une manière assez capricieuse : de 1873 à 1877, le chiffre des pertes attribuées à la grêle varie de 47 à 152 millions; la part de la gelée varie de 15 à 247 millions, celle des inondations de 6 à 150 millions. Ces chiffres donneront au moins une idée de l'importance relative des fléaux (1). Pour la même période, le chiffre moyen des naufrages et accidens de mer est de 280 par an, et, une fois sur deux, il s'agit de navires perdus; je pense qu'on ne sera pas loin de la vérité en évaluant le dommage matériel à 20 ou 30 millions. Pour l'ensemble de toutes les marines, le chiffre des pertes est environ dix fois plus fort, et l'on peut dire qu'en moyenne il se perd chaque année 1 ou 2 navires sur 100. En méditant ces chiffres, on comprendra sans peine que les avertissemens météorologiques destinés aux ports et à l'agriculture, s'ils contribuent tant soit peu à diminuer le nombre des sinistres, constituent assurément un service des plus importans.

I.

Les affaires humaines sont tellement subordonnées aux caprices du temps que l'idée de demander à la science le moyen de les prévoir a dû se présenter de bonne heure aux esprits pratiques. Et, de fait, les notes laissées par Lavoisier et qui ont été récemment publiées, prouvent que ce grand esprit, aux vues lointaines, s'était déjà sérieusement préoccupé de l'organisation d'un système d'observations simultanées qui devaient conduire à la solution du problème. Lavoisier commence par rappeler une tentative qui avait été faite par Borda et qui constitue le premier essai de météorologie comparée : il avait fait observer pendant quinze jours, aux mêmes heures, des baromètres placés aux extrémités de la France, et la discussion des observations l'avait amené à soupçonner l'existence d'une corrélation entre la force, la direction des vents et les variations du baromètre notées dans un grand nombre de lieux éloignés les uns des autres. Frappé de l'importance des résultats qu'on pourrait obtenir en suivant le même plan, Borda proposa à quelques membres de l'Académie d'entreprendre en commun un travail plus étendu sur le même objet. Le premier point était d'établir, en un grand nombre de stations du globe, des baromètres exacts et comparables entre eux ; il y eut à ce sujet plusieurs conférences auxquelles assistèrent, avec Lavoisier, le chevalier d'Arcy, Vandermonde, Laplace, Montigny et d'autres académiciens. Un certain nombre de baromètres

(1) *Annuaire statistique de la France*, 1880.

furent même distribués, et « quand on en a lu la description, dit M. Dumas, l'éditeur des *Œuvres* de Lavoisier, il n'est pas difficile de s'assurer que quelques châteaux possédaient encore, il y a peu d'années, des instrumens donnés par lui à cette occasion. »

En 1852, les fondateurs de la Société météorologique de France disaient, dans la circulaire qu'ils adressaient aux physiciens : « Avant peu, l'Europe entière sera sillonnée de fils métalliques qui feront disparaître les distances et permettront de signaler, à mesure qu'ils se produiront, les phénomènes atmosphériques et d'en prévoir les conséquences les plus éloignées. » Cinq ans auparavant, dans un Mémoire inséré au *Journal américain des sciences et des arts*, Redfield avait proposé l'application du télégraphe électrique à l'étude de la propagation des tempêtes : il paraît même qu'à partir de 1850, des essais pratiques ont été faits aux États-Unis dans cette direction ; la guerre de sécession, par malheur, arrêta ces tentatives. On voit que l'idée de cette nouvelle application du télégraphe était dans l'air ; mais il fallut un gros événement pour qu'elle devînt une réalité.

Cet événement, ce fut l'ouragan qui, le 14 novembre 1854, assaillit les flottes alliées dans la Mer-Noire et causa la perte du vaisseau le *Henri IV*. On constata que, le même jour, ou à un jour d'intervalle, des coups de vent avaient éclaté dans l'ouest de l'Europe, sur l'Autriche, sur l'Algérie, et il parut évident que la tempête s'était propagée de proche en proche sur une vaste étendue. Invité par le maréchal Vaillant à faire une enquête sur les circonstances du phénomène, M. Le Verrier adressa une circulaire aux météorologistes de tous les pays, les priant de lui transmettre les renseignemens qu'ils auraient pu recueillir sur l'état de l'atmosphère pendant les journées du 12 au 16 novembre. En réponse à cette circulaire, on reçut plus de deux cent cinquante documens, dont la discussion montra que la tempête avait traversé l'Europe du nord-ouest au sud-est, et que, s'il y avait eu un télégraphe entre Vienne et la Crimée, nos flottes auraient pu être averties à temps de l'arrivée de l'ouragan.

Le 16 février 1855, M. Le Verrier soumit à l'empereur le projet d'un vaste réseau météorologique qui devait fournir les élémens d'un service régulier d'avertissemens maritimes, et trois jours après, le 19, il put déjà présenter à l'Académie des sciences une carte de l'état atmosphérique de la France d'après les observations reçues le même jour, à dix heures du matin (1). L'organisation du réseau français était à peu près terminée en 1856 ; treize stations adres-

(1) Cette carte avait été dressée par M. E. Liais, alors chef des travaux météorologiques à l'Observatoire de Paris.

saient chaque jour un télégramme météorologique à l'Observatoire de Paris, onze autres expédiaient leurs observations par la poste. Bientôt aussi les pays voisins commencèrent à contribuer à ces envois réguliers. Vers la fin de l'année 1857, on décida d'insérer ces documens dans le *Bulletin international*, publication qui devint quotidienne à partir du 1er janvier 1858 et qui paraît régulièrement depuis cette époque.

Ces trois années marqueront dans l'histoire de la météorologie. Quelles qu'aient été les premières origines et la filiation des idées qui ont pris corps à cette époque, il faut convenir que c'est Le Verrier qui a vraiment fondé la météorologie télégraphique. Il a fallu sa rare énergie et l'indiscutable autorité de sa parole pour vaincre les préjugés, l'indifférence, l'inertie, tous ces obstacles sans nombre que toute innovation rencontre sur son chemin. Il a retracé lui-même l'histoire de ses efforts et de ses luttes dans un écrit qui n'a reçu qu'une publicité très restreinte, mais dont nous trouvons de nombreux extraits dans une intéressante étude de M. Brault, intitulée : *Le Verrier météorologiste* (1). On l'y voit, au milieu d'entraves et d'ennuis de toute sorte, avançant à pas lents. « Je n'avais songé, dit-il, qu'aux difficultés inhérentes à la question scientifique, sans prévoir les embarras de toute nature et les obstacles qu'on nous a sans cesse opposés et contre lesquels aujourd'hui encore il nous faut lutter chaque jour. » Et il ajoute « qu'en disant ces choses, son but est de faire comprendre, à ceux qui ne s'en doutent guère et qui ne voient que les résultats d'une organisation, de combien d'entraves les ennemis de tout progrès ont toujours soin de l'entourer et à quel prix on peut espérer en triompher. » Peut-être bien que l'humeur acariâtre et les façons impérieuses de l'illustre astronome n'ont pas toujours été étrangères aux complications où il se débattait ; cependant les résistances passives qui usent les forces des inventeurs sont un phénomène trop ordinaire pour qu'il y ait lieu de s'étonner de ses plaintes.

Le Verrier affirme que, dès l'année 1857, il avait proposé au ministre de la marine de se servir du réseau météorologique établi pour suivre les tempêtes à la surface de l'Europe et prévenir les ports de l'approche du fléau ; diverses causes, et surtout les hésitations qu'il rencontra au sein d'une commission nommée pour s'occuper de cette affaire, retardèrent, nous dit-il, la mise à exécution de son projet. Les premiers essais d'avertissement des ports eurent lieu en 1860. En 1857, les stations étrangères qui envoyaient des informations à l'Observatoire de Paris n'étaient encore qu'au nombre de cinq (Bruxelles, Genève, Madrid, Rome, Turin) ; mais le réseau

(1) *Annales du Bureau central météorologique de France*, année 1879, tome I.

dont elles formaient les premières mailles s'étendit rapidement et couvrit bientôt toute l'Europe. Les documens qui s'accumulaient ainsi étaient soumis à une discussion de plus en plus approfondie, surtout depuis que le service météorologique avait été confié à M. Marié-Davy, et dans le *Bulletin* du 23 novembre 1863 on trouva pour la première fois une carte synoptique de l'état de l'atmosphère à la surface de l'Europe. Les « cartes du temps » sont aujourd'hui familières à tout le monde. Ce qui s'y voit de plus caractéristique, ce sont les courbes appelées *isobares* ou lignes d'égale pression : elles réunissent les points où le baromètre atteint le même niveau. Des flèches empennées y indiquent la direction et la force des vents; on y inscrit aussi la température, et des signes de convention représentent l'état du ciel aux diverses stations. C'est par l'étude de ces cartes qu'on arrive, ainsi que nous l'expliquerons, à prévoir les perturbations qui menacent nos côtes.

En Angleterre, les premiers essais d'avertissement ont été faits en 1861. Déjà, à la réunion de l'Association britannique pour l'avancement des sciences à Aberdeen, en 1859, une résolution avait été adoptée en faveur de l'organisation d'un service de cette nature. Un mois plus tard, la perte du *Royal Charter*, sur la côte d'Anglesey, vint fournir un puissant argument aux partisans du service projeté. Au commencement de l'année 1862, le système des avertissemens, tel qu'il avait été conçu par l'amiral Fitzroy, se trouvait définitivement établi. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente du public; c'est que les avis étaient formulés d'une manière trop vague. L'amiral, lorsqu'il signalait une tempête, entendait qu'elle pouvait arriver pendant les soixante-douze heures suivantes; les signaux arborés le matin, étaient amenés le soir, mais l'avertissement devait compter pour trois jours, et si, dans l'intervalle, la situation s'améliorait, il n'y avait pas moyen d'annoncer ce revirement aux marins qui avaient été inquiétés par une fausse alerte. Après la mort de l'amiral Fitzroy, survenue en 1865, son successeur, M. Robert H. Scott, a réorganisé le service météorologique sur un plan plus rationnel. On n'annonce plus que les tempêtes complètement déclarées, et les signaux ne sont amenés que lorsque tout danger a disparu. Aussi le succès des avertissemens est-il devenu plus satisfaisant.

Comme les bourrasques se transportent en général de l'ouest à l'est, il est clair que les pays qui forment la rive orientale de l'Atlantique, — les Iles-Britanniques, la France, le Portugal, — sont beaucoup plus exposés que le reste de l'Europe à être surpris par les gros temps. Une des conséquences de cette situation, c'est que les avertissemens que le *Meteorological Office* de Londres peut envoyer à Hambourg, par exemple, sont en général plus sûrs que ceux qu'il

expédie aux côtes anglaises. Au contraire, la côte atlantique des États-Unis est admirablement située pour être avertie à temps de l'approche d'un danger qui vient de l'ouest, car les dépêches que reçoit le Bureau central de Washington permettent souvent de suivre un tourbillon, pour ainsi dire, d'étape en étape pendant sept ou huit jours avant le moment où la côte peut être menacée. Aussi n'a-t-on pas hésité, aux États-Unis, à donner à la télégraphie météorologique un développement en rapport avec les services qu'elle est appelée à rendre. La subvention que le gouvernement accorde au *Signal Service* s'élève à 1,200,000 francs par an, tandis que les fonds dont dispose le *Meteorological Office* de Londres ne dépassent pas (ou du moins ne dépassaient pas il y a quelques années) 250,000 francs.

Le *Signal Service*, qui a été organisé par le général Albert Myer, dépend du ministère de la guerre; il est confié au corps des officiers et soldats de la télégraphie militaire. Le nombre des stations disséminées sur le vaste territoire de l'Union est de plus de cent, auxquelles s'ajoutent les dix-sept stations du Canada; les observations sont envoyées à Washington trois fois par jour. « Le réseau a été si bien combiné, nous disent les auteurs d'une intéressante monographie (1), qu'environ une heure après le moment où l'observation a été faite, une station quelconque connaît les données de toutes les autres. L'observatoire central les résume au moyen de courbes en une carte du temps qui est rapidement décalquée et envoyée dans les ports et les centres de population où leur connaissance peut être utile. Les probabilités qui résultent de l'observation de onze heures du soir arrivent à temps pour être publiées pour tout le pays dans les journaux du matin et affichées dans les plus petites villes avant dix heures du matin. » Les pronostics sont toujours accompagnés d'un résumé des caractères principaux du temps et de quelques indications propres à initier le public à l'esprit de la méthode par laquelle on arrive à ces résultats. C'est le meilleur moyen d'intéresser la foule à ces travaux et de former des adeptes. Chaque année, le *Signal Service* publie, en outre, un rapport d'ensemble sur les phénomènes météorologiques de l'année, où l'on trouve notamment de précieux détails concernant les trombes, tornades et cyclones.

Pendant que la télégraphie météorologique se développait ainsi en Angleterre, en Amérique, en Hollande, où M. Buys-Ballot organisait à son tour un réseau ayant Utrecht pour centre, elle ne restait point stationnaire en France. Le Verrier avait compris de bonne heure l'utilité des dépêches quotidiennes au double point de vue

(1) *Trombes et Cyclones*, par MM. Zurcher et Margollé; Paris, Hachette.

de la sécurité des marins et de l'étude suivie des phénomènes. Peu de temps après qu'il eut repris la direction de l'Observatoire, dont il était resté éloigné pendant quelques années, il obtint même que la dépêche détaillée de midi fût complétée par une seconde dépêche expédiée vers sept heures du soir, qui devait être particulièrement utile aux bateaux pêcheurs. — On sait que les sémaphores dont nos côtes sont garnies ont des signaux qu'ils doivent hisser à leurs mâts suivant la teneur des dépêches. Un cylindre noir qui reste en vue pendant vingt-quatre heures avertit les marins de l'approche d'une tempête. Un temps douteux au large est indiqué par un pavillon; le mauvais temps, la mer grosse et une baisse marquée du baromètre, par un guidon; une flamme annonce que le temps s'améliore. En outre, on affiche dans les ports la carte synoptique du *Bulletin international.*

C'est en 1876 qu'une nouvelle extension fut donnée au service météorologique en vue de son application aux besoins de l'agriculture. On conçoit que les avertissemens destinés à nos campagnes diffèrent beaucoup de ceux que réclament les populations maritimes. Tandis que les marins ont surtout besoin de connaître la force et la direction du vent, les agriculteurs ont intérêt à être prévenus de l'arrivée des orages et de la chute des pluies. « Le service agricole, disait une circulaire de Le Verrier, ne peut pas consister en des avis absolus envoyés par l'Observatoire de Paris; il est indispensable que les avertissemens généraux qui sont expédiés aux chefs-lieux des départemens y soient commentés par les commissions météorologiques, en tenant compte des circonstances locales et d'une étude attentive, particulière aux différentes contrées. » Cette étude doit porter plus spécialement sur la marche des orages, la fréquence des grêles, les gelées tardives de printemps, les inondations, etc. Les premiers avertissemens agricoles furent transmis, en 1876, à titre d'essai, dans trois départemens seulement : le Puy-de-Dôme, l'Allier et la Vienne. Les résultats obtenus dans cette première campagne furent assez encourageans pour qu'on s'empressât de généraliser la mesure, et, à l'heure qu'il est, le service fonctionne dans tous les départemens.

La centralisation, à l'Observatoire de Paris, du service qui prenait peu à peu d'aussi vastes proportions avait cependant ses inconvéniens qui frappaient tous les yeux, et se conciliait mal avec les devoirs multiples imposés aux fonctionnaires de cet établissement, C'est sans doute cette considération qui a motivé, en 1871, la création d'un observatoire météorologique indépendant à Montsouris, dont la direction fut d'abord confiée à une commission présidée par M. Charles Sainte-Claire-Deville. Au mois de juin 1872, l'établissement de Montsouris fut rattaché à l'Observatoire de Paris et chargé,

pendant quelques mois, du service international des avis météorologiques, qui ne tarda pas à faire retour à l'Observatoire national, aussitôt que Le Verrier en eut repris la direction (février 1873). Après sa mort (1877), la nécessité de détacher le service météorologique de l'Observatoire de Paris fut comprise par tous les hommes au courant de ces questions, et le décret du 14 mai 1878 donna satisfaction à un vœu souvent formulé, en créant le « Bureau central météorologique. » Placé sous la direction d'un homme éminent que de beaux travaux sur diverses questions d'optique et d'électricité ont depuis longtemps mis au premier rang de nos physiciens, le Bureau central n'a pas tardé à imprimer à la météorologie pratique une vigoureuse impulsion. Il reçoit chaque jour les observations de cent vingt stations disséminées à la surface de l'Europe et de l'Afrique, depuis Bodö, au nord de la Norvége, jusqu'à Laghouat, au sud de l'Algérie, et depuis Moscou jusqu'à la Corogne; le câble qui relie le Brésil à l'Europe a permis d'étendre le réseau jusqu'à l'île Madère.

Les dépêches comprennent les observations faites le matin à sept heures et la veille à six heures du soir, concernant la pression atmosphérique, la température, l'humidité, la direction et la force du vent, l'état du ciel, les températures minimum du matin et maximum de la veille, ainsi que la quantité d'eau tombée et, pour les stations maritimes, l'état de la mer. L'ensemble de ces observations est publié chaque jour dans le *Bulletin international du Bureau central météorologique de France* sous forme de tableaux numériques et de cartes où sont figurées : 1° les *isobares* ou courbes d'égale pression échelonnées de 5 millimètres en 5 millimètres ; 2° les courbes qui réunissent les points où la variation de pression depuis la veille est la même ; 3° les *isothermes*, ou courbes d'égale température, tracées de 5 en 5 degrés. Des flèches pennées et d'autres signes particuliers indiquent sur ces cartes l'état du ciel, la direction et la force du vent, l'état d'agitation de la mer, les pluies, les chutes de neige, les orages. C'est par l'interprétation de ces hiéroglyphes qu'on parvient à formuler les prévisions que le Bureau central adresse chaque jour, à midi, à tous les ports français, au nombre de quatre-vingt-cinq. En même temps, d'autres avertissemens concernant les probabilités de pluie, de neige, d'orages, de gelées blanches, etc., sont expédiés aux communes qui ont souscrit un abonnement annuel, et pendant les six mois d'été à celles qui se contentent d'un abonnement semi-annuel. La discussion d'une seconde série de télégrammes que les stations françaises transmettent au Bureau central à deux heures du soir et auxquels s'ajoutent deux dépêches d'Irlande, permet de vérifier et de rectifier au besoin l'avertissement du matin expédié aux ports. Le *Bulletin* est

distribué le soir même aux abonnés de Paris et expédié dans les départemens par les courriers du soir.

Depuis un certain nombre d'années, des journaux politiques (*le Temps* entre autres) ont pris l'habitude de donner à leurs lecteurs une réduction des cartes du Bulletin international, accompagnée d'un commentaire où sont discutées les probabilités du lendemain. Parmi les journaux de Londres, le *Times*, le *Daily News*, le *Daily Telegraph*, publient également, soit une carte des isobares, soit un diagramme des variations du baromètre. Ce sont là de bonnes habitudes qui familiarisent le grand public avec le mécanisme des prévisions méthodiques et le mettent à même de se rendre compte des progrès réalisés lentement, mais sûrement.

Le Bureau central météorologique a dans ses attributions l'étude des grands mouvemens de l'atmosphère, les avertissemens aux ports et à l'agriculture, l'organisation des observatoires météorologiques et des commissions régionales ou départementales, la publication de leurs travaux et l'ensemble des recherches de climatologie. Il est assisté d'un conseil composé de représentans des divers ministères et de l'Académie des sciences et qui doit se réunir une fois par trimestre pour donner son avis sur les dépenses projetées et sur les études à poursuivre dans les divers établissemens qui ressortissent au Bureau central. Le concours empressé qu'il rencontre auprès des hommes de bonne volonté, dont les commissions départementales ont pour but de grouper les efforts, devient de jour en jour plus précieux. Leurs travaux concernent la marche des orages, de la grêle, la distribution des pluies; les cartes partielles d'orages et de pluies qu'ils adressent au Bureau central sont utilisées pour la construction des cartes générales. Une circulaire du ministre de l'instruction publique recommande encore à leur attention diverses questions qui touchent à l'agriculture et à l'hygiène : le régime des cours d'eau, le développement des productions du sol, l'apparition des feuilles et des fleurs et la maturation des fruits sur les arbres des forêts et sur les espèces les plus communes, l'arrivée et le départ des oiseaux de passage, le développement des insectes nuisibles, les gelées de printemps, les endémies, etc. M. Mascart s'est ensuite attaché à réorganiser les observations dans les écoles normales et à compléter leur matériel. Enfin le concours de la marine a été assuré au Bureau central par un arrêté qui rend réglementaires à bord des navires de l'état deux observations simultanées, c'est-à-dire correspondant partout au même instant physique, dont la première doit être faite à midi 53 minutes du temps moyen de Paris, et la seconde six heures plus tard. La plupart des compagnies de paquebots ont déjà recommandé les mêmes observations aux capitaines de leurs navires, et un grand nombre de stations continen-

tales font également au moins l'une de ces deux observations.

Les publications du Bureau central météorologique, en dehors du *Bulletin* quotidien, forment déjà une imposante collection de volumes qui renferment des mémoires, des tableaux numériques, et de nombreuses planches. Elles continuent les belles publications que l'Observatoire de Paris avait entreprises avec le concours de l'Association scientifique de France. Désireux d'agrandir le champ de ses informations, Le Verrier avait demandé que les registres météorologiques tenus en mer, conformément aux conclusions de la conférence internationale de Bruxelles, fussent envoyés à l'Observatoire de Paris pour servir de base à une étude plus approfondie des tempêtes qui traversent l'Atlantique. Les documens affluèrent, et bientôt M. Marié-Davy put commencer, avec M. Sonrel, la construction d'une série de cartes synoptiques allant des côtes de l'Amérique à l'Europe et jusqu'aux monts Ourals. Ce grand travail, continué pendant quelque temps par M. Baille, a fourni les élémens de l'*Atlas des mouvemens généraux de l'atmosphère*, qui comprend six mois de l'année 1864 et toute l'année 1865. Abandonnée en France, cette publication a été d'abord reprise partiellement par M. Mohn, à Christiania, puis, sur une échelle plus restreinte, par le capitaine Hoffmeyer, directeur de l'observatoire météorologique de Copenhague. Les documens recueillis et discutés par les administrations départementales ont permis de publier ensuite l'*Atlas des orages de l'année 1865*, et une série d'*Atlas météorologiques*, comprenant une période de dix années (1866-1876). Les *Annales du Bureau central météorologique de France*, qui forment la suite de ces publications, renferment l'ensemble des observations françaises, des rapports détaillés sur les orages de chaque année, des revues climatologiques mensuelles et des mémoires concernant diverses questions spéciales, dus aux chefs de service (MM. Fron, Angot, L. Teisserenc de Bort) et à d'autres collaborateurs autorisés. En parcourant ces travaux, on peut se convaincre que les bases sur lesquelles repose la prévision du temps deviennent chaque jour plus larges et plus solides.

II.

Si l'on songe à toutes les causes qui troublent sans cesse l'équilibre de l'atmosphère, on ne pourra s'étonner de l'inconstance de ses mouvemens, et l'on sera tenté de se demander si ce n'est pas poursuivre une chimère que de chercher à en découvrir les lois. Et pourtant, au milieu de cette apparente complication, un certain nombre de faits connus et bien constatés se présentent comme des

repères où pourront s'appuyer les recherches, et nous prouvent que la règle n'est pas absente de ces luttes confuses des élémens. Les vents alizés, ces vents d'est dont le souffle persistant causa tant d'effroi aux compagnons de Christophe Colomb, inquiets de leur retour, voilà déjà un de ces phénomènes où se trahit le jeu régulier d'un enchaînement de causes et d'effets abordable au calcul. Ajoutons-y les contre-alizés, qui soufflent en sens contraire dans les hautes régions de l'atmosphère, comme le prouve le mouvement des nuages et comme l'ont constaté directement les voyageurs qui ont fait l'ascension du pic de Ténériffe, — et nous ne pourrons plus douter de l'existence d'une circulation des vents, assujettie à des lois simples que nous finirons par connaître un jour complètement.

Il y a deux siècles que Halley a indiqué les causes générales de cette circulation atmosphérique : d'une part, l'action de la chaleur solaire qui, en dilatant l'air des tropiques, provoque un échange continuel entre l'équateur et les pôles ; de l'autre, la rotation de la terre, qui fait dériver vers l'ouest les courans qui vont des pôles à l'équateur, et vers l'est les courans de retour. Cette déviation des vents, que l'on peut considérer comme une preuve tangible de la rotation de la terre, est la conséquence de l'inégalité des vitesses absolues des différens parallèles : un point situé sous l'équateur est emporté dans la direction de l'est avec une vitesse de 1,660 kilomètres à l'heure, tandis qu'à la latitude de 60 degrés (latitude de Saint-Pétersbourg) la vitesse de rotation n'est que de 830 kilomètres, et il en résulte que l'air qui arrive des hautes latitudes, animé d'une vitesse de rotation relativement faible, reste en arrière et dérive vers l'ouest, tandis que celui qui reflue de l'équateur vers les cercles polaires est toujours en avance sur les parallèles qu'il traverse et dérive vers l'est. C'est ainsi que naissent les alizés, vents du nord-est pour notre hémisphère et vents de sud-est pour l'hémisphère opposé, et souvent même vents d'est dans le voisinage de la zone des calmes qui les sépare. C'est encore ainsi que s'expliquent les contre-alizés, — vents de sud-ouest et de nord-ouest, — qui, descendus des hautes régions de l'atmosphère, soufflent à la surface du sol dans les latitudes tempérées.

Mais comment se forment, sous l'influence du soleil tropical, ces deux systèmes de courans superposés ? La théorie qui a cours depuis Halley veut que la zone équatoriale, chauffée par les rayons solaires, joue le rôle d'un vaste foyer d'appel où s'élèvent incessamment des colonnes d'air raréfié qui se déverse ensuite au sud et au nord. C'est ainsi que le tirage qui s'établit dans une cheminée entraîne de bas en haut les masses d'air qui viennent s'y engouffrer. On sait aussi qu'en ouvrant une porte qui sépare une chambre chauffée d'une

chambre froide, on détermine deux courans opposés, car, en bas, la flamme d'une bougie est entraînée vers la pièce chaude et en haut vers la pièce froide. On peut donc faire tous les jours une expérience qui réalise en petit le phénomène des courans contraires, et les physiciens s'en sont tenus à cette démonstration, qui semble sans réplique; mais pourquoi n'a-t-on jamais constaté sous les tropiques ce mouvement ascensionnel de l'air dont on parle toujours comme d'un fait avéré? Un météorologiste distingué, M. Tarry, a proposé d'étudier les courans ascendans à l'aide de girouettes d'une forme spéciale, semblables aux banderoles qui sont placées au haut des mâts; M. Faye a fait observer à ce propos que les flammes d'ordre ou d'armement de nos navires auraient déjà fait reconnaître cent fois de tels courans s'ils existaient.

Il y a là évidemment une difficulté à laquelle se heurte la théorie du tirage équatorial, et, en attendant que l'existence des courans ascendans soit démontrée par l'observation, il me paraît plus rationnel d'admettre avec M. Faye que les vents permanens sont dus au soulèvement des couches supérieures, qui est la conséquence immédiate de la dilatation des couches voisines du sol, gonflées par la chaleur. L'équilibre, troublé par cet exhaussement local des couches de niveau, tend à se rétablir par l'écoulement de l'air vers les régions plus froides; mais, ces régions ayant reçu en surcharge la masse d'air dont la région centrale se trouve allégée, leurs couches inférieures tendront à prendre un mouvement inverse, et il en résultera des courans dirigés vers l'équateur. C'est pour la même raison, comme l'a fait remarquer M. L. Teisserenc de Bort, que souvent le baromètre tombe en même temps que la température s'élève, et alors le vent marche du lieu le plus froid vers le lieu le plus chaud. Ce phénomène est très apparent dans le régime des vents particulier à l'Espagne.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces explications théoriques, les courans permanens qui forment les alizés et les contre-alizés existent. Ils ne sont pas tout à fait aussi réguliers que le veut la théorie un peu sommaire que nous venons de rappeler : leurs allures sont modifiées par des circonstances locales, surtout dans le voisinage des côtes, et la zone des calmes équatoriaux qui les sépare se déplace et oscille avec les saisons. Enfin il est clair qu'on ne peut concevoir un échange régulier d'air entre l'immense région intertropicale et les parallèles de plus en plus rétrécis des hautes latitudes; les deux circuits principaux doivent être renfermés dans une zone limitée par des latitudes moyennes où les courans supérieurs, les contre-alizés, se rapprochent du sol. Il est difficile de se faire une idée nette de la manière dont s'opère cette inversion, cette descente des courans supérieurs de retour, qui sont pour nous des vents de sud-

ouest, et les traités de météorologie ne donnent à ce sujet que des explications embarrassées et confuses. Une complication nouvelle naît du renversement périodique des vents réguliers qui constitue les *moussons* de l'Océan indien et de quelques autres régions du globe.

Ne serait-il pas possible de mieux coordonner tant de faits épars et d'en tirer une théorie générale des grands mouvemens de l'atmosphère qui, du même coup, fît entrevoir l'explication de ces accidens que nous appelons tempêtes? C'est le problème qu'a tenté de résoudre M. de Tastes dans une remarquable étude sur la *Théorie de la circulation atmosphérique,* que l'on trouve dans le t. IV des *Annales du Bureau central météorologique* (année 1879). Pour M. de Tastes, les mouvemens verticaux qui ont lieu dans la mince enveloppe aérienne du globe peuvent être négligés, et il suffit de considérer les mouvemens tangentiels à la surface, qui n'ont d'autre cause que l'inégale densité de l'air froid du pôle et de l'air chaud des tropiques, d'où résulte une tendance au mélange. Si la surface terrestre était homogène, il n'y aurait aucune raison pour que les courans par lesquels s'accomplirait le mélange s'établissent suivant des méridiens déterminés : ils s'entre-croiseraient dans une extrême confusion, comme nous voyons les filets ascendans et les filets descendans se croiser dans un liquide chauffé par le bas. Mais la nature particulière des surfaces que ces courans effleurent détermine des lignes d'élection que les courans directs et les courans de retour sont forcés de suivre, et il se forme ainsi un certain nombre de circuits fermés, analogues aux courans marins, avec lesquels ils coïncident en partie. C'est la distribution des terres et des mers qui règle cette circulation complexe des eaux et des vents.

Quelle que soit la cause qui, à l'origine, ait fait naître le *gulf-stream*, ce fleuve aux rives liquides existe, et la configuration même du bassin de l'Atlantique lui trace le lit où il coule aujourd'hui. L'air qui repose sur ces eaux tièdes, échauffé par leur contact, forme une longue traînée de gaz chauds et dilatés qui, pour ainsi dire, sert d'amorce au mouvement de translation de l'air dilaté des tropiques vers les régions polaires, et constitue un véritable *gulf-stream* aérien. « Or, celui-ci n'étant pas arrêté, dit M. de Tastes, comme son congénère liquide, par la barrière des continens, après avoir abordé nos côtes occidentales, continue sa marche vers l'est à travers le nord de l'Europe, où il condense sous forme de pluie ou de neige les vapeurs dont il est saturé et qui sont comme son certificat d'origine, entretient l'abondance des eaux dans les innombrables lacs de la Suède, de la Finlande et de la Russie septentrionale, et amorce à son tour les courans de retour des régions polaires vers l'équateur; il revient vers le sud, à travers l'Europe orientale, sous la forme d'un vent sec et froid qui imprime à ces régions leurs caractères

météorologiques dominans. » A mesure qu'il se rapproche de l'équateur, il se réchauffe, et devenu vent de nord-est dans l'Afrique tropicale, il contribue à la stérilité des déserts qu'il traverse. Il reparaît enfin sur la côte occidentale de l'Afrique et complète ainsi un vaste circuit, délimitant une aire centrale où règne un calme relatif et qui n'est pas sans analogie avec la « mer de Sargasses» de l'Atlantique. Cette conception d'un fleuve aérien presque circulaire qui suit en partie le cours du *gulf-stream*, s'accorde assez bien avec ce que nous savons du régime des vents dans notre hémisphère. Elle semble également propre à expliquer toutes les allures des bourrasques qui nous atteignent. En effet, sur la rive gauche de ce fleuve, qui est la rive concave, où le courant a le plus de vitesse, il doit se produire des tourbillons analogues à ceux que nous observons dans les eaux courantes quand la nature des terrains les force à décrire une courbe. Dans ces tourbillons, l'eau tourne avec rapidité comme tournerait une roue horizontale assujettie à rouler sur la rive dans la direction du courant; pour la rive gauche de notre fleuve aérien, le sens de cette rotation serait inverse de celui des aiguilles d'une montre, et c'est là précisément le sens de la rotation des tempêtes qui traversent l'Atlantique ou notre continent en suivant des routes dirigées d'un point compris entre le sud-ouest et le nord-ouest vers un point compris entre le nord-est et le sud-est. Le fleuve circulaire de M. de Tastes, cet anneau formé par l'alizé et le contre-alizé de l'hémisphère nord, peut donc aussi rendre compte de l'origine des bourrasques et des ouragans. Toutes les vicissitudes de nos climats dépendent des oscillations qui déplacent le lit de ce fleuve, et c'est par l'observation attentive de ces fluctuations que l'on parviendra sans doute à prévoir le caractère des saisons.

Le bassin du Pacifique nord renferme un circuit analogue, mais plus vaste et moins bien dessiné que celui de l'Atlantique. Amorcé par le *kuro-siwo* (courant noir) des côtes du Japon, le fleuve aérien suit la courbe formée par les Kouriles, les Aléoutiennes et la presqu'île d'Aliaska, côtoie l'Orégon et la Californie, alimente de ses vapeurs condensées les grands lacs de l'Amérique du Nord, redescend à travers la vallée du Mississipi vers le golfe du Mexique, où il produit ces *norte* si connus des marins, et reparaissant sur le Pacifique sous le nom d'alizé, va rejoindre le courant équatorial qui complète le circuit. En suivant ce tracé sur une carte, on remarquera que la branche descendante du circuit du Pacifique est assez voisine de la branche montante du circuit atlantique; elles sont exposées, dans leurs fluctuations, à se mettre en contact et à réaliser les circonstances favorables à la formation des tornades et des cyclones, si fréquens dans ces parages. Là évidemment est la source des tempêtes qui désolent les régions tempérées.

Dans l'hémisphère austral, M. de Tastes retrouve deux circuits analogues, qui sont comme les contre-parties des deux grands circuits de l'hémisphère boréal, mais dont les contours ont moins d'ampleur. Remarquons maintenant que, dans les branches équatoriales de tous ces circuits, le courant marche toujours de l'est à l'ouest, pour se diriger ensuite vers les pôles ; il s'ensuit que la circulation générale a lieu en sens inverse dans les deux hémisphères. On s'explique ainsi pourquoi le sens du mouvement giratoire des tourbillons qui parcourent ces fleuves aériens, invariable pour chaque hémisphère, n'est pas le même au nord et au sud de l'équateur. Sur l'hémisphère sud, les cyclones tournent toujours de gauche à droite, comme les aiguilles d'une montre, et sur l'hémisphère nord de droite à gauche. C'est bien le sens que la théorie assigne à la rotation de tourbillons qui se forment dans les conditions indiquées.

Dans la partie sud de la mer des Indes, on constate encore des traces de courans analogues ; mais la configuration de l'hémisphère austral, où domine l'élément liquide, empêche les circuits de s'accuser aussi nettement que sur l'hémisphère boréal. Il semble que des dérivations issues de ces circuits se confondent sur la mer libre qui fait le tour du continent antarctique et y produisent un courant continu dans le sens même de la rotation du globe. Pour compléter cette esquisse, il nous reste à parler de l'Asie ; cet immense continent est soumis à un régime tout spécial : au sud, les moussons ; au nord, le type achevé du climat excessif, presque entièrement soustrait à l'action modératrice des vents marins. Enfin le pôle nord est le centre d'une région à part où l'air n'est animé d'aucun mouvement de sens constant, sorte de banquise aérienne, incessamment entamée par les assauts que lui livrent les ondes des deux grands circuits qui la côtoient. Les cartes du *Bulletin international* et celles que publie le *Signal Office* montrent d'ailleurs que ces deux courans se bifurquent assez fréquemment devant les promontoires formés par les aires de hautes pressions de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, et que les branches dérivées qui atteignent les côtes sibériennes et le Haut-Canada constituent un courant continu marchant de l'ouest à l'est, comme celui des mers australes.

Cette nouvelle théorie de la circulation atmosphérique, que je viens de résumer brièvement, semble s'adapter mieux qu'aucune autre aux faits observés. Comme le fait remarquer M. de Tastes lui-même, elle laisse entièrement de côté les mouvemens secondaires dus à des circonstances locales, comme les brises de terre et de mer qui règnent dans le voisinage des côtes, des vents particuliers aux pays de montagnes, etc. Elle ne tient nul compte non plus des courans ascendans ou descendans, qui jouent un si grand rôle dans la théorie ordinaire fondée sur l'hypothèse des cen-

tres d'aspiration. Mais il ne serait probablement pas très difficile de la compléter de manière à y faire rentrer tous les faits provisoirement laissés en dehors de son canevas. Il importerait notamment, — et je m'étonne que M. de Tastes ne l'ait point essayé, — de la concilier avec l'existence indubitable des courans supérieurs, qui ont, en général, plus de vitesse et de violence que les vents de surface, comme le prouvent les observations faites au sommet du pic de Teyde, dans l'île de Ténériffe, et celles qui se font journellement au sommet du Pike's Peak, à une altitude de 4,300 mètres. Il y a là évidemment une lacune à combler. Rien n'empêche, au demeurant, d'admettre, avec la plupart des météorologistes, que les vents supérieurs se rapprochent souvent du sol : ils peuvent ainsi constituer régulièrement l'une des branches d'un courant circulaire de surface, et de plus, lorsqu'ils s'abattent sur le domaine d'un courant polaire de direction opposée, faire naître ces troubles que nous appelons tornades, cyclones ou bourrasques. C'est évidemment ce qui arrive souvent dans la vallée du Mississipi.

En attendant que les courans des hautes régions nous soient mieux connus, — et l'étude attentive du mouvement des nuages finira par nous les faire connaître, — il est temps de coordonner les riches matériaux qui ont été recueillis depuis vingt ans, pour établir, par une discussion méthodique, le régime des courans inférieurs. Ce sera un travail long et pénible; mais, tant qu'il n'aura pas été fait, la théorie des grands mouvemens de l'atmosphère ne pourra s'appuyer que sur des bases plus ou moins hypothétiques. Parmi ceux qui ont entrepris cette discussion préliminaire et indispensable des matériaux d'observation accumulés, il faut citer M. Elias Loomis, en Amérique, qui a publié un grand nombre de mémoires où les faits recueillis par le corps des signaux depuis 1872 sont examinés, confrontés, pesés et classés avec une sagacité qui laisse rarement prise à la critique (1). Il serait à souhaiter que la même méthode fût appliquée aux observations fournies par les stations de l'ancien continent, car on raisonne trop souvent sur des faits isolés, que l'on se hâte de généraliser en laissant dans l'ombre tout ce qui ne veut pas cadrer avec la thèse à soutenir.

M. Loomis s'est appliqué à mettre en lumière toutes les circonstances qui accompagnent la formation et la marche des centres de basse pression, autour desquels soufflent les tempêtes, — tornades ou cyclones, — et des aires de haute pression que l'on désigne par le mot d'*anticyclones*, parce que les isobares, tout en formant

(1) *Mémoires de météorologie dynamique*. Résultats de la discussion des cartes du temps des États-Unis, par M. E. Loomis, traduits par M. H. Brocard. Paris, 1880; Gauthier-Villars.

des courbes fermées comme dans le cas des cyclones, se succèdent ici dans l'ordre inverse. Les anticyclones sont des montagnes d'air, tandis que les cyclones sont des entonnoirs. Mais les isobares, autour des anticylones, sont plus espacées et les vents y sont plus faibles; leur direction est l'inverse de celle qu'ils affecteraient dans un cyclone. En Amérique, on a constaté que ces aires de haute pression accompagnent souvent les cyclones dans leur marche à travers le continent; chez nous, au contraire, leur caractère principal est la stabilité. En tout cas, l'étude de leurs propriétés sera peut-être d'un grand secours pour la prévision du temps à long terme. Les anticyclones accompagnent les périodes de beau temps; en hiver, ils sont l'indice d'un froid persistant. M. Lespiault a fait remarquer une coïncidence de ce genre à propos du caractère exceptionnel de l'hiver de 1879-1880. On n'a pas oublié les traits généraux de l'hiver en question : sécheresse à peu près absolue se prolongeant pendant deux ou trois mois, ciel habituellement sans nuages, brouillards fréquens, température excessivement basse (1), plusieurs dégels sans pluie suivis d'une reprise de froid. Or, si l'on examine les cartes du temps publiées pendant cette période par le Bureau météorologique, on constate que les isobares forment, pendant plus de deux mois, sur l'Europe entière, un puissant anticyclone d'une hauteur et d'une stabilité extraordinaires. Dès le milieu du mois de novembre, les hautes pressions tendent à s'établir sur l'ouest et le centre de l'Europe; après quelques fluctuations, l'anticyclone est complètement constitué le 9 décembre, et il se maintient presque invariable jusqu'au 26 avec un maximum de pression de 785 millimètres au sommet. Il s'allonge alors un peu vers le nord; le 28, il est assailli par une forte bourrasque arrivant de l'ouest, et on dirait qu'il va être coupé en deux; mais il résiste, il est seulement aplati et refoulé vers le sud. C'est à ce moment qu'a lieu un premier dégel, suivi bientôt d'une reprise du froid; l'anticyclone a repris sa position et la garde jusqu'au 7 février, jour où une violente bourrasque le rejette sur l'Asie. Pendant toute cette période, la carte des températures est pour ainsi dire le décalque de la carte des pressions, à cela près qu'il n'y a qu'un maximum de pression errant sur l'Europe centrale, tandis qu'on remarque souvent deux centres distincts de froid. La température se relève sur le pourtour de l'anticyclone, pendant que dans l'intérieur règne un froid très vif (— 20 degrés à Paris, + 11 degrés en Norvège). Enfin, au haut du Puy-de-Dôme, le thermomètre marque 12 ou 14 degrés de plus qu'à Clermont, et

(1) Le 11 décembre, à une heure du matin, le thermomètre du parc de Saint-Maur accusait 25°6 au-dessous de zéro; c'est la température la plus basse qui ait été mesurée à Paris. Dans les Ardennes, le froid a dépassé 30 degrés.

le vent souffle de l'ouest, tandis que le vent de plaine vient de l'est ou du nord. Il y a là toute une série de phénomènes nettement caractérisés, qui pourront être considérés comme des présages certains d'une période de temps très beau et très sec.

Pour M. de Tastes, les anticyclones ou aires de haute pression ne sont autre chose que les espaces circonscrits par les courans généraux : c'est ce qui nous explique leur stabilité. Mais le flot du courant général peut se frayer un chemin à travers le massif des hautes pressions et en détacher des îlots, tout comme les fleuves qui coulent dans une vaste plaine se divisent en plusieurs bras et forment des îles aux dépens de leurs rives. C'est par l'étude attentive de ces îles et îlots de haute pression que la météorologie pratique peut espérer d'étendre beaucoup son domaine. Pour nos climats, il importe surtout de surveiller les fluctuations lentes des aires de haute pression de l'Atlantique et de l'Asie, dont les bords sont toujours visibles dans les limites de la carte de l'Europe. En effet, du courant aérien qui circule entre ces deux régions semblent dépendre les modifications du temps et les caractères des saisons.

III.

Jusqu'à présent, les efforts des météorologistes se sont portés de préférence vers l'étude de ces perturbations accidentelles que l'on appelle bourrasques ou cyclones, de ces mouvemens tournans, parfois si dangereux, dont les propriétés, désormais suffisamment connues, servent de base aux prédictions du temps à courte échéance. D'après une récente communication de M. Chevreul à la Société nationale d'agriculture, ce serait Joseph Hubert, le continuateur de l'œuvre de Pierre Poivre à l'île de la Réunion, qui aurait le premier, vers 1788, reconnu et signalé le caractère giratoire des cyclones. Ce n'est que beaucoup plus tard que les mêmes idées se font jour en Angleterre : on les trouve indiquées dans un écrit du colonel Capper (*Observations on winds and monsoons*, Londres, 1801). En 1818, Hubert était en possession de la formule complète du mouvement de rotation et de translation des cyclones. Dix ans plus tard, Dove publie sa carte de la tempête du 25 décembre 1821, qui a traversé le nord de l'Europe dans la direction du sud-ouest au nord-est, et dont il signale le caractère cyclonique. Puis viennent les travaux de W.-C. Redfield (1831), de sir William Reid, d'Henri Piddington, sur les ouragans des Antilles et de la mer des Indes.

Les lois des ouragans, telles qu'elles se dégagent de ces recherches, sont d'une remarquable simplicité. Les ouragans (cyclones, typhons, etc.) sont des tourbillons dans lesquels la violence du vent augmente de la circonférence jusqu'à une certaine distance du

centre, où la fureur de la tempête s'éteint subitement; sur les deux bords du calme central soufflent des vents de directions diamétralement opposées. Le sens de la rotation de ces tourbillons est constant pour chaque hémisphère : sur l'hémisphère nord, le mouvement de l'air a lieu de droite à gauche (en sens inverse de celui des aiguilles d'une montre), et de gauche à droite (dans le sens des aiguilles) sur l'hémisphère sud. De là, pour notre hémisphère, la règle de Buys-Ballot : « Tournez le dos au vent, étendez le bras gauche, le centre est dans cette direction. » Ce serait le bras droit, pour l'hémisphère opposé. Mais ces tourbillons ne tournent pas sur place : ceux qui naissent dans les régions tropicales parcourent des trajectoires paraboliques qui s'infléchissent d'abord vers l'ouest, puis montent vers les pôles pour revenir ensuite vers l'est. Ces paraboles ne sont peut-être que des portions d'un circuit fermé, légèrement elliptique, où les tourbillons flottent ainsi que des bouées entraînées par un cours d'eau. Les tornades de l'Amérique du Nord suivent d'autres routes; mais, pour chaque région du globe, l'itinéraire de ces redoutables visiteurs varie assez peu. La vitesse de leur mouvement de translation est en moyenne de 30 ou 40 kilomètres, mais elle peut être beaucoup plus grande. Une conséquence de ce déplacement rapide des tourbillons, c'est que les vents sont plus forts dans le demi-cercle où la vitesse de rotation s'ajoute à la vitesse de translation, que dans le demi-cercle opposé, où les deux vitesses sont de sens contraires : le tourbillon a un *bord maniable* et un *bord dangereux* (pour notre hémisphère, c'est le demi-cercle situé à droite de la trajectoire). Les manœuvres recommandées aux navires qui se trouvent sur la route d'un cyclone ont pour but d'éviter le passage du centre et de fuir le bord dangereux. Quant à la distance à laquelle on se trouve du centre, il faut tâcher de la conclure de la marche du baromètre, qui baisse d'une manière continue depuis la circonférence jusqu'au centre, où s'observe le minimum. Dans certains cas, la dépression barométrique a dépassé 50 millimètres.

« Il faudra connaître les runes de la tempête, dit la *Volsunga-Saga*, si tu veux garder saufs, dans la baie, tes coursiers à voiles; il faut les graver sur la carène et le gouvernail. » L'homme de mer les connaît désormais suffisamment pour ne plus se trouver désarmé en face des redoutables météores qui le guettent sur sa route; avec un peu d'expérience, il est en état de juger la distance et la direction de son ennemi et parvient à lui échapper. Le commandant Bridet termine ainsi la préface de sa célèbre *Étude sur les ouragans de l'hémisphère austral*, destinée aux marins : « Je n'ai plus qu'à leur recommander vigilance et foi aveugle, ils se riront de la fureur des vents qu'ils auront appris à maîtriser, et ils affronteront sans

crainte les tempêtes qui leur étaient si funestes auparavant. » Il est certain que les cyclones sont déjà moins redoutés des marins; quelques-uns se sont enhardis jusqu'à s'en jouer, à les « enfourcher » pour abréger certaines traversées. Cela s'appelle *taking a ride upon a cyclone*. Le 24 octobre 1842, le navire marchand *Lady Clifford*, capitaine Miller, est allé ainsi très vite de Nagore à Madras, à la faveur d'un cyclone dont le centre passait sur Pondichéry. Au mois de juillet 1848, le capitaine Erskine a pu abréger de la même façon la traversée du cap de Bonne-Espérance à Sidney; le chapitre v du livre de M. Bridet a pour titre : *Manière d'utiliser les cyclones pour se rendre à sa destination.*

Il faut convenir toutefois que les lois qui viennent d'être exposées ne sont pas absolues. En traçant sur une carte les cercles concentriques qui représentent les circonvolutions d'un cyclone et en figurant par des flèches la direction des vents observés en divers points, on constate le plus souvent que ces flèches, loin d'être tangentes aux circonférences, les coupent sous un angle aigu : preuve évidente que l'air qui circule dans le tourbillon afflue du dehors en dedans. D'après Redfield, l'obliquité des flèches est d'environ 5 ou 10 degrés pour les grands cyclones qu'il a étudiés, et il pense qu'elle ne dépasse jamais 2 quarts (22° 1/2). Piddington admet qu'elle peut atteindre 2 et même 3 quarts et produire une assez forte attraction vers le centre. Il cite à l'appui de cette opinion l'histoire du *Charles-Heddle*, qui, surpris par un cyclone dans la mer des Indes le 22 février 1845, et ayant perdu toutes ses voiles, fut forcé de tournoyer autour du centre « ainsi qu'une phalène autour d'une chandelle, » et de faire, du 22 au 27, cinq tours entiers, en décrivant des spires de plus en plus resserrées. Pour les bourrasques ou tempêtes ordinaires qui traversent nos continens, l'obliquité des vents par rapport aux isobares circulaires est parfois encore plus sensible, car M. Loomis déduit d'un grand nombre d'observations une inclinaison moyenne de 45 degrés.

S'appuyant sur ces faits, des météorologistes distingués, comme M. Mohn, M. Wilson, M. Meldrum, rejettent maintenant les diagrammes circulaires des tourbillons et les remplacent par des spirales. M. Meldrum a développé ses idées dans un mémoire où l'on trouve une critique assez vive des manœuvres faites par divers navires aux prises avec le désastreux cyclone de février 1860, et qui ont eu le tort de se fier à la « loi des tempêtes (1). » M. Bridet a réfuté ces critiques dans la dernière édition de son livre,

(1) M. le capitaine Ansart, l'un de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper au cyclone, se range au même avis dans sa *Théorie rationnelle des ouragans*. Paris, 1875; Berger-Levrault.

mais le mouvement centripète de l'air dans les tourbillons est un fait trop manifeste pour être nié. « Tous les navigateurs qui ont traversé des cyclones, dit l'amiral Mouchez (1), sont unanimes à reconnaître qu'il faut lutter énergiquement quand on y pénètre trop avant pour réussir à s'écarter du centre : c'est là une preuve évidente d'abord que le vent tourne en se rapprochant du centre, c'est-à-dire en spirale, et ensuite qu'au centre du cyclone le mouvement de l'air a lieu de bas en haut ; car, s'il avait lieu en sens contraire, il produirait à la surface de la mer un vent centrifuge qui écarterait les navires de la zone dangereuse, ce qui malheureusement ne s'est jamais vu. » M. Knipping, dans ses intéressantes études sur les typhons du mois de septembre 1878 et 1879, arrive à cette conclusion que l'obliquité des vents, variable selon les circonstances, peut dépasser 60 degrés ; les routes des molécules d'air qui affluent vers le centre s'infléchissent d'abord en spirales et deviennent, plus près du centre, presque circulaires. La trajectoire d'un typhon, déterminée d'après ces principes, peut être très différente de ce qu'elle serait si on l'établissait suivant l'ancienne méthode par des relèvemens du centre perpendiculaires à la direction des vents.

Il est clair que la question reste ouverte et qu'il faudra sans doute attendre encore bien des années avant que les météorologistes s'accordent sur la véritable nature de ces mouvemens tournans. En attendant, toutes ces discussions ont un peu ébranlé la confiance des marins dans les règles pratiques qu'on leur recommande comme infaillibles. M. Faye a pris à tâche de la raffermir en réfutant toutes les objections dans un éloquent plaidoyer, qu'il a intitulé : *Défense de la loi des tempêtes* (2), et dans de nombreuses communications à l'Académie des sciences. Il fait remarquer avec raison que l'indétermination des routes spirales que l'on assigne aux molécules d'air entraînées dans le tourbillon ne permet pas d'établir des règles de manœuvre simples et précises, de sorte que, privés de tout fil conducteur, les marins n'auront plus qu'à se fier à leur inspiration. L'histoire des navires tels que le *Charles Heddle* ou l'*Earl of Dalhousie*, qui, enveloppés par un cyclone, en ont fait le tour malgré eux quatre ou cinq fois dans l'espace de quelques jours, prouve assez que l'erreur qui peut résulter de l'hypothèse circulaire n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire ; et en attendant mieux on fera sagement de ne pas y renoncer.

La discussion sur la vraie forme des tourbillons se complique d'ailleurs d'une question de théorie que nous devons nous borner à effleurer ici. Le fait de l'obliquité des vents est l'argument prin-

(1) *Mission de Saint-Paul.* (Recueil de mémoires, rapports et documens relatifs au passage de Vénus.)

(2) *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1875.

cipal des nombreux partisans de l'hypothèse de l'aspiration, qui cherchent l'origine de tous les mouvemens tourbillonnaires dans des courans ascendans causés par l'échauffement du sol. Après les travaux du météorologiste américain Espy, cette hypothèse a trouvé d'habiles défenseurs dans M. Th. Reye et M. Peslin, qui ont fait intervenir dans la question la théorie mécanique de la chaleur. On suppose qu'une nappe d'air surchauffée au contact du sol sous l'influence d'un soleil ardent finit par se trouver dans un état d'équilibre instable : il suffit dès lors d'un trouble accidentel pour rompre le charme, et des courans d'air chaud qui affluent de tous les côtés s'engouffrent dans la trouée pour monter à des hauteurs vertigineuses. L'ascension des colonnes d'air léger est singulièrement facilitée par la présence de la vapeur d'eau, qui, en se condensant dans les régions supérieures plus froides, dégage de la chaleur qui entretient, pour ainsi dire, la dilatation de l'air et la poussée verticale qui en résulte. Mais les différences de température qui peuvent exister dans l'atmosphère sont-elles comparables à celles que produit un feu allumé dans un foyer, et la gaine d'air froid qui entoure une colonne ascendante peut-elle jouer le rôle d'une cheminée qui active le tirage? M. Reye a calculé la vitesse que doit prendre, dans certaines conditions, un courant ascendant d'air chaud saturé de vapeur d'eau, et il a trouvé ainsi des vitesses considérables; mais il a complètement oublié de tenir compte, dans ses calculs, de la résistance du milieu ambiant, qui est ici du même ordre que la force impulsive.

Pour rendre compte du mouvement giratoire des vents d'aspiration, on a recours à la rotation de la terre, qui fait dévier en sens contraires les courans attirés du nord et du sud, et leur imprime des obliquités analogues à celles des alizés et des contre-alizés; l'effet doit augmenter avec le diamètre du tourbillon, qui, parfois, dépasse 2,000 et même 3,000 kilomètres. Quant au mouvement de progression du centre, l'explication la plus acceptable était encore celle qui avait été proposée par M. Mohn. D'après cet auteur, les grandes pluies qui accompagnent un cyclone dans sa marche se produisent à l'avant; à l'arrière, le ciel est moins chargé de nuages, il ne pleut pas; dès lors, le mouvement de translation du centre pourrait avoir pour cause la différence de pression entre l'arrière et l'avant, due à la condensation des vapeurs. Mais l'on voit des dépressions barométriques, et même des tornades, marcher sans qu'il tombe une goutte de pluie, et M. Loomis, après avoir discuté un grand nombre de cas de ce genre, conclut que « la pluie n'est point essentielle à la formation des aires de basse pression et n'est pas la cause principale de leur mouvement de progression. »

Comme s'ils sentaient eux-mêmes la faiblesse de leurs raisonne-

mens théoriques, les partisans de l'aspiration cherchent à les étayer d'analogies plus ou moins forcées. M. Reye (1) reproduit une quantité de récits concernant des trombes de fumée observées au-dessus d'une forêt ou de vastes amas de broussailles auxquels on avait mis le feu, au-dessus du volcan de Santorin, etc. Il cite les témoignages que M. Espy a recueillis et qui se rapportent à des orages de pluie provoqués par des incendies; parmi les plus curieux, il faut noter celui de M. G. Mackay, qui se vante d'avoir réussi plus d'une fois à « faire la pluie » en allumant les hautes herbes d'une prairie par un ciel parfaitement serein. Dobrizhoffer rapporte aussi que les Indiens mettent le feu aux prairies pour faire tomber la pluie. Il y aurait sans doute intérêt à instituer des expériences de ce genre sur une grande échelle et dans des conditions nettement déterminées. Jusqu'à ce jour, on a trop négligé les ressources que l'expérimentation directe peut offrir toutes les fois qu'il s'agit de vérifier les conséquences d'une théorie; il y a lieu de le regretter d'autant plus que l'hydrodynamique, la science du mouvement des fluides, est à peine née et se trouve impuissante à résoudre la plupart des problèmes que lui pose la pratique : elle se borne à les « mettre en équation, » et ce n'est qu'à coups d'hypothèses et de restrictions qu'on arrive parfois à établir un résultat qui ressemble à une loi. On ne cite guère, pour appuyer la théorie de l'aspiration, que des expériences sur le tirage des hautes cheminées, une expérience de cabinet, due à M. Espy, qui consiste à produire une trombe d'eau dans un tube de verre placé sous une machine soufflante, etc., et il est à peine besoin de faire remarquer combien, par la nature des appareils employés, on s'éloigne ici des conditions dans lesquelles s'accomplissent les phénomènes météorologiques. Lorsqu'il s'agit de la théorie des mouvemens giratoires des vents, on se contente le plus souvent d'invoquer l'analogie des tourbillons qui se forment dans les rivières, ou les résultats de quelques expériences déjà anciennes qui se rapportent à des tourbillons provoqués artificiellement dans un liquide. Telles sont les expériences de Saulmon, de l'ancienne Académie des sciences, ou celle du comte X. de Maistre, qui excite le tourbillon par la rotation d'un volant à quatre ailes, placé au centre; il trouve qu'une couche d'huile, déposée sur l'eau dans l'entonnoir qui se forme, est d'abord entraînée vers le bas, puis, arrivée au contact de l'obstacle du fond, remonte en gouttelettes tout autour du tourbillon qu'elle a quitté. Il y a donc ici un mouvement descendant suivant les spires d'une hélice conique, et un mouvement ascendant tumul-

(1) *Die Wirbelstürme, Tornados und Wettersäulen*, von Th. Reye, 2e édition. Hanovre, 1880.

tueux en dehors du cône. C'est bien ce qui s'observe dans les tourbillons des cours d'eau, qui engloutissent les nageurs imprudens et même des barques légères, les entraînant jusqu'au fond et les laissant remonter à la surface un peu plus loin. Comme l'a dit le général Morin, les bateliers des grands fleuves connaissent ce danger et savent que le seul moyen d'échapper à sa perte, quand on est saisi par le tourbillon, est de se laisser couler vers le fond, où son action cesse à peu près de se faire sentir, puis de chercher à regagner, le plus loin possible, la surface de l'eau, en nageant horizontalement pour s'en écarter. Des expériences du même genre ont été encore entreprises par OErsted et plus récemment par M. Lalluyeaux d'Ormay, par M. Hirn, par le docteur Andries ; quelques-uns de ces expérimentateurs ont constaté que, lorsque le fluide était mis en giration par le haut, le courant dans le tourbillon était ascendant.

Jusqu'à ce jour, ni l'expérience ni l'observation directe n'ont pu trancher la question de savoir si, à l'intérieur des trombes, tornades, cyclones et autres tourbillons semblables, le courant va de bas en haut ou de haut en bas. M. Faye soutient, contre les partisans de l'aspiration, que le mouvement est toujours descendant, même dans les trombes, et il attribue à une illusion d'optique, à un préjugé invétéré, l'opinion qui veut que les trombes marines pompent l'eau. Il semble assez difficile de concilier l'hypothèse d'un courant descendant avec les nombreuses relations qui prouvent que les trombes terrestres soulèvent et transportent à de grandes distances des corps très lourds : partout, ce sont des arbres arrachés avec leurs racines, des meules de foin emportées jusqu'aux nues, des hommes et des animaux enlevés, des débris de toute sorte semés à des distances de plusieurs lieues. La trombe de Hallsberg (1875) jette une machine à battre le blé par-dessus les ruines d'une grange; celle de Moncetz (1874) soulève plusieurs personnes à 2 mètres du sol; un scieur de long voit sa voiture à bras, laissée à quelques pas de lui, disparaître dans l'air par une ascension presque verticale. Il serait fastidieux d'énumérer tous les faits du même genre qu'on peut relever dans les ouvrages spéciaux.

Au reste, deux mouvemens de sens contraire pourraient bien coexister dans les tourbillons. « Dans le cratère de Saint-Paul, dit l'amiral Mouchez, où ce remarquable phénomène se reproduisait si fréquemment sous l'influence des rafales tombant du haut des montagnes et réfléchies sur les parois opposées, on voyait toujours des colonnes d'eau et de vapeur s'élever à 10 ou 30 mètres de hauteur et dessiner nettement l'axe de ces tourbillons, bien que la composante verticale eût évidemment une direction de haut en bas. » Quelques météorologistes ont essayé de concilier les opinions con-

traires, en admettant que l'air pénètre dans les cyclones à la fois par la base et par le sommet et qu'il est expulsé latéralement; d'autres soutiennent qu'il afflue en bas et déborde en haut, ce qui s'accorde avec l'existence des aires de haute pression à côté des dépressions qui marquent les centres des bourrasques. Cette opinion trouve un appui dans les résultats auxquels M. Clément Ley, M. Hildebrand Hildebrandsson, M. Loomis, ont été conduits par l'étude de longues séries d'observations des cirrhus recueillies en Angleterre, en Suède, en Danemark et en d'autres parties de l'Europe ainsi qu'aux États-Unis. D'après ces deux météorologistes, les mouvemens des nuages prouveraient que, dans les hautes régions de l'atmosphère, l'air s'éloigne des minima de pression et afflue vers les maxima, tandis que l'inverse a lieu près de la surface terrestre.

Dans l'état actuel de la science, la théorie mathématique de ces phénomènes est à peine abordable, et peu de géomètres s'y sont risqués. Il y a quelques pages consacrées aux tourbillons dans les savans mémoires de M. Boussinesq; on trouve aussi dans les traités de mécanique la démonstration d'une loi déjà indiquée par Léonard de Vinci, d'après laquelle la vitesse angulaire des molécules croît en raison inverse du carré du rayon. Mais cette loi est en défaut près du centre, où nous savons que la vitesse s'annule. M. A. Colding est parvenu à établir des formules qui répondent mieux à la réalité des choses, car elles font prévoir l'existence d'un calme central (1). En les appliquant aux ouragans du 2 août 1837 et du 21 août 1871, observés l'un et l'autre à Saint-Thomas, M. Colding fait voir qu'elles représentent très bien la marche du baromètre telle que la donnent les observations. Il conclut de sa théorie que des courans qui rasent le sol pénètrent dans les cyclones toutes les fois qu'un obstacle ralentit la vitesse de rotation; ces courans s'y élèvent et, parvenus au sommet, sont refoulés vers la circonférence. Enfin M. Colding démontre que les bords des fleuves aériens qui circulent côte à côte entre les pôles et l'équateur présentent les conditions voulues pour la production des mouvemens tournans, mais avec cette différence que, sur la rive gauche, il peut facilement naître des tourbillons violens qui, tous, tournent contre le soleil, tandis que les mouvemens tournans qui se produisent à droite et qui nécessairement tournent avec le soleil, ne peuvent jamais devenir des ouragans ni même des bourrasques. Il s'agit ici de l'hémisphère nord; sur l'hémisphère sud, c'est la rive droite qui fournit les tourbillons.

La théorie mécanique de la chaleur, à laquelle on n'a pas manqué de faire appel en dernier ressort, a répondu, comme l'oracle, à

(1) *Nogle Bemærkninger om Luftens Strœmingsforhold.* Copenhague, 1871. — *Om Hvirvelstormen paa Saint-Thomas.* Copenhague, 1872.

chacun selon ses désirs. Au premier qui l'a consultée elle a répondu que l'air, s'il était entraîné de haut en bas, s'échaufferait par compression, que dès lors il ne pourrait y avoir de pluie dans un tourbillon descendant. A l'autre elle a dit que la chaleur de compression serait absorbée par la vaporisation des lambeaux de nuages, formés d'eau et d'aiguilles de glace, qu'entraînerait avec lui le courant descendant, qui arriverait au sol, saturé de vapeur et très froid. Il faut, on le voit, renoncer à cet argument à deux tranchans. On s'est encore demandé si la thermodynamique pouvait indiquer la source de l'énorme force vive que possède un ouragan, et qui doit être incessamment renouvelée à mesure qu'elle s'use par le frottement, par la résistance du milieu ambiant, et par les ravages qu'elle exerce. Le terrible cyclone du 10 octobre 1780, qui s'étendit sur toutes les Antilles et jusque dans le nord de l'Atlantique, fit sombrer une centaine de navires, arracha des bancs de corail du fond de la mer, renversa les plus solides édifices, et, sur quelques îles, ne laissa rien debout, ni arbres ni demeures : à Sainte-Lucie, six mille personnes furent ensevelies sous les décombres ; à la Martinique, le nombre des victimes dépassa neuf mille. L'ouragan de 1844, qu'on appelle « l'ouragan de Cuba, » fit sombrer ou démâta soixante-dix navires, et produisit à la Havane seulement, dans l'espace de quelques heures, des ravages estimés à plus de 20 millions de francs. Or, ces effets destructeurs, qui frappent l'imagination, sont bien peu de chose au prix du travail mécanique total accompli par le vent qui alimente le cyclone, en ne tenant même pas compte de la force incessamment dépensée à soulever les flots. D'après Redfield, le cyclone de Cuba couvrait un espace de 500 milles ; en ne considérant qu'un cylindre de 320 kilomètres de diamètre et d'une hauteur de 100 mètres, et en supposant que le vent s'écartait d'environ 6 degrés de la direction tangentielle lorsqu'il s'engouffrait dans le cyclone avec une vitesse de 40 mètres par seconde (144 kilomètres par heure), M. Reye a calculé qu'au bout de cinq heures la masse d'air contenue dans cet immense cylindre se trouvait déjà complètement renouvelée. Les 500 millions de kilogrammes d'air que les poumons de la tempête aspirent chaque seconde représentent 40 milliards de kilogrammètres, soit au bas mot une force de 500 millions de chevaux-vapeur, mise en œuvre durant trois jours : c'est, dit l'auteur, au moins quinze fois ce que peuvent fournir, dans le même temps, tous les moulins à vent, roues hydrauliques, machines à vapeur, locomotives, hommes et animaux du monde entier. Où faut-il chercher la source de ce prodigieux travail moteur ? M. Reye la trouve dans les pluies qui accompagnent les cyclones. En prenant la moyenne des données qu'on possède pour

quelques-uns des ouragans les mieux étudiés, il admet que, dans un rayon de 250 kilomètres, il tombe 200 millions de kilogrammes d'eau par seconde. Avec une hauteur de chute de 300 mètres, cela donnerait un travail moteur de 800 millions de chevaux, fourni par la pesanteur; mais la condensation de la vapeur d'eau qui produit ces averses dégage 120 milliards de calories par seconde, dont l'équivalent mécanique ne représente pas moins de 660 milliards de chevaux! C'est plus de mille fois la quantité de travail qu'exige la respiration du cyclone. Le poids de la vapeur entraînée par l'air qui entre dans le cyclone, et qui se refroidit en s'élevant, ne dépassera pas 6 ou 7 millions de kilogrammes; cependant sa chaleur de condensation représente encore au moins quarante fois le travail exigé.

On voit par ces chiffres que le réservoir de force vive capable d'alimenter l'ouragan ne fait pas défaut : mais ce que la théorie de l'aspiration laisse dans l'ombre, c'est la manière dont cette riche provision de chaleur est convertie en travail mécanique et employée à produire le mouvement de rotation et de translation.

Dans les tornades, notamment, la vitesse de rotation peut atteindre 100 mètres par seconde, et la vitesse de progression est parfois celle d'un train express; pour expliquer ces mouvemens violens, il faut toujours revenir aux grands courans atmosphériques, dont la vitesse, dans les régions supérieures, paraît être toujours considérable. Par l'observation des cirrhus, on a trouvé assez souvent des vitesses de 150 kilomètres à l'heure, et parfois 200 ou 250 kilomètres. On sait aussi que M. Rollier, parti en ballon de Paris, le 24 novembre 1870, fut forcé de descendre, quatorze heures après, dans les montagnes de la Norvège, et qu'à un certain moment, à l'altitude de 4,000 mètres, la vitesse du ballon était de 30 lieues à l'heure. Quand ces courans descendent à la surface et qu'ils y rencontrent des courans dirigés en sens contraire, on conçoit sans peine qu'ils donnent naissance à des tourbillons d'une violence extraordinaire. C'est l'impulsion d'un irrésistible flot d'air concentrée subitement sur un seul point. « La trombe, dit à ce propos, M. Faye, est un simple organe de transmission de la force; c'est un outil gigantesque qui recueille en haut la force vive dans son vaste entonnoir et qui l'amène en bas en la concentrant sur un petit espace pour la dépenser contre l'obstacle du sol. » Que les courans à l'intérieur du tourbillon soient d'ailleurs ascendans ou descendans, c'est une question qu'il sera permis de réserver. Il en est de même du rôle qu'il convient d'attribuer à l'électricité dans la production de ces phénomènes, et qui pourrait bien être, pour les trombes en particulier, le rôle principal. Malheureusement l'origine de l'électricité atmosphérique, dont la tension paraît augmenter avec

l'altitude, et la manière dont elle intervient dans la plupart des grandes crises de la nature, sont encore mal connues (1).

Pour les orages, on sait au moins qu'ils marchent comme les bourrasques ordinaires, ce qui permet d'en signaler l'approche aux régions menacées. Longtemps on avait admis comme un axiome que les orages se formaient sur place. Pour un simple spectateur, un orage est un accident local, une sorte de drame isolé qui éclate à l'improviste, au milieu du calme trompeur des élémens; un drame avec l'unité de temps et de lieu. Et pourtant, à plusieurs reprises, des enquêtes conduites avec un grand soin (comme celle de l'Académie des sciences sur le terrible orage à grêle du 13 juillet 1788) avaient révélé que ces météores nous viennent de la mer et parcourent nos pays dans la direction du sud-ouest au nord-est. En dépit de ces constatations réitérées, il a fallu que la télégraphie météorologique fût née pour qu'on se décidât à renoncer à un vieux préjugé.

IV.

La prévision du temps à courte échéance, dans l'état actuel de la météorologie, est fondée sur l'interprétation des signes précurseurs des bourrasques : c'est essentiellement une affaire d'expérience personnelle, pour ne pas dire un *art*, car on n'a, pour se guider, que des règles empiriques. C'est toujours le baromètre, — le même instrument qui, en 1660, permit à Otto de Guericke d'annoncer à ses amis l'approche d'un ouragan, — c'est toujours le baromètre qui est notre principale source d'information; seulement le télégraphe en a centuplé la valeur. Nous sommes loin du temps, pourtant si près de nous, où l'on se contentait de lire : *beau fixe*, *variable*, *pluie*, *tempête* sur l'échelle de son baromètre, tout en riant des déceptions qu'il vous causait. Aujourd'hui nous demandons le secret du lendemain à la disposition des isobares, qui sont comme un dossier d'enquête contenant les dépositions d'une centaine de témoins. Lorsqu'elles s'arrondissent et se ferment autour d'une dépression, c'est une bourrasque qui nous arrive de la mer avec son cortège de pluie et de vents. Toutes choses égales d'ailleurs, nous savons que la menace est plus grave quand les isobares se montrent serrées autour de la tempête qui approche que lorsqu'elles s'écartent et se détendent alentour. En d'autres termes, la violence des vents est en raison de la pente atmosphérique, du *gradient*, comme on dit habituellement, car les isobares, qui sont

(1) Voir à ce sujet l'intéressante conférence de M. Spring publiée dans la *Revue scientifique* du 12 août.

des courbes de niveau, se rapprochent d'autant plus que cette pente est plus prononcée. La forme et la disposition de ces courbes peut donc faire reconnaître l'existence d'une perturbation, et sa marche à travers l'Europe se devine d'après ses premiers pas. Quand la bourrasque est sur nous, en un même point, le vent tourne assez vite et, sous nos climats, le plus souvent *avec le soleil* (de l'est au sud), comme le veut la loi de Dove. Cette loi n'est, au fond, qu'une conséquence particulière de la loi des tempêtes : la rotation de la girouette correspond au passage d'un tourbillon dont la trajectoire passe au nord de la station considérée.

Aux indications des isobares il faut joindre celles que fournit la marche du thermomètre; d'autres pronostics se tirent de *l'état du ciel.* Ces fins nuages, formés d'aiguille de glace, qu'on nomme des *cirrhus* et qui flottent en longues bandes à des hauteurs prodigieuses, sont les premiers avant-coureurs du mauvais temps; puis apparaissent des nuages plus épais, plus lourds et plus foncés, dont les aspects variés et caractéristiques sont des symptômes qu'il ne faut point négliger.

En somme, nous dit M. Mascart dans une conférence recueillie par M. Th. Moureaux, d'après les vérifications que le Bureau central demande régulièrement à ses correspondans les plus autorisés, les avertissemens maritimes, portant principalement sur la probabilité de la direction et de la force du vent, réussissent 83 fois sur 100; les avertissemens agricoles, qui concernent les probabilités de pluie, de beau temps, etc. se confirment seulement 78 fois sur 100. Mais la valeur de ces résultats, déjà considérables, s'accroît chaque année, et les services rendus ne peuvent être contestés.

Malgré les conditions, à beaucoup d'égards défavorables, où se trouve encore placé le *Meteorological Office* de Londres, le succès des avertissemens qu'il expédie aux ports du Royaume-Uni est également satisfaisant, comme le prouve le résumé des résultats de l'année 1874 présenté au parlement anglais. Sur un nombre total de 317 avis expédiés en 1874, 144 (soit 45 pour 100) ont été justifiés par des coups de vents forts ou des tempêtes, 104 (33 pour 100) par des coups de vents modérés; 52 (16 pour 100) n'ont pas été justifiés, et dans 17 cas seulement (5 fois sur 100) l'avis a été reçu trop tard. Ce qui reste à faire se trouve nettement indiqué dans l'intéressant petit livre qu'a publié récemment le secrétaire du Bureau météorologique et qui a été traduit en français par MM. Zurcher et Margollé. M. Scott se plaint de l'absence de stations convenablement distribuées sur les côtes ouest de l'Irlande et de l'Écosse, régions d'où il importerait d'avoir de bonne heure l'annonce des changemens de temps. Mais, d'une part, les communications télégraphiques sont peu développées dans ces régions presque désertes,

et, de l'autre, les endroits habités se trouvent dans des baies abritées où la vraie force du vent est difficilement connue, d'où l'on ne peut, par conséquent, obtenir des renseignemens très exacts. C'est ce qui arrive, par exemple, pour les stations de Valentia et de Greencastle. Il serait aussi fort utile d'avoir des postes avancés à Saint-Kilda, la plus occidentale des Hébrides, et aux îles Féroë, situées au nord de l'Écosse, car un grand nombre de tempêtes, et des plus désastreuses, arrivent de la partie nord de l'Atlantique en passant sur ces îles; mais l'importance commerciale d'une communication télégraphique avec ces rochers étant à peu près nulle, il n'est guère probable qu'on se décide à l'établir dans un intérêt scientifique. Et pourtant les avis que pourraient envoyer ces stations avancées seraient plus précieux, à en croire M. Scott, que ceux que procurerait une communication télégraphique avec les Açores, plus précieux même que les télégrammes reçus des États-Unis. Les avis que le Bureau météorologique de Londres a reçus, pendant assez longtemps, de la station de Heart's-Content (Terre-Neuve) n'ont pu être utilisés pour deux raisons : d'abord parce que cette station est trop abritée des vents du large; ensuite, parce que les tempêtes qui traversent quelquefois l'Atlantique d'une rive à l'autre changent de caractère en route, se transforment et même se perdent complètement. « Quand les tempêtes du continent américain passent sur l'Atlantique, dit M. Loomis, elles subissent généralement d'importans changemens dans l'espace de quelques jours et sont souvent comme absorbées par d'autres tempêtes qui paraissent naître sur l'Océan, de sorte qu'on peut rarement les suivre dans tout leur trajet. » M. Scott cite, à ce propos, le coup de vent qui, le 30 novembre 1874, fit sombrer le bâteau à vapeur la *Plata* près des îles de la Manche; cette tempête s'éteignit ensuite complètement et disparut avant d'avoir traversé la mer du Nord.

Nous savons que le plus souvent les bourrasques suivent le fil du grand courant que M. de Tastes appelle le *gulf-stream* aérien, courant dont le lit éprouve une lente oscillation qui tantôt le rapproche de nous en le ramenant au sud, tantôt le relève vers les hautes latitudes; il semble aussi qu'une branche dérivée va rejoindre un large courant circumpolaire. On a eu la pensée d'utiliser cette disposition des courans aériens pour des prévisions à huit ou dix jours d'intervalle. Depuis quelques années, l'administration du *New-York Herald* expédie à Londres et à Paris des avis annonçant l'arrivée de tempêtes. Ces avis ne se justifient qu'aux époques où le régime des basses pressions est établi dans nos régions; quand ce sont les hautes pressions qui dominent, les perturbations venues d'Amérique sont refoulées vers le nord et n'atteignent pas nos côtes. En étudiant l'*Atlas* de l'Observatoire de Paris et les cartes plus

récentes de M. Hoffmeyer, M. Loomis est arrivé à cette conclusion, que, lorsqu'une dépression quitte les États-Unis, la probabilité qu'elle atteindra l'Angleterre quelque part est seulement de 1 : 9; la probabilité pour qu'elle produise une tempête au voisinage d'une côte anglaise est de 1 : 6, et la probabilité d'une fraîche brise est de 1 : 2. Nous sommes loin, on le voit, de l'assertion, souvent citée, de M. Daniel Draper, qui veut avoir constaté que, sur quatre-vingt-six tempêtes parties de New-York, et dont il a suivi la marche, trois seulement ne sont pas arrivées, soit à Valentia, soit à Falmouth. M. Hoffmeyer a examiné, de son côté, la marche des perturbations de l'Atlantique pour deux périodes comprenant ensemble vingt et un mois; il a trouvé que 19 sur 34, c'est-à-dire 56 pour 100, ont atteint l'Europe, et sur ce nombre, 10 seulement, soit en tout 29 pour 100, ont amené des tempêtes. Quant aux lieux menacés, la probabilité qu'une dépression partie des États-Unis amènera la tempête en Europe est de 1 : 3 pour la Norvège, 1 : 4 pour les Iles-Britanniques, 1 : 7 pour la France, et 1 : 11 pour le Portugal. Ajoutons que les tempêtes qui atteignent l'Europe occidentale ne viennent pas toutes de l'Amérique : sur 100 dépressions qui abordent nos côtes, 12 viennent des régions arctiques de l'Amérique, 47 de l'Amérique du Nord et du Canada, 5 des régions tropicales; 33 sont des minima partiels ou secondaires formés en plein Océan par segmentation des perturbations principales; 3 naissent spontanément sur l'Océan. Il s'ensuit que les avertissemens venus de l'Amérique seule ne se vérifient en moyenne qu'une fois sur deux, et qu'en tous cas la moitié seulement des tempêtes d'Europe peut être annoncée par cette voie. Mais M. Hoffmeyer estime que les prévisions deviendraient tout à fait sûres, si l'on avait en même temps les renseignemens des îles Féroë, de l'Islande, du Groenland et des Açores. Le Verrier espérait beaucoup d'une communication télégraphique avec les Açores. Pour l'Angleterre, M. Scott est d'avis qu'elle n'est guère intéressée à l'établissement de cette communication, car en rapprochant les observations simultanées faites pendant deux ans et demi aux Açores et à Valentia (Irlande), on n'a remarqué aucun rapport entre les phénomènes observés aux deux stations.

Ce qui manque pour compléter nos informations peut paraître, à première vue, hors d'atteinte : ce serait un réseau de stations semées à la surface même de l'Atlantique jusqu'à une distance d'environ 1,000 kilomètres de nos côtes. Elles serviraient à signaler les bâtimens en détresse ou retenus par des vents contraires, en même temps qu'à nous renseigner sur les conditions météorologiques du large. Mais le problème des stations télégraphiques flottantes n'a pas encore été résolu d'une manière vraiment pratique. On a pro-

posé d'ancrer des navires par de grandes profondeurs et de les mettre en relation avec la côte par un câble sous-marin; mais en supposant qu'on réussît à vaincre les difficultés du mouillage à la profondeur de 1,000 ou 2,000 mètres, il serait encore malaisé de maintenir le câble électrique en bon état. On a pu s'en convaincre en 1869 : l'amirauté anglaise avait permis de mouiller le navire de l'état le *Brisk*, à titre d'essai, vers l'entrée de la Manche; l'expérience dut être abandonnée au bout de six semaines, et elle coûta à ses promoteurs, nous dit M. Scott, « autant de mille livres sterling que le *Brisk* passa de jours à la mer. »

Pour diminuer les frais et les risques de ces entreprises, quelques savans, comme M. Morse, ont proposé que ces stations flottantes ne fussent pas pourvues d'équipages, mais seulement d'appareils enregistreurs en communication électrique avec une station du littoral. Enfin, tout récemment, on a mis en avant un autre projet qui ne laisse pas d'être séduisant : c'est le système de « télégraphie superocéanique » imaginé par M. Ernest Menusier. L'inventeur propose de jeter un câble entre Saint-Nazaire, Bordeaux et New-York, avec embranchement, au milieu de l'océan, sur Panama; de 60 lieues en 60 lieues, il greffe sur ce câble principal un câble vertical soutenu par une bouée et deux branches en croix de 10 à 20 lieues, terminées aussi par des câbles verticaux suspendus à des bouées. Ces bouées, qui portent des numéros d'ordre, forment ainsi trois lignes parallèles sur la route des paquebots transatlantiques ; on peut admettre qu'en moyenne chaque navire en rencontrera une par jour. L'extrémité libre des câbles verticaux est disposée de manière à pouvoir être facilement mise en communication avec les fils de l'appareil télégraphique installé à bord des navires, et l'on conçoit que, par ce moyen, un échange de dépêches puisse s'établir entre les navires en route et les ports de départ ou d'arrivée. Des postes centraux échelonnés, en manière de relais, sur des îles ou sur des navires solidement amarrés, faciliteraient l'organisation de ce réseau télégraphique et postal à la surface de l'océan. Les difficultés pratiques qui semblent, à première vue, s'opposer à l'exécution de cette conception hardie ne resteront pas toujours invincibles au génie de nos savans. Entre temps, il faut souhaiter qu'on se décide à poser entre l'île Maurice et la Réunion le câble électrique que M. Bridet ne cesse de réclamer : il permettrait à l'observatoire de Port-Louis d'avertir notre colonie, dix-huit ou vingt-quatre heures d'avance, de l'arrivée d'un cyclone et de lui épargner ainsi beaucoup de désastres.

Quand le réseau d'observations, dont les mailles se complètent et se resserrent chaque jour, embrassera toute l'étendue de notre hémisphère, on pourra sans doute aborder avec succès les prévi-

sions à long terme, qui seraient si importantes pour l'agriculture, et déterminer plusieurs mois d'avance le caractère dominant des saisons. La possibilité d'une pareille entreprise résulte de la lenteur des oscillations par lesquelles se déplace le lit des fleuves aériens qui sont les grandes routes des météores. Il suffirait d'en connaître les périodes ou d'en découvrir les signes précurseurs, qui sans aucun doute existent. C'est en se fondant sur des considérations de cette nature que M. de Tastes a réussi à prévoir la sécheresse du printemps de 1870, et l'hiver rigoureux que l'on sait.

Il ne semble pas que l'état moyen du globe ait sensiblement changé depuis les temps historiques; les cycles se suivent, ramenant les mêmes vicissitudes, et le passé contient le secret de l'avenir. Nous voyons pourtant se produire dans les climats des modifications locales; l'action de l'homme peut se faire sentir à la longue et dans un sens qui n'est pas toujours heureux. On sait quelle influence les déboisemens exercent sur le régime des pluies et des inondations. Faut-il attribuer à des causes du même ordre la fréquence de plus en plus inquiétante des tornades et des trombes sur le territoires des États-Unis, qui fait que, dans le Far-West, on choisit, pour bâtir les fermes, des sites abrités du côté du sud et de l'ouest, et qu'à défaut d'un abri naturel on construit des souterrains à l'épreuve des tourmentes? On a consulté les chroniques pour savoir si ces phénomènes étaient moins fréquens autrefois; mais la rareté des récits peut s'expliquer, dans ces contrées, par la rareté des témoins. Il existe d'ailleurs, dans les vieilles forêts de la Pensylvanie, des bandes d'arbres d'une venue plus récente et qui semblent avoir comblé des rues ouvertes par le passage de trombes.

Sauf les cas bien rares de changemens dus à des causes locales, tout porte à croire que les années, les saisons, les jours, en se succédant, ne font que parcourir une série plus ou moins longue, mais limitée, d'*aspects* caractéristiques, d'aspects bénins ou mauvais, dont il suffirait de fixer les images pour les reconnaître plus tard de fort loin. Pour M. Robert Scott, en fait de signaux, l'idéal serait un recueil de cartes typiques du temps que l'on distribuerait aux marins : on se contenterait ensuite de hisser chaque fois le numéro de la carte à laquelle ils auraient à se reporter. De même, les années de sécheresse ou de pluie, les étés chauds et les étés tempérés, les hivers doux et les hivers rigoureux, se dessinent probablement, longtemps à l'avance, dans les méandres des isobares; il nous faudra l'expérience de quelques dizaines d'années pour en établir le pronostic à coup sûr. Et quand nous serons parvenus à ce résultat, quels qu'aient été les efforts dépensés, nous reconnaîtrons sans doute que nous ne l'aurons pas payé trop cher.

R. RADAU.

LE
DERNIER BAISER [1]

A M. H. DE CONFÉVRON.

Puisque chacun, madame, a narré son histoire,
Dit Tristan, à mon tour !.. Au fond de ma mémoire
J'en garde une, et tandis qu'on prépare le thé,
Je vais vous la conter dans sa simplicité.
Le souvenir m'en est doux comme un tête-à-tête
Avec un vieil ami qu'on retrouve et qu'on fête.
Elle bat un rappel de jeunesse en mon cœur,
Comme on dit qu'un bon vin rappelle son buveur...

C'était pendant les jours gris d'une fin d'octobre,
Et je touchais à l'âge où l'homme devient sobre
Forcément, n'ayant plus pour suivre le plaisir
Que le souffle trop court d'un impuissant désir.

(1) Ces vers font partie d'un recueil qui paraîtra prochainement chez Alph. Lemerre, éditeur, et aura pour titre . *le Livre de la payse.*

Le front se dégarnit et la barbe grisonne,
On exhale une triste et rance odeur d'automne;
C'est navrant... Bref, j'avais le spleen et m'étais mis
Au vert, loin du Paris viveur, chez des amis;
Dans un village obscur, tout arrosé d'eau vive
Et couronné de bois, qu'on appelle Auberive.
Le pays est charmant, sauvage, intime et frais,
Plein de fleurs, embaumé du parfum des forêts.
Seul, un grand bâtiment à mine sépulcrale
Fait tache et l'assombrit : c'est la *Maison centrale*,
— Une prison bâtie au milieu des jardins
Abbatiaux d'un vieux couvent de bernardins. —
Des femmes que le vice ou le crime a damnées,
Comme au fond d'une tombe y vivent des années,
N'ayant que les chéneaux des toits pour horizons
Et ne sachant plus rien des jours ni des saisons.
Enfermée à vingt ans dans cet enfer de Dante,
Plus d'une en sort ridée et la tête branlante;
Plus d'une, après des mois de silence absolu,
Quand sa grâce est signée et son temps révolu,
Arrive au clair soleil, épeurée et honteuse,
Comme un oiseau de nuit qui d'une aile boiteuse,
Bat les airs et se cogne aux murs.
Or, le hasard
Fit justement qu'au jour marqué pour mon départ,
L'une d'elles sortait, sa peine étant finie.
« Cette nuit, vous aurez galante compagnie,
Me dit le conducteur sur son siège campé
Et d'un clin d'œil narquois me montrant le coupé,
La *Centrale* a lâché ce soir une hirondelle,
Et vous voyagerez tête à tête avec elle.
Ne vous en plaignez pas pourtant... Elle est, ma foi,
Jeunette et fort jolie... Un vrai morceau de roi! »

La libérée était déjà dans la voiture.
Très jolie, en effet : vingt-cinq ans, la figure
Mignonne, avec de beaux grands yeux d'un bleu rêveur;
Le teint avait la mate et morbide pâleur
D'une plante poussée à l'ombre d'une cave,
Mais les lignes étaient d'une grâce suave,
Et le buste moulait son exquise beauté
Sous le corsage étroit d'une robe d'été;

— Pauvre robe de toile en maint endroit crevée
Qu'elle portait jadis au jour de l'arrivée,
Et que, d'après la règle et malgré la saison,
Elle avait dû remettre en quittant la prison. —
Sans relever les yeux et sans ouvrir la bouche,
Dans son coin déjà sombre, elle restait farouche.
Et moi, me demandant quelle perversion
Précoce ou quel sauvage éclat de passion
L'avait, si jeune, avec sa mine virginale,
Jetée en ce bourbier de la *Maison centrale*,
Je sentais s'amollir mon cœur de vieux garçon.

Le jour tombait. La pluie, avec un lent frisson,
Jonchait de débris morts la boueuse traverse
Où nos chevaux trottaient lourdement sous l'averse.
Dans le coupé, dont les carreaux étaient cassés,
L'air pénétrait plus âpre, et les membres glacés
De l'enfant grelottaient sous la mince lustrine
De son corsage usé couvrant mal la poitrine.
Ses dents claquaient, son corps, sur lui-même plié,
Tremblait comme la feuille au vent... C'était pitié !
Enlever lestement ma pelisse et l'étendre
Sur ce corps féminin si tremblant et si tendre,
Ce fut, vous le pensez, l'affaire d'un moment.
Elle balbutiait, et le saisissement
Paralysait les mots sur ses lèvres timides;
Mais ses yeux expressifs aux prunelles humides
Dans l'ombre me criaient un éloquent merci...
Quand la bonne fourrure épaisse eut réussi
A réchauffer sa chair déjà tout engourdie,
L'enfant posa son bras sous sa tête alourdie,
Puis s'endormit... Et moi... Mon Dieu, j'en fis autant
Et jusqu'au petit jour le courrier cahotant,
A travers les bois noirs et la plaine pierreuse,
Nous berça chastement dans sa caisse poudreuse.

Vers l'aube, dans mon coin m'éveillant en sursaut,
Je sentis sur mes doigts un souffle moite et chaud,
Et je vis à mes pieds la blonde pécheresse
Qui pressait sur mes mains sa bouche avec tendresse,
Et pleurait... Pour payer mon très léger bienfait,
Elle me prodiguait les seuls biens qu'elle avait :

Ses caresses... Ma foi, jamais, je vous le jure,
L'amour ne m'a donné jouissance plus pure
Que le baiser naïf et désintéressé
De cette pauvre enfant, honteuse du passé,
Et me remerciant d'avoir su voir en elle
La femme malheureuse et non la criminelle!..

Nous étions arrivés, et j'avais cru devoir,
En la quittant, parler de courage et d'espoir :
« Elle était jeune encor, le travail purifie,
Elle pouvait par lui régénérer sa vie... »
Je lui serrai la main, puis, dans le jour mouillé
Qui filtrait, terne et froid, du fond d'un ciel brouillé,
Ayant vu lentement son fin profil de vierge
S'enfoncer sous le porche enfumé d'une auberge,
Je partis, mieux portant et meilleur, réchauffant
Mon cœur au souvenir de ce baiser d'enfant,
Le plus délicieux, — et le dernier, — madame,
Qui soit tombé pour moi les lèvres d'une femme.

ANDRÉ THEURIET.

M. SAVORGNAN DE BRAZZA

ET

M. STANLEY

M. Stanley s'était acquis la réputation d'un audacieux et d'un habile homme. Cet ex-reporter d'un journal américain a pris place parmi les plus remarquables voyageurs de ce temps, parmi les explorateurs les plus résolus, les plus hardis, les plus aventureux du continent noir. Avoir traversé l'Afrique de l'est à l'ouest et reconnu le cours du Congo est une gloire qui ne lui est point contestée, que personne ne lui contestera jamais. Après avoir travaillé pour la science et pour la géographie, M. Stanley s'était mis au service d'un autre ordre d'intérêts. Il avait conçu le projet d'exploiter les vastes régions qu'il venait de parcourir. Il est devenu à la fois le mandataire d'une association scientifique patronnée par le roi des Belges et le principal agent d'une grande société commerciale qui se proposait d'attirer et de concentrer dans ses mains tout le commerce du plateau du Congo. Après la gloire, c'était la fortune, et cette fortune n'était pas sans gloire. Mais un fâcheux incident s'est produit, M. Stanley a eu de cuisantes déconvenues. Un Italien naturalisé Français, officier de notre marine, est parvenu, à force de courage, de patience et d'adresse, à prendre les devans, à assurer à son pays adoptif une situation privilégiée sur les bords du Congo, à mettre un atout dans les mains de la France, à lui faire dans le commerce futur de l'Afrique équatoriale une part qu'elle ne pourrait plus perdre que par une défaillance de cœur ou par son incurie.

Que le voyageur américain en ait conçu quelque humeur, nous le comprenons sans peine et il faut le lui pardonner; mais il est bon de savoir maîtriser son humeur. Un jour que nous interrogions M. de

Brazza sur les moyens qu'il avait employés pour arriver à ses fins, il nous répondit : « Avant tout, j'ai eu soin de ne jamais me fâcher. » En Europe comme en Afrique, le dépit est un dangereux conseiller. Au lieu de digérer son chagrin et d'aviser aux moyens de réparer son échec, M. Stanley a quitté brusquement le Congo; il est allé remplir Bruxelles de ses doléances, conter ses disgrâces à quelqu'un qui les a vivement ressenties. Puis il a pris une grande résolution; il s'est rendu à Paris pour y porter, disait-il, un coup mortel à son adversaire. Un banquet lui a été donné, auquel assistaient beaucoup d'Anglais et d'Américains. Il y a prononcé un très long discours qui, au témoignage de tous ceux qui l'ont entendu, fait grand honneur à son audace. Ce discours était écrit; les assertions un peu téméraires et fort étonnantes qu'on y peut relever ne doivent pas être mises sur le compte de l'improvisation et de ses hasards.

Tout le monde sait que, dans son précédent voyage, lorsqu'il arriva, en 1877, sur les bords du Congo, M. Stanley se lassa bien vite de parlementer avec les indigènes, qu'il trouva plus commode de répandre partout la terreur de son nom. Il était à la tête d'une véritable armée; il se fraya un chemin de vive force, le revolver au poing, livra trente et un combats. Les peuplades les plus puissantes tentèrent en vain de lui résister, les plus faibles s'écartaient prudemment de son passage, peu à peu le vide se fit autour de lui, et il eut une peine infinie à se procurer des vivres. Avant de pouvoir fonder la station française du Congo, M. de Brazza dut s'assurer des bonnes dispositions des tribus Oubandjis, qui sont les grands piroguiers du fleuve. Il eut une conférence, un *palabre* avec leurs chefs, et il s'aperçut bien vite que certains souvenirs terribles pesaient encore sur leur cœur et leur avaient laissé des défiances dont il n'était pas facile de les guérir. L'un d'eux, montrant du doigt un îlot voisin, lui dit : « Regarde cet îlot. Il semble placé là pour nous mettre en garde contre les promesses des blancs, car il nous rappellera toujours qu'ici le sang des Oubandjis a été versé par le premier blanc que nous ayons vu. Un des siens, qui l'a abandonné, te donnera à Ntamo le nombre de ses morts et de ses blessés; mais je te dirai que nos ennemis ont pu échapper à notre vengeance en descendant le fleuve comme le vent. Qu'ils n'essaient pas de le remonter! » M. Stanley a complètement oublié ce qui s'est passé dans cet îlot. Il a déclaré l'autre jour « qu'il n'était ni Américain, ni Belge, ni international, qu'il était Africain, l'ami de ces pauvres noirs. » Qu'en penseraient les Oubandjis? Qu'en a pensé son auditoire? Mais ce ne fut pas là sa seule audace. En pleine capitale de la France, il s'est permis de parler avec quelque ironie « de ce noble drapeau tricolore, symbole, comme nous savons, de la civilisation en Europe et ailleurs, et qui sert à couvrir des ambitions personnelles. » Décidément M. Stanley est un audacieux.

Mais si son discours a fait honneur à son audace, il en a moins fait à son habileté. M. Stanley n'a pas su dissimuler l'aigreur de ses ressentimens, et les méprisans brocards dont il a accablé son adversaire ne pouvaient faire tort qu'à lui-même. — « Lorsque je l'ai vu pour la première fois sur le Congo, en 1880, a-t-il dit, il se présenta à mes yeux sous la figure d'un pauvre va-nu-pieds, qui n'avait de remarquable que son uniforme en loques et un grand chapeau déformé. Une petite escorte le suivait avec 125 livres de bagages. Cela n'avait rien d'imposant. Il n'avait pas même l'air d'un personnage illustre déguisé en vagabond, tant sa mise était piteuse, et j'étais loin de me douter que j'avais devant moi le phénomène de l'année, le nouvel apôtre de l'Afrique, un grand stratégiste, un grand diplomate et un faiseur d'annexions. La Sorbonne le reçoit, la France l'applaudit. Que dis-je? le monde, y compris l'Angleterre, l'admire. »

Quiconque a rencontré M. Savorgnan de Brazza accordera sans peine à M. Stanley qu'il n'a pas l'air florissant, que ses joues sont creuses, que son visage est ravagé, qu'on reconnaît facilement en lui l'un de ces hommes qui ont abusé de leurs forces et beaucoup pâti. Quand on a eu la dyssenterie en Afrique et qu'on a pensé en mourir, quand on n'a ménagé ni ses jambes, ni ses poumons, ni sa vie pour mener à bonne fin une entreprise à laquelle on s'est voué corps et âme, quand on a l'inquiétude de l'inconnu et une idée qui vous tient, qui vous possède, qui vous ronge, qui vous ravage, cela paraît quelquefois sur votre figure et les passans disent de vous : Quel est ce grand maigre à la taille voûtée? Nous sommes de l'avis de M. Stanley; la première fois que nous avons eu le plaisir de voir M. de Brazza, nous avons trouvé qu'il était aussi sec que don Quichotte, quoiqu'il prenne rarement des moulins pour des géans. On nous donnerait toutes les défenses d'éléphans, toutes les forêts de caoutchouc du Congo que ne pourrions nous décider à classer M. de Brazza parmi les hommes gras. Mais plus encore que sa maigreur, M. Stanley lui reproche avec une amère et infatigable ironie le délabrement de son costume et surtout l'état pitoyable de sa chaussure. Sans dot! s'écriait Harpagon. Sans chaussures! répète sur tous les tons M. Stanley. Vous l'entendez, M. de Brazza s'est promené sans chaussures sur les bords du Congo, et après une telle inconvenance, il vient se faire acclamer dans la grande salle de la Sorbonne, il est admiré des Anglais, et ce va-nu-pieds se flatte d'avoir signé un traité en bonne forme avec le roi Makoko! Il nous paraît, quant à nous, que si M. de Brazza a laissé ses souliers en Afrique, M. Stanley y a laissé une bonne partie de son tact et de son esprit. C'est une perte moins facile à réparer.

Dans la querelle engagée entre M. de Brazza et M. Stanley, ou, pour mieux dire, entre le pavillon français et une société commerciale qui a son siège à Bruxelles, des intérêts considérables sont en jeu. Des

quatre fleuves principaux de l'Afrique, le Nil dans sa vallée inférieure est aux mains des Anglais; ils s'appliquent à enlever le Zambèse aux Portugais, et ils exercent une influence toujours croissante dans le bassin du Bas-Niger. Reste le Congo, dont on ne saurait exagérer l'importance. Comme l'a dit M. de Brazza dans un de ses rapports, par sa situation centrale et la disposition en éventail de ses grands affluens, le Congo est une artère gigantesque, faite pour drainer tous les produits de contrées fort étendues, depuis le Soudan jusqu'aux bassins du Nil, des grands lacs et du Zambèse, ou plutôt il forme comme une vaste mer intérieure, avec une étendue de côtes d'au moins 20,000 kilomètres et une population évaluée à quatre-vingt millions d'hommes. Sur ce plateau équatorial le sol est partout fertile et d'une richesse qui peut s'accroître indéfiniment. Dès aujourd'hui on y trouve des trésors à exploiter. On en peut juger par ce que l'on voit sur les rives de l'Ogooué et de ses affluens, où presque partout la culture du café, du cacao, de la canne à sucre, du coton, le commerce de l'huile de palme, de la résine copal, des bois de teinturerie, de l'ébène sont sacrifiés au trafic de l'ivoire et du caoutchouc, qui rapporte jusqu'au 1,000 pour 100.

Les populations fort denses qui sont établies sur ce riche plateau offrent toutes les variétés de la race noire, toutes les nuances de ses qualités et de ses vices, de ses aptitudes et de ses impuissances. Quelques-unes de ces peuplades sont très laborieuses, cultivent bien le sol, font prospérer leurs champs de maïs, de manioc, de tabac et d'arachides. Quelques-unes connaissent certaines industries, exploitent leurs mines de cuivre et de plomb ou fabriquent de fines étoffes. D'autres s'adonnent de préférence à la navigation, se distinguent par la beauté de leurs pirogues, par l'incomparable adresse de leurs pagayeurs. Il en est qui ont des mœurs douces et le caractère hospitalier; il en est aussi qui se sont fait une réputation peut-être exagérée de cannibalisme et dont les chefs mangent leur ennemi mort, d'abord parce qu'ils trouvent sa chair appétissante, ensuite dans le dessein de faire passer son courage dans leur sang. Quant aux femmes, elles ne se piquent pas en général d'une grande sévérité de principes. M. de Brazza a remarqué que leur moralité variait en raison inverse des dimensions du pagne en fil de palmier ou d'ananas qui compose à peu près tout leur costume. « A mesure qu'on avance vers l'intérieur, le pagne diminue par en bas et par en haut, et lorsqu'il est réduit à un morceau grand comme la main, la légèreté des mœurs n'est pas encore arrivée à sa plus simple expression; les pagnes, comme les voiles des femmes turques, sont d'autant plus transparens qu'on occupe dans la hiérarchie sociale un rang plus élevé. » Par une convention bizarre qui n'est qu'une convention, un grand chef est considéré comme le mari des femmes des autres chefs. Mais elles ne sont point assujetties à toutes

les obligations de leur état, elles ne sont tenues que de faire la cuisine de leur époux nominal, et c'est ainsi qu'en sa qualité de grand chef blanc, M. de Brazza a eu de l'Atlantique au Congo des cuisinières de tout âge et de tout pagne.

Si, aux yeux du moraliste et de l'humanitaire, ces populations ne sont pas tout ce qu'on pourrait désirer, au point de vue du commerçant elles ont ce grand avantage que l'islamisme n'a point pénétré chez elles. On sait que Mahomet envahit de toutes parts l'Afrique, que d'année en année il y étend ses conquêtes avec une étonnante rapidité. Mais les missions musulmanes réussissent surtout dans l'Afrique sèche, dans l'Afrique sablonneuse, dans l'Afrique du chameau; elles se hasardent avec moins d'audace, elles ont plus de peine à prendre pied dans les régions boisées et verdoyantes où prospère l'éléphant. Les noirs du Congo n'ont qu'un vague rudiment de religion. Ils croient à la survivance des morts, ils ont le culte des ancêtres et causent quelquefois avec eux. Quand Makoko fait allumer son feu, il ordonne qu'une sonnette soit agitée devant sa case pour réveiller ceux qui ne sont plus et les inviter à venir se chauffer. Ses sujets reconnaissent comme lui quelque chose qui dépasse la nature, des puissances mystérieuses dont il importe de se concilier les bonnes grâces ou de désarmer les méchans caprices par certains sortilèges. Chaque souverain noir a son grand féticheur, chaque noir a son fétiche, et il faut convenir que tel chrétien, catholique ou protestant, a aussi le sien. M. de Brazza nous racontait qu'il demanda un jour à un missionnaire anglais quel Dieu il se proposait de prêcher au Congo. Le missionnaire lui répondit en lui montrant sa Bible : « Mon Dieu est mon livre : *My God is my book.* »

Sans contredit, un Arabe musulman est dans l'échelle des êtres et des croyances fort au-dessus d'un noir fétichiste. Mais le mahométisme inspire à toutes les populations où il se répand un farouche fanatisme qui en rend l'accès difficile au commerce. C'est pour cela que, du Sénégal au Niger, les Français se voient obligés de ne s'avancer qu'en force, et une colonne expéditionnaire n'y est pas de trop pour assurer le transport d'une tonne de marchandises. Les noirs du Congo n'ont pas d'antipathie violente contre le blanc, à moins qu'ils ne le soupçonnent de vouloir les exploiter ou les dépouiller. Ils se souviennent avec déplaisir de certains procédés de M. Stanley, de l'îlot que les Oubandjis ont rougi de leur sang. Mais lorsqu'un chef blanc les rassure sur ses desseins, leur donne de sensibles témoignages de son humeur débonnaire, ils se lient facilement avec lui. Dans la région de l'Ogooué, M. de Brazza a trouvé des milliers d'indigènes disposés à concourir à ses entreprises et autant de terrassiers improvisés qu'il en voulait pour construire une route de Franceville à l'Alima. Ces indi-

gènes sont d'autant plus portés à accueillir l'Européen qu'ils ont, en général, l'esprit commercial, le goût du trafic et du négoce. Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup d'idées dans leurs têtes crépues, la notion du troc, de l'échange, de l'achat et de la vente y est profondément enracinée. Ils savent ce que c'est qu'un contrat et qu'il faut offrir quelque chose pour obtenir davantage. Ils tiennent même pour une vertu la fidélité aux engagemens. Aussi convient-il de ne leur point manquer de parole, d'avoir avec eux une conduite égale, unie, de ne pas les dérouter par de brusques variations d'humeur, par de fâcheuses inconstances. Certaines tribus voisines du Gabon s'étonnent de ce que les Français, qu'ils appellent Fallâs, cherchent tour à tour à les y attirer, ou, se ravisant, les refoulent dans leurs villages. Elles trouvent aussi que la colonie change trop souvent de gouverneur. Elles disent : « Notre chef a toujours la même tête, le chef des Fallâs du Gabon en change tous les deux ans. » Le malheur est qu'au Congo, la traite des esclaves est un des trafics les plus goûtés. Le développement des relations commerciales sera le meilleur moyen de combattre ce hideux négoce. Quand tel chef batéké sera bien convaincu qu'il y a pour lui plus de profit à vendre du caoutchouc que des hommes, il sera moins enclin à regarder ses sujets comme une marchandise, comme un article d'exportation. En Afrique aussi bien qu'en Europe, on hésite à se défaire de son bœuf lorsque son travail vous rapporte plus que sa nourriture ne vous coûte, et le noir comme le blanc est gouverné par son intérêt.

Rien n'est parfait. Si le Congo était navigable jusqu'à son embouchure, il n'y aurait rien à chercher et peu de chose à faire pour mettre l'Europe en communication avec l'Afrique équatoriale, ses richesses et ses trésors. Mais, en approchant de l'Atlantique, le grand fleuve traverse un pays fort accidenté, un entassement de montagnes séparées par des ravins profonds de 50 et quelquefois de 200 mètres. Avant de se précipiter, il forme un lac que les noirs appellent Ncouna, que les blancs ont baptisé du nom de Stanley-Pool, juste hommage rendu à l'intrépide voyageur qui en a le premier reconnu les bords. De Stanley-Pool à Vivi, trente-deux cataractes interrompent la navigation. Il est permis de croire avec M. de Brazza qu'un escalier de 300 kilomètres ne peut être regardé comme une voie commerciale et ne saurait répondre aux besoins d'un transit de premier ordre.

Ces considérations n'étaient point pour arrêter M. Stanley, qui ne s'arrête pas facilement. L'illustre Américain est entreprenant jusqu'à la témérité, tenace jusqu'à l'obstination; il croit à la toute-puissance de sa volonté, il aime à forcer les hommes et la nature. D'énormes frais d'établissement ne firent point hésiter son courage. Il avait les mains bien garnies et autant de paires de souliers qu'il en pouvait désirer. Au surplus, compte-t-on avec les millions quand l'avenir promet des milliards? Il avait résolu d'ouvrir une route parallèle au Congo

depuis son embouchure jusqu'au-dessus des rapides, sans se dire que quand cette route eût offert autant d'avantages qu'elle offrait d'inconvéniens, « les relations commerciales ne pouvaient s'établir avec fruit au milieu de populations considérables, mal disposées et frémissantes encore au souvenir des blancs dont le passage avait été aussi rapide que celui d'un ouragan. » Il se mit incontinent à l'ouvrage, achetant les terrains à sa convenance, y fondant des stations, franchissant montagnes et ravins, « hissant et affalant le long de ces interminables montées et descentes des vapeurs démontables qui, lancés définitivement en amont des rapides, devaient aller sillonner de gré ou de force les 12,000 ou 15,000 kilomètres de voies fluviales fournies par le Congo et ses affluens et drainer vers Stanley-Pool les produits d'un bassin aussi étendu que le tiers de l'Europe. »

Tout marchait au gré de ses souhaits, il le prétend du moins, quand une fâcheuse nouvelle parvint à ses oreilles. Il apprit qu'un obstacle inattendu venait de se dresser devant lui, que le passage lui était barré; il laissa aussitôt derrière lui son matériel et son personnel, et, le 27 juillet 1881, il arrivait à Ncouna, accompagné de quatre Européens, dont deux officiers belges, et de soixante-dix Zanzibars. Il s'avisa que l'obstacle était « un morceau d'étoffe bleu, blanc et rouge, » et un sergent, nommé Malamine, qui avait deux hommes pour toute escorte. Se voir arrêter par un sergent et un morceau d'étoffe, le cas lui parut plaisant. Quoique le sergent se fût avancé à sa rencontre avec deux moutons et une provision de vivres qui fut mise à sa disposition, il le reçut brutalement, après quoi il tenta de le suborner; mais le sergent avait la tête dure et ne voulut entendre à rien. Il découvrit aussi que le morceau d'étoffe était pris fort au sérieux par les indigènes, qu'ils s'en couvraient pour défendre leurs droits et qu'emportés par un excès de zèle, ils s'étaient retranchés derrière une immense barricade avec leurs fusils et leurs sagaies. Ils lui assignèrent pour lieu de campement un vilain bas-fond de 20 mètres carrés, enfermé entre le fleuve et l'épaisseur d'une forêt, à 2 kilomètres de tout village. Ils l'y tinrent bloqué; défense avait été intimée de lui fournir aucune nourriture. C'était pousser trop loin la rancune. Ce fut dans ce bas-fond que M. Stanley reçut la visite d'un missionnaire français, le père Augouard, qu'il accueillit fort bien, car dans les occasions il est fort aimable. Grâce au sergent Malamine, le père Augouard avait été présenté la veille au roi Makoko, qui lui avait offert le siège le plus riche qu'il eût jamais eu de sa vie, une grande natte reposant sur vingt-cinq défenses d'ivoire. Mais le roi lui déclara qu'il ne permettrait à personne de se bâtir une case avant l'arrivée de M. de Brazza, qu'il attendait depuis plus de six mois. Le candide missionnaire, qui n'était pas au fait, ne comprit point la situation. Il se disait qu'un sergent n'était qu'un sergent, que M. Stanley était M. Stanley; il eut le tort de faire trop peu

de cas de Malamine, trop d'avances au voyageur illustre, mais suspect, ce qui l'obligea à déguerpir beaucoup plus vite qu'il ne l'avait pensé. Pour M. Stanley, il fit d'abord bonne mine à mauvais jeu. Il tâcha de se retourner, de se créer des intelligences, de persuader aux chefs indigènes qu'un morceau d'étoffe tricolore est le plus sot, le plus impuissant des fétiches. Il ne réussit pas à les convaincre. Pris par la famine, il dut passer sur la rive gauche du Congo, et bientôt après il partit, fort étonné, surtout très contrarié, et nous avouons qu'à sa place nous l'aurions été comme lui.

Que s'était-il passé? D'où sortaient Malamine et son morceau d'étoffe? Quoi qu'en dise M. Stanley, l'enseigne de vaisseau qui était parvenu à installer sur les bords du Congo un sergent et un pavillon français avait fait un coup de maître, dont il a le droit d'être fier. De 1875 à 1878, tandis qu'un audacieux Américain traversait glorieusement l'Afrique, M. de Brazza avait quitté le Gabon pour s'acheminer vers l'intérieur du mystérieux continent à la recherche d'une voie commerciale. Il était revenu en Europe, puis retourné au Gabon, fermement convaincu que si l'on n'avisait aux moyens de relier notre colonie au Congo navigable, elle ne serait jamais qu'un modeste comptoir perdu sur la côte. Il était convaincu aussi qu'un escalier n'est pas une route, qu'il fallait trouver autre chose. Il n'avait pas de souliers et point de millions; il en était réduit à une subvention modique, mais il avait une idée, beaucoup de courage et beaucoup d'adresse. Après avoir remonté l'Ogooué, fondé Franceville et fait beaucoup de choses qui n'étaient pas faciles à faire, il se mit en route pour le Congo. Son dessein était de nouer des relations pacifiques avec les Oubandjis, « qui naissent, vivent et meurent avec leurs familles dans les belles pirogues sur lesquelles ils font seuls les transports d'ivoire et de marchandises entre l'embouchure de l'Alima et Stanley-Pool. » Il fallut faire une grande dépense de paroles; mais à force de *palabres*, la paix fut conclue, on enterra la guerre. On pratiqua un grand trou en face du malencontreux îlot, où tant de sang avait coulé. Chaque chef y déposa qui une balle, qui une pierre à feu, qui sa poire à poudre; M. de Brazza et ses hommes y enfermèrent des cartouches, puis on y planta le tronc d'un arbre qui repousse rapidement. Alors un des chefs prononça ces mots: « Nous enterrons la guerre si profondément que ni nous ni nos enfans ne pourrons la déterrer, et l'arbre qui poussera ici témoignera de l'alliance entre les blancs et les noirs. — Et nous aussi, répondit M. de Brazza, nous enterrons la guerre. Puisse la paix durer aussi longtemps que cet arbre ne produira ni balles, ni poudre, ni cartouches! » Après cela, il leur remit son pavillon. Tous les chefs voulurent en avoir un qu'ils frottèrent contre le premier, et bientôt toute la flottille oubandji fut pavoisée des couleurs françaises.

M. de Brazza avait fait auparavant un acte de diplomatie plus impor-

tant encore, il avait su se concilier les bonnes grâces et la confiance du roi Makoko, dont jadis M. Stanley avait traversé les états sans s'en douter, si curieux qu'il fût de le connaître. On assure que la dynastie des Makoko est fort ancienne, que leur nom était connu à la côte dès le XV[e] siècle, qu'alors déjà on les rangeait parmi les potentats les plus considérés de l'Afrique équatoriale de l'ouest. Les feudataires du roi Makoko, parmi lesquels figurent les chefs de tribus qui occupent les deux rives du lac Ncouna, reçoivent de lui leur investiture, dont le signe distinctif est un collier en cuivre. Il a les bras longs; son influence d'un caractère religieux s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Alima. Il accueillit avec empressement M. de Brazza. Étendu sur sa peau de lion, entouré de ses femmes et de ses enfans, assisté de son grand-féticheur, il lui dit après un court entretien : « Makoko est heureux de recevoir le fils du grand chef blanc de l'Occident, dont les actes sont ceux d'un homme sage, et il veut que lorsqu'il quittera ses états il puisse dire à ceux qui l'ont envoyé que Makoko sait bien recevoir les blancs qui viennent chez lui non en guerriers, mais en hommes de paix. » M. de Brazza passa vingt-cinq jours chez Makoko et n'y perdit pas son temps. Leurs conférences aboutirent à la conclusion d'un traité aux termes duquel le roi plaçait ses états sous la protection de la France et accordait à M. de Brazza une concession de territoire à son choix sur les rives du Congo. Ce traité fut ratifié par une assemblée des chefs vassaux. Après l'échange des signatures, le grand-féticheur, par l'ordre de son souverain, présenta à l'officier français un peu de terre dans une petite boîte et lui dit : « Prends cette terre et porte-la au grand chef des blancs; elle lui rappellera que nous lui appartenons. » A quoi M. de Brazza répondit, en plantant son pavillon devant la case royale : « Voici le signe d'amitié et de protection que je vous laisse. La France est partout où flotte cet emblème de paix, et elle fait respecter les droits de tous ceux qui s'en couvrent. »

M. de Brazza avait eu le bonheur de signer un traité avec Makoko et d'obtenir son aide pour faire la paix avec les Oubandjis. Il ne fut pas moins heureux dans le choix qu'il fit du coin de terre qu'il entendait réserver à la France. Il prit possession de Ntamo, aujourd'hui Brazzaville, dernier village sur la rive droite en amont des rapides, ainsi que du territoire adjacent jusqu'à Impila. Ntamo est situé à l'embouchure d'un petit affluent du Congo, le Djoué, lequel se trouve être le prolongement presque en ligne droite du Niari, jolie rivière large de 80 à 90 mètres, qui se jette dans l'Atlantique sous le nom de Quilliou. Tandis que le Congo traverse de chute en chute les énormes terrasses parallèles à l'océan, le Niari, jusqu'à son confluent avec le Lalli, coule sans un rapide sur un sol uniforme, fertile, dont la population est plus compacte que celle de la France. Quiconque n'a pas le goût des escaliers et se soucie peu qu'ils lui restent pour compte doit

considérer le Djoué et le Niari comme le passage le plus propre à l'établissement d'un chemin de fer, et Ntamo, qui occupe un des points extrêmes du Congo navigable, se trouve commander aussi la voie commerciale la plus sûre, la plus commode, la plus directe pour relier ce fleuve à l'Atlantique. En prenant les devans sur M. Stanley et en jetant son dévolu sur ce village et son territoire, M. de Brazza a mis dans les mains de la France la clé du Congo. Cette histoire prouve que ce n'est pas tout que d'avoir des souliers, que ceux qui n'en ont pas arrivent quelquefois plus vite que ceux qui font gloire d'en avoir. Elle prouve aussi que, dans certains cas, les petites subventions conduisent plus sûrement au but que les grandes. De toute manière, cette morale nous plaît. Nous ne connaissons pas dans ce monde de spectacle plus réjouissant et plus propre à honorer notre espèce que celui d'un « va-nu-pieds » qui accomplit de grandes choses par de petits moyens et gagne les parties avec des pions.

M. Stanley a prodigué dans son discours sa plus fine ironie pour représenter M. de Brazza comme un prestidigitateur, expert en tours de passe-passe. Il l'a raillé sans miséricorde sur ses roueries diplomatiques, sur sa souplesse et son astuce florentines, sur la subtilité de son esprit et de ses doigts. « Si M. de Brazza, a-t-il dit, n'avait pas de quoi s'acheter des chaussures, c'est qu'il avait consacré la moitié au moins de ses subsides à l'achat des pavillons qu'il a répandus sur tout le Congo. » Il a ajouté : « Le roi Makoko, saisi d'une vive admiration pour l'esprit génial du grand voyageur, ébloui par ce déploiement extraordinaire de drapeaux tricolores et sans doute séduit par toute la gloire attachée à ce chiffon, n'a pu mieux faire que de se dépouiller en sa faveur d'une partie de son territoire. »

M. Stanley oublie ou feint d'oublier qu'avant d'offrir ce chiffon au roi noir, M. de Brazza s'était donné beaucoup de peine pour lui apprendre à quoi ce chiffon peut servir. Il n'y a pas d'astuce florentine qui tienne, il n'eût jamais réussi à convaincre Makoko si ses œuvres n'eussent parlé pour lui. Pendant les longs mois qu'il avait passés dans le bassin de l'Ogooué, il n'était point resté oisif, les bras ballans. Achetant un village et des plantations, il avait fondé au mois de juin 1880 une première station française, qui a pris le nom de Franceville. Il avait racheté beaucoup d'esclaves ; quelques-uns étaient retombés en servitude, les autres étaient heureux de travailler librement pour lui. Son crédit était tel que, du Gabon au Congo, ses courriers pouvaient voyager sans crainte, et que ses convois de marchandises et de provisions franchissaient des centaines de kilomètres sans aucune escorte. Il s'était montré partout débonnaire et pacifique, n'employant jamais inutilement la force, recourant plus volontiers à la persuasion. Ce don de persuader qu'il possède, il s'en était servi pour prêcher l'abolition des monopoles qui rendaient tout commerce impossible. Chaque tribu

riveraine s'attribuait le droit d'accaparer à son profit la partie du fleuve et de ses affluens où elle s'était établie et d'en exclure toute autre pirogue que les siennes. Il parvint à leur démontrer le tort qu'elles se faisaient par l'abus de leurs privilèges, l'avantage qu'elles trouveraient à ouvrir les fleuves à tout le monde, à communiquer librement les unes avec les autres. Il réussit si bien qu'il put organiser un service général de transport confié aux Adama et aux Okanda. « Les populations, a-t-il dit lui-même, gagnées par nos bons procédés et unies à nous par leurs intérêts dans un même sentiment de bienveillance, voyaient dans le pavillon français un emblème de liberté commerciale et de paix, un gage d'heureux avenir grâce aux relations qu'il leur ouvrait avec la côte. »

M. de Brazza est un trop habile politique pour ne pas savoir qu'avant de récolter, il faut avoir semé. Ses semailles avaient été laborieuses, mais son labeur fut récompensé. Instruit de ce qui se passait dans l'Ogooué, ce fut Makoko lui-même qui lui fit de flatteuses avances, qui lui dépêcha un ambassadeur pour lui exprimer le désir qu'il avait de le voir : « Makoko, lui faisait-il dire, connaît depuis longtemps le chef blanc de l'Ogooué; il sait que ses terribles fusils n'ont jamais servi à l'attaque et que la paix et l'abondance accompagnent ses pas. » Le roi Makoko savait très bien ce que représentait le chiffon tricolore qu'il a hissé sur sa case. Mais il faut convenir que M. de Brazza serait un ingrat s'il méconnaissait les services essentiels que lui a rendus M. Stanley. Il a exploité avec adresse et bonheur les souvenirs qu'avait laissés le grand voyageur américain. Il s'est appliqué à lui ressembler le moins possible, il a pris soigneusement le contre-pied de sa conduite et de ses procédés un peu sommaires, et les siens ont plu par le contraste. Cette histoire ne prouve pas seulement qu'on peut se passer quelquefois de souliers, elle démontre encore que, même en Afrique, on arrive mieux à ses fins par la diplomatie que par la violence, par les *palabres* que par les coups de main, et que celui qui a prononcé le discours sur la montagne ne se trompait pas absolument quand il a dit : « Heureux les doux, car ils possèderont la terre! » Cela n'est pas toujours vrai, mais cela arrive quelquefois. Que les violens s'en consolent, ils prendront quelque jour leur revanche.

Il y a deux Stanley, celui qui rit et celui qui se fâche. Le premier affirme que le traité avec Makoko n'est qu'un morceau de papier, que le drapeau qui flotte à Ntamo n'est qu'un vil chiffon. S'il en est ainsi, qui l'a empêché de pousser sa pointe? Pourquoi a-t-il battu en retraite? Pourquoi est-il revenu en Europe et de quoi se plaint-il? Au surplus, s'il est vrai, comme il l'avance, que tout traité avec les noirs soit vain et caduc, sur quel droit fonde-t-il la possession des terrains qu'il a achetés lui-même et des stations qu'il a établies le long de l'escalier du Congo?

Le Stanley qui se fâche tient un langage très différent. Il reproche avec véhémence à M. de Brazza d'avoir trop étudié Machiavel, quoique M. de Brazza prétende ne l'avoir jamais lu. Il lui reproche surtout d'avoir trahi la sainte cause de l'humanité, représentée par une société internationale qui ne fait acception ni des personnes ni des peuples, pour se vouer tout entier au service des intérêts français et conquérir à la France un injuste monopole. Nous respectons infiniment l'association internationale dont le roi des Belges est le président. Mais il n'est pas permis d'ignorer qu'il s'est fondé à Bruxelles un comité d'études du haut Congo beaucoup moins soucieux d'approfondir la géographie de l'Afrique équatoriale et d'y combattre le commerce des esclaves que d'ouvrir de nouveaux débouchés aux marchandises belges. Que la Belgique ait soin de ses intérêts, rien n'est plus légitime; mais la France a les siens, et on ne saurait lui faire un crime de les défendre. A partir de Vivi, sur toute la route parcourue par M. Stanley, les terrains achetés sont la propriété du comité d'études, et il est interdit de s'y établir sans l'autorisation spéciale de son agent. En s'installant à Brazzaville, la France n'a fait que suivre l'exemple qu'on lui donnait; elle s'est procuré un gage, une garantie. Comme l'a dit M. de Brazza dans l'un de ses rapports, « deux drapeaux flottent actuellement sur le point le plus rapproché de l'Atlantique, où le Congo intérieur commence à être navigable : sur la rive droite, à Brazzaville, le pavillon français, qui représente notre droit d'accès au Congo intérieur, et, en face de nous, à Stanley-Pool, un pavillon inconnu qui, à l'abri d'une idée internationale d'humanité, de science et de civilisation, tend à inaugurer le monopole commercial d'une compagnie, laquelle espère devenir souveraine et dont le mandataire agit déjà en souverain. » La France peut ratifier le traité avec le roi Makoko sans se mettre en guerre avec personne; elle ne prétend pas conquérir le Congo, elle prend ses précautions; elle désire n'être pas sacrifiée.

M. de Brazza a été le serviteur aussi attentif que résolu de son pays. Il a mis à son service un courage tranquille et une rare habileté. M. de Lesseps a eu raison de dire « que dans ce fils d'une Romaine qui a presque engagé sa fortune pour le soutenir dans ce périlleux voyage, la France acclamait un représentant de ces qualités qui font les plus grandes choses, la chaleur de l'âme, la persévérance de la volonté. » La presse tout entière a rendu justice à son dévoûment, les journaux de toute nuance sont tombés d'accord pour demander que le traité fût ratifié. C'est aux chambres, c'est au gouvernement de faire le reste, en ne marchandant pas leur concours à l'œuvre et à l'ouvrier.

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

Gymnase : *Un Roman parisien*, pièce en 5 actes, de M. Octave Feuillet.

Un premier acte, où le drame est exposé avec largeur, avec franchise, avec force; un dernier, qui le dénoue et fait couler bien des larmes; entre ce point de départ et cette fin, un troisième acte qui renferme la substance psychologique de l'ouvrage, et celui-là encadré de deux autres qui l'éclairent comme des réflecteurs : telle est, en quelques lignes, la pièce nouvelle de M. Feuillet, *un Roman parisien*, si vivement applaudie l'autre soir au Gymnase. Si le troisième acte n'est pas le plus beau morceau de littérature dramatique, et proprement dramatique, qu'ait écrit M. Feuillet, il ne s'en faut de guère. C'est là que nous connaissons le caractère de l'héroïne, Marcelle de Targy, une digne sœur de la Petite Comtesse et de Julia de Trécœur.

Elle a grandi, cette jeune femme, elle s'est mariée dans le luxe. Sans dot, élevée par une tante riche, elle a épousé Henri de Targy. C'est au milieu d'une fête donnée par ces gens heureux que nous avons fait leur connaissance. Aux invités de cette fête, qui tient la moitié du premier acte, nous avons jugé dans quel monde les jeunes époux vivaient : dans « le monde » tout simplement, dans ce monde qui n'est, à vrai dire, ni noble, ni militaire, ni littéraire, ni artistique, ni politique, ni industriel, ni commercial, ni même financier; mais qui est le monde à Paris, c'est-à-dire un assemblage d'individus sans communauté d'origine ni de fin, d'idées ni de passions, de travaux ni même d'intérêts, sans communauté d'aucune sorte, sinon de loisirs, de plaisirs et surtout d'ennuis. Marcelle de Targy est une des étoiles de ce monde; son mari l'admire et ne conçoit pas qu'elle puisse briller dans un autre ciel, moins chargé de parfums riches. Et cependant, à peine la fête terminée, voici que la mère d'Henri, qui s'était tenue à l'écart, la mère d'Henri, sombre et farouche depuis la mort du père, pressée de questions et même de soupçons, laisse échapper

son secret : et, comme Henri est homme d'honneur, ce secret révélé les ruine, lui, sa mère et sa femme. La fortune dont ils jouissent, la fortune qu'ils tiennent du père ne leur appartient pas, au moins selon le jugement d'une probité scrupuleuse : M. de Targy avait dissipé par imprudence une succession qui lui avait été confiée pour la remettre après un certain délai à la femme du baron Chevrial, un des invités de tout à l'heure, financier suspect, quinquagénaire sanguin, trop animé à la chasse des femmes. C'est trois millions qu'il faut rendre, et c'est toute la fortune des Targy.

Henri a rendu ces trois millions. Nous l'avons vu, au deuxième acte, les apporter dans le cabinet du baron Chevrial, qui se vante, après vingt années de travail et quinze millions gagnés, de n'avoir jamais habité Mazas. Le baron, ce jour-là, n'a pas perdu sa matinée; après la visite de son médecin, à qui, deux fois la semaine, il demande le moyen de faire vivre ses vices, après la visite de Rosa Guérin, une danseuse de l'Opéra qu'il s'efforce de ruiner par ses conseils pour payer à la fin du mois ses différences de Bourse, le baron a reçu Henri de Targy et ses millions; il a même accepté ceux-ci, malgré la résistance de sa femme, Thérèse, une créature céleste qui repousse avec horreur cet accroissement de fortune, cette succession clandestine dont l'origine est le déshonneur de sa mère. « On a toujours besoin de trois millions, » a prononcé le mari, qui ne partage pas la « sensiblerie » de sa femme. On a besoin aussi de cinq mille francs lorsqu'on tombe de cent cinquante mille livres de rente à rien; et c'est pourquoi Henri a accepté une petite place dans les bureaux du baron. Que si l'on demande par quelle raison le baron la lui a offerte, on oublie apparemment que Marcelle de Targy est belle.

La voilà donc, la belle Marcelle, dans ce petit appartement dont une seule pièce sert de salle à manger et de salon, une pauvre pièce garnie de pauvres meubles d'acajou, et qu'une seule servante suffit à tenir propre. Elle a promis d'être brave, et, d'abord, elle l'a été; elle s'est amusée de sa pauvreté comme d'un roman qu'elle aurait lu, comme d'un jeu héroïque où l'orgueil trouvait son compte. Mais, au jour le jour, son amusement décroît et son héroïsme se détend, ou, s'il se raidit, c'est en des crises plus dangereuses qu'un relâchement de courage. Au jour le jour, le détail de sa vie chétive la dégoûte et l'irrite. C'est le marché à faire le matin, avec le panier aux provisions, le marché et le marchandage; c'est les courses à pied dans la boue, les stations au bureau de l'omnibus; c'est les robes élimées par le bas, les corsages luisans aux coutures, les chapeaux d'été en hiver. On se passe de pain frais, à la rigueur; mais de gants frais, c'est dur! Toutes les menues ignominies, toutes les mesquineries de la pauvreté blessent et agacent les nerfs de cette Parisienne : n'est-elle pas accoutumée aux noblesses matérielles du luxe?

Ajoutez, — et c'est là que je reconnais l'imagination psychologique de l'auteur, — ajoutez que, dans cette âme de jeune femme, les bonnes passions conspirent avec les mauvaises, et que les bonnes plus que les mauvaises encore la poussent à sa perte. C'est la fierté, c'est le remords, c'est une généreuse colère d'être inutile, pendant que le mari peine au bureau et que la mère court le cachet. Marcelle a une voix de théâtre, un talent de théâtre; on le lui disait naguère encore, dans cette fête où nous l'avons connue. Qui le lui disait? Juliani, le ténor, qui daignait lui donner des leçons et chanter des duos dans le monde avec elle, le ténor impresario qui va exploiter les deux Amériques. Et Henri ne veut pas qu'elle entre au théâtre ni qu'elle chante dans les concerts, ni même qu'elle donne des leçons. Lorsqu'elle se plaint d'être inutile : « Toi inutile! mais tu es notre luxe, » s'écrie-t-il tendrement. O le pauvre luxe! Elle ne peut faire qu'elle ne s'irrite contre cette oisiveté forcée, qui n'est qu'une misère stagnante; elle ne peut faire que peu à peu, dans son cœur qui s'aigrit, les meilleurs sentimens ne soient le levain des pires. Quand, au milieu de l'après-midi, ayant une course à faire dans le quartier, son mari vient les embrasser, elle et sa mère, et dit la joie qu'il aura le soir, lorsqu'en revenant au logis il apercevra du bout de la rue, derrière les minces rideaux de la fenêtre, la modeste lampe des veillées de famille, Marcelle reste silencieuse, et comme Henri l'interroge : « Oui, c'est charmant, dit-elle, nous devrions acheter un loto. Le soir, après le dîner, nous jouerions au loto; ce serait complet! »

Puis elle s'excuse et s'explique; elle revient encore une fois à la charge : pourquoi ne pas lui permettre de tirer parti de son talent? « Jamais! répond Henri; c'est ce misérable Juliani qui te met ces idées dans la tête. Que je le retrouve ici, je lui parlerai nettement! — Il est homme à vous répondre, vous savez! » réplique Marcelle. Mais aussitôt elle veut reprendre ses paroles, elle demande pardon, elle pleure. Cependant Thérèse Chevrial vient lui offrir de faire un tour dans sa voiture; elle refuse : « Je ne vous ferais pas honneur, madame, » dit-elle en montrant sa robe. Mme de Targy, la mère, exempte de fierté mauvaise, accepte, elle, plus simplement, d'être conduite par Thérèse jusqu'à la porte de son élève; Henri retourne à son bureau, et la bonne sort pour acheter le dîner; Marcelle reste seule. Un coup de sonnette : c'est Juliani. Il part tout à l'heure pour le Havre et de là pour l'Amérique. Jusqu'au dernier moment, sur le quai de la gare, il attendra son élève, sa future « étoile. » Qu'elle vienne, et dans un an, triomphante, adorée des deux Amériques, elle rapportera tout juste un million à son mari.

Marcelle secoue la tête et reconduit l'impresario. Mais, sur le seuil, qui croise-t-il, le ténor en partance, qui sera demain pleuré des dames? Mmes de Luce et de Valmery, deux amies de Marcelle, dont nous avons

admiré les toilettes au bal du premier acte, deux amies des jours prospères, deux petites bêtes de luxe, — de quel luxe et combien bêtes! — de celles qu'il y a quinze ans l'auteur de *M. de Camors* appelait négligemment « des animaux jolis qui suivent leur instinct. » Elles arrivent du concours hippique, accompagnées par le baron Chevrial. Et leur caquetage, leur indiscrétion, leur curiosité, même le froufrou de leur pitié, qui s'amuse complaisamment de tout le détail de la vie de Marcelle, jusqu'à leurs inflexions de voix larmoyantes qui plaignent ses douleurs quotidiennes, jusqu'à leurs gestes caressans qui viennent tâter sa misère, tout, de ces jolies perruches, irrite et froisse la jeune femme, si bien que le baron Chevrial est bien venu à les interrompre : « Eh! mesdames, je ne trouve pas Mme de Targy aussi à plaindre que vous le dites, puisqu'elle garde dans son malheur de bonnes petites amies qui lui prodiguent des consolations comme les vôtres. »

Les perruches s'envolent, et Marcelle reste avec le baron. Elle le remercie d'abord de leur avoir parlé comme il a fait. Il la console : « Votre situation ne peut manquer de s'améliorer. — Comment? Nous n'attendons rien. — Il y a peut-être des gens qui s'intéressent à vous. — Qui? — Moi, par exemple. » On voit la scène. Elle est menée avec autant de sûreté que de délicatesse. Le baron, pied à pied, gagne du terrain sans brusquer l'entreprise, sans choquer les convenances. La jeune femme lui répond avec un tact, avec une prudence, avec une dignité où le plus fin comme le plus sévère ne trouverait rien à redire. « L'avenir de votre mari, dit le baron, dépend de lui et un peu de vous. — Comment? — Je suis enchanté de ses services, mais je ne puis rendre l'amitié pour la haine ; or madame, vous avez toujours été mon ennemie. — Votre ennemie, monsieur! je ne l'ai jamais été, et je la suis moins que jamais depuis que nous vous devons de la reconnaissance. — Je ne veux pas de reconnaissance. — Que voulez-vous? — De l'amitié. — Notre amitié répondra, n'en doutez pas, à vos bons procédés. — Mais je parle de la vôtre en particulier. — Je n'ai pas fait d'exception pour la mienne. » Le traité d'alliance est signé : le baron baise la main de Marcelle et se retire. A peine est-il parti qu'elle se redresse, comme secouant un cauchemar : « Et je l'ai écouté jusqu'au bout! J'ai feint de ne pas comprendre! Misérable! Mais, si je reste ici, je suis perdue! Dans une heure de défaillance comme celle-ci, je succomberai... Pourquoi m'ont-ils empêchée de partir,.. de partir pour l'Amérique?.. C'était le salut!.. » Ainsi, par une de ces réfractions de sentimens si fréquentes dans un cerveau de femme et dans un cerveau saturé de l'air pestilentiel de Paris, — mais ces phénomènes de réfraction, quel observateur exquis ne faut-il pas pour les noter! — c'est un mouvement d'honneur qui jette Marcelle de Targy hors des voies de l'honneur : par la porte restée

ouverte derrière le baron Chevrial elle s'enfuit pour rejoindre l'impresario Juliani.

Avais-je tort d'avancer que Marcelle était digne de venir, dans l'ordre des héroïnes de M. Feuillet, après la Petite Comtesse et Julia de Trécœur? Mais elle a cet avantage sur la Petite Comtesse et Julia de Trécœur d'être un personnage dramatique; et tout cet acte, où son caractère se révèle et se résout dans une crise, est distribué par scènes, avec une simplicité, une fermeté qui prouvent un maître; l'ordonnance des scènes et l'ordonnance intime de chaque scène est logique et nécessaire, d'une logique et d'une nécessité morales; le dialogue est habilement déduit, et coupé, quand il faut, avec une vigueur singulière. Pas de coup de théâtre plus pathétique que la rentrée d'Henri après le malheur de Marcelle; le silence de sa mère, qui tire l'aiguille d'un geste machinal, les yeux fixes, sans pouvoir regarder sur son ouvrage, sans oser regarder son fils; la révélation qu'elle lui fait, en chancelant, de son malheur; la fureur d'Henri, son élan vers la porte, son retour vers sa mère évanouie, tous ces incidens pressés en l'espace de quelques secondes forment une fin d'acte des plus émouvantes que nous ayons vues depuis longtemps.

J'ai dit que le quatrième acte servait, comme le second, à encadrer le troisième, et que le cinquième dénouait le drame exposé dans le premier; chacun, en sa place, prend sa valeur. Le quatrième n'est qu'un tableau, mais dont je veux dire tout le prix. La scène se passe chez Rosa Guérin, dans le somptueux hôtel que Chevrial lui a donné le jour même. On l'inaugure par un joyeux souper. Au Château-Yquem, on nous apprend que le navire qui portait Juliani et sa troupe a sombré dans les flammes, entre New-York et la Nouvelle-Orléans : Marcelle de Targy, qui, après de médiocres succès au théâtre, était devenue la maîtresse de Juliani, a péri comme ses camarades. Au Château-Laffite, un valet annonce qu'Henri de Targy, est dans le salon voisin, qui apporte au baron des pièces à signer. Par un caprice de Rosa, on décide de faire entrer dans la salle du souper ce héros de l'histoire parisienne du jour, et cette face de galant homme paraît à la flambée des candélabres de cette table impudente. Henri se retire. La fête s'achève dans l'ivresse. Piqué au jeu par Tirandel, un échappé de club, un ataxique de trente ans, qui se déclare idéaliste après boire, Chevrial porte un toast à la matière; il n'achève pas ce toast : sa langue devient épaisse, ses joues molles, ses yeux vitreux. Ce n'est rien: un malaise. La musique continue. Rosa Guérin, sa conquête, Rosa, qui « sait le prendre, » entraîne Chevrial jusqu'au balcon, où il s'affaisse sur un fauteuil. Soudain elle se penche sur lui, se redresse et se rabat vers nous avec un grand cri. Le docteur, qui vient d'entrer, se précipite vers le malade: « Faites taire la musique! » Le baron Chevrial est mort.

Henri de Targy et Thérèse Chevrial sont libres. Thérèse, nous le savons, enviait à Marcelle de Targy le bonheur d'être la femme d'un honnête homme, et plus d'une fois la présence de cet ange dans la maison Chevrial a consolé Henri de la dure vie qu'il y menait. Aucun des deux n'a deviné le secret de l'autre; mais nous l'avons deviné, nous, et, sans doute bien avant nous Mme de Targy, qui voit une vie nouvelle, une vie de bonheur tranquille se rouvrir pour son fils. La voici à la campagne, dans le jardin de son vieil ami le docteur Chesnel; Thérèse vient l'y trouver, et dans une scène d'une infinie délicatesse, par quelques phrases détournées, par un serrement de main, par un tremblement de voix, par un regard, les deux femmes s'avouent l'une à l'autre leur commune espérance, — hélas! presque aussitôt brisée. Tandis qu'Henri reconduit Thérèse par le chemin le plus long, — celui qu'a indiqué sa mère, — le docteur Chesnel paraît, une lettre à la main: Marcelle est vivante! « La misérable! s'écrie la mère avec l'égoïsme farouche de l'amour maternel déçu. — Si vous la repoussez, elle se tuera. — Laissez donc! elle ferait bien de se tuer! mais elle ne le fera pas, allez! — En tenterez-vous l'épreuve? — Hé! que voulez-vous que je fasse? — Votre fils sera peut-être moins implacable que vous. — Mon fils? Est-ce que je vais seulement lui parler de cela, à mon fils! J'ai déjà fait une fois son malheur, par cette lâcheté que j'ai eue de lui dire un secret qui m'étouffait! Cette fois, le secret restera mien; je le garde! Et s'il y a crime, eh bien! je prends le crime sur moi! » Et comme pour sonder ce cœur de mère devenu par un effet d'amour plus dur que le diamant, le vieux docteur, à qui Mme de Targy a reproché devant nous son incrédulité religieuse, le vieux docteur à bout de ressources lui montre le ciel et lui demande : « Et Dieu? — Hé! qu'est-ce que cela vous fait, à vous qui n'y croyez pas? — Est-ce le moyen de m'y faire croire? »

« Vous avez raison, a répondu Mme de Targy au docteur; c'était la mère qui criait; voici la chrétienne : je suis prête, allez chercher Marcelle. » Elle est là, la pauvre enfant prodigue, elle attendait à la grille; elle s'agenouille, elle s'humilie, — elle pleure, elle est pardonnée; mais par qui? Pas encore par celui dont le pardon importe le plus. Voici qu'on entend son pas : il faut qu'on le prépare à la revoir. Qu'elle se cache dans ce pavillon; elle l'entendra sans qu'il la voie. Henri reparaît. A cette nouvelle qui foudroie tant d'espérances naissantes, il demeure comme atterré; cependant il fera son devoir. « Allez lui dire que je la reverrai, mais comme une étrangère; me demander plus, c'est m'outrager. — Alors, s'écrient le docteur et la mère, à quoi bon la recevoir? » Et ils se consultent, pendant que le jeune homme médite. Soudain il éclate : « Eh bien! non, je ne peux pas! Il y a un spectre entre nous. Je ne suis pas un saint, je suis un homme! Je ne peux pas! je ne peux pas! » Sa voix, que la fureur étrangle, ne

couvre pas le bruit que fait un corps en tombant sur le plancher du pavillon. « Marcelle!.. Malheureuse! elle était là! » Il enfonce la porte et revient hagard, tenant dans ses bras Marcelle déjà pâle, « de la mort qu'elle a bue. » Il lui pardonne dans un baiser où il reçoit son dernier souffle.

Ainsi finit le drame, par l'élimination des personnages mauvais ou que la contagion du mal a gagnés, — de Chevrial et de Marcelle, — mais sans qu'un moment la bonté des bons ait tourné, comme on dit, au type. C'est que les caractères des personnages sont aussi naturels et rendus avec autant de finesse, autant de sincérité qu'ils pourraient l'être dans le roman. Henri de Targy, cet honnête homme, hésite un moment, au premier acte, avant de ruiner sa mère et sa femme par un trait de rigoureuse probité, — comme au dernier, Mme de Targy, cette croyante, se révolte d'abord à l'idée de sacrifier le bonheur de son fils pour faire son devoir de chrétienne. Thérèse Chevrial, au deuxième acte, après avoir repoussé cette succession qui déshonore la mémoire de sa mère, se soumet en silence aux décisions de son mari, chef légal de la communauté. Ce Chevrial, par mille traits de caractère et de mœurs, est un des financiers les plus vivans qu'ait produits la scène contemporaine; et, s'il est le plus récent, il porte bien sa date. Enfin, il n'est pas jusqu'aux personnages accessoires et comme dessinés en silhouette, à qui la justesse de coup d'œil et de coup de crayon de l'auteur ne donne une physionomie spéciale. C'est le docteur Chesnel, médecin de l'Opéra; c'est Rosa Guérin, la danseuse; c'est Tirandel, l'éclopé de la vie parisienne, — qui n'a plus que des « velléités. » Tous et toutes, ils ont leur certificat de vie psychologique et physiologique.

S'ils sont romanesques, en un certain sens du mot, c'est-à-dire dignes, à l'occasion, de figurer dans un roman qui se pourrait écrire après et d'après la pièce, — puisqu'il est de mode de croire qu'une psychologie un peu subtile n'appartient guère qu'au roman, — il est inutile, je pense, de prouver maintenant qu'ils sont dramatiques. Pas un d'eux, — je parle au moins des principaux, — qui n'aille de crise en crise, pas un chez qui les passions contraires fassent trêve plus que ne l'exige la conduite même de l'action, c'est-à-dire ailleurs qu'en ses points de repère. Au premier acte, crise de Mme de Targy : doit-elle révéler son secret à son fils? Crise d'Henri : doit-il restituer la fortune? Crise de Thérèse au second : doit-elle l'accepter? Crise de Marcelle ensuite : nous avons assez insisté sur celle-là. Crise de la mère, et crise du fils à la fin : doivent-ils pardonner? C'est là proprement le drame, — dont le caractère, au gré de nos classiques, sinon de Pixérécourt et de M. Scribe, est moral et non matériel. Quant au style du dialogue, par des citations faites à l'aventure de la mémoire, dans le cours de cette rapide analyse, j'espère avoir fait juger qu'il est théâ-

tral. Naturel et spirituel, ingénieux et sinueux, il atteint dans les grandes scènes à la haute éloquence des maîtres.

Que d'ailleurs les situations, qui sont, ainsi que le veut la saine doctrine, autant d'expériences faites sur les caractères des personnages, se trouvent en même temps être romanesques, au sens ordinaire du mot, — comme ces caractères le sont en un sens spécial, — c'est, j'imagine, ce qu'il est également inutile, après cette analyse, de prouver et de contester. S'il se trouve à la fois que des situations soient des occasions bien imaginées pour des caractères de se déclarer au public, et que ces épreuves naturellement choisies aient l'attrait de la fiction romanesque, c'est tant mieux pour l'auteur et pour nous ; je n'attends pas que personne s'en plaigne. On remarquera d'ailleurs que rarement M. Feuillet a mis dans un ouvrage plus de netteté, plus de vigueur, plus de force vraiment dramatique. Mais peut-être, sans qu'on s'en prenne à la matière romanesque de l'action, c'est-à-dire aux événemens eux-mêmes qu'a suscités l'auteur, on s'avisera de critiquer la liberté romanesque avec laquelle il les a distribués, et la marche de l'intrigue, sinon l'intrigue elle-même. On dira, on a déjà dit que ces événemens se ralentissent ou se pressent au gré d'une fantaisie qui sent bien son romancier ; que la pièce enfin pèche contre les lois de la composition dramatique !

Contre les lois, c'est bientôt dit : il s'agit de voir contre lesquelles. Assurément j'aperçois qu'*un Roman parisien* n'est pas composé comme *une Chaîne* ou comme *le Demi-Monde*, comme *le Supplice d'une femme* ou comme *Julie*... Mais, au fait, de qui donc *Julie?* De M. Feuillet, si je ne m'abuse. C'est l'exemplaire le plus parfait de drame rapide et serré que le théâtre de cette époque ait produit : auprès de *Julie*, *le Supplice d'une femme* est traînant et relâché. On m'accordera donc que, si M. Feuillet a modifié cette fois le type de son ouvrage, s'il en a réglé l'économie selon des lois différentes, c'est à bon escient. J'ai indiqué, dès l'abord, comment il avait réparti son action ; j'ai dit que, si le premier acte et le cinquième contiennent, selon l'usage, l'exposition et le dénoûment, le troisième était placé entre le second et le quatrième comme entre deux réflecteurs ; ne pourrai-je pas dire que, le troisième étant le foyer lumineux du drame, le second et le quatrième en constituent l'atmosphère ? Cette distribution du drame est aussi raisonnable, aussi harmonieuse, aussi légitime selon les lois de l'art, — qu'il ne faut pas confondre avec les recettes d'une école, — aussi littéraire et peut-être aussi dramatique que celle du *Supplice d'une femme* ou de *Julie*. Quelqu'un objectera qu'on ne peut retrancher de *Julie* ou du *Supplice d'une femme* aucune scène sans que le drame devienne matériellement incomplet, tandis qu'on peut remplacer le second et le quatrième acte d'*un Roman parisien* par deux récits de cinquante lignes, et que la matière du drame resterait la même. D'accord, mais si le

drame, après cette mutilation, demeure peut-être intelligible, demeurera-t-il aussi probable? Si les événemens restent les mêmes, seront-ils aussi justifiés? Si les caractères ne s'évanouissent pas, seront-ils éclairés du même jour? Non pas ; ce sera le même roman, mais suspendu dans le vide, au lieu d'être enveloppé de son atmosphère. Et encore sera-ce le même? ou plutôt n'est-il pas vrai que ce ne sera qu'une construction chimérique auprès de celle-ci, — comme est le phénomène de réfraction décrit par des lignes idéales sur le papier blanc ou le tableau noir, en regard du phénomène réel qui fait l'illusion de nos yeux?

Pour disputer à M. Feuillet le droit de placer ce second et ce quatrième actes aux flancs de ce troisième, il faut avoir la vue bien courte ou la tolérance bien étroite; il faut professer un goût singulièrement exclusif pour une certaine formule de mélodrame et de vaudeville. Que ne demande-t-on, du même coup, une édition réduite du *Roi Lear* et d'*Hamlet?* Je me fais fort de retrancher de ces chefs-d'œuvre un bon nombre de scènes, sans que la chaîne des événemens y soit rompue en un seul point. Je ne risquerais pas la même opération sur *le Sonneur de Saint-Paul* de Bouchardy ou *les Dominos roses* de M. Hennequin. M. Feuillet nous promet *un Roman parisien*, il nous le donne; est-ce même un roman, et ce qu'il nous met sous les yeux, l'a-t-il imaginé ou n'en est-il que le témoin ? On pourrait hésiter là-dessus, tant l'histoire de ces gens qui tombent d'un capital de trois millions à un revenu de cinq mille semble un écho de ruines récentes; que dis-je, récentes? quotidiennes! C'est le roman d'hier, c'est le roman de demain. Il est vrai qu'à la ville on se ruine plutôt par imprudence, et que le héros de M. Feuillet se ruine par probité : c'est qu'au théâtre il faut que la question d'argent soit doublée, pour nous émouvoir, d'une question de sentiment; il faut que la chute, plutôt que d'être un accident, soit l'effet d'un ressort moral, pour nous intéresser davantage; mais c'est toujours la même chute, dont le bruit nous remplit encore les oreilles. L'événement est parisien, les héros le sont aussi : nous avons, dans cette étude, assez marqué leurs caractères; il est superflu, je pense, d'insister sur ce que Marcelle de Targy n'est pas une provinciale ni une Viennoise. Nous avons vu qu'elle se perd par une déviation de ses meilleurs sentimens : cette déviation ne pouvait se produire que dans un certain milieu; l'auteur même a pris soin de le marquer légèrement : « Ah ! s'écrie Marcelle au troisième acte, pourquoi n'avoir pas changé de ville? Ailleurs je serais moins froissée, moins mortifiée qu'à Paris ! » Marcelle de Targy ne serait pas ce qu'elle est, ne penserait pas ce qu'elle pense, ne sentirait pas ce qu'elle sent, si elle ne respirait pas le même air que le baron Chevrial, que Rosa Guérin, que Tirandel. Isolez donc ce troisième acte,

où elle se meut, du second et du quatrième : Marcelle de Targy sera un monstre, ou plutôt elle ne sera plus.

D'ailleurs, M. Feuillet n'est pas seulement un témoin, mais un juge. Le second acte et le quatrième sont également d'un homme qui connaît son Paris ; mais le second n'est que la déposition d'un observateur, rédigée d'une façon scénique; le quatrième est la conception théâtrale d'un moraliste servi par un poète. Hé oui ! sans doute ce quatrième acte a sa poésie, sa morale, sa philosophie lyrique, si l'on veut; nous convenons de ces singularités, et l'auteur ne s'en défend pas. Mais cette poésie, cette morale, cette philosophie lyrique est-elle théâtrale ? Est-elle extraite de la pièce? ou, pour mieux dire, n'en est-elle pas l'âme? Le malheur des personnages que voici est le crime de la société où ils vivent; le poète qui nous les a montrés, connaît cette société mieux que personne, il la dépeint, il la juge; — il la juge avec l'autorité d'une métaphysique dont on pourrait disputer, mais avec le prestige d'un lyrisme qui n'est pas pour nous déplaire. Quand Chevrial s'affaisse, foudroyé d'apoplexie, après un toast au dieu million, après un toast à la matière, ce n'est pas seulement un homme qui meurt en scène, par un accident auquel l'auteur dramatique nous a préparés, c'est le représentant d'une société coupable, ou plutôt cette société elle-même représentée par un homme qui suit enfin le conseil du marquis d'Auberive : « Crève donc, société ! »

Le public parisien ne s'est pas fâché de cette dure, hardie et magnifique leçon. Il a respectueusement applaudi ce quatrième acte, après avoir acclamé le troisième, avant de pleurer au dernier. S'il est vrai que « la grande règle de toutes les règles soit de plaire et qu'une pièce de théâtre qui a attrapé son but ait suivi un bon chemin, » il fait beau reprocher à ce drame de faire l'école buissonnière ! Au moins n'a-t-il pas fait buisson creux : longtemps on applaudira sous les noms de ces personnages Mmes Pasca, Jeanne Brindeau, Marie Magnier et Volsy, MM. Marais, Saint-Germain, Landrol et Noblet. Si je ne fais pas en détail l'éloge de ces huit comédiens, c'est que la matière serait trop longue à traiter : chacun, dans son rôle, atteint presque à la perfection. Ajoutez que la mise en scène est d'une justesse et d'une magnificence où messieurs de la Comédie-Française ne trouveraient rien à reprendre. Pourquoi n'est-ce pas eux que nous en pouvons féliciter ?

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Imaginez une situation où des pouvoirs imprévoyans, assemblées et ministères, soient perpétuellement occupés, — d'une part, à ouvrir la carrière aux passions les plus violentes, à ménager les idées les plus extrêmes, et, d'un autre côté, à se désarmer eux-mêmes, à détendre tous les ressorts de l'organisation publique, à affaiblir les lois, les institutions, tout ce qui représente une force protectrice dans les sociétés, — que peut-il, que doit-il en résulter? La conséquence, direz-vous, est fatale, invincible. La logique des choses suit son cours. On arrive bientôt à cette anarchie qui se manifeste par la décroissance de toutes les forces, de toutes les garanties de gouvernement en face des exaltations et des agressions révolutionnaires qui ne connaissent plus le frein. C'est précisément la situation où semble se débattre aujourd'hui la France, étrange situation, sur laquelle on a pu se méprendre tant qu'il n'y a eu que des déclamations de clubs ou de journaux, mais dont la gravité s'est dévoilée tout à coup par une série de violences, d'explosions, d'incidens sinistres devant lesquels l'opinion s'arrête confondue et troublée. Le fait est que, depuis quelques semaines, tout a pris un caractère singulièrement aigu, que les agitateurs passent des paroles aux actes, et que ces vacances qui ont commencé par des discours finissent par une sorte de réapparition brutale du socialisme s'attaquant par tous les moyens, sous toutes les formes, à l'industrie et au travail, aux églises comme à la vie des hommes. Que disait-on, que le nihilisme ne pouvait se produire qu'en Russie, dans une société livrée à un régime séculaire de silence et d'oppression, qu'il était impossible dans une société libérale, dans un pays comme la France, avec le suf-

frage universel et la république? Le nihilisme russe semble bel et bien depuis quelque temps envahir la France elle-même, se servant de tout, exploitant la crédulité, la misère ou les passions des populations ouvrières, cherchant sa force dans le mystère des organisations secrètes, procédant par les menaces anonymes et par la dynamite. L'anarchie avouée, érigée en système ou déguisée sous le voile d'un communisme grossier, « anarchisme » ou « collectivisme, » voilà l'étrange progrès qu'on prétend maintenant acclimater en France par le fer et le feu!

Lorsqu'il y a quelques mois éclatait, dans un des centres industriels de la Bourgogne, à Montceau-les-Mines, le mouvement qui commençait par l'incendie d'une église, par des tentatives contre un presbytère, contre des maisons de religieuses, on pouvait se demander encore si ce n'était pas là simplement un accident d'effervescence locale dû à des circonstances particulières. L'explosion restait toujours un fait grave assurément; elle ne laissait pas au premier abord de paraître assez énigmatique par la manière dont elle s'est produite, par le caractère qu'elle affectait. Tout s'est bientôt éclairci. On n'a pas tardé à s'apercevoir que l'émeute nocturne de Montceau-les-Mines n'avait en réalité rien de local et d'accidentel, qu'elle n'était qu'un épisode préliminaire d'un mouvement plus vaste, plus étendu, qui a éclaté presque aussitôt dans d'autres régions, qui devait se préparer depuis quelque temps dans l'ombre des sociétés secrètes. C'est devenu sensible surtout le jour où une instruction judiciaire, devant laquelle on ne pouvait reculer, a été engagée sur ces premiers troubles et où le procès des mineurs de Montceau a commencé à se dérouler devant la cour d'assises de Chalon-sur-Saône. Ce jour-là, il a été clair que dans ces débats, peut-être insuffisamment préparés, il y avait quelque chose d'inconnu et d'inquiétant, que les accusés auxquels on avait affaire n'étaient que des instrumens aveugles et d'obscurs séides. Il a été manifeste qu'on se trouvait en face d'une sorte de puissance insaisissable interceptant la vérité, dominant les témoins par l'intimidation, cherchant à peser sur les juges, sur le jury par la menace, organisant autour du tribunal une véritable terreur. Bref, la situation a paru assez sérieuse pour que le représentant du gouvernement, le procureur-général, par une dérogation certes insolite, ait cru devoir provoquer une suspension du cours de la justice et demander le renvoi du procès de Chalon à une autre session, sans doute aussi à une autre cour d'assises. Elle devenait, en effet, assez grave, cette situation, puisque, depuis ce moment, l'agitation n'a fait que s'accroître et prendre un caractère de plus en plus violent. Ce n'est plus seulement dans la région de Montceau-les-Mines que des tentatives nouvelles de destruction se sont produites; c'est en pleine ville de Lyon que la dynamite a fait son œuvre sinistre, tuant et blessant des personnes inoffensives dans un café, s'attaquant aux bureaux du recrutement.

Sur d'autres points de la France, il y a eu des attentats ou des essais d'attentats du même genre qui semblent n'être que l'exécution des programmes d'une secte implacable, procédant tantôt par les mots d'ordre ténébreux, tantôt par les excitations furieuses dans les réunions publiques.

Ce n'est donc que trop évident. L'incident de Montceau-les-Mines n'a été qu'un prélude, un premier symptôme. Tout démontre l'existence d'une organisation occulte ayant peut-être ses chefs à l'étranger, essayant d'enlacer le pays de ses replis, poussant les populations industrielles en avant dans une lutte funeste. Et qu'on remarque bien ce qu'il y a de nouveau, de caractéristique dans ce mouvement qui prend pour prétexte l'intérêt des ouvriers. Autrefois du moins, dans les programmes socialistes, dans les propagandes révolutionnaires et dans les grèves qui en étaient trop souvent la suite, il y avait des théories plus ou moins philosophiques, des revendications raisonnées, des idées ou des apparences d'idées. Il y avait dans tout cela, il est vrai, de grands et dangereux sophismes; mais ces sophismes faisaient encore une certaine figure. Aujourd'hui, on ne prend pas même la peine d'avoir une idée, un système de rénovation sociale. Le seul programme avoué et réel, c'est la destruction de tout ce qui existe, des institutions et des lois, de la magistrature et de l'armée, de l'industrie dont on vit, du capital qui est le ressort du travail — et au besoin de M. le président de la république lui-même. Oui vraiment, dans des réunions prétendues populaires, il se trouve des énergumènes prêchant ouvertement le meurtre, se déclarant prêts à assassiner, si l'auditoire le veut bien, M. le président de la république ou M. le commissaire de police présent à la séance. A ceux qui demandent comment on résoudra le problème de rendre l'ouvrier l'égal du patron on répond sans façon qu'il n'y a qu'un moyen bien simple : « le poignard et la dynamite. » Voilà qui est clair et net! Avec la dynamite on fera sauter Notre-Dame de Fourvières et le palais de justice de Lyon. On détruira les juges, on détruira les patrons, on détruira le gouvernement, — après quoi on s'arrangera comme on pourra, chacun fera ce qu'il voudra : c'est pour le moment l'idéal suprême de « l'anarchisme. » Et tout cela se dit, et, qui pis est, se pratique! Ces étranges propagandes, auxquelles on laisse toute liberté, trouvent dans les masses obscures assez d'adhérens, non pas pour créer un véritable danger le jour où l'on serait bien décidé à leur tenir tête, mais pour émouvoir et troubler une société par des actes qui sont le déshonneur d'une civilisation.

La population ouvrière n'en est sûrement pas tout entière à accepter ces tristes influences. Le malheur est que, sans s'en douter, elle subit souvent la tyrannie des agitateurs qui se servent d'elle, que les instincts de violence se glissent parfois dans ces disputes de salaires qui se multiplient, dans ces grèves qui se succèdent. On le voit encore aujour-

d'hui dans le grave conflit engagé entre les patrons et les ouvriers d'une des plus grandes industries parisiennes, de l'ameublement. Au lieu de s'en tenir à l'examen calme, sérieux des rapports des uns et des autres, de ce qui serait possible et équitable, on va tout de suite à une guerre à outrance qui pourrait être suivie d'une suspension universelle du travail. Les ouvriers croient défendre leurs intérêts et ils se trompent; ils dépassent ouvertement leurs droits lorsqu'ils prétendent imposer aux patrons des conditions qui ne peuvent pas être acceptées, qui aboliraient la liberté des transactions et seraient bientôt la ruine de tout le monde. Ils ne s'aperçoivent pas que, s'ils réussissaient à imposer leurs conditions, ils seraient, eux, les maîtres par droit de conquête, les patrons seraient à leur merci, et le problème social des rapports du capital et du travail n'en serait pas plus résolu, il n'aurait fait que se déplacer. Les ouvriers parisiens qui croient avoir des griefs légitimes ne sont pas de ceux qui veulent détruire : ils tiennent même à séparer leur cause de la politique, de la révolution sociale, — ils le disent, il faut les en croire. Ils agissent, ils parlent cependant comme s'ils ne craignaient pas d'aller en ce moment au-devant d'une formidable crise industrielle grosse de périls, et, par une coïncidence singulière, ils portent aujourd'hui le contingent de leurs agitations à un mouvement qui ne peut pas plus servir les ouvriers que les patrons, dont les chefs n'ont d'autre but que de ramener la société française à une sorte de barbarie.

Que les ennemis des institutions auxquelles la France est aujourd'hui soumise triomphent ironiquement de tout ce qui se passe, troubles et grèves, qu'ils se plaisent sans cesse à représenter la république comme la cause première de tous les excès, ils sont peut-être un peu imprudens parce qu'en définitive ceci est l'affaire de tout le monde, en dehors des questions de république ou de monarchie; ils oublient que c'est la société tout entière, la société civilisée, libérale, laborieuse qui est en jeu. Il n'est pas moins vrai qu'ils sont un peu dans leur droit et que, si la situation de la France en est arrivée au point où elle n'est pas sans gravité et sans dangers, ce sont les républicains qui l'ont voulu, qui y ont contribué par leurs connivences ou par leurs imprévoyances. Il y a déjà quatre ou cinq années que les républicains règnent, qu'ils disposent de toutes les forces et de toutes les prérogatives du pouvoir dans l'intérêt de la république, dont ils veulent être les seuls interprètes et les gardiens privilégiés. Si les passions les plus violentes se sont réveillées, si la démagogie la plus meurtrière a pu se déployer et s'organiser, si les complots renaissent, à qui la faute? Est-ce qu'il n'y a pas des lois parfaitement existantes contre les affiliations secrètes et internationales dont on se plaint maintenant? Est-ce qu'à défaut des moyens d'action singulièrement diminués dans les lois sur la presse, sur les réunions, il n'y a pas les lois de droit commun, les ressources du code pénal? Est-ce que dans une société civilisée on

ne peut pas atteindre les excitations à la guerre des classes, à l'assassinat? Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Pendant que les agitateurs renouaient leurs complots et disciplinaient les passions qui allaient bientôt abattre les croix ou faire sauter les chapelles, que faisaient les républicains qui ont la prétention de représenter et de gouverner la république? Oh! ils étaient sûrement très absorbés. Ils étaient occupés à voter l'amnistie, dont on s'est servi pour réhabiliter la commune. Ils s'étudiaient à se ménager l'alliance du radicalisme en lui livrant la magistrature et l'armée. Ils passaient leur temps à faire eux-mêmes ou à laisser faire la guerre aux emblèmes religieux, aux crucifix, au risque d'inspirer à d'autres la tentation de les imiter. Ils étaient occupés à sauver la république en chassant quelques moines inoffensifs de leurs couvens, les sœurs de charité des hôpitaux, les instituteurs et les institutrices congréganistes de leurs écoles. Il n'y a que quelques semaines encore, ils trouvaient assez de loisirs pour diriger une campagne de police contre une vieille maison religieuse cachée dans une petite rue de Paris. Toutes les fois que les républicains du gouvernement et de la majorité parlementaire se sont trouvés, dans ces dernières années, entre des modérés qui s'efforçaient de les avertir, de leur montrer le danger de leurs condescendances, et les radicaux, qui leur demandaient chaque jour de nouveaux gages, de quel côté se sont-ils tournés? Ils ont cédé aussi peu que possible quelquefois, — assez néanmoins pour ne pas décourager les violens du parti. Et l'on s'étonne ensuite que les révolutionnaires de « l'anarchisme » ou du « collectivisme, » qui se disent, eux aussi, républicains, retrouvent une certaine audace!

La vérité est que les politiques républicains qui ont eu le pouvoir ou l'influence depuis quelques années ont singulièrement contribué à préparer tout ce qui se passe par la complicité d'une imprévoyante tolérance et qu'ils y ont aidé aussi d'une manière plus efficace encore peut-être, par la désorganisation administrative, par le relâchement de tous les ressorts de gouvernement. Une fois établis aux affaires, ils ont cru qu'il n'y avait rien de plus simple que de remanier, de bouleverser, de confondre ou de déplacer les services; ils n'ont réussi qu'à mettre en péril la vieille et puissante organisation française. M. le président du conseil vient de supprimer dans le ministère des affaires étrangères une direction du personnel de récente création et de reconstituer dans sa force traditionnelle l'ancienne direction politique. Il a eu assurément raison, puisqu'il est tout simple que le directeur politique chargé de suivre les affaires de la diplomatie intervienne dans le choix du personnel qu'il dirige, avec lequel il est sans cesse en communication confidentielle. Pourquoi cependant avait-on imaginé cette direction indépendante et même supérieure qui vient de disparaître? Il n'y avait évidemment d'autre motif que de se créer un instrument commode

pour agir sur le personnel dans des vues de domination ou de parti, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'est pas dit que ce qui a été tenté une fois ne se renouvellera pas au prochain changement de cabinet. Le service des cultes, depuis quelques années, a déjà changé trois ou quatre fois de domicile, c'est-à-dire de ministère, et il ne sait jamais où les hasards de la politique le conduiront. Au ministère des travaux publics il y a un service des chemins de fer qui, depuis l'ère républicaine, a passé par quatre ou cinq métamorphoses. Il se composait d'abord de deux divisions sous l'autorité supérieure d'un directeur-général. Bientôt, comme le directeur-général du moment, qui était un homme de mérite, gênait, la direction elle-même était supprimée, — pour être à la vérité rétablie, peu de mois après, avec quatre divisions. Le nouveau ministre a voulu être, lui aussi, un réformateur, et, par un décret qui date à peine de quelques jours, il vient à son tour de remanier tout cela; il crée cette fois deux directions. C'est toujours un moyen d'avoir deux directeurs à nommer. Comment se reconnaître au milieu de toutes ces révolutions qui bouleversent périodiquement les services publics? Le fait est qu'on ne se reconnaît pas, qu'on finit par arriver à une situation où tout est confondu, et que les mœurs administratives, livrées aux versatilités de la politique, deviennent ce qu'elles peuvent. Elles sont quelquefois, il faut en convenir, pleines d'originalité et de fantaisie : témoin ce qui vient de se passer à l'occasion de l'élection de M. le préfet de la Seine comme député dans les Pyrénées-Orientales.

Rien certes de plus imprévu et de plus caractéristique que cette petite aventure d'un fonctionnaire candidat. Chose étrange! M. le préfet de la Seine, représentant du gouvernement dans un des principaux postes de l'administration, n'a trouvé rien de plus simple que d'accepter ou de se faire offrir à Perpignan une candidature avec un programme de radicalisme complet : séparation de l'église et de l'état, revision démocratique de la constitution, suppression du sénat, élection des juges, mairie centrale de Paris, etc. Tout y est vraiment! Comment se fait-il cependant que M. le préfet de la Seine ait pu se croire autorisé à se présenter à Perpignan avec un titre officiel qui suppose la confiance du gouvernement et un programme qui ne paraît pas être celui du ministère, surtout de M. le président du conseil? Comment se fait-il, d'un autre côté, que le gouvernement, qui a besoin sans doute d'avoir des agens pénétrés de sa pensée, interprètes fidèles de sa politique, n'ait pas cru devoir prévenir plus tôt M. Floquet qu'il avait des obligations particulières de réserve comme fonctionnaire, qu'il couvrait de son pavillon préfectoral une médiocre marchandise. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. Floquet n'avait pas craint de déclarer à ses électeurs que s'il était nommé, — toujours avec le programme qui le mettait en contradiction avec le cabinet dont il était le

délégué, — il resterait dans sa préfecture. Il paraît pourtant que tout n'a pas pu s'arranger ainsi jusqu'au bout puisque M. le préfet de la Seine a fini par donner sa démission qui a été acceptée, — et, comme pour ajouter un trait de plus à cette comédie, c'est M. Floquet qui signifie lestement, d'un ton railleur, une déclaration d'incompatibilité à M. le ministre de l'intérieur, c'est M. le ministre de l'intérieur qui remercie très humblement M. Floquet des services qu'il a rendus dans sa préfecture. C'est assurément un des plus curieux spécimens des mœurs publiques du jour, de cette anarchie administrative assez générale où nul ne sait plus ce qu'il doit faire, où le sentiment des traditions et des conditions du pouvoir s'émousse par degrés, où tout enfin s'amoindrit et s'en va à la diable dans une désorganisation croissante. Qu'en résulte-t-il ? La chose est bien claire ; la conséquence palpable, saisissante est que le jour où tout semble s'assombrir, où le sol commence à trembler, le gouvernement se sent paralysé en face de dangers qu'il a laissés grandir par ses tolérances, contre lesquels il s'est désarmé par sa propre désorganisation.

C'est la situation de la France telle que les partis dominans l'ont faite. Et quand on dit qu'il y a dans ces affaires du jour une certaine exagération, que le bruit des polémiques et des discours dépasse de beaucoup la réalité des dangers, que, malgré tout, le pays reste calme, insensible aux agitations, oh ! sans doute, rien n'est plus vrai pour la masse nationale, qui est l'éternelle patiente. Le pays, quant à lui, le pays dans son ensemble, est pour la paix, pour l'ordre protecteur qu'on lui doit et qu'on ne lui donne pas toujours. Il reste étranger aux agitations et aux excitations dont on l'assourdit, — tout entier à ses labeurs, à ses préoccupations de chaque jour, à ses intérêts, aux nécessités d'une existence souvent difficile. Il vit encore pour ainsi dire d'une impulsion continuée, de ce qui subsiste de sa vieille organisation, de ses mœurs traditionnelles. Non assurément, le désordre n'est pas dans la masse de la France elle-même. Il existe pourtant ; il est dans ce monde superficiel et artificiel qui ressemble à un tourbillon, où des partis se livrent à des compétitions vulgaires, prennent leurs convoitises pour des intérêts publics, désorganisent tout, tandis que des conspirateurs implacables préparent dans l'ombre leurs complots et leurs attentats. Entre ce monde turbulent et le pays lui-même, le contraste est certes complet. La question est seulement de savoir jusqu'à quel point cette situation pleine de contradictions et de périls peut se prolonger, combien de temps encore la France laborieuse et paisible sera disposée à supporter un régime qui ne lui assure ni ce qu'il a promis, ni même ce qu'il pourrait lui donner avec un peu de bon sens. Il n'est point douteux désormais qu'il y a un sentiment marqué de lassitude publique et c'est peut-être même ce qu'il y a de plus clair dans l'état moral du pays. L'impatience est un peu partout, et puisque le parlement va se

réunir, puisque le gouvernement prétend qu'il connaît le mal, qu'il a les moyens d'y remédier, le moment est venu pour tous de se décider, de savoir si l'on veut raffermir l'ordre ébranlé ou courir les hasards des crises intérieures sans repos et sans fin.

Que deviennent, pendant ce temps, nos affaires extérieures, et la considération de la France dans le monde, et son influence, et le crédit de sa diplomatie? Tout se ressent nécessairement de cette confusion intérieure où rien de sérieux n'est possible, où il ne peut y avoir que des résolutions sans suite et sans autorité. Les cabinets qui se succèdent n'ont le plus souvent d'autre alternative que d'abdiquer ou de procéder par de médiocres subterfuges, par une série d'actes équivoques pour suivre une politique qu'ils n'osent même pas avouer. C'est ce qui arrive dans ces affaires d'Égypte et de Tunis, qui avaient certainement de l'importance et qui ont passé jusqu'ici, qui passent tous les jours encore par de singulières phases.

Ce qu'il en sera de cette question égyptienne, ce que l'Angleterre se propose décidément de faire dans une situation où elle s'est créé par les armes une évidente prépondérance, tout cela reste provisoirement assez obscur, assez difficile à préciser. Les nouveaux documens diplomatiques récemment publiés éclairent tout au plus le passé et montrent la fermeté d'attitude de l'ambassadeur britannique, lord Dufferin, dans la conférence de Constantinople, à la veille des événemens qui se préparaient. Les explications échangées dans le parlement qui vient de se réunir fournissent peu de lumières sur l'avenir. Vainement les principaux ministres ont été interrogés dans la chambre des lords comme dans la chambre des communes : lord Granville et M. Gladstone ont mis dans leurs réponses autant de discrétion qu'en mettaient, il y a quelques semaines, les autres membres du gouvernement dans leurs discours de vacances. C'est que l'Angleterre se sent manifestement sous le poids d'une responsabilité aggravée dans une affaire qui, selon le mot un peu énigmatique de M. Gladstone, relève désormais plus particulièrement du cabinet de Londres. Cela veut dire, si nous ne nous trompons, que l'Angleterre se croit, à l'heure qu'il est, spécialement chargée du sort de l'Égypte. Ce n'est pas qu'elle en soit absolument embarrassée. Elle ne se plaint pas d'être maîtresse et souveraine au Caire; mais enfin elle tient à procéder avec ordre. Elle a aujourd'hui à liquider un passé violent par le jugement des chefs de la dernière insurrection égyptienne, et elle a aussi à poursuivre des négociations délicates avec les autres puissances pour arriver à la constitution d'un ordre nouveau dans la vallée du Nil. Elle tient à ne pas perdre les fruits de sa victoire et à ne rien faire qui puisse lui susciter trop de difficultés en Europe. Tout cela ne laisse pas d'être un problème assez compliqué sur lequel les ministres anglais ont jugé prudent de ne point engager des dialogues toujours plus ou moins compromettans. Ce qu'il

y a de certain, c'est que la France, pour sa part, s'est mise dans une position qui n'est ni flatteuse pour son orgueil, ni aisée pour sa diplomatie. Elle s'est placée dans des conditions d'impuissance presque forcée le jour où, par une sorte d'effarement parlementaire, elle s'est retirée de tout et a décliné jusqu'à cette modeste coopération qui se bornait à la protection de l'isthme de Suez. La France n'a point sans doute perdu le droit d'avoir une opinion sur la réorganisation de l'Égypte et de réclamer des garanties que l'Angleterre d'ailleurs ne lui refusera pas. Elle ne sera pas, cela va sans dire, exclue des négociations et elle trouvera même à Londres, jusqu'à un certain point, le désir de la désintéresser. Elle ne subit pas moins les conséquences de ses contradictions, de son inaction, et elle est d'autant plus liée que les affaires égyptiennes ont une apparence de connexité avec ces affaires de Tunis, qui semblent entrer aujourd'hui dans une phase nouvelle par la mort du bey, Mohamed-Sadok, aussi bien que par la divulgation d'un traité mystérieux qui accentue le protectorat français dans la régence.

A vrai dire, cette question tunisienne, depuis qu'elle a été soulevée, n'a pas porté bonheur à nos gouvernans, et bien qu'elle semble aujourd'hui plus qu'à demi résolue, elle n'a peut-être pas cessé d'être une source de difficultés, même avec l'avènement d'un nouveau bey et le traité qui vient d'être divulgué. Elle ne pèse pas moins sur notre politique de tout le poids des questions mal engagées et mal conduites. Que la France, justement soucieuse de ses intérêts dans la Méditerranée et de la sûreté de sa domination dans le nord de l'Afrique, pût être un jour ou l'autre dans l'obligation de s'occuper de Tunis, de rattacher la régence à sa sphère d'action et que des circonstances particulières aient pu hâter l'heure où il y avait à prendre un parti, tout cela est certes fort admissible. C'était, dans tous les cas, un très légitime objet de sollicitude pour des ministres français; mais ce qu'il y a eu de malheureux, ce qui a certainement tout compromis en éveillant les suspicions, c'est la manière subreptice, équivoque, dont cette entreprise a été introduite dans la politique de la France, et c'est d'autant plus frappant qu'on sait mieux aujourd'hui quel a été le point de départ de cette singulière affaire, comment tout s'est passé. Ainsi il n'est plus douteux désormais, après la divulgation des secrets de la diplomatie, que la question est née au congrès de Berlin, que M. de Bismarck lui-même encourageait notre gouvernement à s'emparer de la régence et que lord Salisbury, le négociateur de l'annexion de Chypre pour l'Angleterre, laissait à la France toute liberté dans l'affaire de Tunis. Le gouvernement français, représenté à Berlin par M. Waddington, déclinait ces offres séduisantes et préférait s'en tenir à ce qu'il appelait la politique des « mains nettes. » Il laissait l'Autriche aller en Bosnie, l'Angleterre aller à Chypre, gardant pour lui le

mérite du désintéressement. Rien de mieux; jusque-là la situation était parfaitement claire et avouable. Ce n'est qu'un peu plus tard, après la démission de M. le maréchal de Mac-Mahon et l'avènement à la présidence de M. Grévy, qu'on se ravisait, qu'un nouveau ministre des affaires étrangères, M. de Freycinet, essayait de relever la question, comptant pouvoir se servir de bonnes dispositions témoignées par l'Allemagne et par l'Angleterre. C'est malheureusement ici que les déviations ont commencé pour les ministères qui se sont succédé et qu'on s'est engagé dans une voie où il a fallu aller de subterfuge en subterfuge, faute de pouvoir ou d'oser avouer ce qu'on voulait. Il a fallu recourir à la plus bizarre des tactiques, s'avancer par des chemins couverts, s'épuiser en réticences et en expédiens, tantôt pour obtenir des crédits insuffisans, ou pour former un corps d'expédition sans en avoir l'air, tantôt pour conquérir la sanction d'actes mal définis dont on craignait de préciser le caractère et le but. Un des plus singuliers spécimens de cette politique a été sûrement cette campagne qu'on organisait à grand fracas contre les problématiques Khroumirs, contre ces Khroumirs devenus légendaires, — et dont le seul résultat a été ce premier traité qu'un de nos généraux allait dicter militairement au Bardo, qui, à vrai dire, en laissant voir les projets de la France, ne décidait encore rien, ne créait qu'une situation incertaine. C'est ainsi qu'on a marché à travers une succession de péripéties sans avoir l'avantage du désintéressement dont on s'était fait honneur à Berlin, sans avoir, d'un autre côté, l'avantage d'une politique franche avouant ouvertement l'intention d'aller établir le protectorat nécessaire de la France à Tunis. On a poursuivi une entreprise parfaitement avouable en elle-même par des actes souvent équivoques : voilà le malheur! Ce n'est pas de l'habileté autant qu'on le croit; c'est plutôt de la faiblesse et de l'inexpérience. Un des inconvéniens de ce système a été de s'exposer à un certain soupçon de duplicité inutile, de froisser des cabinets en leur laissant le temps de nous créer de singulières difficultés s'ils avaient trouvé un appui que les circonstances auraient pu rendre possible. Un autre inconvénient a été de paraître tromper les chambres en les engageant par degrés dans une affaire sur laquelle elles n'ont pu jamais se prononcer que lorsqu'il n'était plus temps, et c'est là certainement ce qui a toujours contribué à rendre cette entreprise suspecte, à lui imprimer un sceau d'impopularité devant le parlement comme devant l'opinion.

Aujourd'hui est-on au terme de cette étrange campagne? Le traité récemment divulgué, qui avait été signé au mois de juillet avec l'ancien bey et qui sera sans doute ratifié par le nouveau souverain, qui n'a point été encore d'ailleurs soumis à notre parlement, — ce traité a du moins le mérite de créer une situation plus précise et plus nette.

Il ne déguise pas la réalité des choses. Il laisse au bey l'autorité nominale, une liste civile, les prérogatives et les honneurs attachés à la souveraineté; il donne à la France le pouvoir réel, le droit d'établir des tribunaux français, de négocier la suppression des capitulations dont les étrangers peuvent se prévaloir dans la régence, de réorganiser l'administration publique et financière. Une des conséquences du nouveau traité est aussi que la France se charge de la dette tunisienne, qui peut d'ailleurs être largement compensée, sous une administration vigilante, par le produit des impôts. Ce n'est pas, si l'on veut, une annexion complète et définitive; c'est du moins un protectorat assez étendu et maintenant assez défini pour que la suprématie française ne soit plus contestée. La seule difficulté était d'obtenir pour les nouveaux arrangemens l'assentiment des principales puissances de l'Europe; ce n'était, à vrai dire, qu'une difficulté apparente ou peu sérieuse, puisque ces puissances sont depuis longtemps préparées à la transformation accomplie dans la régence méditerranéenne, et que les plus grands cabinets ont été d'ailleurs pressentis avant la signature du nouveau traité. L'Allemagne, la Russie, l'Autriche n'ont élevé aucune objection. L'adhésion britannique, dût-elle coûter au sentiment anglais, ne peut plus guère être douteuse, et c'est ici précisément que la solution de cette question tunisienne se joint nécessairement aux affaires égyptiennes. On dira tant qu'on voudra qu'entre l'intervention de l'Angleterre en Égypte et l'établissement du protectorat français à Tunis, il n'y a aucune parité. C'est possible. Il n'est pas moins vrai que si la France, après avoir refusé un rôle dans les affaires d'Égypte, se montre aujourd'hui facile dans les négociations, c'est qu'elle a tout intérêt à mettre hors de doute sa position dans la régence, et que si l'Angleterre à son tour évite de créer des difficultés pour Tunis, c'est qu'elle a besoin qu'on ne lui en crée pas à elle-même en Égypte. Tout se tient. L'essentiel est que la France sorte enfin d'une affaire qui aura l'avantage, s'il ne survient quelque traverse nouvelle, de se terminer mieux qu'elle n'a commencé et qui a d'ailleurs coûté assez cher à notre politique.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Une réaction importante s'est produite depuis le 15 octobre sur toutes les valeurs mobilières et principalement sur celles dont les cours dépendent moins du jeu de l'offre et de la demande au comptant que des tendances et des manœuvres de la spéculation. Un sentiment de lassitude et de découragement a pesé sur les transactions; la spéculation moyenne, qui avait toujours espéré que la haute banque donnerait le signal d'un large mouvement de reprise, s'est fatiguée de se voir toujours abandonnée à ses propres forces aussitôt qu'elle se lançait un peu en avant et paraît avoir aujourd'hui renoncé à toute nouvelle tentative; l'épargne, dont les disponibilités vont cependant sans cesse en grossissant, n'achète rien, et, symptôme plus grave encore, les portefeuilles bien composés, ceux qui ne contenaient que de bonnes valeurs, rentes, actions de chemins de fer et d'anciennes entreprises industrielles, commencent à envoyer des titres sur le marché.

Le découragement que nous constatons s'était déjà manifesté dans la seconde semaine d'octobre, et la situation même de la place l'aurait accentué encore quand bien même les incidens de Montceau-les-Mines et de Lyon n'auraient pas éveillé tout à coup des préoccupations d'un ordre plus général. Il est certain cependant que les bombes chargées de dynamite, les menaces de mort adressées aux magistrats et aux dépositaires de l'autorité publique, l'audace croissante des révolutionnaires, l'impunité constamment assurée aux fauteurs de désordres, l'imminence de grèves d'une importance exceptionnelle, ont été depuis quinze jours autant de motifs qui ont déterminé certains capitalistes à vendre les titres qu'ils possèdent, la petite spéculation à diminuer le plus possible l'étendue de ses engagemens, et la haute banque à se renfermer dans une abstention complète. On ne peut que se féliciter, dans ces conditions, de voir que le mouvement de reprise n'a pas un seul jour dégénéré en panique et que, jusqu'ici, la contre-partie n'a pas fait défaut aux réalisations toutes les fois qu'elles ont été tentées sans précipitation.

Ce résultat relativement heureux peut être attribué au fait que les marchés étrangers ont accusé depuis le milieu d'octobre des dispositions aussi favorables que celles de Paris l'étaient peu, et que toute préoccupation relative à la question monétaire a disparu. Au Stock-Exchange, toutes les valeurs ont conservé la plus ferme attitude; les con-

solidés, en hausse constante, ont dépassé le cours de 102; la Banque d'Angleterre n'a pas eu à élever le taux de son escompte à 6 pour 100; la détente dans le prix du loyer de l'argent a été assez sensible pour qu'on ait même commencé à parler d'une diminution possible à 4 pour 100. L'excellente attitude de la place de Londres a réagi naturellement sur notre marché en banque, où s etraitent surtout les valeurs internationales, et qui a pu ainsi opposer au mouvement de réaction une résistance plus vigoureuse et plus efficace que le marché officiel.

La spéculation engagée sur une foule de fonds publics a vaillamment défendu les cours du 5 pour 100, qui ne perd en effet d'un mois à l'autre que 50 cent., et reste à 115.85 alors qu'il avait été compensé le 2 octobre à 116.35. Les acheteurs ont pour eux le détachement du coupon trimestriel jeudi prochain, et la probabilité de grandes facilités de report. Quant aux deux rentes 3 pour 100, elles ont fléchi en octobre plus que le 5 pour 100, parce que la spéculation à la hausse a concentré tous ses efforts sur le fonds où elle avait ses principaux engagemens, et aussi parce que l'opinion publique considère avec raison que l'état de nos finances rendra nécessaire à bref délai l'émission d'un emprunt considérable. Malheureusement, on ne sait rien des intentions du gouvernement actuel. On ignore à quelle politique financière il se ralliera et tentera de rallier la chambre; on ne sait quelles propositions il va faire pour le budget de 1883. Tout ce que l'on peut présumer, c'est que, la dette flottante s'accroissant démesurément, le jour où la nécessité d'un emprunt pour la consolidation de cette dette s'imposera à un cabinet quelconque, cet emprunt devra être émis, par suite du désarroi politique, à des conditions très peu favorables pour le trésor. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de rentiers se décident à vendre leurs inscriptions avec la conviction qu'ils les pourront reprendre à des cours plus bas au moment de l'émission.

Un fait plus significatif encore que la baisse des deux rentes 3 pour 100 est la dépréciation déjà très importante qui frappe depuis quinze jours les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer. Si nous comparons les prix de la dernière bourse avec les cours de compensation du 3 octobre, nous constatons que le Lyon a perdu 75 francs à 1,590, le Midi 60 francs à 1,175, le Nord 120 francs à 1,915, l'Orléans 75 à 1,240. Ce n'est pas seulement la spéculation à la hausse qui abandonne ses dernières positions sur ce groupe de valeurs; c'est aussi le portefeuille qui réalise. L'incertitude qui règne sur les desseins du gouvernement à l'égard des grandes compagnies, et les menaces officielles de concurrence directe aux grands réseaux existans ont ébranlé la confiance que ce placement avait toujours inspirée aux capitalistes à travers toutes les vicissitudes, et même à travers les émotions du krach de janvier.

Les institutions de crédit ne pouvaient espérer voir leurs titres échapper à la défaveur générale. Il n'est que trop certain que, pour la plupart d'entre elles, sinon pour toutes, l'exercice 1882 aura été très défavorable; les derniers mois n'apporteront vraisemblablement aucune amélioration sérieuse à cette situation. Aussi les dividendes, là où des dividendes pourront être distribués, seront-ils nécessairement inférieurs à ceux de 1881. La Banque de France perd 300 francs sur les cours du commencement du mois; nous constatons, pour la dernière quinzaine, une baisse de 40 francs sur la Banque d'escompte, de 25 francs sur la Banque hypothécaire, de 45 francs sur la Banque de Paris, de 90 francs sur le Crédit foncier, de 22 francs sur le Crédit lyonnais, de 15 francs sur le Comptoir d'escompte, de 37 francs sur la Société générale, de 30 francs sur la Banque franco-égyptienne, de 60 francs sur la Banque des Pays autrichiens, de 42 francs sur la Banque des Pays hongrois, de 15 francs sur la Banque ottomane, de 70 francs sur le Crédit mobilier espagnol.

Les recettes de la Compagnie de Suez ne présentent plus d'augmentation notable sur les chiffres de la période correspondante de 1881; il se dit de plus que les livraisons de titres qui ont eu lieu le 15 octobre pourraient bien se renouveler à la fin du mois. L'action a perdu 190 francs, la Délégation 115, et la Part civile 210 francs.

Les Chemins étrangers ont été entraînés dans le mouvement de baisse générale : les Autrichiens restent en réaction de 7 francs à 725, les Lombards de 11 francs à 290, le Nord de l'Espagne de 21 francs à 561, le Saragosse de 17 francs à 502.

Le Gaz a fléchi de 60 francs à 1,540 et l'Omnibus de 65 à 1,510.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien a perdu à peu près 1 franc, le Turc a fléchi de 30 à 35 cent., l'Unifiée d'Égypte s'est maintenue à peu près sans changement aux environs de 360 francs. Le paiement du coupon du 1er novembre a été officiellement annoncé.

La Banque ottomane a résolu, dit-on, d'effectuer en novembre, avec le concours des principaux établissemens de crédit de Paris, l'émission d'une partie des obligations ottomanes privilégiées qu'elle a en portefeuille. Elle hésite sur la fixation de la date de cette opération, et cette hésitation paraîtra bien naturelle si l'on réfléchit aux circonstances politiques et financières au milieu desquelles l'émission devrait se produire, si l'on songe aussi que l'opération relative aux quatre cent mille obligations du chemin de fer Transcaucasien a complètement échoué, en France au moins. Il se pourrait donc que la Banque ottomane reculât au dernier moment devant le caractère peu favorable de la situation actuelle et que l'émission fût encore ajournée.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

es
la
ès
ne
es
rs
lu
e,
la
ts
cs
le
ne
s,
ri-

n-
il
re
u

e
s,
à

le
n
lu

ec
on
e-
et
n-
ait
tre
e-
ue
ole